

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

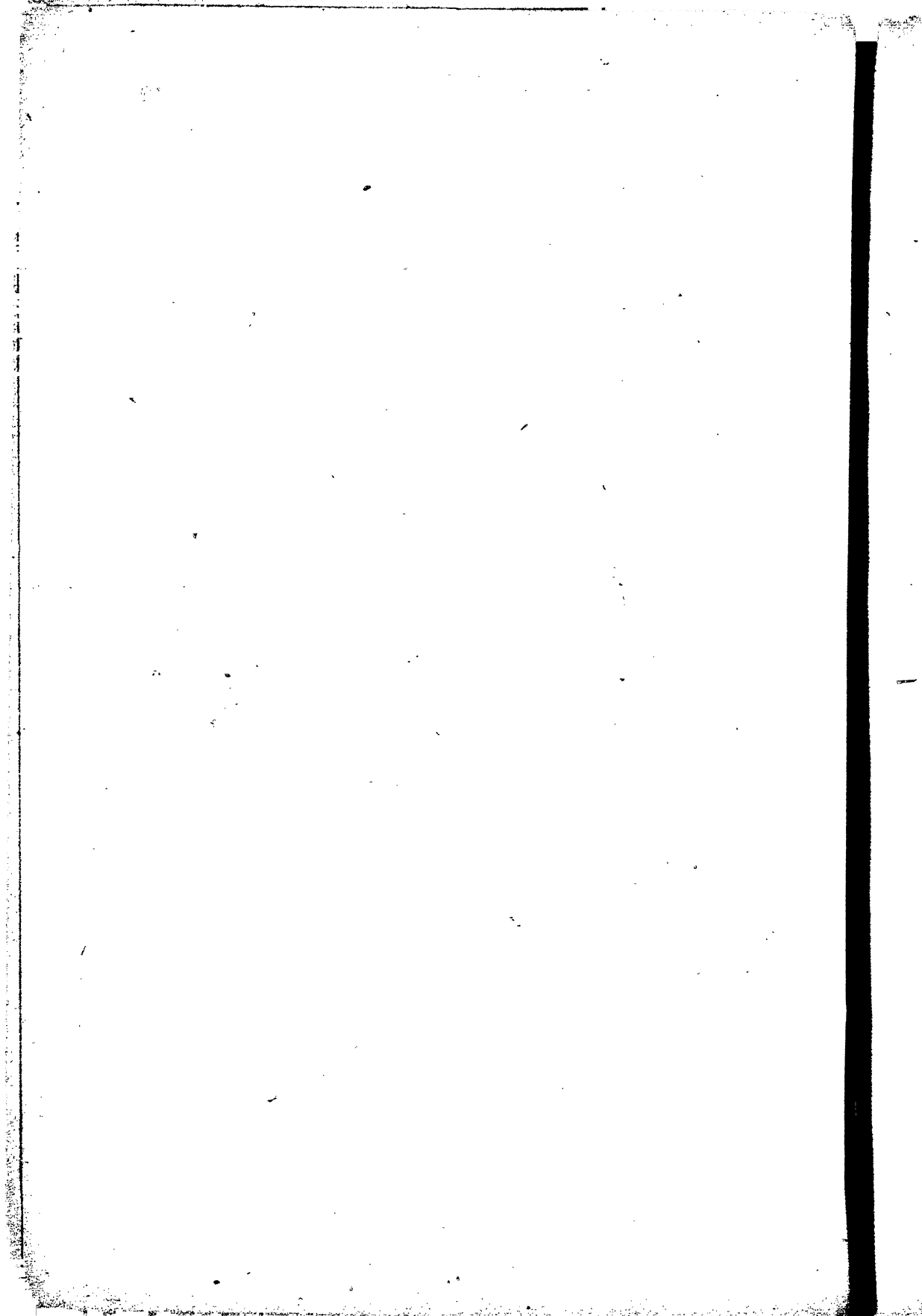
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



AU PAYS DE L'OURS NOIR

CHEZ LES SAUVAGES

DE

LA COLOMBIE BRITANNIQUE

DU MÊME AUTEUR :

N. B. — *A une exception près, ces écrits étant en anglais, leurs titres tels que ci-dessous ne sont naturellement que des traductions.*

Les Dénés occidentaux ; leurs mœurs et coutumes. *Trans. Can. Institute, 1890 (avec 16 figures).*

Les Langues dénées considérées en elles-mêmes et incidemment dans leurs relations avec les idiomes non américains. *Proc. Can. Inst., 1891.*

Racines dénées. *Trans. Can. Inst., 1892.*

Les Sociologie et Mythologie des Porteurs sont-elles indigènes ou exotiques ? *Trans. Roy. Soc. Can., 1892.*

Notes archéologiques, industrielles et sociologiques sur les Dénés occidentaux, avec une Esquisse ethnographique (199 figures). *Trans. Can. Inst., 1894.*

La Race dénée. *Compte rendu du Congrès International des Américanistes.*

Trois Mythes Porteurs, avec Notes et Commentaires. *Trans. Can. Inst., 1895.*

Sous presse :

La Linguistique considérée comme Critérium de Certitude ethnologique.

AU PAYS DE L'OURS NOIR

CHEZ LES SAUVAGES

DE

LA COLOMBIE BRITANNIQUE

RÉCITS D'UN MISSIONNAIRE

PAR

Le R. P. MORICE

MISSIONNAIRE OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

*Ouvrage enrichi d'une carte, de 5 photographures et de 26 gravures
par l'auteur.*

*In omnem terram exivit sonus eorum.
Ps. xviii.*



DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS

83, Rue de Rennes, 83

LYON

3, Avenue de l'Archevêché, 3

CHEZ L'AUTEUR

PONTMAIN, par LANDIVY (MAYENNE)

1897

37439

PAAP
E.
78
B9M8

104499

AU

T. R. P. SOULLIER

Supérieur général

DES

MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

ET

Directeur général

DE L'ASSOCIATION DE LA SAINTE FAMILLE

ERRATA

P. 1, l. 13,	<i>au lieu de</i> :	Elle me traçait,	<i>lisez</i> :	Il me traçait.
36, l. 14,	“	pendant	“	pendent.
39, l. 29,	“	centigrades	“	centigrade.
48, l. 6,	“	ces	“	ses
68, l. 14,	“	un honneur	“	en honneur
86, l. 2,	“	persuadé	“	persuadés
88, l. 4,	“	250	“	200
100, l. 5,	“	200	“	150
178, l. 7,	“	premiers	“	premières
182, note,	“	leur dieu	“	le dieu

PRÉFACE

Au cinquième chapitre du présent volume, il est parlé de nouveaux caractères inventés dans le but de populariser la lecture et l'écriture au milieu de mes chers sauvages. Les protestants, habitués à taxer ceux-ci d'ignorance, ne peuvent plus le faire avec autant de raison, et par là leur prosélytisme ne peut s'exercer comme autrefois. Malheureusement, la petite presse qui servit à imprimer nos premières brochures, livres de lecture, catéchismes, etc., a dû être mise au rebut pour faire place à une machine de modèle plus perfectionné. D'un autre côté, les ressources de ma mission sont si modiques que j'ai cru — peut-être à tort — pouvoir chercher en France les moyens d'acquiescer cette presse. De cette pensée est né le présent ouvrage.

C'est donc, ami lecteur, un mendiant qui, bien que décemment vêtu, ose venir vous tendre la main. En vous procurant ces « Récits d'un Missionnaire », en les répandant autour de vous, vous atteignez un double objet : vous acquérez un livre qui ne peut vous faire de mal — on n'en saurait dire autant de tout ce qui s'imprime aujourd'hui — et vous contribuez, de plus, à l'instruction des pauvres enfants des bois et, par là même, à leur persévérance dans le bon chemin.

Malgré la multiplicité des œuvres, je me suis laissé dire que la charité est si grande dans notre chère France, que certaines personnes voudront peut-être même renchérir sur ces moyens indirects d'aider un missionnaire qui n'est riche qu'en bonne volonté. A ces âmes charitables je dirai que jusqu'au mois d'avril prochain, époque de mon retour dans ma lointaine mission, mon adresse sera : N.-D. de

Pontmain, par Landivy, Mayenne. Donner aux pauvres sauvages par l'entremise de leur pasteur, c'est prêter à Dieu qui le rendra au centuple.

Quant aux pages qui suivent, elles n'ont guère besoin d'introduction. Écrites par un missionnaire qui, bien que Français d'origine, est plus habitué à l'idiome de la fière Albion qu'à sa propre langue maternelle, elles n'ont aucune prétention littéraire. Mais ce dont elles peuvent manquer sous le rapport de l'élégance est compensé par une qualité tout aussi solide : je veux dire leur scrupuleuse véracité. Ici, point de récits à effet, de situations exagérées, d'aventures invraisemblables. La vie du missionnaire, dans notre Amérique du Nord, est suffisamment mouvementée ; pas n'est besoin de forcer la note pour éviter la monotonie. Les dangers sont encore son partage, et, dans un pays où le thermomètre descend à 47° centigrade, où de longues nuits passées dans l'insomnie sont la conséquence de ce froid extrême et où l'on reste parfois cinq mois sans communication avec le monde civilisé, les privations sont toujours à l'ordre du jour.

J'ai voulu avant tout donner, sans exagération ni réticence, une juste idée de nos missions, de nos voyages et surtout de l'ineffable bonté de la divine Providence à l'égard de son envoyé auprès de peuplades naguère encore plongées dans les ténèbres de la mort. Un tel programme devrait, ce semble, suffire pour intéresser un cœur chrétien. Le lecteur dira si je me suis trompé.

A ceux et à celles qui se procureront mon livre et en assureront la diffusion, à ceux surtout qui voudraient se souvenir de ma mission dans leurs aumônes, je dirai d'avance au nom de mes sauvages :

MERCI !

A. G. MORICE, O. M. I.

Dimanche, 4 octobre, Fête du Saint-Rosaire.

AU PAYS DE L'OURS NOIR

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE. — Obéissance. — Les Tsilkohtines. — Leurs faits d'armes. — « Par la corde, je veux mourir ». — La langue Tsilkohtine. — Première visite. — Un pont peu sûr. — Une pétition politique. — Premier camp. — Camp d'Anarèm. — En route pour le lac Louzkeuz. — Accidents et incidents. — Arrivée. — La mission. — Condition morale. — Départ.

« Vous avez maintenant un beau champ ouvert devant vous ! Vous y trouverez beaucoup à défricher, mais c'est ce que vous désirez, le travail. Mettez-vous donc à l'œuvre avec courage et persévérance ; armez-vous d'une bonne provision de patience et de zèle, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Défrichez, semez, arrosez, cultivez de votre mieux et demandez au bon Dieu de bénir vos travaux en leur faisant produire des fruits abondants de salut. Je n'ai pas besoin de vous dire que nos prières vous suivront partout. »

Ces lignes m'étaient adressées, à la date du 29 janvier 1883, par le regretté Mgr d'Herbomez, vicaire apostolique de la Colombie Britannique. Elle me traçait tout un programme à réaliser. La part que l'obéissance me confiait dans la vigne du bon Maître n'était rien moins que la mission des sauvages Tsilkohtines.

C'était bien en réalité un champ à défricher ; mais j'étais jeune et désireux de me dévouer au salut de ceux pour

lesquels j'avais tout quitté. Du reste, arrivé dans mon pays d'adoption en juillet 1880, j'avais eu le temps de me préparer à la tâche qui devait m'incomber. Avec les bénédictions de mon Evêque et le ferme espoir de faire quelque bien à ces pauvres sauvages, je me mis résolument à l'œuvre.

Avant d'entrer dans le détail de ce qu'il me fut donné de faire pour répondre aux vues du vénéré Prélat, il convient de jeter un coup d'œil sur l'état physique et moral des sauvages parmi lesquels devait s'exercer mon ministère.

I

Les Tsilkohtines (*Nænkai-Tæni*) « les hommes d'ici-bas » ou simplement *Tæni* (les hommes), forment à l'ouest des Montagnes Rocheuses la branche la plus méridionale de la grande famille de Peaux-Rouges à laquelle j'ai donné ailleurs (1) le nom de Dénés. Leur langue accuse à tel point une communauté d'origine avec cette famille que l'homme le moins versé dans les études ethnographiques et philologiques ne saurait s'y méprendre un instant. Ces sauvages doivent leur nom distinctif à la rivière Tsilkoh, appelée par les blancs *Tsilkohtine*, dont ils peuplent la vallée. Cette rivière prend sa source par le 53° degré de latitude nord et, entre le 124° degré et le 125° degré de longitude ouest, descend vers le sud-est pendant une centaine de milles, fait une courbe à l'est et va, presque en ligne droite, se jeter dans le Fraser après un cours d'environ 250 milles (2).

Mais le territoire des Tsilkohtines est loin d'être resserré par les limites étroites de la vallée. Comme ils sont encore nomades pour la plupart (du moins c'était le cas il y a

(1) Voir la nomenclature de mes écrits ethnographiques en regard du titre de cet ouvrage.

(2) Trois milles anglais font un peu plus d'une lieue.

quatorze ans), on peut regarder comme leurs terres de chasse et de pêche les immenses forêts ou plateaux-prairies qui s'étendent entre le 51° degré et le 52° 30' de latitude nord. A l'est et à l'ouest, leur pays est bordé respectivement par le Fraser et la chaîne des monts Cascades.

C'est dans cette immense étendue de terres que se meut la poignée de sauvages qu'on appelle Tsilkohtines. Assez nombreux autrefois, mais décimés par des guerres continues avec des tribus étrangères et surtout par la petite vérole à l'arrivée des blancs, les Tsilkohtines proprement dits ne sont guère aujourd'hui au delà de cinq cents. Ils sont divisés en quatre ou cinq bandes ayant chacune à sa tête un chef dont l'autorité est plus ou moins effective.

Si à ces bandes on ajoute deux autres camps ou villages situés près du 53° degré et dont la population est composée en majeure partie de Porteurs, autre tribu apparentée avec laquelle nous ferons connaissance plus tard, on aura une idée assez exacte de l'étendue de la première paroisse qui me fut assignée par la confiance de mes supérieurs.

Par impossibilité de suffire à tout, mes prédécesseurs à la mission du lac William qui comprend dans son pourtour le territoire des Tsilkohtines et pays circonvoisins n'avaient encore pu s'occuper spécialement de ces sauvages. Aussi, tandis que presque partout où le prêtre a pénétré, à peu près tout le monde est chrétien et passablement instruit, il n'y avait encore de baptisés, chez les Tsilkohtines, que ceux qui l'avaient été dans leur enfance ou à l'article de la mort, et leur ignorance des vérités de la foi était telle qu'elle justifiait pleinement ce que m'écrivait Mgr d'Herbomez en me les confiant : « Vous trouverez beaucoup à défricher. »

En outre, ces Peaux-Rouges ont toujours joui et jouissent encore parmi les sauvages et les blancs d'un nom assez peu enviable, et il faut avouer que leurs précédents

sont loin d'être édifiants. Je ne voudrais pas médire de mes anciennes ouailles, mais puisque j'ai entrepris d'en parler, je dois la vérité au lecteur : je la dirai tout entière.

II

Nombreux sont ceux qui parmi eux ont versé le sang de leurs semblables. Je ne puis entrer dans des détails personnels ; qu'il me suffise de dire que leur grand chef Anarèm peut se glorifier — ou s'accuser — d'avoir directement ou indirectement causé la mort de trois Tsilkohtines.

Les Porteurs se souviennent encore d'un de leurs villages dont les habitants furent presque tous massacrés en une nuit par les Tsilkohtines.

En 1863, alors que les mines d'or du Caribou attiraient tant d'étrangers dans la colonie, un parti de blancs ouvrait un *trail* ou sentier entre la mer (Bute-Inlet) et le Fort Alexandre. Les Tsilkohtines, pensant que ces blancs venaient s'emparer de leur pays (d'aucuns disent pour se venger des libertés qu'ils se permettaient avec leurs femmes), fondirent sur eux et, de vingt-quatre hommes dont se composait la bande, ils en massacrèrent vingt et un. Le gouvernement de la colonie fut obligé d'organiser contre les meurtriers une expédition militaire très dispendieuse et, après de longues recherches et du sang répandu des deux côtés, il parvint à s'emparer des principaux instigateurs du massacre et les livra à la justice qui les fit pendre dans leur propre pays pour servir d'exemple.

Il y a une douzaine d'années, un Irlandais qui s'était établi dans leur voisinage dut céder à leurs menaces de mort et abandonner le fruit de ses sueurs pour venir se fixer là où il est aujourd'hui, dans une éclaircie de la forêt défrichée autrefois par le gouverneur actuel de la Colombie Britannique. Ce colon n'avait que trop de raisons de déguerpir au plus vite : il pouvait se rappeler le sort d'autres

imprudents qui avaient été *supprimés* avant lui pour se faire une idée de celui qui lui était réservé s'il n'avait cédé à la tempête.

Mais il n'est pas besoin de remonter si haut pour trouver dans leurs annales des preuves non équivoques de leur esprit d'indépendance. Quelques jours seulement après la première visite que je leur fis, deux sauvages, se trouvant un soir à l'embouchure de la rivière tsilkohtine, entrèrent dans une cabane de chétive apparence où vivaient deux Chinois. Après avoir mangé de ce qui leur fut offert de bonne grâce, comme les Chinois, à cause de l'exiguïté de leur logis, refusaient de les héberger pendant la nuit, mes Tsilkohtines se saisirent de leurs fusils, et sans plus de façon, envoyèrent à leurs hôtes deux balles qui les étendirent morts à leurs pieds.

Puis, non contents de cet exploit, ils parcoururent le pays, volant et pillant chez les blancs ce qui put leur tomber sous la main. On dit même qu'ils avaient formé le projet d'égorger tous les blancs dans la même nuit, ce qui certes ne leur eût pas été difficile. Mais ceux-ci, émus du danger qui les menaçait, s'improvisèrent soldats, et avant même l'arrivée de la police régulière purent, avec l'aide de quelques Indiens mieux disposés, s'emparer par surprise de l'un des meurtriers. Il fallut presque deux mois de courses et de recherches à une vingtaine d'hommes armés avant de pouvoir mettre la main sur le second.

On les amena à Clinton pour les juger, et comme on faisait subir à l'un d'eux l'interrogatoire usité en pareil cas :

— Pourquoi tant de questions ? s'écria Taratsilsinat impatienté ; je vous l'ai dit et vous le répète : c'est moi qui ai tué ce Chinois. Mon père est mort par la corde ; par la corde je veux mourir.

Il était le fils de l'un des principaux fauteurs du massacre de 1863. Pendant ce temps, les frères des prisonniers, sans doute pour perpétuer des traditions de famille, mé-

ritaient, par leurs déprédations auprès des blancs, de se faire arrêter à leur tour. De plus, au cours de son interrogatoire, l'un des deux meurtriers révéla le nom d'un autre Tsilkohtine qui, en 1880, tua un blanc avec sa femme et ses deux enfants et les brûla ensuite avec tout ce qu'ils possédaient (1).

On le voit, nos sauvages étaient loin d'être des saints, et, comme mon Évêque me le faisait pressentir, il me fallut une bonne dose de patience et de bonne volonté pour essayer d'en faire de bons chrétiens. Ce serait aller trop loin cependant que de leur appliquer l'axiome : *Ab uno disce omnes*. Il y aurait injustice à les croire tous voleurs ou assassins, et le bon Dieu a déjà eu ses élus parmi eux comme partout ailleurs.

III

Mon premier soin lorsque je fus chargé de ces sauvages, fut de me mettre à l'étude de leur langue. De grandes difficultés m'attendaient dans cette étude, mais la connaissance du dialecte de la peuplade évangélisée est pour ainsi dire une condition *sine qua non* de succès.

Ce n'est certes pas chose facile que de pénétrer dans les secrets d'une langue inconnue dont le génie diffère autant du français que le français du chinois, pour en découvrir et confier à la mémoire non seulement les mots, mais les règles grammaticales et les idiotismes qui lui sont propres. Cette tâche me fut grandement facilitée par le concours d'une vieille femme tsilkohtine assez intelligente qui s'était établie près de la mission du lac William. Avec elle je pus traduire le catéchisme, quelques prières et quelques chants. Un dictionnaire d'environ six mille mots fut aussi un des résultats de nos études communes.

(1) Ce sauvage fut enfin arrêté en 1892 après maints essais infructueux, et il doit le pardon et la vie à mon successeur chez les Tsilkohtines, le R. P. Chiappini.

Sans être ni aussi riche, ni aussi compliqué que la langue Porteur, le tsilkohtine est une langue très belle, mais excessivement difficile ; non pas, comme le chouchouap, à cause de sa prononciation (bien qu'elle renferme plusieurs sons qui, à une oreille française, ne paraissent pas mal étranges) mais à cause de son génie, de son mécanisme et surtout à cause du nombre et de la variété de ses conjugaisons. Car le lecteur doit savoir que dans cette bienheureuse langue non seulement les verbes, mais les adjectifs et même plusieurs prépositions ou plutôt *postpositions* se conjuguent. De plus, chaque conjugaison change complètement selon que vous affirmez ou que vous niez, que vous parlez d'une seule chose ou de plusieurs, que vous voulez lui donner une idée de généralité ou de particularité, que le verbe est objectif ou fréquentatif, actif ou passif, réfléchi ou dénotant réciprocité, etc.

Ce n'est pas tout. Vous nésaurez qu'imparfaitement cette langue si vous n'en savez pas la musique. Car, à l'instar des Napolitains, les Tsilkohtines ont une manière de parler qui est un véritable chant. Il m'arriva plus d'une fois de leur demander quelque chose en très bon tsilkohtine sans parvenir à être compris. S'il y avait alors parmi mes auditeurs un individu plus intelligent que les autres, il devenait ma pensée, répétait ma phrase exactement dans les mêmes termes, mais en l'accentuant d'une manière toute différente, en la chantant pour ainsi dire sur un air tsilkohtine.

Ce qui précède doit suffire, il me semble, pour faire connaître un peu les Tsilkohtines et leur langue. Je puis maintenant entrer dans quelques détails au sujet des missions que je leur donnai et de la manière dont ils répondirent à mes efforts.

J'ai déjà dit que ces sauvages avaient été forcément privés de la visite régulière des missionnaires du lac William. La cause principale de cet abandon apparent était

moins la distance qui les sépare de la mission que le fleuve Fraser qui, à certaines époques, est pour le missionnaire comme une barrière infranchissable. Le Fraser est la grande artère fluviale de la Colombie, et de Soda-Creek au Fort Yale, distance d'environ 400 milles, c'est un véritable torrent, d'une rapidité extrême. Pour le traverser, hommes et bagages doivent se confier à un tronc d'arbre creusé décoré du nom de canot, tandis que le cheval suit à la nage comme il peut. Cette opération, toujours plus ou moins dangereuse, n'est pourtant pas de nature à arrêter le missionnaire. Mais comme, en raison de la nature montagneuse du pays et des énormes couches de neige qui s'y amoncellent au nord, le fleuve est sujet à des crues fréquentes et très considérables (1), il arrive souvent que le canot que l'on croyait bien amarré est emporté par le courant et alors impossible de traverser. C'est cette considération, jointe à plusieurs autres, qui porta Mgr d'Herbomez à permettre au missionnaire des Tsilkohtines d'aller passer quelque temps chez eux pour les amener à bâtir une église — ils n'en avaient pas encore une seule — et une maison pour le prêtre.

A cet effet, je me rendis chez eux au printemps de 1883 en compagnie du R. P. Guertin, leur ancien missionnaire, et ensemble nous choisîmes pour l'église et pour la maison l'emplacement qui nous parut le plus favorable. Je leur déterminai alors le jour où ils auraient à venir me chercher et leur promis que le R. P. Blanchet qui est passé maître dans l'art de construire des églises *sauvages* viendrait diriger leurs travaux.

De cette visite préliminaire je ne me rappelle aucun incident bien remarquable, sinon que nous dûmes à la bienfaisante Providence qui veille tout particulièrement sur le missionnaire de ne nous être pas noyés en traversant le

(1) Incroyable comme cela peut paraître, en 1894 le Fraser monta de plus de cent pieds en certaines parties de son cours.

Fraser. Nous étions, je crois, au 5 avril : le fleuve était libre de glace excepté juste à l'endroit où nous devons le passer. Ce que voyant, mon *cicerone*, le P. Guertin, me demanda :

— Vous voyez dans quel état est la glace ; vous sentez-vous assez brave pour essayer de traverser quand même ?

— Si vous essayez vous-même, je vous suis, répondis-je.

S'étant alors muni d'un énorme bâton, il s'en servit pour sonder la glace dans tous les sens, après quoi il se décida à tenter le passage.

Nous arrivâmes de l'autre côté sans accidents ; mais un sauvage qui nous avait rejoints avec quelques chevaux ne put se résigner à risquer le danger et rebroussa chemin. Le jour même nous apprîmes que le pont de glace s'était effondré deux heures après notre passage.

Au jour fixé pour venir nous chercher, deux chefs, avec deux de leurs gens, arrivaient à la mission. Ils m'avaient promis de faire préparer les matériaux nécessaires pour la construction de l'église ; mais, entre ma première visite et l'époque où ils vinrent nous chercher, le meurtre des deux Chinois et les troubles qui s'ensuivirent étaient survenus. L'échauffement des esprits avait fait oublier les promesses faites au prêtre. Il semble même que leur empressement à venir nous chercher provenait moins de leur zèle pour la religion que de motifs politiques.

En effet, à leur arrivée à la mission, ils n'eurent rien de plus pressé que de me parler des troubles qui affligeaient leur pays. Ils me dirent combien ils avaient le cœur malade de ce que les blancs venaient arrêter leurs gens pour les emmener au loin dans la *maison forte* (la prison). Puis, le grand chef Anarèm m'apprit qu'un grand nombre des siens s'étaient enfuis dans la forêt de peur d'avoir à subir le même sort, et pour mettre un terme à l'incertitude qui pesait sur eux, il me demanda d'écrire... à qui ? à la reine tout sim-

plement. Le brave homme avait appris que les blancs de ce pays avaient pour chef suprême un être quelconque, homme ou femme, qu'on appelait *Queen* (reine), et il s'imaginait sans doute qu'elle s'empresserait de m'accorder tout ce que je lui demanderais. N'ayant pas de mon influence auprès de Sa Majesté Britannique une aussi haute idée que le chef des Tsilkohtines, je me contentai de lui promettre d'écrire au docteur Powell, le surintendant général des sauvages, si après un mûr examen je voyais que sa cause était juste.

Maintenant, que l'ami lecteur veuille bien quitter un instant les souriants paysages de la « belle France » ; en sa compagnie, nous referons mon premier voyage important chez les sauvages.

Nous sommes au 2 juillet 1883, jour de bon augure ; c'est la fête de la Visitation de notre bonne mère et l'anniversaire de mon ordination. Il est déjà neuf heures du matin, il est temps de partir.

Nous descendons d'abord la vallée de la Mission, longeons le lac William d'une extrémité à l'autre, et bientôt nous nous trouvons à quelque quatre ou cinq milles du Fraser. S'il y avait un canot sur le rivage, nous pourrions le traverser tout à l'heure ; mais le courant a emporté celui qui s'y trouvait il y a deux mois. Pour pouvoir traverser il nous faut remonter jusqu'à Soda-Creek et allonger ainsi notre route d'une soixantaine de milles.

Inutile cependant de perdre notre temps en regrets superflus. Contre mauvaise fortune bon cœur. Voici la montagne : en avant ! Nous avons, en la gravissant, un avant-goût des nombreuses ascensions que nous aurons à faire pendant le reste du voyage. Nos chevaux font voler la poussière, soufflent avec effort et semblent demander grâce.

Enfin nous voilà sur le sommet. Maintenant, à part quelques ravins qu'il nous faudra franchir, nous aurons un assez bon chemin.

Quand je parle de chemin, qu'on ne s'imagine pas une voie quelconque tracée de main d'homme. J'entends tout simplement ici l'étroit sentier frayé par le sabot du cheval ou le mocassin du sauvage : sentier si primitif qu'en maint endroit il faut l'œil exercé de l'Indien pour le découvrir.

Nous pénétrons dans la forêt. Elle est tapissée de fleurs, de baies sauvages et de fraises odoriférantes qui semblent nous inviter à faire halte quelques instants.

Bref, le trajet serait très agréable n'étaient les branches d'arbres qui nous fouettent le visage et surtout, pour ceux qui ne sont pas en tête de la caravane, les nuages de poussière que font voler les chevaux et dont il leur faut, bon gré mal gré, avaler une bonne partie. D'un autre côté, le bon P. Blanchet, un vieillard de 65 ans, ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a perdu l'habitude du cheval et, lorsque le soir nous arrivons à Soda-Creek, il se plaint de la fatigue. Le lendemain et pendant tout le reste du voyage, il est obligé, pour ne pas aggraver son état, d'aller à pied une bonne partie du chemin.

A Soda-Creek, nous sommes hébergés par M. P. Dunlevy dont la femme est une excellente catholique.

Le lendemain nous traversons le Fraser après en avoir remonté le rivage près d'un demi-mille sans l'ombre de sentier, au milieu des épines et des broussailles. Néanmoins cette opération n'est pas toujours aussi facile. Lorsque je traversai le fleuve au même endroit, lors de mon voyage précédent, les banquises qui le bordaient formaient de chaque côté comme un rempart de glace d'une douzaine de pieds d'épaisseur, franchissable seulement par une brèche qu'on y avait pratiquée, et les glaçons que le courant charriait en grand nombre menaçaient à chaque instant de faire chavirer notre frêle embarcation.

En gravissant la montagne qui forme l'autre rive du Fraser, l'un de mes compagnons aperçoit un ours et deux

mouffons et regrette vivement de n'avoir pris ni fusil, ni munitions.

Nous sommes maintenant au territoire tsilkohtine. Ici, je me sépare du P. Blanchet qui, à cause de son état de fatigue, ne nous suivra que de loin et fera le reste du voyage à petites journées. Nous traversons une vaste forêt de conifères et de peupliers trembles, puis nous entrons dans d'immenses prairies naturelles que nous franchissons bride abattue.

IV

Le lendemain nous arrivons au village où la bande des Tsilkohtines la plus civilisée a établi ses quartiers d'hiver. C'est la bande de Tûzi. Ce commencement de bâtisse en troncs d'arbres, carré comme un dé à jouer, est leur future église. Il est facile de voir que les mains qui l'ont élevée ne se sont guère préoccupées des règles de l'architecture.

Mais où sont les sauvages ? Leurs cabanes en troncs d'arbres, au toit recouvert de terre, sont désertes. Remontez, un demi-mille, le ruisseau que vous voyez à droite, et là vous les trouverez sous la tente, jouissant des douceurs de la vie de campement. Si vous avez l'œil tant soit peu observateur, vous vous apercevrez à leur insu qu'ils paraissent jouir d'une excellente santé, ce qui n'empêche pas qu'aussitôt que nous nous montrons ce ne sont que toux et gémissements comme s'ils étaient sur le point de rendre l'âme. Ne vous en inquiétez pas plus qu'il ne faut : c'est simplement leur manière de nous demander des médecines. Nous les faisons donc participer aux remèdes plus ou moins infailibles de notre pharmacie ambulante que nous accompagnons de quelques bons conseils, et nous poursuivons notre chemin, car nous devons les revoir à notre retour.

Depuis hier, nous avons quitté la forêt. Désormais nous traversons de hauts plateaux couverts de *bunch grass* (ga-

zon en touffes (1), par des sentiers qui seraient détestables en France, mais qui passent ici pour excellents.

Après avoir chevauché un peu plus d'une demi-journée, nous apercevons tout à coup une vallée profonde, arrosée par un cours d'eau qui, des hauteurs où nous sommes, nous apparaît comme un filet d'argent. C'est la rivière Tsilkohtine et sa vallée. Elle est là, à nos pieds, à 1700 pieds de profondeur, et il ne nous faudra pas moins d'une heure pour l'atteindre. Comme le Fraser, elle est très rapide et encaissée très souvent de montagnes qui, en maint endroit, forment un véritable rempart à pente perpendiculaire.

Une fois dans la vallée, il nous faut subir les ardeurs d'une chaleur sénégalienne, chaleur telle qu'à mon retour à la mission, après une absence de moins de six semaines, j'avais le teint basané comme un turc. A mesure que nous approchons de l'endroit choisi pour l'église principale, la vallée s'élargit, les montagnes s'écartent pour faire place à des forêts de pins et à des prairies qui seraient assez belles si elles étaient plus fraîches.

Mais pourquoi ces colonnes de fumée qui obscurcissent l'horizon et ces feux qui dévorent des forêts entières ? Qu'on le demande aux sauvages qui les ont allumés, et ils répondront que cette fumée leur épargne la peine de courir au loin pour retrouver leurs chevaux.

— Sans elle, diront-ils, nos chevaux tourmentés par les maringouins (2) s'enfuient dans les bois, croyant échapper à leurs poursuites ; avec elle, ils restent près de nous, sachant bien que dans la fumée ils sont à l'abri de leurs atteintes.

C'est ingénieux, mais pas très économique.

Samedi soir, après quelques allées et venues dans la vallée pour voir une malade et baptiser un nouveau-né qui

(1) *Agropyrum repens*, L.

(2) Espèce de cousins fort nombreux et très incommodes.

mourut le lendemain, nous arrivons à l'emplacement du camp d'Anarèm.

V

Sur la rive gauche de la Tsilkohtine, le regard s'étend sur une plaine magnifique unie comme un lac congelé, arrosée par le *Tláthenkoh* (rivière qui chemine dans l'herbe), joli ruisseau à l'eau limpide qui descend de la montagne, et, après quelques méandres dans la prairie, va se jeter dans la rivière. A environ un mille et demi de la Tsilkohtine, la plaine se relève soudain pour former à une quarantaine de pieds au-dessus de son niveau un plateau d'un demi-mille de large sur un mille de long, accolé à une montagne escarpée qui forme le fond du paysage.

C'est sur ce plateau que les sujets d'Anarèm ont planté leurs tentes.

C'est là que le souverain Maître du ciel et de la terre a eu sa première résidence parmi les Tsilkohtines.

Ici, il convient de faire remarquer qu'au camp de Tûzi, j'avais rencontré le chef des sauvages du lac Louzkeuz. Se trouvant à Quesnelle (1) quelque temps auparavant pour faire la traite de ses fourrures, il avait appris du R. P. Guertin que je devais aller bientôt donner la mission aux Tsilkohtines, et il était venu avec deux jeunes gens pour m'emmener chez lui. Il m'apprit que, depuis près de deux mois, les sauvages d'un camp situés à trois journées de marche du lac Louzkeuz m'attendaient à ce village. Ces sauvages n'avaient pas encore vu de prêtres, et il craignait beaucoup que le manque de vivres ne les contraignît à retourner dans leur pays si je ne me pressais d'aller les voir. De plus, il m'avait lui-même attendu longtemps chez les Tsilkohtines, et il avait hâte de revoir un de ses enfants qu'il avait laissé en danger de mort.

(1) Petit village de blancs composé d'une demi-douzaine d'habitants. Voir la carte au chapitre XIII.

Mû par ces considérations, je me décidai à laisser le P. Blanchet avec les sauvages d'Anarèm pour commencer leur église tandis que j'irais moi-même là où le devoir semblait m'appeler.

C'est pourquoi le lundi 9 juillet, je me mettais de nouveau en route.

J'avoue que cette partie du voyage me parut longue et assez fatigante.

Quatre longs jours durant, nous chevauchâmes dans une forêt de pins, droits comme des aiguilles, entremêlés de distance en distance de bouquets de trembles ; forêt sans chants, sans fleurs et sans fruits. De quelque côté que vos regards s'étendent, ils ne se reposent que sur l'éternelle verdure de milliers de conifères. Ça et là, une petite montagne se détache du sein de la forêt comme une île émerge des profondeurs de l'océan ; mais elle est invariablement revêtue des immanquables pins. Je ne dirai pas le nombre des révérences à droite et à gauche qu'il me fallut faire pour éviter un peu les branches d'arbres qui, malgré mes précautions, me souffletaient à chaque instant. En dépit de mes inclinations profondes, je crus plus d'une fois que le dos de ma lévite allait être emporté par les arbres à demi tombés sur le chemin qui formaient des arcs de triomphe par trop modestes en élévation.

Mais ce qui rendit cette partie du voyage particulièrement pénible fut l'énorme quantité d'arbres gisant sur le sol et formant un obstacle qui, un jour, faillit m'être fatal. Le sentier était obstrué par deux ou trois gros arbres tombés les uns près des autres. Inutile de songer à les éviter en faisant un détour, la forêt étant, à cet endroit, littéralement jonchée de troncs d'arbres à une hauteur de trois ou quatre pieds. Devant cet obstacle, mon cheval s'arrête et refuse d'avancer. J'essaie, en l'éperonnant sans pitié, de le faire enjamber ces arbres l'un après l'autre. Mais, excité par mes coups, il recule soudain, puis, d'un bond terrible,

il franchit l'obstacle et me lance sur un tronc d'arbre où je tombe lourdement.

La blessure que cette chute m'occasionna, jointe à une indisposition continuelle causée par la mauvaise nourriture et l'eau de marais, la seule que nous eûmes à boire plus d'une fois, me rendit le reste du voyage très pénible. En outre, des borbiers sans fond et les débris sans nombre d'énormes blocs de rochers s'ajoutaient très souvent aux troncs d'arbres pour faire souffrir cheval et cavalier, d'autant plus que mon guide avait hâte de revoir son pays, et, pour accélérer la marche, semblait ne voir ni borbiers, ni pierres, ni troncs d'arbres.

Lorsque, chaque soir, nous pouvions trouver un endroit où nos chevaux eussent un peu à manger, nous campions sous quelque tremble ou sapin dont le feuillage nous servait de tente. Alors mes trois compagnons, quoique non encore baptisés, ne manquaient jamais de faire leur prière en commun et de chanter leurs cantiques, car pour eux les idées de prière et de chant sont corrélatives ; l'une ne va pas sans l'autre.

Je me rappelle encore l'émotion que j'éprouvai lorsque, le premier soir, pendant que je récitais mon bréviaire à la lueur du feu de bivouac, je les entendis entonner leurs chants que s'empressèrent de répéter les échos de la forêt.

— Combien de gens, me dis-je alors, ont été baptisés dans l'église catholique et comblés des grâces dont elle est la dispensatrice, qui sont moins fidèles à remplir leurs devoirs de chrétiens que ces pauvres enfants des bois qui ne voient le prêtre qu'une fois par an et n'ont pas encore été régénérés par les eaux du baptême !

Le second jour, nous touchons à un lac qui est comme la tête d'une chaîne de neuf ou dix petits lacs de deux à trois milles de longueur, reliés entre eux par une des branches de la rivière à l'Eau-Noire (*Nazkoh*) qui prend sa source dans le premier. Nous la traversons sept ou huit

fois sans pourtant, excepté le dernier jour, nous écarter de sa vallée.

La veille de notre arrivée, Peken, le chef qui me sert de guide, m'avertit que dernièrement, deux de ses gens étaient venus à notre rencontre, mais que, ne nous trouvant point, ils étaient retournés au lac Louzkeuz.

— D'où tiens-tu ces renseignements ? lui demandai-je.

Pour toute réponse, il me montra une branche d'arbre plantée dans la cendre du foyer de campement, marquée de deux coches faites récemment et inclinée dans la direction du lac Louzkeuz. J'admirai la simplicité du procédé, et me dis, à part moi, que, sous certains rapports, nos sauvages pouvaient encore en apprendre aux blancs.

VI

Enfin le vendredi 13 juillet, après un voyage d'environ 150 milles, nous touchons à l'extrémité du lac Louzkeuz. Dès le matin, le chef a pris les devants ; il est allé annoncer à ses gens l'arrivée du *Yakastapayaltheke* (le parleur de Celui qui est sur le ciel, le prêtre).

Bientôt nous voyons déboucher des massifs de saules qui bordent le lac deux cavaliers accourant bride abattue. Ce sont deux sauvages de la place qui s'empressent de venir me souhaiter la bienvenue. Bientôt un, puis deux, puis une dizaine leur succèdent les uns après les autres. Après une chaleureuse poignée de main et l'inévitable *klaraoyam* ! (bonjour, en jargon tchinouk), ils vont se placer les uns derrière les autres, et forment dans l'étroit sentier une procession d'une quinzaine de sauvages à cheval à laquelle je préside.

C'est escorté de ce cortège que je fis mon entrée au village du lac Louzkeuz.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, ce lac se trouve près du 53° degré de latitude nord. C'est une belle nappe d'eau

en forme de fer à cheval renflé au centre et dont les branches, effilées aux extrémités, peuvent avoir de quatre à cinq milles de longueur. Le climat en ce lieu est si rigoureux qu'on ne peut y récolter ni céréales d'aucune sorte, ni même de pommes de terre. Tous les soirs pendant les dix jours que j'y séjournai, il fallait s'approcher d'un bon feu pour ne pas grelotter de froid, et cela au mois de juillet.

Les sauvages qui habitent les bords du lac ne sont guère plus d'une soixantaine, mais je les trouvai dans d'excellentes dispositions, et leur empressement à s'instruire des vérités de la foi et à conformer leur conduite aux enseignements du prêtre me parut former un contraste frappant avec la quasi-indifférence d'un bon nombre de Tsilkohtines proprement dits. Evidemment ils sentent leur isolement au milieu de la forêt et savent que le prêtre ne peut pas être au milieu d'eux aussi souvent qu'ils pourraient en avoir besoin.

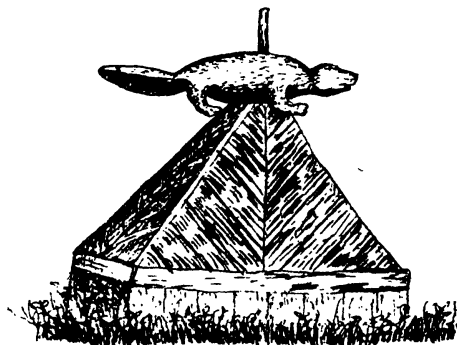


Fig. 1. — Tombe d'un non-baptisé.

Dès mon arrivée, je m'enquis des sauvages qu'on m'avait annoncés comme n'ayant pas encore vu le prêtre. Malheureusement, après m'avoir attendu deux mois, se trouvant à bout de provisions, ils avaient quitté la place depuis deux jours seulement. Mais Peken, le chef du lac Louzkeuz, avait déjà dépêché un de ses gens pour faire revenir ceux qu'il pourrait rencontrer.

Le lendemain soir, il était de retour avec deux familles qui s'étaient attardées à ramasser dans le bois des fruits et des racines, et qui, en revenant pour me voir, firent tant de diligence qu'une petite fille se cassa la jambe.

Ces sauvages méritaient certainement qu'on fit quelque chose pour eux. C'était la cinquième fois que leur bande venait au lac Louzkeuz pour profiter de la visite du prêtre, et chaque fois leurs espérances avaient été déçues. Aussi, sur leurs instances, je promis que, l'année suivante, je ne manquerais pas d'aller les voir.

Je commençai la mission dès que ces deux familles furent revenues au camp. Je dois dire tout d'abord que tous les exercices en furent suivis avec une scrupuleuse exactitude. Tout le monde, hommes, femmes et enfants, au premier son de la corne — les cloches étaient encore inconnues dans toute l'étendue de mon district — quittaient leurs tentes et venaient à l'église qu'ils saluaient avant d'entrer par une inclination profonde accompagnée d'un grand signe de croix. Leur ponctualité était d'autant plus méritoire que, ayant dépensé toutes leurs provisions dans un *tatæzsan tsæ-korollai* ou festin funèbre qu'ils avaient fait selon leurs habitudes traditionnelles pour honorer le fils du chef décédé deux jours avant mon arrivée, ils étaient obligés de vivre au jour le jour de ce qu'ils pouvaient prendre dans le lac ou sur la lisière de la forêt.

Leur église est bien misérable et devra bientôt faire place à une autre un peu moins indigne de l'Hôte auguste qu'elle est destinée à recevoir. Ils la bâtirent quelques années avant ma visite, alors qu'ils étaient encore tout à fait novices en ce genre de construction. Les troncs d'arbres qui en forment les murs laissent entre eux un vide qui permettrait de passer le bras, et la nuit on pourrait sans peine apercevoir les étoiles par les trous du toit.

Malin et soir, tout le temps que dura la mission, je leur donnai une instruction sur un sujet dogmatique ou moral,

et, vers le milieu du jour, je leur fis un catéchisme qui dura ordinairement de deux à trois heures.

Le reste du temps fut employé à faire mes exercices de piété et à répondre à leurs nombreuses questions.

A chaque instant, ils assiégeaient ma tente et m'accablaient de questions dont on chercherait en vain la solution dans les *Casus conscientie* de Gury.

Il fallait leur dire quel péché commettait celui qui mangeait avant sa prière du matin, celui qui allait à l'église sans mocassins, qui, le dimanche, cueillait des fruits sauvages lorsqu'il n'avait rien à manger, etc.

Ces sauvages ont une peur terrible du diable, et chaque fois que, dans le cours de mes instructions, il m'arrivait de prononcer son nom, vieux et vieilles ne manquaient pas de se signer avec leur médaille.

Ils ont aussi un très grand désir du baptême, et la seule difficulté sérieuse qu'ils m'aient donnée fut occasionnée par mon refus de les baptiser sans les connaître suffisamment. Cette décision souleva une véritable tempête. On me représenta que mon prédécesseur au lac Louzkeuz avait remis ainsi d'année en année, et à la fin il n'était point revenu. La même chose pouvait m'arriver. En outre ils étaient bien misérables, loin du prêtre et avaient grand' peur d'aller dans le *grand feu* (l'enfer). Néanmoins, je fus inébranlable et me contentai de leur promettre qu'à une prochaine visite je baptiserais ceux d'entre eux qui seraient assez instruits et qui, par leur bonne conduite, m'auraient donné des garanties suffisantes de la sincérité de leurs promesses.

Ces sauvages récitent chaque jour le chapelet en entier et sont très assidus à faire à l'église leurs prières du matin et du soir, et s'il arrive à l'un d'eux de commettre une faute publique, il en est puni par une sévère fustigation qu'il doit subir devant tout le monde.

Ils ont aussi une coutume qui me parut bien touchante.

Lorsque vous arrivez à leur camp, vous remarquez éparpillées çà et là, sur les petites éminences qui dominent leur village, des espèces de petites chapelles bigarrées de rouge et de bleu et surmontées de plusieurs croix : ce sont leurs sépultures. C'est là que reposent ensemble les membres défunts d'une même famille.

Plusieurs fois par semaine au sortir de l'église après la prière du matin, les parents et amis des défunts se rendent devant ces petites chapelles qu'ils appellent tombes, pour prier en commun pour leurs morts. Rien de pittoresque et de touchant comme ces groupes d'humbles enfants des bois priant ensemble sur ces tertres funèbres un Dieu qu'ils connaissent à peine et lui demandant de prendre en pitié ceux des leurs qui ne sont plus. Et ces sauvages pour la plupart ne sont pas encore baptisés !

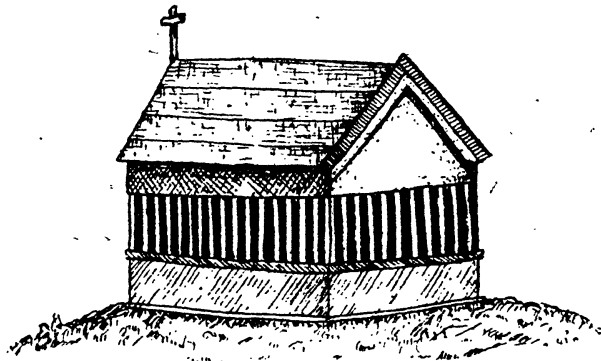


Fig. 2. — Tombe moderne.

Est-ce à dire qu'ils fussent déjà parfaits ? Non assurément ; le *tâyèn* ou jongleur médecin, l'homme du diable, comme le prêtre l'est de Dieu, avait encore beaucoup d'influence sur eux en l'absence du prêtre, et ils étaient encore loin de respecter les liens du mariage comme ils l'auraient dû. Mais comme ils me parurent dociles, j'avais tout lieu d'espérer que ces abus disparaîtraient peu à peu.

Au cours de la mission, j'admis au catéchuménat les

deux familles dont j'ai parlé. Chacun fit son *rənatsəkwo-lnæk* ou accusation publique de ses fautes, et le dernier jour je confessai les vieillards et les enfants qui étaient baptisés. De ce chef, j'entendis seize confessions, fis six baptêmes et bénis deux mariages.

J'avais décidé que, eu égard à leur extrême pénurie, je ne prêcherais que cinq jours. A l'expiration de ce terme, ils me demandèrent de leur parler encore trois jours, ce que je fis sans me faire trop prier. Mais quand au bout de ces huit jours de mission ils voulurent encore me faire prolonger mon séjour au milieu d'eux, je leur répondis que je n'étais pas venu les faire mourir de faim et, pour trancher la question, je me mis à faire mes bagages.

Les adieux furent pénibles. On sentait qu'ils me voyaient partir avec peine et j'avoue que les regrets étaient réciproques. Après mes dernières recommandations, tout le monde prit le chemin de la forêt, tandis qu'avec mon interprète et un autre Tsilkohtine je me mettais en route pour rejoindre le R. P. Blanchet.

Adieu donc, chers enfants des bois, que le bon Dieu vous protège et vous préserve de tout danger !

Je me suis quelque peu étendu sur ma première visite au lac Louzkeuz. On en comprendra facilement la raison ; c'est là que j'ai fait mes premières armes comme missionnaire et l'on aime à se reporter à ses premières amours. Du reste, les détails qui précèdent serviront à donner une idée de mes visites aux sauvages en général, et en particulier aux Porteurs.

CHAPITRE II

SOMMAIRE. — Retour. — Déception. — Nos ours. — Encore chez les Tsilkohtines. — Le saumon. — *Thallo hoular*. — Par où commencer la charpente ? — Un mari peu patient. — « Va chercher ton cheval. » — Passion pour le jeu. — Les Tsilkohtines des Rochers. — Leur costume. — Ornaments. — Leçons de propreté. — Une froide nuit de Noël. — Messe en plein air.

I

Comme il n'y avait pas une bouchée en réserve au lac Louzkeuz lorsque nous le quittâmes, nous n'eûmes, en revenant, que ce que la poudre et le plomb purent nous procurer. Mais il faut dire que la bonne Providence veilla sur nous et, à l'exception du dernier jour où nous ne pûmes rien tirer, les lièvres et les poules sauvages avaient toujours soin de se faire tuer à point.

Un jour même, je récitais mon chapelet en longeant la rivière à l'Eau-Noire, lorsque tout à coup j'entendis Thomie, mon interprète, me crier d'une voix comprimée :

— Arrête ! Arrête !

— Qu'y a-t-il donc ! lui demandai-je en me retournant.

— Ne vois-tu pas... de l'autre côté de la rivière, un peu en arrière de ce tremble ?

— Je regarde dans la direction indiquée et j'aperçois un ours énorme se régaland paisiblement de racines qui poussent dans la vallée. Aussitôt Kwælh, mon autre compagnon, inspecte ses armes et court vers l'ours en se cachant le mieux qu'il peut. Mais l'animal avait l'oreille fine : il entend mon homme et s'enfuit majestueusement. Celui-ci se met

à sa poursuite et, lorsqu'il croit le moment favorable, il lui envoie la charge de son fusil. Mais la distance était trop grande : la balle, au dire du chasseur, ne fait qu'effleurer la peau de l'ours qui nous dit adieu pour ne plus revenir.

Puisque, d'après le premier titre de ce volume, nous sommes « *au pays de l'ours* », il convient de faire faire au lecteur plus ample connaissance avec cet animal si commun dans nos forêts.

Au point de vue zoologique, notre district ne renferme que deux espèces d'ours, l'ours noir (*Ursus americanus*) et l'ours gris (*U. horribilis*). Mais nous avons en outre l'ours brun qui, pour les naturalistes, n'est qu'une variété du noir. De fait, l'un et l'autre se trouvent assez souvent dans la même portée. L'ours noir se rencontre très fréquemment dans le nord de la Colombie Britannique. Sans prendre la peine de le chasser, et au cours d'un seul voyage d'été, il n'est pas rare d'en voir une assez grande quantité.

Ses habitudes sont connues. Vivant, en été, de racines, d'herbes sauvages, de poisson échoué sur le rivage et surtout de petites baies propres au pays, il passe les longs mois d'hiver endormi au fond d'un antre soigneusement clos aux intempéries de la saison. Le dégel des premiers jours de mai peut seul interrompre son sommeil et le forcer à déguerpir. Des chiens dressés à cet exercice aident alors au sauvage à trouver son gîte et à lui administrer le coup de grâce. Inutile de remarquer que Martin fait généralement payer sa vie le plus cher qu'il peut, et plus d'un chasseur doit à pareille rencontre la perte de limiers qu'il estimait comme son plus grand bien. En été l'ours noir se chasse à courre, ou bien se prend au lacet ou au piège.

L'ours gris est un tout autre animal dont nous aurons à parler plus loin.

Le lendemain de notre première rencontre avec l'ours noir, pendant que nous faisons sécher au feu du bivouac

nos habits qu'une pluie d'une demi-journée avait trempés jusqu'au dernier fil, j'aperçus un chevreuil qui venait se désaltérer au même cours d'eau. J'en avertis mes compagnons, mais ils ne se pressèrent pas assez, et lorsqu'ils allèrent le tirer, il avait repris le chemin de la forêt.

J'omets maintenant les autres incidents de la route et j'arrive de suite chez les Tsilkohtines, au camp d'Anarèm où j'avais laissé le P. Blanchet.

Je m'attendais à trouver là tous les sauvages de la place et à voir les murs de l'église à peu près terminés — il y avait presque trois semaines que j'avais quitté le camp. En outre, comme je n'avais mangé depuis un jour que les restes desséchés d'une galette (1), je commençais à avoir faim.

Quel ne fut donc pas mon désappointement lorsqu'en arrivant sur le plateau je ne trouvai que quelques chevaux sauvages errant en liberté, et m'aperçus que l'église en était encore à sa base ! Où sont allés les sauvages ? Qu'est devenu le P. Blanchet ? Qu'est-il arrivé pendant mon absence ? Et maintenant où aller ?

Autant de questions qui se pressent dans mon esprit demandant une prompté solution ; et pas une âme pour me répondre !

Cependant mon parti est bientôt pris. A onze milles de là, réside un des deux blancs qui se sont établis dans la vallée : nous irons coucher chez lui ; peut-être pourra-t-il nous donner quelques renseignements.

Aussitôt dit, aussitôt fait. A huit heures du soir, nous frappons à la porte de M. Tom Hance et là j'apprends, par un billet laissé par le P. Blanchet, que les sauvages ont quitté l'endroit depuis bientôt deux semaines.

« Lorsqu'ils ont appris l'arrivée du saumon, me dit-il,

(1) C'est le pain du pays, une espèce de gâteau de farine mêlée de *yeast powder* (poudre levain) quand on en a. On le pétrit dans un plat, ou, à son défaut, dans le sac de farine, et on le fait cuire près du feu dans une poêle ou sur une pierre plate.

aucune considération n'a pu les retenir. Ne pouvant rester seul, je suis retourné à Saint-Joseph du lac William. »

Je ne pouvais pourtant leur savoir mauvais gré d'avoir quitté la place. Le saumon ne remonte les rivières qu'à une époque déterminée et pendant un certain temps et, pour l'Indien, le saumon c'est la récolte, c'est la richesse. S'il ne profite de son passage pour faire ses provisions, il lui faudra jeûner tout l'hiver et au delà.

II

Je me rendis donc à leur campement sur les bords du Fraser où j'arrivai le lendemain. Mais là nouvelle déception. Plus de la moitié des sauvages d'Anarèm et tous ceux d'une autre bande que j'espérais trouver réunis avec leurs chefs étaient absents. Ils étaient allés, les uns à la chasse et dans la forêt, les autres en plus grand nombre au Fort Alexandre, soi-disant pour y faire la pêche du saumon, mais tout aussi vraisemblablement pour être à portée de se procurer du whisky, liqueur enivrante que les deux blancs de la place leur vendent sans scrupule. Comme je ne pouvais espérer les faire revenir avant plusieurs semaines, je dus me résigner à donner la mission à ceux qui restaient, cent vingt sauvages environ, y compris les gens de Tuzi qui étaient presque tous avec leur chef.

(L'endroit où nous étions campés était une petite plaine dépourvue d'arbres. Nous dûmes, pour nous protéger un peu contre les ardeurs du soleil, former avec de petits sapins arrachés à la forêt voisine une haie en forme de fer à cheval qui nous servit d'église. Au fond, nous dressâmes, le mieux que nous pûmes, un autel rustique sur lequel chaque matin la divine victime voulut bien descendre et nous bénir.

Inutile de faire remarquer que les exercices ne furent pas aussi bien suivis qu'au lac Louzkeuz. Comme le saumon

était rare cette année, les sauvages ne pouvaient le prendre que pendant la nuit ; et, pendant le jour, ils étaient plus disposés à se reposer sous la tente qu'à venir aux instructions.

Je dois dire cependant que bien peu de ceux qui se trouvaient dans notre campement ou dans son voisinage manquèrent aux exercices, et j'en pourrais citer plusieurs qui firent de réels sacrifices pour assister régulièrement aux instructions et aux catéchismes.

Je pensais qu'une fois la mission terminée, j'irais visiter deux autres bandes de sauvages auxquels leur vie nomade et la nature de leur pays ont valu le nom de *Tsilkohtines des Rochers*. Ils étaient alors campés au pied de hautes montagnes couvertes de neiges perpétuelles dont j'avais entrevu les blancs sommets en revenant du lac Louzkeuz. Mais lorsque je voulus mettre mon dessein à exécution, je ne pus trouver ni guide ni interprète. Ces sauvages, me disait-on, étaient très loin, éparpillés de tous côtés dans la forêt ; le sentier qui menait à leur pays était affreux, ou plutôt il n'y avait point de sentier ; je serais très malheureux chez eux, car ils sont mauvais et ne vivent que de chasse, de racines et de graines sauvages, etc. Voyant que, malgré ces représentations, je persistais dans ma résolution, on finit par me dire que personne ne connaissait le chemin, ce qui évidemment n'était, pour mes interlocuteurs, qu'une défaite.

Enfin on me fit observer que l'automne prochain, aux premières neiges, ils reviendraient tous dans la vallée de la *Tsilkohtine* et qu'ainsi je pourrais facilement les voir et leur donner la mission. Cette dernière remarque me porta à ne pas insister davantage et, comme je ne pouvais plus rien faire parmi eux, leur pêche n'étant pas finie et devant être immédiatement suivie de leur chasse d'automne, je me décidai à retourner à la Mission du lac William.

Je traversai donc de nouveau le Fraser, mais cette fois

non sans danger : mon cheval faillit se noyer. Le lendemain j'étais remonté une vallée parallèle à celle du lac William, arrosée par un charmant ruisseau qui serpente à demi caché dans la verdure de ses rives et auquel on a donné le nom pourtant peu poétique de Cheminée (*Chimney Creek*). Puis, après avoir franchi la colline qui sépare les deux vallées, j'arrivai de nouveau à la Mission Saint-Joseph après une absence de presque six semaines.

Dans cette visite, je ne pus voir que trois camps ou villages, bien qu'il me fallût faire presque 600 milles, soit environ 210 lieues.

III

J'ai mentionné plus haut le saumon. L'industrie à laquelle il donne lieu et son importance économique à l'ouest des Montagnes Rocheuses demandent quelques détails avant de continuer le récit de mes travaux chez les Tsilkohtines.

Ce poisson, véritable providence de l'enfant des bois, est pour lui ce que le blé est pour l'Européen, le riz pour le Chinois et le veau marin pour l'Esquimau. Que le saumon vienne en nombre, c'est l'abondance dans le camp et la joie au foyer domestique ; qu'il manque un seul été, c'est la famine et la désolation ; le silence règne au village, la mélancolie gagne les cœurs.

Cinq espèces de saumon remontent le Fraser ou le déversoir du lac Babine, au nord du territoire tsilkohtine ; mais nous n'avons à nous occuper ici que du saumon rouge (*Salmo quinnat*), celui qui sert de pain quotidien au sauvage. Pour le prendre, les Dénés riverains des grands lacs de l'intérieur imitent les Kamtchadales. Ils plantent d'un bord à l'autre de la rivière, généralement à une faible distance de sa sortie du lac, des pieux supportant une barrière qui arrête le poisson. A ces pieux sont fixées des claies disposées en forme d'enclos avec une ouverture donnant accès

dans des sortes de nasses, longs paniers cylindriques en forme d'entonnoir. Le saumon, trouvant toute issue fermée par la barrière qui traverse la rivière, vient se jeter dans ces enclos ; puis, apercevant les longs tuyaux de l'entonnoir, il s'y précipite, croyant échapper au piège et il s'est fourvoyé. Arrivé là, impossible de reculer. Les saumons s'y succèdent souvent en si grand nombre qu'il n'est pas rare de les trouver entassés presque comme des harengs dans un baril.

Chaque matin, le sauvage vient recueillir sans difficulté la nourriture que la Providence lui a envoyée la nuit précédente, tout comme les Israélites recueillaient jadis la manne qui leur tombait du ciel.

Plusieurs autres méthodes, toutes plus ingénieuses les unes que les autres, sont en vogue parmi les Dénés de l'intérieur, congénères de nos Tsilkohtines. Qu'il nous suffise d'en mentionner deux, les moins rémunératrices et les plus désagréables, parce qu'elles sont plus spécialement adoptées par la grande majorité des Tsilkohtines.

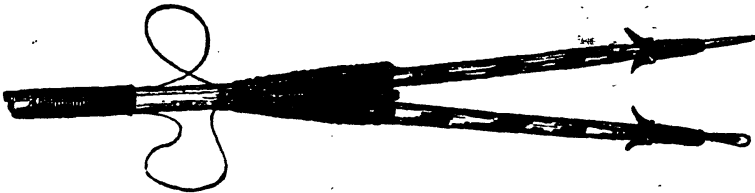


Fig. 3. — Harpon à saumon.

La première consiste à darder le poisson à l'aide d'un double harpon à pointes en corne de mouflon et emmanché d'une très longue hampe.

Cet exercice, pour être couronné de succès, demande l'œil exercé de l'Indien, non moins qu'une agilité peu commune.

La seconde méthode se pratique à l'aide de *puises*, grands filets en forme de poche à fond pointu attachés au bout fourchu d'un long manche. Ainsi préparée, la *puise* est main-

tenue dans l'eau jusqu'à la première capture de poisson. Cet exercice ne demande pas l'habileté du premier, mais réellement il faut toute la patience fournie par la perspective de la faim pour s'y adonner volontairement, d'autant plus qu'il n'est praticable que longtemps après le coucher du soleil.

Je me rappelle encore avoir remonté, il y a une douzaine d'années, le cours du fougueux Fraser enflé par les grandes eaux de juillet. Ne pouvant avancer que très difficilement à cause de la rapidité du courant que nous remonions péniblement à l'aide de la perche, nous avons résolu de profiter d'un magnifique clair de lune pour compenser par un travail de nuit la lenteur forcée de notre navigation de jour. Comme nous approchions du village, nous apercevions de distance en distance, immobiles et silencieuses, des formes humaines plantées sur quelque pointe rocheuse du rivage, et comme absorbées dans la contemplation de l'eau qui coulait à leurs pieds. A mes questions posées en les abordant, la réponse invariable était :

— *Su Krak ! au thallo houlør* : Pas le moins du monde, il n'y a point de saumons.

C'étaient des sauvages pêchant à la puise.

Pour conserver le fruit de leur pêche, nos Dénés, Porteurs et Tsilkohtines, suivent encore la méthode des Kamtchadales. Après avoir ouvert le poisson, ils en retirent l'épine dorsale et les arêtes avec la chair adhérente et l'exposent à la chaleur, suspendu en longues brochées, sous le toit d'écorce d'un hangar ouvert à tous les vents. A l'action de l'air et du soleil, secondée par une fumée constamment entretenue, ils obtiennent le résultat désiré. Le poisson se trouve ainsi desséché de manière à se conserver des années entières.

Les têtes, qui sont le morceau délicat du saumon, sont traitées séparément. Ou bien elles sont ouvertes et fumées,

ou bien l'huile qu'elles contiennent en est extraite de la manière suivante :

On les enfle dans de longues baguettes de saule et, ainsi embrochées, on les dépose dans l'eau sur la grève sablonneuse du lac ou de la rivière jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à un état de putréfaction presque complète. Les miasmes qui s'en exhalent alors seraient suffisants pour asphyxier un blanc. Mais il n'en est pas ainsi avec les indigènes qui ne reculent pas devant la tâche de les recueillir avec soin.

Après les avoir laissé dégoutter quelque temps, ils les font bouillir dans de grands chaudrons d'écorce au moyen de pierres chauffées qu'ils jettent dedans. L'huile en est alors extraite et conservée dans des outres faites de peaux de saumons. Cette huile, qui leur paraît délicieuse, sert à assaisonner leurs fruits sauvages, en particulier celui de l'amélanchier dont ils ramassent chaque année de grandes provisions. Pour un palais civilisé, cette huile a un goût détestable.

IV

Mais il est temps de revenir à nos Tsilkohtines et à leur église en construction.

L'hiver qui suivit la pose de la base par le P. Blanchet me vit de nouveau parmi eux. Cette fois j'y fis un séjour de deux mois et l'utilisai, non seulement à des travaux manuels, mais encore et surtout à l'étude de leur langue et de leur caractère.

Notre église était loin d'être une cathédrale ; et pourtant pour un novice (comme je l'étais alors) dans ce genre de travail, il était assez difficile d'élever un édifice comme celui que le P. Blanchet avait commencé. Notre église, bâtie en troncs d'arbres équarris sur deux côtés, devait avoir 30 pieds sur 20 avec un sanctuaire en proportion. Chaque matin, j'avais à parcourir les loges du village en formation

pour exciter l'ardeur généralement assez peu apparente de mes gens. Néanmoins il est juste d'ajouter qu'une fois sur le chantier tous, hommes et femmes, chacun en ce qui le concernait, travaillaient de leur mieux.

C'est ainsi que les murs, et bientôt la charpente, s'élevèrent presque insensiblement aux yeux ébahis des travailleurs qui, habitués à leurs misérables taudis, ne se laissaient pas d'admirer les vastes (?) proportions de leur église. A les entendre, il devait y avoir place dans son enceinte pour une bonne partie du genre humain.

Tout alla bien tant que nous n'eûmes à nous occuper que des grosses pièces. Mais quand il s'agit de poser la toiture, personne ne sut comment arranger les bardeaux. Ce ne fut pourtant pas les avis qui manquèrent ; chacun donnait le sien gratis et tous ces avis étaient plus impraticables les uns que les autres. C'était une vraie Babel.

Enfin un petit vieux, décoré du nom de *Nultære* ou Carcajou, qui croyait en savoir plus que les autres parce qu'il avait visité quelques blancs à l'est du Fraser, se leva et, s'adressant à l'assemblée, il dit :

— Réellement mes frères n'ont pas plus d'esprit que mon petit doigt. Il va sans dire que pour couvrir un toit, on doit commencer par le faite.

Puis, comme pour prévenir les compliments dus à sa trouvaille, il ajouta :

— Voyez-vous, moi j'ai voyagé.

— C'est vrai ! c'est vrai ! Le Carcajou a raison, firent plusieurs voix en chœur.

— Pas si pressé, leur dis-je ; en commençant par le faite, comment disposerez-vous les bardeaux ?

Le Carcajou essaya bien de me donner une leçon de charpenterie ; mais il s'aperçut vite de l'absurdité de sa proposition, et, devant l'hilarité générale, il s'esquiva.

Malgré notre inexpérience, avec le temps et un peu de réflexion, nous parvîmes à faire un toit presque passable.

V

Le gros de l'église achevé, la mission commença et chacun fit, comme de coutume, l'accusation publique de ses fautes. Cet exercice me fournit l'occasion d'apprécier l'humeur de certaines de mes ouailles.

Chaque couple venait s'agenouiller devant le prêtre et s'accuser de ses fautes publiques afin de recevoir les conseils les mieux appropriés à sa situation et prendre la ferme résolution de ne plus retomber.

Un jeune homme venait de faire sa confession et paraissait fort contrit, quand sa femme commença à s'accuser de quelques peccadilles, ayant soin d'en rejeter toute la faute sur son mari qui, disait-elle, n'avait point soin d'elle. Elle continuait tranquillement ses récriminations, quand *Kentsen*, son mari, qui était resté à genoux auprès d'elle, se leva soudain comme mû par un ressort, et des pieds et des mains, en présence du prêtre et des sauvages réunis, administra à sa moitié jalouse une râclée comme peu de femmes en ont jamais reçue. Ses yeux lançaient des éclairs, et sa colère était telle qu'il ne pouvait articuler une seule parole. Il fallut deux ou trois hommes pour en avoir raison.

Après la retraite au camp d'Anarèm, on vint me chercher pour me mener chez les Tsilkohtines des Rochers qui m'attendaient dans la vallée.

Le messager envoyé par la troupe pour m'accompagner et veiller au transport de ma chapelle était un grand gaillard nommé *Æzousi*, la Pie : excellent cœur et bon caractère, mais esprit volage, léger et inconstant ; ajoutez à cela babillard comme son homonyme.

Mes préparatifs de départ terminés, je l'envoyai chercher le cheval qu'il avait amené pour porter mon bagage. La Pie ne bougea mie et se contenta de baisser la tête. Là-dessus chuchotements et sourires significatifs dans le cercle qui nous entourait.

Comme je répétais mon ordre, mon Roger Bontemps fit remarquer qu'il n'avait point de cheval, ce qui ne fit qu'ajouter à l'hilarité des assistants.

— Mais, lui fis-je observer, qu'as-tu fait de celui que tu montais hier à ton arrivée ?

— Je ne l'ai plus, répondit-il.

— Tu l'as vendu ?

— Non.

— Tu l'as donné ?

— Encore moins.

— On te l'a volé ?

— Pas le moins du monde.

— Peut-être qu'il s'est échappé ?

— Nenni.

— Alors, qu'en as-tu fait ?

La Pie, pour une fois dans sa vie, avait perdu sa loquacité. Tout le monde le dévorait des yeux et semblait se demander s'il allait risquer un aveu. Il n'en fit rien. Mon homme se contenta de remarquer qu'il était fort, avait de bonnes épaules et que ma chapelle ne lui pèserait pas plus qu'une plume.

S'il eût été chrétien, il eût avoué qu'il avait passé la nuit précédente à jouer non loin du camp et avait perdu son cheval. Avec un peu de franchise, il eût pu ajouter qu'il avait perdu également son habit et son couvre-chef, accident tout à fait inopportun au cœur de l'hiver où nous étions alors.

Il serait difficile d'exagérer l'empire que la passion du jeu a sur le sauvage. Avant son baptême, il pourra jouer des jours et des nuits sans se lasser. Son modeste mobilier, ses pièges et ses collets, l'unique couverture dans laquelle il se roule pour dormir, que dis-je ? ses propres habits y passeront ; il ne s'arrêtera guère que lorsqu'il ne lui restera rien à mettre comme enjeu. J'en ai vu qui étaient réduits à un état de nudité complète, si bien qu'ils avaient à

e
c
d
y
p
p

se draper dans leur couverture en peau de lapin en guise de vêtement.

Ce sont là naturellement des cas extrêmes, et il faut ajouter que la prédication du missionnaire, fécondée par la grâce d'en haut, tend à faire disparaître cette hideuse passion. Il n'en est pas moins vrai qu'elle n'est pas encore morte, même parmi certains qui ne devraient plus la connaître depuis longtemps.

Cette forme de jeu ne paraît pourtant guère attrayante. Un certain nombre de sauvages forment cercle autour d'un feu, chantant un air des plus bizarres, en s'accompagnant d'un tambour ou, à son défaut, en battant la mesure sur un chaudron ou sur une planche, tandis que l'un d'eux change d'une main à l'autre, et cela fort dextrement, deux petits osselets en se balançant de droite à gauche, d'accord avec



Fig. 4. — Osselets de jeu.

le rythme du chant. Quand la *mélodie* a été répétée un certain nombre de fois, c'est à son partenaire à deviner dans quelle main se trouve l'osselet gagnant.

Ce jeu, qu'on dit imité du *tsi-mei* des Chinois, est répandu chez presque tous les sauvages de l'Amérique du Nord.

VI

Arrivons maintenant chez les Tsilkohtines des Rochers, et, avant de commencer notre prédication, essayons de faire connaissance avec eux.

Comme la plupart de leurs congénères, les Tsilkohtines des Rochers sont en général courts et trapus, face plate, yeux en amande, pommettes saillantes, mâchoires très prononcées et un nez plus souvent camard qu'aquilin. Au physique, ils ressemblent assez aux Mongols. Ils ont de

commun avec les autres Dénés les cheveux noirs et droits, les mains et les pieds petits, le teint bistré et une absence presque complète de barbe.

Leur costume consiste, pour les hommes, en une sorte de pantalon dont la couleur première est généralement un mystère et d'une espèce de grand manteau agrafé sous le menton et composé de peaux de marmottes cousues ensemble et porté avec le poil à l'intérieur. Leur coiffure est une bande de peau de castor, poil en dehors et entourant

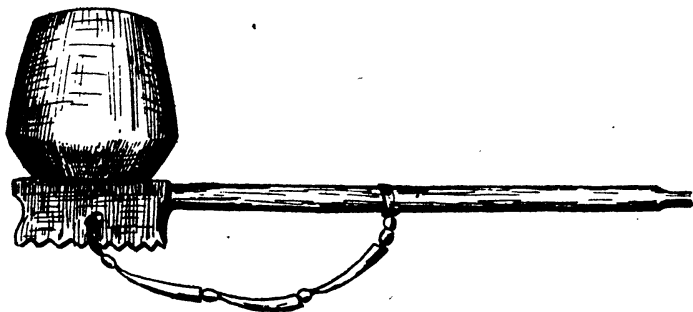


Fig. 5.— Pipe indienne.

la tête en forme de couronne, tandis que leur chaussure est le mocassin en peau de chevreuil tannée propre à presque tous les aborigènes du Nouveau Monde.

Comme complément au costume, une alène en cuivre et des pincettes de même métal pendant sur la poitrine suspendues au cou, quelquefois avec la pipe en serpentine ou autre espèce de pierre qui est commune aux deux sexes ; car il est bon de savoir que chez les sauvages les femmes sont des fumeuses invétérées. Le but de l'alène est facile à deviner, surtout quand on se rappelle que non seulement les habits de celui qui la porte, mais encore ses sacs et autres objets de ménage sont en cuir. Les pincettes lui servent à s'arracher les quelques poils qui lui croissent sous le nez et le menton. Quand les vieux n'ont rien à faire, ce qui arrive souvent, ils ont presque toujours ces pincettes en main.

Inutile d'ajouter que tous, hommes et femmes, ont la figure et maintes fois les bras tatoués. Des lignes parallèles convergeant aux commissures de la bouche ou perpendiculairement sur le menton, des croix, des figures d'oiseaux ou de poissons sont les signes les plus recherchés. En outre, tous les hommes faits ont encore la cloison nasale percée d'un trou où pendait naguère un croissant, une rondelle ou une croix grecque en nacre. Certains portent aussi

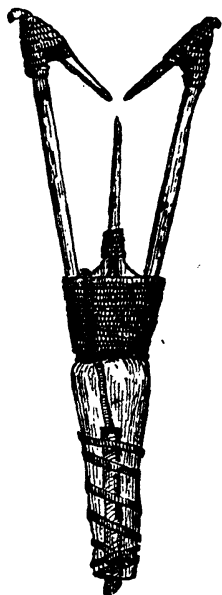


Fig. 6. — Harpon à poisson
des Porteurs.

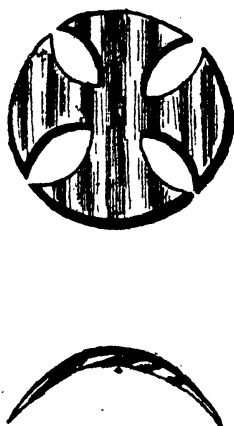


Fig. 7. — Pendants de nez.

les pendants d'oreille en rassade ou en nacre autrefois communs aux hommes et aux femmes.

Le costume de ces dernières n'est guère différent de celui des hommes. Le manteau en peaux de marmottes, au lieu de rester ouvert sur le devant, est simplement plus ample, de manière à permettre d'en croiser les bords sur la poitrine. Une ceinture en peau tannée ou écrue, garnie de breloques, griffes de castor ou sabots de jeunes caribous,

dés à coudre ou coquilles de cartouche en cuivre qui produisent en marchant un léger cliquetis fort apprécié de l'oreille sauvage, retient les plis de ce manteau et le transforme en robe.

De plus, comme la coquetterie est de tous les pays, l'habit des jeunes femmes est d'ordinaire orné de franges aux torsades recouvertes de piquants de porc-épic teints en jaune ou en vert, et les plus huppées portent, en outre,

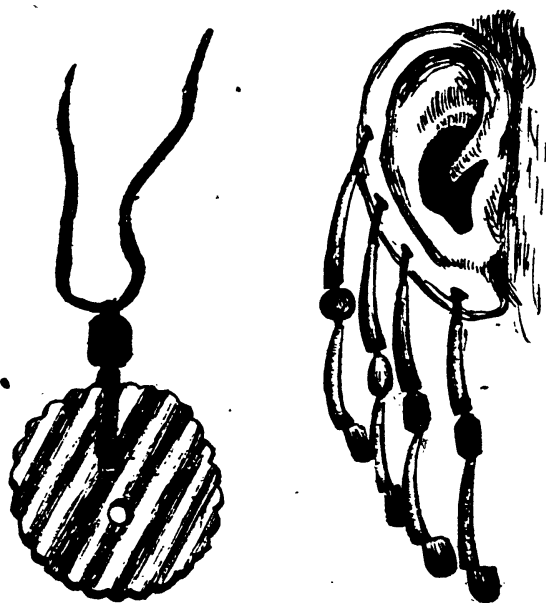


Fig. 8. — Pendants d'oreille.

un collier formé d'une espèce de coquillage mince et allongé (*Dentalium Indianorum*) qui formait autrefois l'étalon de monnaie en cours chez toutes les tribus du Pacifique.

Pas n'est besoin de faire remarquer qu'aucune de ces parties de l'accoutrement indigène n'a jamais fait connaissance avec le savon. L'eau n'a guère plus touché la figure et les mains de leurs propriétaires.

Aussi, une des leçons que j'eus à leur donner dès l'abord, fut celle du lavage et de la toilette quotidienne.

Tant que j'étais au milieu d'eux, mes recommandations à ce sujet étaient assez bien observées ; après mon départ, les habitudes premières reprenaient le dessus, du moins dans la plupart des cas. Je me rappelle encore l'émoi que causait généralement mon arrivée à leur camp : je n'étais pas plutôt signalé par quelque sentinelle improvisée que jeunes et vieux couraient se débarbouiller au ruisseau qui coulait à côté. Ils savaient que je ne toucherais que des mains propres, et tous avaient à cœur de prendre la main du prêtre en signe de salutation amicale.

Bref, ces Tsilkohtines des Rochers sont certainement la peuplade la plus primitive de la Colombie Britannique, et, à part les Esquimaux, je doute qu'il en soit de plus arriérés dans toute l'Amérique du Nord.

Est-ce à dire qu'ils en soient pour cela moins sensibles aux influences de la religion ? Bien s'en faut. Ce sont, au contraire, de tous les Tsilkohtines ceux qui me donnèrent le plus de consolations. Leur simplicité même est un gage d'innocence, et leur peu de commerce avec les blancs ne les rend que plus dociles à l'action du missionnaire.

Deux fois par jour, je leur annonçais la parole de l'Évangile, et l'attention avec laquelle ils m'écoutaient disait assez l'intérêt qu'ils prenaient à mes prédications.

VII

Ma visite de l'hiver suivant ne fit qu'accroître chez eux ces bonnes dispositions.

Pour punir les sauvages du chef Tûzi qui ne manifestaient aucun empressement à bâtir leur église, j'avais décidé de passer la fête de Noël chez mes Tsilkohtines des Rochers. A cet effet, et malgré un froid de 37° centigrades, je m'étais rendu à cheval au lieu où ils avaient dressé leurs cahutes en branches de sapin. Mal m'en prit : je faillis me geler.

L'air était si vif que nous ne pouvions avancer que len-

tement, mon compagnon de voyage et moi. J'étais à me demander comment il se faisait que celui-ci, d'ordinaire si passionné pour la course, se résignait maintenant à conduire à pied sa monture. En même temps, je ne sais quel malaise s'emparait de tout mon être quand mon compagnon, se tournant vers moi, me fit remarquer que si je continuais à cheval j'allais infailliblement me geler. Je devinai alors et voulus descendre. Mais impossible de me servir de mes jambes. Mon sauvage comprit mon cas ; il me déposa à terre lui-même et constata bien vite que j'avais les genoux gelés, quoique pas encore assez sérieusement pour inspirer de l'inquiétude. De fortes frictions avec la neige ramenèrent peu à peu le sang engourdi ; j'en fus quitte pour quelques douloureux picotements et je pus sans encombre continuer à pied.

L'expérience s'acquiert à ses propres dépens.

En raison de la pauvreté du local, notre fête de Noël fut assez triste. Nous n'avions pu trouver pour nos réunions qu'une grande mesure, restes d'une loge construite plusieurs années auparavant dans un accès d'enthousiasme pour la civilisation presque aussitôt passé qu'il était venu. Le toit fut réparé tant bien que mal et les interstices laissés vides entre les troncs d'arbres qui en formaient les murs bouchés avec de la mousse (1). Ce fut notre église. Assurément l'étable de Bethléem ne pouvait être plus pauvre.

Cela n'empêcha pas qu'à minuit tout le monde s'y trouvait réuni, priant et chantant, pendant que j'offrais le saint sacrifice. Nous eûmes même notre illumination. Qu'on ne se scandalise pourtant pas de notre prodigalité. Cinq bouts de chandelle de suif en faisaient tous les frais. Cependant il est certain qu'aucun des assistants n'avait vu

(1) Il peut paraître singulier de pouvoir trouver de la mousse quand le sol est couvert de neige depuis deux mois. Il faut savoir que nos sauvagesses, j'entends celles qui ont un enfant au berceau, en conservent toujours de grandes quantités, vu que cette mousse sert de langes à leurs enfants.

tant de luminaire brûler à la fois ; aussi on en parla dans la vallée de la Tsilkohtine.

Malgré cela, j'eus toutes les peines du monde à achever décemment la sainte messe. Le précieux sang gela, et il s'en fallut de peu que mes doigts n'en fissent autant. Pendant tout le temps de l'office, les chiens-loups, qui étaient restés attachés au dehors pour prévenir les méfaits dont ils sont coutumiers en l'absence de leurs maîtres, eux aussi sentaient le froid et remplissaient l'air de leurs hurlements plaintifs, fournissant ainsi un accompagnement *non obligato* aux chants de l'intérieur.

On ne saurait se faire une idée de l'embarras où met le missionnaire l'absence d'église dans un pays où toute maison convenable fait également défaut. L'été suivant, me trouvant à Tlæskoh, je dus me contenter d'un ravin pour y dresser un autel avec de petits rondins de bois juxtaposés sur un échafaudage rectangulaire. Impossible de trouver même une seule planche pour servir de table d'autel. Essayer de dire la messe ailleurs eût été courir à un échec certain, vu que, dans les conditions atmosphériques d'alors, le vent eût bientôt éteint les chandelles (1).

1) Les cierges, ou même simplement les chandelles de cire, sont inconnus dans nos missions.

CHAPITRE III

SOMMAIRE. — En route pour Elkatcho. — Colonnes mortuaires. — Crémation et condition des veuves. — Déception. — La rivière au Saumon. — La pêchérie. — « Mes péchés sont remis. » — Nouveaux villages à visiter. — Les liqueurs fortes. — Je me perds dans la forêt. — Le rapide de la rivière aux Trembles. — Un ours imprudent. — Le danger qu'il cause.

I

Mon second voyage au lac Louzkeuz se fit dans les premiers jours du mois de juin 1884, et, comme le premier, fut fécond en résultats consolants. De plus, conformément à l'engagement que j'en avais pris l'année précédente, je poussai, cette année-là, jusqu'au lac Elkatcho où se trouvait le village Porteur qui n'avait jamais encore reçu la visite du prêtre.

Le 18 juin, en compagnie de mon interprète et de deux autres Indiens, je quittai donc mes enfants de Louzkeuz, et ensemble nous nous enfonçâmes dans l'buest.

Malgré la saison avancée, nous eûmes un temps affreux : la neige tombait à gros flocons et eut bientôt couvert le sol qui s'était débarrassé quelques semaines auparavant de son manteau d'hiver. Aussi étions-nous transis de froid, lorsque nous nous arrêtâmes, le soir, après avoir chevauché toute la journée vêtus seulement de nos habits d'été.

— Vite une tasse de thé pour nous ravigoter.

Telle fut la première pensée de mes gens en arrivant au campement.

Quant à moi qui n'ai jamais pu me faire à ce breuvage réputé indispensable par la race anglaise, je me contenterai d'eau claire comme d'habitude.

Mais où sont nos gobelets de voyage ? Le cuisinier a beau fouiller tous les sacs, peine perdue : nous les avons oubliés au lac Louzkeuz.

Un blanc en pareille circonstance eût été pris au dépourvu. Mais l'Indien ne se déconcerte pas pour si peu. En un clin d'œil Nelan, mon interprète, a fait une entaille à l'arbre sous lequel nous nous sommes réfugiés, replié les bouts de la pièce d'écorce qu'il en a extraite, lui donnant ainsi la forme d'un vase qu'il maintient en position à l'aide d'épines servant de clous. On se désaltère tout aussi bien là dedans que dans une coupe d'or.

Mon interprète se montre bien plus sensible au mauvais temps qu'au manque de tasses. Aussi, dès le lendemain matin, il prétexte un malaise de je ne sais plus quelle nature pour me planter là, et s'en retourne chercher la santé qu'il a laissée au lac Louzkeuz. L'état pitoyable du sentier, les bourbiers sans nombre dans lesquels nos chevaux manquent à chaque instant de rester sont aussi bien certainement autant de causes de son indisposition.

Il y aurait lieu de s'étonner de trouver là des chemins tant soit peu praticables à des bêtes de somme : les sauvages vers lesquels nous nous dirigeons ne possèdent encore aucun cheval ; par conséquent rien ne les presse d'arranger le sentier qui mène chez eux, vu que l'homme se faufile là où le cheval ne pourrait passer.

Le lendemain, à midi, nous faisons halte dans une clairière artificielle de la forêt qui révèle l'emplacement d'un village abandonné. C'est OElrak.

Pendant que mes deux compagnons préparent notre modeste dîner, je remarque deux espèces de colonnes grossièrement taillées et se dressant au milieu de la pelouse. A leur aspect vénérable, je sens se réveiller mes anciens goûts d'antiquaire.

L'une est surmontée d'une boîte carrée, l'autre est partiellement creusée et son ouverture fermée d'une plan-

chette laisse voir quelques chiffons dont je m'efforce de m'expliquer la présence.

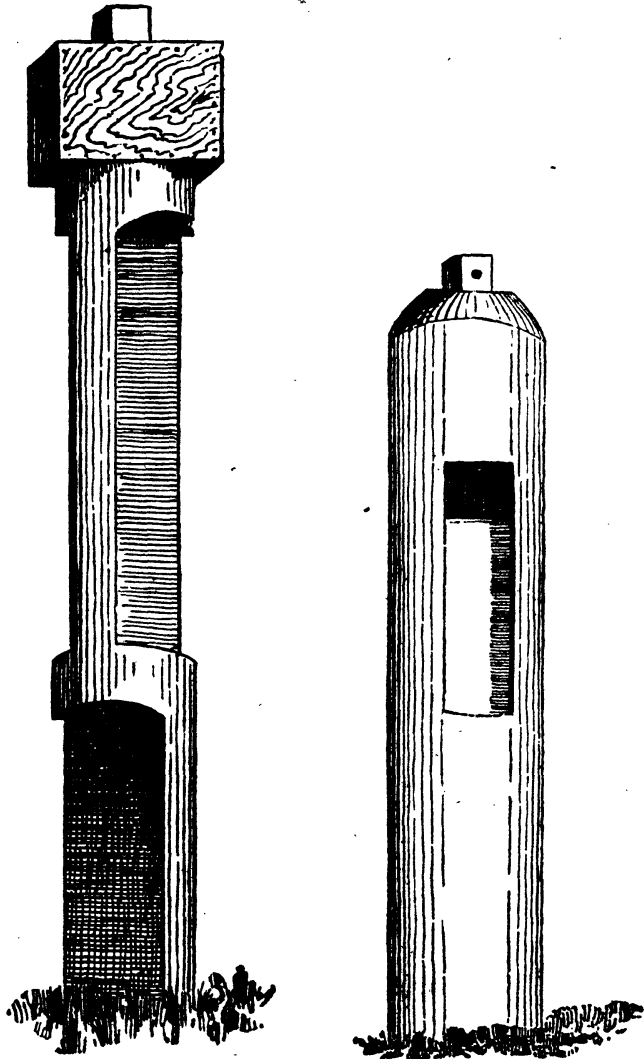


Fig. 9. — Colonnes funébres.

— Qu'est-ce que cela ? demandé-je à mes gens que je surprinds s'amusant aux dépens de ma curiosité.

- Ce sont des os de mort, me répondent-ils en riant.
- Comment, des ossements humains ?
- Précisément.
- Et dans quel but a-t-on pu les percher là haut ?

On m'explique alors brièvement que ce sont les restes calcinés d'anciens sauvages dont on avait brûlé les cadavres selon l'usage traditionnel des Porteurs.

Jé crois bon de répéter ici les renseignements qu'on me donna alors en ajoutant les détails que j'ai appris depuis.

II

Les Porteurs, qui sont plus progressifs que les Tsilkohlines, s'approprient facilement les coutumes spéciales aux tribus ou nations qu'ils estiment leurs supérieures dans l'échelle sociale. Ils avaient de bonne heure adopté la crémation qu'ils voyaient pratiquée par leurs voisins de l'ouest, les Tsimprians.

Aussitôt qu'un des leurs avait passé de vie à trépas, deux jeunes gens étaient députés aux villages avoisinants pour inviter les habitants à venir assister à la crémation de son cadavre. Dès qu'une foule assez considérable se trouvait réunie, un repas public et solennel lui était offert par les parents du défunt, après quoi son cadavre était placé sur un bûcher de bois sec et brûlé au milieu des lamentations de sa veuve, s'il était marié.

Dans ce cas, l'étiquette demandait que, en témoignage de son désespoir, la femme mît tout en œuvre pour se faire brûler avec son défunt mari. Ses cris déchirants ne touchaient personne : ils étaient de commande, on le savait, et, du reste, ils ne lui faisaient aucun mal. Mais il était nécessaire de l'empêcher de se détruire ou de se blesser grièvement, car on devait avoir très prochainement besoin de ses services. Pourtant si, du vivant de son mari, elle s'était montrée mauvaise épouse, non seulement on la laissait

sait faire ses grimaces, mais il n'était pas rare qu'on renchérît sur ses efforts en lui mettant la figure dans les flammes afin de lui enlever, en la défigurant pour la vie, toute chance d'un second mariage.

La cérémonie terminée, la veuve construisait un petit abri en écorce sur le lieu du bûcher auprès duquel elle avait à passer la nuit en faisant retentir les airs de ses gémissements.

Le lendemain matin, les parents de son défunt mari venaient ramasser religieusement les quelques os à demi calcinés qui restaient d'ordinaire après la crémation, et les mettaient dans un petit sachet *ad hoc* qu'ils passaient ensuite à la veuve. Désormais celle-ci avait à les *porter* à dos jusqu'au jour de sa délivrance de l'esclavage auquel elle était soumise en raison même de son veuvage. D'où le nom de *Porteurs* donné à ces Peaux-Rouges.

Ce jour-là, ses cheveux étaient coupés ras par les parents de celui dont elle avait à porter journallement les restes et que dès lors on devait bien se garder de nommer (1). Sa figure était barbouillée de résine, elle avait à se revêtir de haillons aussi sordides que possible, et ses *gardiens* (c'est le nom donné à ses nouveaux maîtres) prenaient à cœur de lui rendre la vie aussi malheureuse qu'il était en leur pouvoir. Elle devenait le *factotum* du ménage ; malade ou bien portante, il lui fallait travailler pour tous sans jamais laisser échapper une plainte et sans pouvoir réclamer la moindre rémunération. Dans les cérémonies publiques, telles que les danses et les festins d'apparat, sa place était à la porte de la loge, au milieu des chiens qu'elle était chargée de tenir à distance.

On voit par là quel don précieux a été pour la femme la

(1) Même aujourd'hui, aucun sauvage ne voudra jamais nommer un mort ; ils diront plutôt le père d'un tel, la mère, la sœur ou le frère d'un tel. Cette fausse prudence se remarque aussi relativement aux gens mariés qui ne diront jamais : ma femme ou mon mari, mais « celui-là », ou bien « le père (ou la mère) de cet enfant ».

religion chrétienne qui l'a remise à sa place légitime au foyer domestique. Ayant eu à combattre cette coutume barbare, j'en puis parler en connaissance de cause. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle est aujourd'hui à peu près abolie.

La veuve menait cette vie misérable et souffreteuse pendant deux, trois ou quatre ans, selon le rang dans la tribu de son défunt mari, et aussi selon que les parents de ce dernier parvenaient plus ou moins vite à amasser la quantité de provisions de bouche et de peaux tannées qui devaient être distribuées avec pompe à la multitude de sauvages réunis à cet effet.

Ce jour-là, le sachet contenant les ossements du défunt était suspendu pendant la cérémonie, à quelque chevron de la loge en vue de tous les invités et la veuve était publiquement délivrée de sa servitude. Le festin terminé, le sachet avec son contenu, était introduit dans la boîte d'une colonne funéraire plus ou moins ornée dans laquelle il devait rester définitivement.

La coutume d'élever ces colonnes fut empruntée, je le répète, aux Atnas ou Tsimprians, parmi lesquels on en voit de sculptées avec un art qu'on serait loin d'attendre d'aborigènes américains.

III

Le mot de l'énigme était donc résolu, et je savais à quoi m'en tenir au sujet des colonnes antiques que j'avais sous les yeux.

Le lendemain nous arrivions à Elkatcho, terme de notre voyage.

— Quel plaisir vont éprouver ces pauvres enfants des bois à la vue du prêtre ! me disais-je, quand le lac nous apparut pour la première fois.

Et comme j'allais jouir moi-même de leur bonheur !

Cruelle déception ! Pas une âme ne se montre ; le camp

est désert ! C'était donc bien la peine de venir de si loin et par de tels chemins pour ne trouver personne !

Immédiatement nous nous demandons quelle peut être la cause de leur absence. Un de mes compagnons se rappelle alors avoir entendu dire que la population entière s'était rendue à la mer, et il ajoute que si ces renseignements sont exacts, elle doit être très prochainement de retour.

— Probablement même qu'ils se trouvent déjà à leur pêcherie, dit-il.

Je m'enquiers de la distance qui nous sépare de cette pêcherie, et il me répond qu'elle ne peut être de plus d'un jour de marche.

— En route donc pour la pêcherie, m'écriai-je.

Et nous partîmes de nouveau.

Après une course d'une vingtaine de milles, nous nous trouvons tout à coup en face d'une rivière large et très rapide. C'est la rivière au Saumon.

— Où est le canot pour traverser ? demandai-je aux sauvages qui me suivaient.

— Il n'y a pas besoin de canot, me répondirent-ils. Tu vois cet arbre, de l'autre côté, en amont ? ... Bien, c'est un peu plus haut que nous devons aborder.

En effet je ne tarde pas à constater que le cours d'eau, qui paraît plutôt un fleuve qu'une simple rivière, n'est pas aussi terrible qu'il en a l'air.

C'est une de ces rivières « plates », c'est-à-dire larges mais peu profondes, comme on en rencontre souvent en Amérique, notamment aux Etats-Unis.

Me guidant donc sur le point indiqué de l'autre côté, j'éperonne mon cheval qui ne se met à l'eau qu'à contre-cœur et semble épouvanté par les vagues soulevées par le courant. Il n'avait pas fait dix pas que je me sens enfoncer avec lui, tellement qu'il est presque obligé de nager. Je me tourne alors vers mes compagnons restés sur le rivage. Ils

crient et gesticulent à qui mieux mieux, le courant est si fort et les vagues si tapageuses que je n'entends rien, mais je comprends leurs signes. Au lieu d'aller tout droit en biais, il faut remonter la rivière à une certaine distance du rivage, puis traverser en formant un demi-cercle.

C'est encore là de l'expérience acquise à mes dépens. Désormais quand j'aurai à traverser à cheval un cours d'eau que je ne connais pas, je laisserai le guide aller en avant.

IV

Enfin après avoir longé un lac fort bien nommé *Thayes* (Eau longue), nous arrivons à une chute dans son déversoir où se trouve la pêcherie. Là, nouvelle déception : pour tous sauvages, nous ne trouvons qu'une famille : un vieillard avec sa femme et deux enfants qui n'ont point suivi leurs compatriotes à la mer.

Ce vieillard est un type. *Æstæs* (c'est son nom) nous paraît taciturne, ne répondant que par monosyllabes ; il a les cheveux blancs comme la neige, ce qui est très rare chez les sauvages même âgés ; les rides de son front lui donnent l'air d'une momie ressuscitée, et le bout de son nez semble avoir une telle attraction pour l'extrémité de son menton, sec et osseux, qu'on lui donnerait vingt ans de plus qu'il n'a en réalité.

Ne pouvant rien faire pour lui et pour sa femme dans une si courte visite, je me promets au moins la consolation de baptiser une de leurs petites filles qui me paraît âgée de moins de sept ans.

— Et pourquoi ne pas baptiser l'autre ? me dit la mère.

— Impossible ; elle a l'âge de raison, je ne puis la baptiser sans instruction préalable, répondis-je.

— Et quel âge doit avoir un enfant pour que tu puisses le baptiser ?

— Moins de sept ans.

— Mais ma fille n'a que six ans, fit sa mère.

J'eus beau nier et me montrer incrédule, OEstoes se mit de la partie, et, de concert avec sa femme, me soutint qu'il était de mon devoir de baptiser ses deux enfants.

Pour ne pas trop les contrister, j'accédai à leur demande, mais je crus prudent d'instruire les deux petites filles des principaux mystères de la foi qu'elles apprirent, du reste, sans trop de difficultés.

J'ai su depuis que la petite fille devait avoir près de neuf ans.

Je n'ai jamais revu ce couple, et j'appris dix ans plus tard que mon patriarche venait d'expirer tout récemment. Comme il n'a depuis reçu la visite d'aucun prêtre, il y a tout lieu d'appréhender qu'il soit mort sans baptême.

Mais au moment suprême, il fit preuve d'un amour naïf de la pénitence digne d'être récompensé par Celui qui voit les cœurs et juge d'après les intentions.

Sentant sa fin approcher, et ne voulant pas quitter la terre chargée du poids de ses péchés, il se fit, dit-on, attacher les poignets ensemble comme un criminel ; puis, après être resté longtemps ainsi garotté, il dit à ceux qui le veillaient :

— Maintenant, détachez-moi ; mes péchés me sont remis !

Utinam voluntas pro facto ei reputetur !

Il expira peu après.

La manière de prendre le saumon à cette pêcherie diffère de celles décrites au chapitre précédent. La rivière, en se contractant sous l'étreinte des falaises qui l'enserrent, acquiert une force qui lui a fait creuser au bas des rochers une chute d'une dizaine de pieds. Or, on a simplement jeté au-dessus de cette chute un pont auquel on a suspendu une espèce de crémaillère en treillis de la largeur du courant. Le saumon, qui n'aime rien tant qu'une eau rapide, essaie de remonter la chute en sautant par dessus. Il se heurte

alors au treillis de la crémaillère dans la partie recourbée ; de là, il retombe lourdement sans pouvoir échapper.

Le sauvage vient ensuite le darder à loisir dans le piège où il s'est laissé prendre.

Cette pêcherie se trouve, me dit-on, à une petite journée de marche de la mer. Non seulement aucun prêtre, mais même aucun blanc ne m'y avait précédé.

Ajoutons de suite que l'année suivante, à l'occasion de ma troisième visite annuelle au lac Lonzeuz, je fus plus heu-

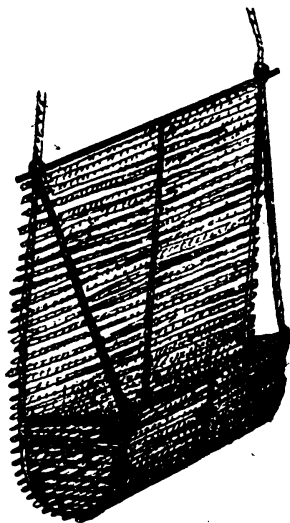


Fig. 10. — Trappe à saumon.

reux à Elkatcho, où je trouvai tous les sauvages de la place réunis. Impossible de décrire la joie et les démonstrations bruyantes avec lesquelles je fus reçu. Il me fallut leur donner un chef régulier et créer les officiers qui ont coutume de l'aider dans tous les camps régulièrement organisés.

Ce même été, je baptisai au lac Louzkeuz les quatre premiers adultes non en danger de mort qui me doivent l'eau régénératrice, et j'en pris occasion pour en faire une cérémonie publique et aussi solennelle que le permettaient les circonstances.

V

Vers la fin de 1883, Mgr d'Herbomez avait ajouté trois villages de Porteurs à ceux dont j'étais déjà chargé. Tout en agrandissant ma sphère d'action, cette mesure de Sa Grandeur m'imposait de nouveaux devoirs. Je connaissais déjà individuellement presque tous les Tsilkohtines et je commençais à parler leur langue. Leurs besoins m'étaient familiers et j'étais au courant de leurs défauts comme de leurs bonnes qualités. Je partis pour aller faire connaissance avec mes nouvelles ouailles.

C'est pourquoi je me trouvais, vers la mi-juillet 1884, au Fort Alexandre, la première des nouvelles places que j'avais à visiter.

Par fort, on entend dans le pays tout simplement un poste de traite en charge de la Compagnie de la baie d'Hudson, la société commerciale qui a longtemps joui du monopole exclusif de la traite des fourrures dans le nord de la Colombie Britannique. Autrefois, quand les sauvages étaient réputés dangereux, ces établissements étaient entourés d'une palissade avec bastions, d'où leur est venu le nom de fort. Un seul a retenu jusqu'ici ces fortifications d'un autre âge. C'est là que les sauvages viennent échanger leurs peaux de castors, d'ours, de martres ou de renards avec les vêtements et les provisions de bouche dont ils ont besoin.

Le Fort Alexandre était jadis le poste le plus important de l'intérieur. C'est de là que partaient alors les brigades de berges ou grands bateaux qui remontaient distribuer l'équipement des forts de la région des lacs, au nord. Il est depuis longtemps abandonné. Quesnelle, 40 milles en amont du Fraser, lui a succédé comme entrepôt commercial.

Disons-le à la honte de la civilisation moderne : le voisinage des blancs a été fatal au Peau-Rouge. Les liqueurs

enivrantes et les mœurs déréglées des engagés de la Compagnie et autres ont presque anéanti la population aborigène de ces deux postes. Le Fort Alexandre ne compte aujourd'hui qu'une poignée de sauvages Porteurs, tandis que des centaines qui peuplaient autrefois les environs de Quesnelle, c'est à peine si 70 à 80 sont restés.

Lors de ma première visite chez eux, les Porteurs du Fort Alexandre se trouvaient campés tout près d'un des deux blancs de la place, et naturellement je dus dresser ma tente auprès d'eux.

Ces deux représentants de notre race sont la pierre d'achoppement des pauvres enfants des bois. Tous deux débitent de « l'eau des blancs » (eau-de-vie), et, comme ils sont les seuls blancs de la place, il est évident que, malgré les lois prohibitives de la province, ils comptent sur une clientèle indigène pour vivre. Ils le nient, naturellement ; l'un d'eux est même décoré du titre de *Justice of the Peace* ou juge de paix, et comme tel chargé de veiller à l'exécution de la loi. Mais, *auri sacra fames* ! que ne feraient pas certaines gens pour gagner leur misérable pitance ! Il est de notoriété publique que non seulement il connive aux contraventions qu'il a le devoir de punir, mais que lui-même vend de la boisson aux sauvages.

VI

Nous étions donc campés dans le voisinage de l'un de ces deux blancs. Les Indiens m'écoutaient avec attention et me traitaient de leur mieux, lorsque une détonation d'arme à feu vint un soir troubler notre repos. Une heure après, nous apprenions que, dans un moment d'ivresse, le marchand de boisson avait tiré un coup de fusil sur l'un de mes gens et l'avait blessé à la tête. Cet incident fournit naturellement matière à réflexion, et m'inspira à moi le sujet d'un sermon plein d'actualité.

Les Porteurs du Fort Alexandre vivent sur la rive gauche du Fraser. Un certain nombre de Tsilkohtines se sont établis sur la rive droite à un mille ou deux du fleuve. Ma seconde visite fut pour eux, et les résultats de mes prédications chez eux furent assez satisfaisants.

De là, j'eus à me rendre à Quesnelle. Je le fis, non par le grand chemin qui longe le Fraser sur sa rive gauche, mais par un sentier qui, outre qu'il abrégait la distance, m'évitait la peine de traverser à nouveau le Fraser. Un Tsilkohtine devait m'accompagner ; mais comme il ne pouvait trouver son cheval à temps, je résolus de prendre les devants.

Tout alla bien pendant les sept ou huit premiers milles. Le sentier devint alors si peu frayé que j'eus toutes les peines du monde à le suivre. Le plus sûr évidemment était d'attendre mon sauvage. Les heures succédèrent aux heures sans qu'il parût. Impatienté, j'eus la témérité de continuer quand même, pensant que, voyant le soleil baisser à l'horizon, il ne manquerait pas de se presser.

— Un sauvage à cheval, c'est le vent, c'est la foudre, me disais-je ; mon Tsilkohtine ne peut tarder à me rejoindre.

C'était imprudence de ma part ; j'eus à en pâtir.

Le sentier devint bientôt si peu visible que je me perdais dans la forêt. Que le bon Dieu me le pardonne ! j'en attribuai toute la faute à mon cheval qui, voulant faire le voyage de compagnie, n'avancait qu'à regret et ne semblait tenir aucun compte des traces de chevaux qui servaient de sentier. Aussi le traitai-je sans miséricorde, et le pressai à travers les fourrés et par dessus les troncs d'arbres tombés par terre, espérant par là retrouver vite le chemin perdu. Naturellement cela ne servit qu'à m'en éloigner davantage.

Cependant la nuit avançait et les étoiles brillaient déjà au firmament sans l'éclairer suffisamment pour m'être d'aucun secours. Que faire maintenant ? Inutile de penser à

coucher là : mes couvertures sont restées en arrière, et mon sauvage, ignorant ce qui m'était arrivé, pouvait le lendemain matin pousser jusqu'à Quesnelle. Qui alors devinerait ma mésaventure ? Qui songerait à me venir en aide ?

Je me rappelai alors que j'étais l'oblat de Marie Immaculée et suppliai cette bonne Mère de me secourir. Puis je remontai à cheval, éperonnaï ma monture et la laissai libre de se guider elle-même. Cinq minutes après j'étais dans le sentier, et refaisais en galopant le chemin que j'avais inutilement parcouru pendant le jour.

Vers minuit, je débouchai dans une petite clairière où je me heurtai à un tas de foin sur lequel dormait mon sauvage ronflant comme un soufflet de forge.

Malgré cette aventure, nous nous trouvions le lendemain soir à Quesnelle où je répétais, en faveur des Indiens de la place, ce que j'avais fait pour leurs frères du Fort Alexandre.

VII

Quand je fus pour les quitter, une difficulté se présenta. Je devais monter à Black-Water pour y donner la mission ; qui m'y conduirait ? A cheval, le voyage est un plaisir pour l'Indien ; mais quand il s'agit de remonter à force de rames ou à la perche un torrent comme le Fraser et de grimper le long d'un rapide comme celui de la rivière aux Trembles (*Cotton Wood Canon*) (1), les plus courageux hésitent.

Je trouvai pourtant assez vite deux bons rameurs auxquels je persuadai que donner au prêtre c'est prêter à Dieu qui rendra au centuple. Il faut réellement ces motifs de foi pour entreprendre, sans autre rémunération, une corvée comme celle dont il s'agit. Il faut voir le rapide que je viens de nommer, surtout au mois de juillet où nous nous trouvions alors, pour s'en faire une idée exacte. Il

(1) Dans le Fraser et ainsi nommé à cause de l'embouchure de la rivière aux Trembles qui se trouve non loin de là.

n'y a certainement pas de blanc assez présomptueux pour s'y aventurer.

Qu'on s'imagine un fleuve charriant cinq ou six fois autant d'eau que la Seine à Paris qui se trouve tout à coup resserré entre deux montagnes granitiques qui en rétrécissent le lit presque de moitié. Semez au fond de cette gorge d'énormes blocs de rochers, et voyez le résultat : les vagues s'en vont se heurtant et se brisant les unes contre les autres, lançant en l'air des flots d'écume qui retombent pour recommencer quelques pas plus loin et produisent, entre les deux falaises, un mugissement tellement assourdissant que la voix de votre voisin se perd dans l'espace sans parvenir à vos oreilles, alors même qu'il crie à se rompre les poumons.

Tel est le rapide que mes deux dévoués compagnons eurent à remonter tandis que, perché sur le sommet de la montagne taillée à pic, je les regardais manœuvrer et priais Dieu de les préserver de tout malheur.

Naturellement la perche et l'aviron ne peuvent guère servir dans pareils gouffres : la corde de touée peut seule faire avancer votre canot qui s'en va dansant et pirouettant sur les vagues et menace à chaque instant de chavirer. Mais pour touer un canot il faut aborder ; or, inutile d'observer qu'il n'y a ici ni grève, ni rivage proprement dit. L'Indien doit se faire chamois et se cramponner comme il peut aux crevasses des rochers qui bordent le fleuve affolé, tandis que son partenaire resté dans le canot empêche celui-ci d'aller se mettre en pièces contre les brisants en l'en éloignant avec l'aviron.

Le rapide de la rivière aux Trembles n'a pas moins d'un demi-mille de long : il nous fallut une demi-journée d'efforts surhumains pour le remonter et à peu près trois minutes pour le descendre. Dans ce dernier cas, à moins que l'automne ne soit assez avancé, on voyage généralement avec deux canots ; on fait le portage de l'un jusqu'au pied

du rapide et l'on s'en sert pour rattraper l'autre qu'on a lancé à l'eau. Nos canots de voyage étant de bois et non d'écorce comme à l'est des montagnes, on ne fait le portage qu'à la dernière extrémité. Les seuls canots d'écorce en usage ici sont ceux que fabriquent provisoirement les chasseurs allant et venant dans leur pays de chasse.

La population de Black-Water est peu nombreuse, mais lors de ma visite, elle était composée d'assez bons chrétiens. Plusieurs manquaient au rendez-vous ; une bande se trouvait à une dizaine de milles dans l'intérieur assistant une jeune fille qui se mourait. Je dus aller l'administrer. Naturellement ses parents et amis profitèrent de ma présence pour se réconcilier avec Dieu, car presque tous les Porteurs sont baptisés.

Le retour à Quesnelle fut aussi prompt et agréable que la première partie de notre voyage avait été lente et pénible. Nous descendions rapidement emportés par les flots qui nous avaient fait tant d'opposition en montant, lorsque l'un de mes rameurs nous fit signe de garder le plus profond silence en désignant un point noir sur la grève à un quart de mille en aval. Ses yeux d'Argus avaient deviné un ours.

Immédiatement les avirons sont remis sans bruit dans le canot ; car si Martin n'a pas très bon œil, il a en revanche l'oreille excessivement fine.

Un instant et l'animal s'enfonce dans les fourrés du rivage.

— Il nous a entendus, dit Michel ; c'est pourtant dommage, nous aurions bien besoin de sa chair.

— Mais non, le voilà qui revient, murmure son compagnon.

Effectivement l'ours apparaît de nouveau, et même se met à l'eau pour traverser le fleuve. Le visage de mes gens s'épanouit ; c'est l'araignée qui se sent sûre de sa proie.

Nous laissons le fauve s'avancer jusqu'au milieu, puis faisons force de rames pour l'atteindre. Il s'aperçoit alors

du danger, mais il est trop tard : presque à bout portant, Michel lui envoie la charge de son fusil.

Un flot de sang se mêle aux eaux jaunâtres du fleuve et nous avertit que le coup a porté. En même temps, le courant a descendu notre embarcation jusqu'auprès du monstre qui se trouve bientôt à moins d'un pied de moi.

— *Itchât ! Itchât ! au et théntillæl !* Prends-le ! Prends-le ! Il va enfoncer, me crie Michel.

Je ne m'étais jamais trouvé auprès d'un ours de cette taille, et j'avoue que j'hésitai quelque peu à m'en saisir. Pourtant, pour ne pas le laisser couler à fond, je lui portai la main pour le prendre. En un clin d'œil l'animal avait la tête levée et, au dire des sauvages, il ne s'en fallut que d'un doigt qu'il ne me happât la main. Il n'était que légèrement blessé au cou.

— S'il t'eût attrapé, nous étions tous perdus, me crient en chœur mes deux compagnons. Dans l'état de colère où il est, il ne t'eût pas lâché pour si peu et nous aurait fait tous chavirer.

Pendant que Michel recharge son arme, l'autre rameur cherche à assommer l'ours de son aviron. Peine perdue, l'animal le met en pièces ; puis, s'en prenant à notre canot, il enfonce ses terribles dents en travers du zinc qui en solidifie la proue. Il ne faut pas moins de quatre coups de feu pour avoir raison de sa résistance.

Encore une fois de plus je constatai qu'il y avait une Providence spéciale pour le missionnaire.

CHAPITRE IV

SOMMAIRE. — Les Porteurs. — Leur territoire. — Peureux. — Leur costume. — Nourriture. — Chasse. — Organisation sociale. — Clans. — Mariage. — Condition de la femme mariée. — Soins des enfants. — Observances superstitieuses du chasseur, du trappeur. — La séquestration des femmes nubiles. — Système religieux. — Les sorciers. — Les aventures des deux cousins.

I

Voir Naples et mourir ! a-t-on dit.

Vivre au lac Stuart et mourir ! me disais-je depuis cinq ans que j'étais en Colombie Britannique.

Si le missionnaire doit se trouver bien partout où l'obéissance le veut, il n'en est pas moins vrai que le cœur peut, sans prévariquer, avoir ses préférences. Aussi, bien que je me fusse attaché d'une affection sincère aux enfants que le bon Dieu m'avait donnés, malgré les défauts d'un grand nombre, j'avoue que je ne pleurai pas quand, le 19 août 1885, Mgr d'Herbomez crut bon de m'envoyer au lac Stuart.

Cette mission m'a toujours paru une mission idéale ; sous tous les rapports, au matériel comme au spirituel, elle semble faite pour plaire. Là, point de blancs dépravés pour entraver l'action du missionnaire et scandaliser ses ouailles ; point de sots orgueilleux qui se croient civilisés parce qu'ils boivent sans vergogne et baragouinent quelques mots d'anglais. Presque partout vous trouvez une population amie, avidé de la parole de Dieu et à laquelle vous ne pouvez manquer de vous attacher malgré les imperfections qu'elle a reçues en héritage de notre commun père.

Ce n'est pourtant pas à dire qu'au lac Stuart le prêtre n'ait rien à faire qu'approuver et admirer. Assez souvent il lui faut reprendre, pousser, exhorter, activer et retenir au besoin; mais ses avis sont généralement reçus comme des ordres du ciel, et, s'il est vrai que le Porteur soit faible, il est bien rare qu'il regimbe ouvertement.

Son principal défaut est même, à mon avis, ce manque de fermeté qui lui rend la persévérance très difficile et souvent même impossible. Si, à sa docilité naturelle, il joignait un tempérament plus rassis et une constance plus marquée, la tâche du prêtre serait immensément simplifiée. Mais la perfection n'est pas de ce monde; si elle se trouvait au lac Stuart le missionnaire n'aurait guère d'occasions de mériter pour le ciel. Et, du reste, *non est opus valentibus medicus, sed male habentibus* (1), le médecin est pour les malades, non pour les gens bien portants.

Un mot maintenant sur la topographie du district où je venais d'être envoyé; après quoi nous pourrons donner sur les mœurs et coutumes des Porteurs non chrétiens quelques détails qui aideront le lecteur à comprendre ce que nous avons dû retrancher ou réformer pour en faire ce qu'ils sont aujourd'hui, des chrétiens pratiquants et attachés à leur foi.

II

Le district de missions du lac Stuart confine au sud à celui de la Mission du lac William, c'est-à-dire qu'il s'étend depuis le 52°30' jusqu'au 60° degré de latitude nord. De l'est à l'ouest, il va de la cime des Montagnes Rocheuses à celle des monts Cascades. Le territoire ainsi délimité est au moins aussi vaste que la France. Mais il n'est que juste de remarquer que l'extrême nord, c'est-à-dire la région au delà du 57°, n'a pas encore été visitée.

(1) Matth., IX.

Cette partie de la Colombie Britannique est, par excellence, la région des lacs. De fait, là où la forêt manque, vous avez presque infailliblement des lacs ou des rivières. Les principaux lacs sont : les lacs Stuart, Babine, Tremblé, Thatla, Fraser, Français, la Truite, d'Ours, Sainte-Marie, Morice, Dawson, etc. La carte qui accompagne le chapitre XIII expliquera la position géographique de chacun.

Le lac Stuart est une magnifique nappe d'eau longue de 42 milles, abstraction faite d'une longue baie qui s'avance d'environ dix milles dans l'intérieur et contribue à lui donner la forme d'une botte. Dans sa plus grande largeur, qui est de six milles et demi, le lac Stuart est libre de tout obstacle, excepté près des bords ; mais à partir de Pintche, il est parsemé d'îles pittoresques et de rochers dénudés où mouettes et canards ont élu domicile.

Les quartiers généraux de la Compagnie de la baie d'Hudson dans la contrée se trouvent près du débouché et portent le nom de fort St-James. Trois quarts de mille en amont, par 54°27', sont situés la Mission de Notre-Dame de Bonne Espérance et le village indigène. Ce village se compose de 160 âmes ; une centaine de sauvages sont répartis entre deux autres villages et un camp sans chef, tous sur la rive septentrionale du lac.

On estime que le lac Babine n'a pas moins de 110 milles de long. Ses deux villages régulièrement organisés renferment 300 habitants.

Les principaux cours d'eau du district sont, outre le Fraser : la rivière qui relie le lac Thatla au lac Tremblé ; celle qui déverse les eaux de ce dernier dans le lac Stuart et la rivière Stuart proprement dite, ainsi que la Noutchakoh, magnifique cours d'eau large et profond, un véritable fleuve. Les autres rivières sont nombreuses, mais moins importantes.

Nous devons mentionner aussi la décharge du lac la Truite qui se jette dans la Parsnep (ou rivière aux Panais)

laquelle, après sa jonction avec la Finlay, forme la rivière à la Paix qui, après avoir traversé les Montagnes Rocheuses et arrosé d'immenses espaces à l'est, s'en va, sous le nom de fleuve Mackenzie, se jeter dans l'Océan glacial.

La plupart de ces lacs et rivières nourrissent d'excellent poisson et se couvrent, au printemps et en automne, de myriades d'oiseaux aquatiques.

Quelque touriste anglais a baptisé la Colombie Britannique « un Océan de Montagnes ». Cette dénomination, qui convient assez bien à la province en général, s'applique avec encore plus d'à-propos à notre district. Les montagnes y sont si nombreuses qu'il serait inutile d'en tenter la nomenclature. Tout à côté de la Mission se dresse une montagne conique qui a 4800 pieds d'altitude, soit 2600 pieds au-dessus du niveau du lac qui en baigne la base. L'altitude des autres montagnes varie entre 5 et 9000 pieds.

L'élévation de la contrée, la présence de tant de montagnes couvertes de neiges perpétuelles, non moins que sa latitude, en rendent le climat assez rigoureux. Pendant au moins cinq mois de l'année, le sol est couvert d'une couche de neige de trois à sept pieds, et il n'est pas rare de voir le thermomètre descendre à 46° ou 47° en dessous de zéro centigrade. Inutile d'ajouter qu'un tel climat ne permet la culture d'aucune céréale.

Trois tribus bien distinctes se partagent notre immense territoire : ce sont les Porteurs, les Babines et les Sékanais auxquels nous pourrions ajouter les Nahanés de l'extrême nord. La population totale est d'environ 1800 âmes, et il est consolant de pouvoir remarquer que les Porteurs, au moins, augmentent plutôt que diminuent en nombre.

Ce chapitre sera plus spécialement consacré aux Porteurs ; mais ce qui sera dit de leurs mœurs et coutumes peut s'appliquer aux Babines et, jusqu'à un certain point, aux Sékanais.

III

Les Porteurs sont généralement de taille élancée, en quoi ils diffèrent des tribus avoisinantes ; ils ont de grands yeux noirs, le menton plus prononcé et le front moins fuyant que la généralité des Peaux-Rouges.

Plus doux et plus religieux que les Tsilkohtines, ils sont aussi moins braves.

De fait, on pourrait presque dire que la lâcheté est un de leurs traits caractéristiques. Bien qu'ils constituent la plus fière et la plus progressive des tribus dénées de l'ouest, il ne se passe presque pas d'été que quelque parti n'accoure au village éperdu et tremblant, et pourquoi ? Ils ont vu, disent-ils, ou simplement entendu des hommes des bois évidemment animés d'intentions hostiles et ils s'estiment fortunés d'avoir pu échapper sains et saufs. Là-dessus grande frayeur dans les loges, tumulte indescriptible dans le camp. Vous avez beau faire pour les rassurer, essayant du ridicule quand les bonnes paroles ne suffisent pas, vous en êtes pour vos peines ; la peur est plus forte que vos remontrances. Chacun est charitablement averti par les prétendus « voyants » de ne pas s'aventurer seul dans la forêt et, après le coucher du soleil, toutes les portes sont soigneusement fermées à clef.

La peur est aveugle et, en certain cas, elle prive, pour ainsi dire, de la raison. J'étais occupé un soir à quelque travail de cabinet, et la nuit était déjà avancée quand deux femmes entrèrent éperdues et m'assurèrent qu'un nommé Hol, un Babine qui venait de perdre par accident un neveu auquel il tenait beaucoup, errait un peu en arrière du village et voulait venger sur elles la mort de l'enfant.

— Impossible ! leur dis-je ; Hol est en ce moment à 160 milles d'ici.

— Il est dans le village, firent-elles en chœur ; il est là,

nous l'avons entendu... une telle l'a vu, et il a manqué d'enfoncer la porte d'une autre.

Allez donc raisonner avec la peur ! Pour me débarasser des deux femmes qui n'osaient retourner chez elles (leurs maris étaient absents), je sortis et leur demandai où le prétendu assassin avait été vu ou entendu.

— Là haut, à une faible distance, me dirent-elles.

— Venez avec moi, et convainquez-vous que vous vous êtes trompées, leur dis-je.

Un petit groupe s'était formé autour de nous. Nous cherchâmes partout, sans rien trouver.

— Maintenant j'espère que vous ne viendrez plus me déranger avec vos contes, leur dis-je.

— Mais il est là !... Il est certainement là, firent les assistants.

Puis l'une d'elles, nous tournant le dos, se mit à haranguer de toutes ses forces le visiteur imaginaire qui se trouvait alors à plus de 50 lieues de là.

— Nous faisons pitié ; pourquoi veux-tu nous faire du mal ? Nous ne t'avons jamais rien fait. Ne te caches pas ; viens plutôt ici ; dis-nous ce que tu désires et nous te le donnerons, disait-elle d'un ton suppliant.

Dégoûté, je revins à la maison et les laissai faire des discours à l'air.

Des femmes, dira-t-on ? Oui, des femmes ; mais leurs maris en auraient fait autant.

Le costume actuel des Porteurs ressemble à celui des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il faut y ajouter, en hiver, une paire de mitasses, espèces de longues guêtres qui montent jusqu'au-dessus du genou et sont retenues à la ceinture par deux cordons. Même aujourd'hui, hommes et femmes portent ces mitasses. Il va sans dire que le mocassin est la chaussure ordinaire.

Dans la saison froide, ou même en été s'ils sont occupés à quelque travail manuel, les Porteurs des deux sexes se

servent d'une paire de mitaines en peau de caribou qui sont rattachées ensemble à l'aide d'un cordon de laine passant derrière le cou et retombant sur la poitrine, en sorte que les mitaines peuvent être momentanément abandonnées sans danger de tomber ou de se perdre.

La nourriture habituelle de ces sauvages consiste dans le saumon sec et tout autre poisson pris au rêts et la viande de castor, d'ours, de caribou ou d'orignal ainsi que d'autres animaux de moindre importance économique. A ce menu il

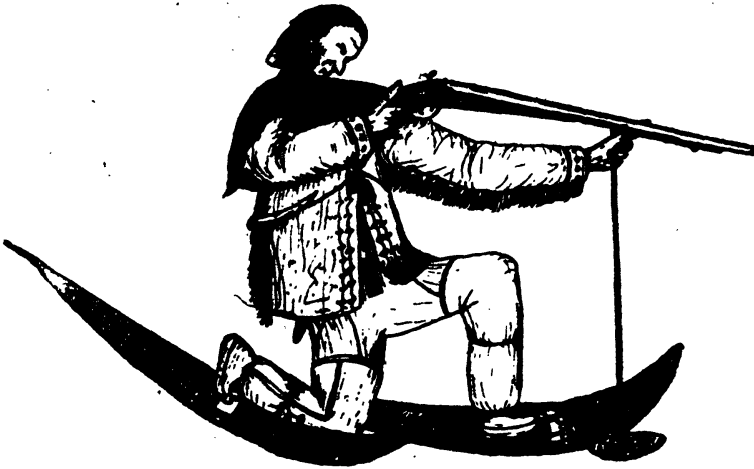


Fig. 11. — Costume actuel des Porteurs.

faut ajouter les fruits sauvages, surtout ceux de l'amélanchier (*A. alnifolia*), dont ils recueillent annuellement d'immenses quantités qu'ils font bouillir dans des chaudrons d'écorce de sapin au moyen de pierres chauffées jetées dessus. Le marc en est alors disposé en minces couches sur des claies couvertes de feuilles de berce (*Heracleum lanatum*), puis exposé au soleil. En arrosant fréquemment ce marc du jus qu'on en a extrait, on obtient de larges gâteaux qui se conservent assez longtemps.

Un autre article de diète assez important aux yeux des Porteurs est la racine bulbeuse d'une espèce de fougère qu'ils font cuire à l'étuvée dans un trou creusé en terre. En cas

de nécessité ou pour faire diversion à son menu quotidien, le sauvage se nourrit aussi d'un grand nombre d'autres bulbes, feuilles ou racines qu'il serait trop long d'énumérer.

La chasse se fait ou bien à courre, ou, plus souvent, au moyen de trappes et de collets d'invention indigène. Ici il nous faut remarquer que jamais un chasseur ne s'appropriera un animal qu'il vient de tuer, si cet animal a tant soit peu de valeur économique comme c'est le cas pour les orignaux et les cariboux. Il pourra manquer lui-même du nécessaire, mais il le donnera invariablement à ses compagnons, ou bien, s'il n'en a point, il le mettra en cache, hors de l'atteinte des loups et du carcajou et, de retour au village, il dira à l'homme de son choix, par exemple :

— Dans tel endroit de la forêt, je t'ai tué un caribou ; va le chercher.

En agir autrement serait provoquer les rires et les commentaires moqueurs de ses semblables.

IV

Les Porteurs et les Babines ont une organisation sociale tout à fait différente de celle de leurs congénères de l'est. Tout d'abord il est bon de remarquer qu'ils sont semi-sédentaires, c'est-à-dire qu'ils vivent une partie de l'année dans des villages, généralement sur les bords de quelque lac ou rivière, passant l'autre moitié à la chasse ou à la pêche.

L'autorité dans le village était autrefois représentée par l'ordre des *tanezas*, ou notables, que l'on peut comparer à la noblesse des nations européennes. Le rang de ces « nobles » américains était strictement héréditaire, et du vivant même de leur père, les enfants la partageaient, recevant le nom de *eskezas*. Toutefois le seul héritier possible était l'aîné des neveux maternels. Ce neveu manquant, l'héri-

tage passait à un frère du notable ou même à l'une des nièces qu'il aurait eue par une sœur.

Les notables possédaient seuls les terres de chasse de la nation, et c'était aussi à eux que revenait le soin de traiter les affaires publiques. A eux le privilège du nom héréditaire auquel se rattachait un chant que les générations transmettaient aux générations ; à eux l'honneur du premier pas dans les danses au chant de cet hymne traditionnel ; à eux les insignes de noblesse, la perruque ornée de coquillages et le tablier décoré de franges sonores ; à eux, les premières places dans les festins de cérémonie ; à eux enfin le droit de conclure la paix ou d'entonner le chant de guerre, de calmer les disputes et de représenter dans tous les cas l'autorité dans le village.

Il existait — ou plutôt il existe, car cette institution dure encore — il existe à la fois plusieurs notables dans le même village, et ils sont tous sur le même pied. Parfois, sans doute, il arrive que l'un d'entre eux possède une autorité plus considérable, ordinairement à cause de sa libéralité, car le sauvage se prend surtout par le ventre, mais ce notable est plus *prior inter pares* que l'égal des chefs actuels donnés à chaque village depuis l'arrivée des blancs.

Intimement unie à celle des *tœnezas* est la question des clans qui partagent Porteurs et Babines en autant de groupes très distincts. Ces clans, au nombre de cinq dans nos tribus, établissent entre les membres qui les composent une sorte d'alliance ou de parenté très étroite à laquelle la plupart de nos sauvages ont très fortement tenu jusqu'ici. Chaque clan possède ses *totems* ou enseignes : crapaud, coq de bruyère, corbeau, castor, etc. L'image de cet animal recevait jadis des marques de spéciale considération.

Un même clan n'est pas renfermé dans un seul village, et l'on rencontre de ses membres disséminés à travers des régions fort distantes les unes des autres. Quelque éloignées

d'ailleurs que soient les habitations, l'alliance subsiste toujours intacte.

De temps immémorial, une loi fondamentale dans la constitution sociale de ces peuples prohibe les mariages entre personnes du même clan. Je puis même affirmer qu'on préférerait autrefois s'unir à un consanguin, à moins que ce ne fût à un degré trop proche. Quant à l'affinité, nos Indiens n'en connaissaient ni le nom ni la chose. Légitimement ou illégitimement contractée, cette alliance, loin d'être un obstacle au mariage, était au contraire un puissant motif d'union. C'était parfois comme chez les Juifs ; à la mort d'un homme marié, son frère se faisait un devoir d'épouser sa veuve.

La polygamie était un honneur dans tout le district ; plus le rang du mari était élevé, plus ses femmes étaient nombreuses. Le père du chef actuel de notre village ne possédait pas moins de six femmes à la fois. L'une d'entre elles cependant — et non pas nécessairement la première par ordre de cohabitation — gardait toujours une sorte de supériorité sur les autres qui l'appelaient leur sœur aînée.

Il serait superflu d'observer que d'ordinaire, chez nos Porteurs et Babines, la femme était rarement mieux traitée après son mariage qu'à la maison paternelle. C'est un fait connu que, chez les peuples infidèles d'aujourd'hui comme au milieu des nations païennes d'autrefois, la femme a toujours été et reste toujours à peu près l'esclave de son seigneur et maître, je veux dire son mari. Jeune fille, elle devait sans doute rendre à sa mère certains services domestiques ; alors, du moins, on prenait soin d'elle ; elle était bien vêtue pour valoir davantage une fois l'âge nubile atteint. Maintenant que sa destinée est à jamais scellée, elle devient le factotum du ménage ; sur ses épaules retombent toutes les rudes besognes.

Et pourtant, surchargée comme elle est, la vie à l'intérieur de sa nouvelle cabane peut encore lui sembler un temps

de vacances ; c'est surtout dans les voyages que ce souffredouleur doit pâtir. A elle de transporter le mobilier du ménage, tandis que son mari, le fusil à la main et sans être autrement chargé, ouvrira gaiement la marche, guettant

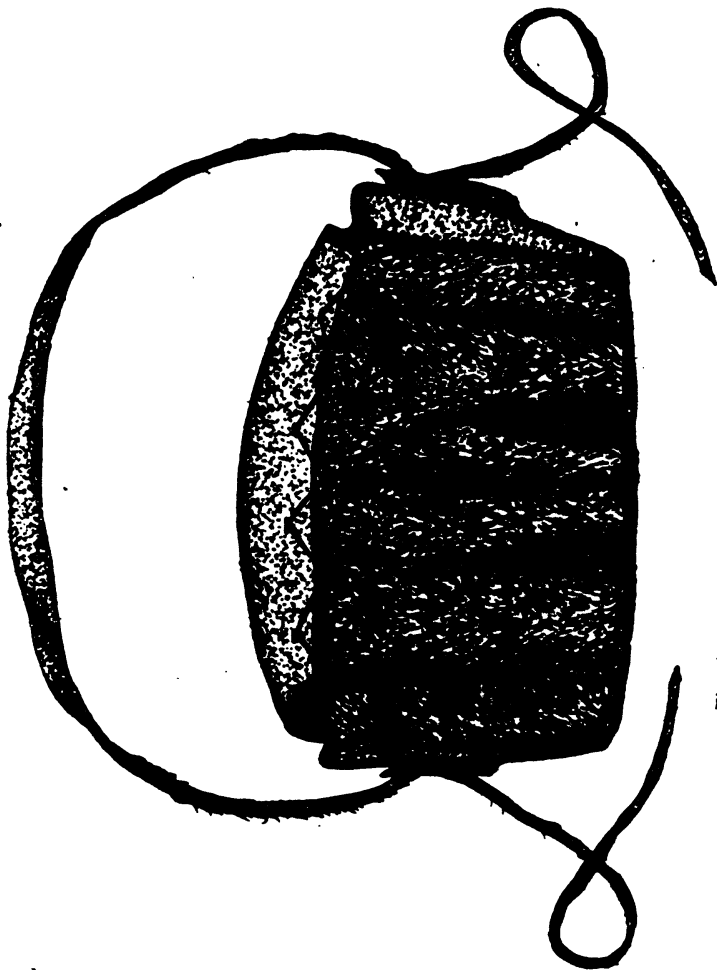


Fig. 13. — Sac de voyage en peau d'original.

quelque pièce de gibier pour varier le menu du maigre festin qui se fera à la tombée de la nuit.

Encore faut-il dire qu'elle n'est pas au bout de ses peines lorsque le couple voyageur s'arrête, au crépuscule, pour

préparer le campement. Il lui faut alors ramasser les branches mortes qui alimenteront le foyer de la famille, élever la hutte qu'on abandonnera demain, faire la cuisine et le reste. Le rôle unique de l'homme, avant sa conversion, se résumait dans la devise : chasser, manger, dormir et jouer.

Les indigènes ont un amour profond pour leurs enfants. Aussi l'infanticide est-il très rare parmi eux. Il faut néanmoins faire une exception. Lorsque deux jumeaux venaient au monde, une coutume barbare voulait que l'un d'eux fût sacrifié. Deux enfants à la fois portaient malheur, disait-on, et l'on regardait cette double naissance à peu près comme une monstruosité de nature.

C'est un fait connu que, dans les deux Amériques, les mères indigènes portent leurs enfants sur le dos, non pas dans leurs bras comme chez les blancs. Nos sauvages ne font point exception à cette règle. Les Tsilkohtines fabriquent, pour porter leurs nourrissons, de jolies petites corbeilles d'osier recouvertes de peau de chevreuil. Mais les Porteurs ne se servent que du maillot orné, plus ou moins, de rassades ou autres breloques. Un point qu'il est peut-être bon de relever c'est que les mères Tsilkohtines portent leurs bébés horizontalement derrière le dos, tandis que chez les Porteurs les femmes les portent dans une position perpendiculaire. Rien de plus drôle que de voir ces petits êtres, serrés dans leur maillot comme de petites momies, promenés partout où va la mère et regardant toujours dans une direction opposée à celle qu'elle suit elle-même.

V

La liste des superstitions que nous avons dû déraciner chez nos Indiens serait certainement bien longue si elle était complète. La vérité m'oblige d'avouer que certaines des moins pernicieuses ont encore cours parmi nombre de vieux et de vieilles.

Je revenais, en automne, d'un long voyage entrepris dans le but de baptiser un mourant, quand nous rencontrâmes le vieux *Toutha*, Pierrot de son nom de baptême. Comme je lui demandais des nouvelles de sa chasse :

— Oh ! ne m'en parle pas, me dit-il, il y a des castors en abondance. J'en ai même pris un de suite après mon arrivée ici ; mais un chien a eu le malheur d'y toucher. Tu comprends bien qu'après cela il m'a été impossible d'en prendre un second.

— Bah ! lui dis-je, tends tes pièges comme si rien n'était arrivé et tu verras.

— Inutile, répondit-il d'un ton désolé, inutile. Tu ne connais point les habitudes du castor. Il suffit qu'un chien touche à un castor pour que tous ses pareils se fâchent contre le propriétaire du chien, et se tiennent toujours à distance de ses pièges.

J'eus beau rire et raisonner ; mon Pierrot soutint que, bien que je ne fusse pas menteur, étant prêtre, je ne connaissais point l'humeur du castor et par conséquent mes remarques n'avaient aucune valeur. Il était si sincère dans ses convictions qu'il abandonna aussitôt ses pièges et sa chasse au castor, alléguant que celui-ci était fâché contre lui.

D'autres superstitions se rapportent à la chasse. Ainsi, pour ne citer qu'une des plus importantes, un chasseur devait, avant d'aller tendre ses pièges ou ses collets, se séparer *a thoro* de sa femme pendant un assez long espace de temps. Il couchait alors au foyer, ayant soin de se presser sur le cou une petite pièce de bois qui, naturellement, ne pouvait manquer, pensait-il, de faire tomber le levier de ses trappes sur le cou de l'animal convoité.

Si cet animal était l'ours, il existait, disait-on, un moyen presque infallible de le charmer. Le trappeur mâchait la racine d'une espèce de berce dont cet animal est très friand, puis en lançait le pâté en l'air en s'écriant :

— *Nyâskuh* ! puissé-je te prendre au piège !

Mais les plus importantes des pratiques superstitieuses communes aux Porteurs et aux Babines sont celles qui ont trait aux femmes.

Chez ces tribus, dès qu'une jeune fille arrivait à la première époque critique de sa vie, son père se croyait tenu à une petite distribution de vêtements ou de provisions de bouche. La jeune fille se séparait alors de la société, abandonnait même ses parents et demeurait seule dans une hutte de branchage, loin des sentiers battus et du regard des passants. Elle allait et venait, revêtue d'une sorte de coiffure servant à la fois de voile, de chapeau et de manteau. C'était une peau tannée formant par devant une longue frange qui voilait la face et la poitrine ; sur la tête elle devenait un bonnet garni par derrière d'une large bande ou mantelet qui tombait jusqu'aux talons.

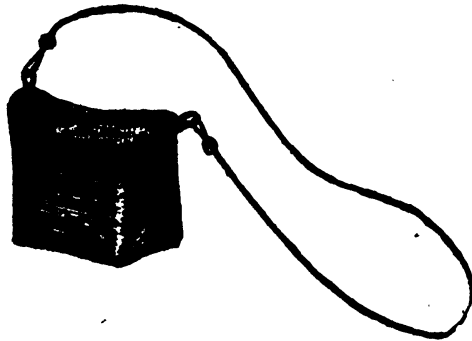


Fig. 13. — Corbeille à fruits.

Pendant sa réclusion la jeune fille devait charger d'anneaux de nerfs ses mains, aux doigts et aux poignets, ses jambes, au-dessus de la cheville et au-dessous du genou. Ces anneaux la protégeaient contre les influences pernicieuses dont on la croyait possédée. A la ceinture, elle portait deux instruments en os appelés, l'un *tsænkuz*, l'autre *tsiltsæt*. Le premier était un os de cygne creusé en forme

de chalumeau au moyen duquel elle buvait ; boire au vase d'écorce de bouleau comme les autres membres de la famille lui aurait, disait-on, donné des maux de gorge incurables. Le second, en forme de fourchette à deux branches, lui servait pour se gratter la tête, car le contact immédiat de la tête et des doigts était supposé non moins contraire à sa santé.

La jeune fille devait alors observer jeûne et abstinence. La seule nourriture qui lui fût permise était le poisson sec, cuit dans un petit vase d'écorce que personne autre ne devait toucher. Sa condition était réputée si terrible qu'elle ne pouvait même pas traverser les sentiers publics ni la



Fig. 14. — Peigne cérémonial.

piste des animaux, de peur qu'elle ne contaminât par sa présence le gibier ou les personnes qui auraient passé par ces sentiers. Pour les mêmes raisons, la séquestrée ne pouvait marcher dans l'eau des rivières ou des lacs de peur qu'elle ne fît mourir les poissons.

Cette sorte de quarantaine ne durait pas moins de trois à quatre ans.

Ces coutumes étaient si profondément enracinées chez nos sauvages qu'une persévérance opiniâtre de la part du missionnaire a seule pu en venir à bout. Maintes fois ai-je moi-même été obligé d'arracher leur *tsænkuz* à des jeunes filles Babines et les ai-je contraintes de quitter la cahute de branchage ou d'écorce de sapin où elles s'étaient réfugiées, pour les faire retourner au toit paternel. Nous avons

pleinement réussi chez les Porteurs ; mais les Babines sont plus entêtés.

VI.

Si l'on excepte une danse en usage lors d'une éclipse, aucune des tribus dénées de l'ouest n'observait autrefois de cérémonie religieuse. Elles n'avaient point de sacrifice, ne rendaient hommage à aucune divinité, ne pratiquaient aucun culte, à moins qu'on ne veuille décorer de ce nom le chamanisme des races asiatiques septentrionales, lequel prévalait chez nos Indiens.

Il est vrai qu'ils croyaient vaguement à l'existence d'une divinité impersonnelle et indéterminée ; ce n'était point du panthéisme proprement dit : c'était encore moins du théisme personnel. Leur dieu se confondait à peu près avec les forces sidérales ; c'était la cause de la pluie, de la neige et autres phénomènes célestes.

— *Yuttære nyúziltsai*, Yuttære t'entends, disaient-ils à leurs enfants légers pour les rappeler au devoir.

Ce *Yuttære* « ce qui est en haut » était leur divinité.

Toutefois on ne lui rendait aucun honneur, on la craignait plutôt ; on essayait de l'apaiser, elle et les esprits à son service, par les incantations du *nilqæn* ou sorcier. On attribuait à celui-ci le pouvoir de connaître l'arrivée ou le départ des mauvais esprits. Il était capable, assurait-on, de tuer par un seul acte de sa volonté toute personne qui lui aurait porté ombrage. On invoquait son secours dans les temps de calamité, pour prévenir les tempêtes, obtenir un vent favorable, hâter l'arrivée du saumon et le faire venir en quantité, mais surtout pour guérir les maladies que l'on croyait des êtres concrets, à peu près comme les microbes des chimistes modernes, et que l'on attribuait toujours à la présence ou à la méchanceté des esprits.

Bref, le *nilqæn* était une espèce de médecin universel doublé d'un prêtre du diable. Aussi verrons-nous plus

loin qu'il n'a lâché prise que quand tous les sauvages ou à peu près l'ont eu abandonné.

Quant aux idées psychologiques de nos Indiens, elles étaient aussi toutes particulières. Ils croyaient qu'une âme donnait la vie au corps ; mais cette âme n'était pour eux que la chaleur naturelle (*nezæl*) et, comme telle, mourait avec le corps. Mais, en outre, ils attribuaient à chaque être humain un second « moi », une ombre (*netsen*) invisible dans la bonne santé, mais qu'on voyait rôder çà et là sous une forme ou sous une autre lorsque la maladie ou la mort devenaient imminentes.

Pour prévenir l'une et l'autre, tous les efforts tendaient donc à rattraper l'ombre errante. Pour cela, le soir venu, on suspendait les mocassins du malade après les avoir préalablement garnis de duvet. Le lendemain matin, si la chaleur avait pénétré les plumes, on chaussait l'infirmes de ses mocassins que l'on supposait contenir son ombre.

Lorsque le malade était sans connaissance, on assurait que son ombre s'en était allée dans la région des ombres ou des esprits. Ainsi en était-il après la mort, mais, dans ce cas, la *netsen* changeait de nom et devenait *nezul*. C'était la forme impalpable de l'ombre antérieure.

Ainsi donc ces peuplades admettaient l'immortalité de l'âme, encore qu'ils la conçussent d'une manière imparfaite. Cette croyance au second « moi », à l'ombre de l'homme, est encore vivace chez beaucoup de nos sauvages.

Qu'était-ce que la région où les esprits se réunissaient après la mort ? Là dessus les notions de nos Dénés étaient vagues et contradictoires. Tous, cependant, paraissaient s'accorder à dire que la condition de ces ombres était fort misérable, puisqu'elles devaient se nourrir de crapauds desséchés, animaux regardés par nos Indiens comme les plus immondes de tous les êtres créés. Hormis ce point particulier, ils ne semblaient pas avoir connu ou imaginé grand' chose sur ces pays d'outre-tombe.

Le mythe suivant pourra peut-être expliquer quelque peu la croyance des Porteurs à ce sujet.

« Il y a de cela bien longtemps, deux jeunes gens s'étaient perdus dans les bois, et erraient à l'aventure. Or, ils tombèrent tout à coup sur un tronc d'arbre gisant à terre et entièrement creusé par l'âge. Curieux de voir où aboutissait l'ouverture de l'arbre, les jeunes égarés se glissèrent dans le tronc.

« Sur leurs genoux et sur leurs mains, ils s'avancèrent pendant quelque temps le long d'un conduit souterrain. C'était obscur, la marche était pénible. Ils arrivèrent enfin dans un lieu rempli de serpents, de crapauds et de lézards. Ils faillirent mourir de frayeur. Ils voulurent revenir en arrière ; c'était impossible. Alors ranimant leur courage, ils se mirent à courir, à courir. Puis la route s'élargit et les ténèbres se dissipèrent.

« Ils se trouvèrent au sommet d'une colline dominant une rivière. Et de l'autre côté de la rivière s'élevait un village composé d'une multitude de loges en planches. Il y en avait de noires, il y en avait de rouges.

« C'est là que demeurent les ombres. Elles étaient alors à se divertir sur la pelouse. Jamais on ne pourra dire leur nombre ; elles faisaient un tapage assourdissant causé par l'intérêt qu'elles semblaient prendre à leurs jeux.

« A la vue des ombres, un des jeunes gens s'enfuit vers un buisson et s'y cacha. Son cousin — car ils étaient cousins — remarquant sur l'autre rive des canots noirs et des canots rouges, se mit à heler pour qu'on vint le prendre. Mais si grand était le tumulte qu'on ne l'entendit pas. Lassé, après beaucoup d'efforts inutiles, le jeune homme vint à bâiller par mégarde. Une ombre, entendant le mouvement de sa bouche (1), en avertit ses sœurs, puis vint le chercher.

(1) Pour comprendre ce point de la légende, il faut savoir que le bâil-

« Le jeune homme voulut entrer dans leur noir canot, mais son pied touchait à peine l'embarcation que celle-ci cédait sous le poids, comme si elle eût été élastique. Ce que voyant, les ombres s'approchèrent pour le flairer.

— « Il ne sent pas la fumée, se dirent-elles.

« Elles apprirent ainsi qu'il n'avait point été brûlé. Alors, saisissant fiévreusement le malheureux dans leurs bras décharnés, les ombres courroucées le lancèrent en l'air, le lancèrent encore comme on ferait d'une balle, jusqu'à ce qu'il ne restât plus de son ancien « moi » que la peau seule. Puis elles le jetèrent dans la rivière où un gros poisson le dévora.

« Son cousin, soigneusement caché jusque-là, reprit alors le chemin de la terre des vivants. Cette fois il ne craignit plus ni serpents, ni crapauds, ni lézards, car son séjour dans la région des ombres avait fait de lui un autre homme.

« Tandis qu'il retournait vers l'arbre creux, une voix terrible retentit tout à coup à ses oreilles :

— « Petit-fils ! petit-fils ! » disait la voix.

« Et au bout du conduit souterrain le jeune homme rencontra un géant qui l'adopta pour petit-fils.

« Après une longue série d'aventures avec son nouveau grand-père, il finit par monter là haut, et c'est lui que l'on voit maintenant, debout dans la lune, quand les nuits sont sereines. »

Tel est le mythe Porteur, ou plutôt une partie de ce mythe, car il serait trop long de le rapporter en entier. Le lecteur ne manquera pas d'y remarquer la croyance à ce fleuve infernal du Tartare qui joue un rôle si considérable dans la mythologie de l'ancienne Rome et d'Athènes. Les aventures de nos deux jeunes Indiens dans la région des ombres rappellent aussi, quoique d'assez loin, celles de Thésée et d'Hercule, d'Orphée et d'Enée.

lement était regardé chez les Porteurs comme attirant sur la terre les mânes des trépassés.

Les Porteurs croyaient à la métempsycose qui, pour eux, consistait en une seconde naissance méritée par une vie vertueuse. Leurs idées psychologiques leur empêchaient d'admettre des transformations en êtres d'un ordre inférieur.

Comme dans toute l'antiquité païenne, les Dénés, Porteurs et Babines, Tsilkohtines et Sékanais, attachaient une grande importance aux songes. C'était en songe qu'ils communiquaient avec le monde surnaturel ; c'était en songe que les sorciers obtenaient leur pouvoir merveilleux sur la nature ; c'était en songe que l'individu recevait son animal-génie tutélaire. Je ne jurerais pas que ces idées, sous une forme bien adoucie, sans doute, n'aient encore quelque empire sur l'esprit de nos Indiens.

Tels étaient donc les Porteurs et les Babines à l'époque de la première visite que leur fit, en 1868, Mgr d'Herbomez ; tels, ou à peu près ils étaient encore lors de l'établissement, en 1873, de la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance au lac Stuart. Deux prêtres s'étaient succédé au milieu d'eux après avoir, le premier surtout, travaillé en vrais apôtres et en pionniers de la civilisation à déraciner les idées et coutumes de leurs ouailles les plus en opposition avec la lettre et l'esprit de l'Évangile.

Néanmoins je ne crois point déprécier indûment les efforts de mes prédécesseurs en affirmant qu'il restait encore quelque chose à faire dans l'intérêt des âmes lorsque, le 2 septembre 1885, je fis tout à coup mon apparition au milieu d'eux. Il nous reste à voir maintenant quel est ce quelque chose et jusqu'à quel point il s'accomplit.

CHAPITRE V

SOMMAIRE. — Manière de voyager. — La raquette. — Un voyage de nuit.
— Première visite à un malade. — Manière de voyager en traîneau.
— Le campement en hiver. — Mission à Natléh. — Retour. — Le
syllabaire déné. — Premiers imprimés. — Un mot sur la langue.

I

J'ai dit que le district du lac Stuart formait une Mission idéale. Il serait permis d'ajouter qu'il pourrait être considéré comme le paradis du voyageur et du touriste.

Ici vous en avez pour tous les goûts.

Nautonnier, vous traversez annuellement d'un bout à l'autre les beaux lacs Stuart et Babine, bercé sur les vagues ou les fendant en dépit de leur rage. Même, si vous préférez le canot au cheval, vous pouvez vous confier au courant des rivières Stuart et Noutchakoh, qui vous remettra, sain et sauf, entre les mains des Indiens qui saluent votre arrivée de leurs décharges de mousqueterie. Les vagues un peu trop fortes du lac ou les flots bruyants de quelque rapide pourront s'irriter de votre audace et menacer votre frêle esquif ; mais le bon Dieu veille sur son missionnaire, et vous en serez probablement quitte pour un bain forcé et une légère émotion qui rompra la monotonie du voyage.

Vous sentez-vous cavalier ? Sellez votre cheval et dirigez-vous vers les Montagnes Rocheuses. Vous vous enfoncez bientôt dans les fourrés et volez par dessus des milliers d'arbres tombés en travers du sentier. Des boubriers sans fond pourront de temps-en temps modérer votre ardeur et menacer d'ensevelir vivant votre coursier en nage. Divisez

le poids, sautez vous-même dans la fondrière — vous trouverez de l'eau au campement du soir — et, quelques pas plus loin, vous continuerez votre chemin comme si rien n'était arrivé. Puis, le lendemain ou le surlendemain, vous aurez la consolation de baptiser quelque chasseur Sékanais qui mourra peut-être de faim avant votre seconde visite et vous devra ainsi le salut.

Que si vous vous dites d'humeur plus pacifique, je vous conseillerai d'attendre l'hiver avec ses neiges et ses frimas. Alors, traîné par quatre chiens plus ou moins belliqueux selon que le fouet est plus ou moins proche, vous pourrez prendre le chemin de la forêt et vous diriger vers le sud-ouest. Par monts et par vaux, sur la neige durcie de l'étré sentier, vous glisserez au pied des pins que Borée a revêtu d'une dentelle immaculée, jusqu'à ce que les panaches de fumée d'abord et la fusillade des sauvages ensuite vous avertissent que vous arrivez au lac Fraser, où les gens de la place et des environs se sont réunis pour fêter avec vous l'Enfant de Bethléem.

Les montées sont trop lentes et les descentes trop brusques, diriez-vous ; votre traîneau verse trop souvent et menace de vous faire étouffer dans la neige où votre conducteur vous a laissé enfoncer. Quittez donc la forêt et refaites sur la glace du lac Babine le trajet que vous avez fait quelques mois auparavant porté sur la crête de ses vagues. Là, point d'émotion trop vive ; mais, en revanche, vous pourrez avoir le nez ou le menton gelé par la bise qui court le long du lac sans rencontrer d'obstacle.

Que si vous ne vous dites pas satisfait, alors je vous menacerai de la raquette.

— La raquette ? Qu'est-ce à dire, demanderez-vous.

La raquette est un cadre de bois d'un pied et demi de large au milieu sur quatre ou cinq de long, époinché aux deux bouts, surtout à l'arrière, tandis que l'avant est relevé en volute, et garni à l'intérieur d'un réseau de lanières

pre
de
nor
vou
clar
J'
con:
de m
j'ai s
trois
de ce
mais
deuve

en peau de caribou que vous vous attachez aux pieds pour marcher sur la neige. Ces cadres à treillis vous empêchent d'enfoncer, surtout si la croûte de la neige a quelque consistance, et vous permettent de cheminer là où vous ne pourriez faire un pas sans leur concours.

Un sauvage s'en sert avec autant de facilité qu'un blanc de ses souliers ; et même, comme il est nécessaire en marchant de jeter le bout de l'une presque en avant de l'autre, les raquettes le forcent à aller beaucoup plus vite qu'il ne ferait sur la terre nue. La plupart, surtout en courant, font avec elles des pas ou sauts d'une longueur prodigieuse. Mais si vous désirez apprendre par expérience ce qu'on appelle fatigue, je vous conseillerai de chausser pour la

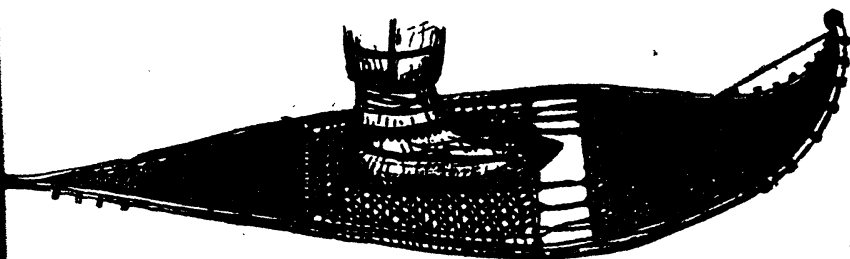


Fig. 15. — Raquette.

première fois une paire de grandes raquettes. Si, au bout de quatre ou cinq milles de marche sur la neige molle et non battue, vous ne demandez pas grâce, et si le lendemain vous ne vous sentez pas les reins brisés, alors je vous déclarerai un phénomène.

J'ai fait certaines courses à pieds en de si pénibles circonstances, que, après deux jours de marche, j'étais obligé de me jeter par terre tous les quatre ou cinq cents pas ; j'ai souffert de la faim autant qu'un Indien à jeun depuis trois ou quatre jours ; j'ai été couvert de la tête aux pieds de ces cruels petits bourreaux qu'on appelle maringouins ; mais je n'hésite pas à déclarer que toutes ces misères ne doivent se comparer à la fatigue résultant d'une première

course à la raquette sur la neige molle et sans chemin frayé. La largeur extraordinaire de votre chaussure vous oblige à écarter démesurément les jambes, et les grands pas qu'il vous faut faire pour ne pas trébucher en posant une raquette sur l'autre ont pour résultat inévitable de vous briser les reins. En outre, si vous avez une longue course à fournir, le gros orteil, auquel revient presque uniquement la tâche de traîner la machine, finira presque toujours par vous refuser ses services.

Ecoutez plutôt.

II

C'était vers la mi-février, c'est-à-dire à l'époque des grands froids. Au bout de cinq jours de marche forcée en revenant de chez les Babines, nous nous trouvions encore à près de deux jours de la Mission où je voulais absolument être de retour pour le dimanche suivant. En nous rendant cette nuit-là au village indien situé au bout du lac Stuart, je pensais me faire conduire en un jour en traîneau à cheval de là à Notre-Dame de Bonne-Espérance. Aussi avais-je intimé à mes compagnons de voyage ma ferme résolution de ne camper qu'au bout du lac.

Le soleil brillait encore à l'horizon quand nous arrivâmes au bout de la longue baie du Nord sur le lac Stuart (1). La neige était assez peu épaisse sur la glace, et nos chiens, qui s'étaient épuisés le long du sentier accidenté qui relie cette baie à la baie Wright sur le lac Babine, semblèrent revivre un instant. Mes sauvages les aidant de leur mieux, nous avançâmes assez vite pendant quelque temps.

Mais nous nous aperçûmes bientôt que plus nous allions, plus la neige devenait épaisse. Or il n'y avait pas ombre de sentier, et ceux qui ont voyagé dans le nord savent avec quelle difficulté se meut, en pareille circonstance, un

(1) Voir la carte au chapitre XIII.

traîneau pesamment chargé. Ajoutez à notre embarras un froid à fendre les rochers doublé d'une épouvantable poudrière, vent violent accompagné d'une neige fine et pénétrante, et vous aurez une idée de notre position au coucher du soleil.

Enfin la neige devint si épaisse et le froid si intense que hommes et bêtes refusèrent de faire un pas de plus.

Il pouvait être six heures du soir.

Mes compagnons allumèrent un grand feu sur le rivage. Il était temps : l'un d'eux avait déjà un pied gelé. Voyant que nos chiens ne pouvaient plus nous être d'aucun secours, et voulant coûte que coûte me rendre au bout du lac, je demandai à notre guide de me prêter ses raquettes, d'énormes machines, larges et pesantes, même pour un sauvage.

— Et pourquoi faire ? me demanda-t-il.

— Pour me rendre à Yœkutche, lui dis-je. Si je pouvais arriver là cette nuit, je serais à la Mission pour dimanche prochain.

— Tu fais pitié, me dit-il, tu n'es pas encore habitué à la raquette ; tu vas certainement rester en chemin.

— Je vais faire mon possible, adviene que pourra, observai-je. Tu sais que je ne suis pas pour voyager le dimanche.

— Mais considère, je t'en prie, le temps qu'il fait ; tu ne peux manquer de te geler.

— Qu'à cela ne tienne ; je vais m'envelopper le mieux possible.

Mes autres sauvages s'étaient joints à mon interlocuteur, et parlaient comme s'ils avaient à cœur de prévenir un désastre.

— De grâce, considère l'épaisseur de la neige sur la glace, disaient-ils ; remarque bien qu'il n'y a aucun chemin battu. Nous autres, qui sommes pourtant habitués à la raquette, nous ne pouvons plus avancer.

Imprudent que j'étais, je n'écoutai point les conseils de l'expérience et partis. J'avais épuisé chez les Babines ma provision de vin, et il me coûtait de ne pouvoir offrir le saint sacrifice le dimanche suivant.

Tout alla bien pendant les trois ou quatre premiers milles. Puis une espèce de malaise, une lassitude indescriptible me prit aux jambes et me força malgré moi à ralentir le pas. Deux de mes gens portant mes couvertures et mes provisions me devancèrent alors et me frayèrent le sentier. Mais j'étais tellement épuisé que, bien qu'ils fissent des efforts pour guider leur marche sur la mienne, le froid les contraignit à presser le pas, en sorte que le vent violent qui soufflait en ce moment eut bientôt effacé leurs traces.

En même temps la baie s'élargissait ; le lac même était en vue, ce qui ne fit qu'augmenter la tempête. Il n'y avait pas à s'y tromper : malgré toutes mes précautions, le menton me gelait.

Je criai à mes guides de m'attendre, pensant leur faire allumer un peu de feu. Vains efforts ! Telle était la force de l'ouragan qu'ils n'entendirent rien. En même temps la fatigue, le mal de reins devenait insupportable. J'en vins au point de ne pouvoir presque plus avancer les jambes qu'en les faisant manœuvrer avec la main.

Que faire alors ? Si j'essayais de quitter un instant les raquettes pour me reposer, j'étais moralement certain, vu l'état de mes mains, de ne pouvoir plus les relacer et alors comment avancer ? La neige était si épaisse que la marche sans raquettes était impossible. Oh ! les terribles heures que je passai alors, seul et comme abandonné au milieu de la tempête ! Enfin, absolument à bout, je défis mes raquettes et me couchai dessus.

Après un quart d'heure de repos, j'essayai de me relever et tâtai la neige. O bonheur ! j'étais tombé sur le chemin battu, recouvert seulement d'une légère couche de neige. Une demi-heure plus tard, j'étais à l'extrémité du

lac, au milieu des sauvages qui me félicitaient de ne m'être pas gelé davantage.

Il était près de cinq heures du matin, et j'avais passé toute la nuit sans souper et seul au plus fort de la tempête.

J'en fus quitte pour le menton gelé et un abatement extraordinaire qui dura plusieurs jours. Mais je pus dire la messe le dimanche suivant.

Le traîneau mentionné plus haut est composé d'une ou de deux planches de bouleau recourbées en avant et dont les bords servent de point de départ à une peau non tannée faisant demi-cercle au-dessus de la base. Une large ouverture est pratiquée à l'arrière et permet de s'introduire dans cette espèce de berceau où l'on se tient assis ou couché selon son caprice.

Le traîneau des sauvages se réduit à la planche de bouleau recourbée en volute.

Nos chasseurs se servent aussi en hiver d'une espèce de bâton garni près de la base d'un treillis circulaire qui rend à la main le même service que la raquette rend aux pieds. Cet objet possède en outre un avantage très appréciable : la main du chasseur, chaude et tremblante par suite de l'excitation de la course, n'a qu'à saisir l'extrémité supérieure du bâton pour servir de point d'appui au canon de son fusil, et par là, l'aider à tirer plus juste (1).

III

Mais il est temps de faire connaissance avec nos nouveaux paroissiens.

Les habitants de notre village central nous ont reçu avec de vives démonstrations de joie. Ils ont bien leur prêtre auquel ils se sont attachés ; mais ce sont de grands enfants ; pour eux comme pour bien d'autres, tout nou-

(1) Voir la figure 11.

veau tout beau. Nous en savons déjà assez sur leur compte pour être persuadé qu'ils aiment le *nahwælnæk* ou raconteur, — c'est le nom qu'ils donnent au prêtre. Mais les autres sauvages du district ? Même avant l'époque de la visite régulière qu'on leur fait à l'approche des fêtes de Noël, une première occasion se présente de s'assurer de leurs dispositions.

Il y a à peine un mois que je suis au lac Stuart, lorsque arrive un sauvage à la figure avenante qu'on me dit venir du Fond du lac Fraser (1), à environ deux jours de marche.

— Mon frère aîné se meurt, me dit-il ; il est bien misérable et ose à peine te demander ; mais il voudrait bien être « préparé » avant de quitter cette terre. Ne pourrais-tu pas aller lui donner la dernière médecine de l'âme (l'Extrême-onction) ?

— Certainement, répondis-je ; nous partirons demain matin.

Thautil (c'était son nom) me présente une peau de lynx en disant :

— Nous sommes pauvres ; cette peau de lynx est tout ce que nous avons en ce moment : mon frère aîné te l'envoie. Si tu pouvais dire la messe pour lui demain matin et demander au bon Dieu qu'il lui rende la santé, nous t'en serions bien reconnaissants.

— Non seulement moi, mais mon *socius* ici dirons la messe pour lui, répondis-je.

Le lendemain nous partions au galop et deux jours après j'étais au chevet du moribond. Je l'administrai en présence d'un groupe de sauvages qui me dévoraient des yeux, et jusqu'à ce jour mon malade qui, disons-le de suite, revint à la santé m'est reconnaissant de la démarche que je fis en sa faveur. Ce sauvage, du nom de *Qasyak* Isaak, est un des meilleurs chrétiens du pays, et je crois réellement qu'il y en

(1) On appelle Fond du Lac, en Amérique, l'extrémité d'un lac opposée à celle de son déversoir.

a peu en France ou ailleurs qui le surpassent en piété et en esprit de foi.

Le lac Fraser, au bout duquel se trouve le camp indien appelé Fond du Lac par les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, n'a guère plus de 10 milles de long; mais le sentier que doivent suivre les chevaux rend la distance beaucoup plus grande.

L'hiver suivant, une cause identique réclamait ma présence au même village. C'était l'époque fixée pour la grande réunion de sauvages à Natléh, à l'extrémité opposée du lac; mais le chef du Fond du Lac se mourait, me dit-on, et telle semblait être l'urgence du cas que je crus pouvoir partir, cette fois en traîneau, immédiatement après la messe du dimanche.

IV

Le temps était doux, ce qui rendit la marche lente et très difficile aux chiens, vu que la neige, molle et fondante, adhérait au traîneau et l'empêchait de glisser comme il aurait dû. Un second traîneau, attelé de trois chiens seulement, tantôt nous suivait, tantôt nous précédait, portant ma chapelle et nos provisions de voyage. Un sauvage en raquettes ouvrait la marche, et sa vue servait à encourager les chiens qui, haletants et la langue pendante, cherchaient à chaque instant un prétexte pour s'arrêter. Le fouet du conducteur qui marche derrière mon traîneau, les a vite rappelés au devoir, et ses « Marche ! Taltsiyaz : Marche ! Mazor » etc., ne servent pas peu à réveiller l'ardeur de l'animal qu'il nomme ainsi.

Il ne faut pas peu d'habileté, jointe à une certaine force musculaire pour guider le traîneau et lui faire éviter les chicots qui bordent le sentier, pour le retenir lorsqu'une colline se présente à descendre et surtout pour l'empêcher de verser lorsqu'il vous faut en longer les flancs. Certaines

descentes sont si abruptes, que le conducteur a beau se laisser traîner en arrière pour servir de frein, malgré ses : « Marche ! » et ses claquements de fouet, le traîneau, chargé de près de 250 livres, se précipite au fond du ravin et manque d'écraser les chiens qui se trouvent pris à l'improviste et, tout penauds, se serrent les uns contre les autres.

Naturellement une descente suppose presque toujours une montée, et alors il faut généralement qu'un sauvage vienne aider au conducteur qui aide lui-même aux chiens, pendant qu'un troisième, resté au sommet de la côte, appelle ces derniers et cherche à leur donner tant soit peu d'ambition. Il est curieux alors de voir ces têtes canines se détournant l'une après l'autre pour s'assurer de la position du fouet et tirer ou feindre de tirer selon qu'elles ont plus ou moins raison de l'appréhender.

Le soir, le premier soin en s'arrêtant est naturellement de préparer le campement. La neige est plus ou moins déblayée avec la raquette ; un grand feu est allumé, des arbres entiers servant de bûches ; des branches de sapin sont disposées sur la neige lesquelles servent de couche, et le maigre repas du soir est préparé.

Pendant ce temps, nos chiens, qui sont restés attelés, ou bien dorment d'un profond sommeil étendus sur la neige, ou bien, si vous vous faites trop attendre, coupent les traits et s'enfuient. Un saumon sec est leur pitance du soir. Quand vous le leur jetez, après l'avoir préalablement passé aux flammes, il vous faut protéger les faibles contre les forts, autrement vous êtes la cause involontaire de batailles qui ne finiront pas quand vous voudrez. Il arrive parfois que certains de vos meilleurs chiens sortent de ces conflits estropiés pour la vie, ou tout au moins hors de service pour le présent.

Notre premier campement fut au lac Canard. Il était on ne peut plus mal choisi, vu que, se trouvant sur une petite

éminence, le vent qui soufflait alors avec beaucoup de force et sans direction fixe nous chassait la fumée dans la bouche et dans les yeux, et nous empêchait non seulement de manger, mais même de jouir du repos que mes gens, du moins, avaient si bien gagné.

La nuit, le temps s'éclaircit, et en conséquence il gela assez fort, ce qui solidifia considérablement la surface de la neige. Aussi le lendemain, à une heure du matin, étions-nous sur pied disposés à faire ce jour-là une bonne étape. Notre mourant nous était toujours présent à l'esprit, et sa pensée nous empêchait de nous reposer.

Le lac Canard se trouve presque au sommet de la montagne qui sépare le bassin du lac Stuart de celui du lac Fraser. Nous n'eûmes bientôt plus qu'à descendre ; nous le fîmes à fond de train, et cela d'autant plus facilement que, le sentier s'étant durci pendant la nuit, le traîneau glissait presque comme sur de la glace. Aussi un peu après midi étions-nous déjà au village de Natléh.

Là, une légère réfection ; nous changeons d'hommes et d'attelage, et repartons à la course.

— Marche ! Satzi ; Marche ! Chocolat. Ah ! mon cochon ! Oh ! le crapaud ! crie mon nouveau conducteur qui peut se vanter de savoir quelques mots de français.

Les chiens, épouvantés de mots si terribles et surtout du ton comminatoire de leur nouveau maître, partent prompts comme l'éclair sur la glace vive du lac. Mon homme les suit en courant, tandis que son jeune frère nous précède, également à la course.

Ce jour-là même, au clair de la lune qui venait de se lever, nous arrivions à la loge du chef, et je lui administrais les derniers sacrements qu'il recevait dans les meilleures dispositions. Puis, après avoir confessé toute sa famille, je retournais à Natléh, à l'autre bout du lac, près de sa décharge.

V

A Natléh, les sauvages de cinq camps différents se sont réunis pour se préparer aux fêtes de Noël.

Nous nous hâtons de commencer les exercices de la mission : messe quotidienne suivie d'un sermon ; puis catéchisme vers onze heures, et enfin, le soir, avis précédés de la prière et de la bénédiction du Saint-Sacrement. Car ici nous avons le bonheur de posséder Jésus-Hostie. Les sauvages savent apprécier l'honneur que le Dieu de l'Eucharistie fait à leur humble église, et vous les voyez chaque jour se succéder les uns aux autres, pour déposer à ses pieds l'offrande de leur cœur et l'exposition de leurs besoins.

Par catéchisme on entend, chez les sauvages, non seulement la lettre et l'explication du résumé de la doctrine chrétienne, mais encore, et surtout, des leçons de chant, la manière de se tenir à l'église et la plupart de ces avis détaillés que ne comporte point la nature plus sérieuse du sermon. Généralement nous commençons le catéchisme par cinq minutes de méditation, pendant lesquelles chacun s'efforce de se rappeler le plus qu'il peut de l'instruction du matin ; puis le missionnaire interroge l'un, demande des détails oubliés à l'autre, et s'assure que sa parole n'est pas sortie des cœurs qui l'ont reçue le matin. En été, un second catéchisme est assez souvent donné après midi aux enfants exclusivement.

Notre première fête de Noël à Natléh n'eut rien de bien remarquable. Je ne connaissais pas encore la langue, et nos sauvages n'avaient point encore ces cantiques et surtout cette pastorale, qui depuis les ont tant fascinés. Cette dernière est une longue pièce de vers en Porteur dont le but est de reproduire par le chant la scène sublime de Bethléem. Une douzaine de jeunes filles, groupées dans un coin de l'église, font la partie des anges et tantôt dialoguent avec

la masse des fidèles qui personnifie les bergers, tantôt chantent, en parties, les louanges du Très-Haut. Cachés dans la foule, un ou deux jeunes gens représentent le narrateur, lequel explique le plus brièvement possible l'enchaînement des événements.

Croirait-on possible de faire chanter correctement en quatre parties une foule remplissant une église ? Ce ne serait probablement guère pratique en France ; ici de simples sauvages le font quand ils sont censés reproduire la prière que les bergers durent faire à Jésus-Enfant.

Un triste accident jeta comme un voile de deuil sur notre première réunion de Noël. J'ai remarqué que la population de cinq camps se trouvait réunie ; c'est-à-dire que les sauvages de trois ou quatre villages limitrophes étaient campés dans des cahutes de branchage d'un caractère tout à fait provisoire, et par conséquent dénués de tout confort. Or, cet hiver fut très rigoureux, et le matin du jour même que j'avais fixé pour les baptêmes d'enfants on vint me prévenir qu'un nouveau-né était mort de froid pendant la nuit, et sans baptême ! pour ainsi dire au seuil du paradis !

Nos réunions de Noël sont d'ordinaire plus gaies. Nous possédons maintenant un superbe Enfant-Jésus dont la présence ne sert pas peu à exciter la piété des Indiens qui s'en vont, les uns après les autres, à la messe de minuit, lui baiser les pieds en chantant un cantique spécial et déposer à côté l'obole de leur pauvreté.

Je fus occupé au confessionnal depuis le matin jusqu'au soir pendant deux jours au moins, fis deux baptêmes d'adultes et retournai au lac Stuart.

Cette fois, nous fûmes obligés de camper deux fois en chemin, et eûmes tout particulièrement à souffrir de la rigueur de la saison, tellement qu'une nuit il nous fut absolument impossible de fermer l'œil ; couchés tout auprès

d'un grand feu, nous rôtissions d'un côté tandis que nous gelions de l'autre.

J'omets les mille petits incidents du retour et arrive de suite à la Mission où je trouvai tous les sauvages du lac réunis. J'eus donc à recommencer là les prédications et autres exercices de Natléh, suivis également des confessions de tous ceux qui étaient baptisés.

VI

Les sauvages des environs une fois dispersés, une occupation d'un genre tout nouveau réclama mes premiers loisirs. Chargé seul d'un immense district de missions où je pressentais dès le commencement que j'aurais tout à renouveler, prières, catéchisme, cantiques, etc. vu qu'il était admis par tout le monde que les formules alors en usage étaient le fait, moins du prêtre qui, d'ailleurs, ne connaissait pas la langue que de l'interprète qui, tout en faisant de son mieux, n'en avait pas moins donné à une foule de passages un sens tout à fait hétérodoxe quand il n'était pas ridicule, je compris bien vite que si les Indiens pouvaient être amenés à lire leur langue, la tâche me serait considérablement simplifiée.

Aussi, dès les premiers mois de mon séjour au lac Stuart, je me demandai quel système graphique pourrait être le mieux adapté à leurs besoins. Trois qualités me semblaient absolument requises : outre qu'il devait rendre correctement les sons de la langue, l'alphabet devait être complet et surtout il devait être facile, parce que je savais que je ne pouvais disposer que de très peu de temps pour l'apprendre aux sauvages. Le système hiéroglyphique appliqué à l'écriture de la langue micmaque était hors de la question : il était trop compliqué, et, du reste, comme il représentait, non des lettres, mais des mots, il ne pouvait convenir qu'au dialecte pour lequel il avait été inventé.

Les caractères latins donnaient lieu à la même objection ; s'il faut tant de temps à l'enfant d'un blanc pour apprendre à lire avec les 25 lettres de son alphabet, combien n'en faudrait-il pas à un sauvageon dont la langue réclamerait au moins 70 lettres différentes pour être rendue correctement ? Et puis où trouver ces lettres supplémentaires ?

Je songeai alors à l'alphabet syllabique inventé jadis par feu M. Evans pour écrire la langue Crise. Mais ici une nouvelle et très sérieuse difficulté se présente. Ce syllabaire ne comprend que 11 signes disposés, du reste, sans ordre ni méthode. Or pour pouvoir servir à exprimer la langue Porteur et les idiomes apparentés, il ne devrait compter pas moins de 30 signes.

Je fus donc obligé d'en composer un moi-même en empruntant à l'alphabet de M. Evans son caractère syllabique, mais, pour le reste, me guidant uniquement sur ce qui me paraissait devoir en assurer la facilité.

Ce syllabaire, qualifié de « méthodique, facile et complet », a fait ses preuves, et un sauvage apprendra en moins de temps ses 30 signes formant un total de 180 positions ou syllabes différentes que les 11 signes qui ne se subdivisent qu'en 44 positions du syllabaire Cris. De fait, j'ai connu tel jeune homme qui a appris notre alphabet en deux veillées. C'est que les caractères qui le composent sont formés et groupés de telle façon que leurs 180 positions se réduisent à 30 signes, lesquels signes ne sont à leur tour que les modifications de 9 signes principaux.

Il ne faut pas oublier qu'avec notre système tout signe représentant une syllabe entière, lire se réduit à nommer les caractères en vue, en sorte que quiconque connaît l'alphabet sait, par le fait même, lire plus ou moins couramment.

En l'absence des types nécessaires pour donner une idée de ces caractères graphiques, je me permettrai de transcrire ici, par manière de compensation, la salutation

angélique en Porteur avec une traduction interlinéaire à peu près littérale.

La salutation angélique en Porteur.

<i>Hwonilni,</i>	<i>Mali,</i>	<i>pet'sinzou</i>	<i>limpæn,</i>
Réjouis-toi (1)	Marie,	ce avec quoi on est bon	tu es pleine de
<i>nto-Moutih</i>	<i>nyæj</i>	<i>sye,</i>	<i>t'sèyou thær mpa</i>
en-haut le Seigneur	avec toi	est assis, les femmes	parmi pour toi
<i>hwodilthi, Shezi tcha,</i>	<i>nchan</i>	<i>ouyaz</i>	<i>en oupa hwodilthi.</i>
on bénit, Jésus aussi,	ton sein	ton fils	lui pour lui on bénit.
<i>nto-Mali,</i>	<i>Nepa</i>	<i>oullou,</i>	<i>hountsi thænn'enne t'snli</i>
en-haut Marie,	notre Père	sa mère,	le mal qui font nous sommes
<i>nepa thenadintli, anlét</i>	<i>tcha,</i>	<i>in'kéz</i>	<i>tazhitsah</i>
pour nous prie,	maintenant	aussi,	et puis nous mourrons
<i>æn</i>	<i>nerænin'to</i>	<i>te tcha.</i>	<i>Nlæhónch</i>
cela	finit de tourner (2)	quand aussi.	Qu'il soit ainsi.

Nos sauvages pouvaient dès lors apprendre à lire et à écrire leur langue. De courts exercices manuscrits furent leur premier livre de lecture. Mais il était évident que, pour obtenir des résultats stables et satisfaisants, il nous fallait une presse et des caractères d'imprimerie. La première, une machine de modèle des plus primitifs et maintenant hors de service, nous vint de France ; quant aux seconds, nous les commandâmes, à grands frais, à une fonderie de Montréal.

Le premier imprimé qui sortit de notre presse fut un petit livre de lecture dont une seconde édition parut il y a deux ans. Il fut suivi du petit catéchisme Porteur, de quelques prières détachées, et enfin d'une revue mensuelle également en Porteur.

— Une revue, dira-t-on ?

Mais oui, une revue, gazette ou journal, tout ce qu'on voudra. Elle parut tous les mois et ouvrit ses pages aux nouvelles du pays, de l'Ancien et du Nouveau Monde :

(1) C'est le *Kaipa* de saint Luc.

(2) Par allusion aux aiguilles de l'horloge.

chaque numéro présentait au lecteur quelque texte d'Écriture Sainte avec commentaires, une courte vie de saint, quelque histoire intéressante, généralement tirée de l'Ancien Testament, des notions d'histoire naturelle, de géographie, etc. On y trouva même, à l'instar des grands journaux américains, des questions par les abonnés avec réponses par le rédacteur qui ne craignait pas de traiter *de omni re scibili, et de quibusdam aliis*.

Dira-t-on maintenant que le XIX^e siècle n'est pas un siècle de progrès !

Tout cela naturellement ne se fit pas en un jour, et ces écrits et imprimés supposent la connaissance de la langue. C'est qu'en effet dès ma première semaine de résidence au lac Stuart je dirigeai toute l'énergie dont j'étais capable vers l'acquisition du Porteur. Inutile de m'étendre sur les difficultés et la richesse extraordinaire de ce dialecte. Qu'il me suffise de remarquer que ses verbes, avec toutes leurs formes, se comptent par millions ! Un seul verbe français, comme par exemple le verbe *mettre*, n'a pas moins de 65000 équivalents Porteurs.

Mais ce terrain est glissant. Ceux qui, connaissant l'anglais, désireraient en savoir plus long sur ce sujet, n'ont qu'à parcourir les essais et monographies énumérées en tête de ce volume.

CHAPITRE VI

SOMMAIRE. — Préparatifs de départ. — Les poules d'eau. — Sur la rivière Stuart. — Un fusil trop pressé. — Stony-Creek. — Le poisson. — Presque noyés. — Un chevreuil. — Fort-Georges. — Un accident. — Une chute périlleuse. — Deux chevaux à l'épouvante. — Où sont les chevaux ? — Un orage sous un sapin. — Seconde visite à Natléh. — Chemin de la croix. — L'horloge du sauvage.

I

Ayant, pendant douze ans, sillonné dans tous les sens le district de missions du lac Stuart, je ne puis naturellement entrer dans le détail de tous les voyages que j'ai dû y faire. Certains centres de réunions ont régulièrement reçu ma visite trois fois par an, et il va sans dire que toutes ces missions n'offrent pas le même intérêt. Je me contenterai donc, en général, d'introduire le lecteur aux villages les plus importants et de lui dépeindre, en aussi peu de mots que possible, la physionomie qui leur est propre.

On me permettra d'omettre ici mon premier voyage chez les Babines qui eut lieu quelques semaines après mon retour de la mission de Noël à Natléh. Nous y reviendrons au chapitre consacré spécialement à cette tribu indienne. J'arrive donc de suite au printemps de 1886.

Le 8 mai est la date fixée pour la visite aux deux camps de Stony-Creek, à 25 milles au sud de Natléh. Les habitants de ces places ont à déléguer deux ou trois jeunes gens pour venir me chercher à la Mission et me mener chez eux.

Ici on me permettra une remarque. D'après un règlement fort sage de Mgr Durieu, alors coadjuteur de Mgr d'Herbomez, aujourd'hui son successeur, le chef du village

où la visite du prêtre est imminente doit veiller à ce que ses gens aillent chercher ce dernier et l'accompagnent en chemin, le tout *gratis pro Deo*. Le missionnaire une fois chez les sauvages, ceux-ci ont aussi à le nourrir de leur mieux : *Dignus est operarius mercede sua* (1).

Ce règlement a pour but de développer chez les indigènes quelques sentiments de générosité, leur faire sentir que c'est bien pour eux que le prêtre travaille et déraciner chez eux cet esprit mercenaire qui, s'il n'était contrecarré, finirait par s'introduire jusque dans les choses de la religion. Ceci est pour nous une question de principes, et il faut bien avouer que nous avons à en pâtir les premiers — je parle pour ceux qui, n'étant pas doués d'un estomac de fer, doivent souvent jeûner plutôt que de toucher à l'humble menu, le seul que le sauvage ait à lui servir.

Les sauvages de Stony-Creek devaient donc se trouver au lac Stuart pour le 8 mai 1886. Personne n'arrive, et l'on ne s'en étonne guère : le sentier est encore, en certaines places, couvert d'une neige trop épaisse pour que les chevaux puissent y passer sans danger. Deux jours plus tard, un canot arrive avec deux sauvages ; nous descendrons donc la rivière au lieu d'avoir à nous engager dans la forêt.

Le 10 mai, notre lac Stuart est encore endormi sous la glace qui le recouvre depuis six mois. C'est pourquoi nous nous rendons à pied jusqu'à son déversoir où le canot a été laissé. C'est la « mare » en patois canadien, c'est-à-dire l'étendue d'eau presque toujours ouverte entre le lac encore gelé et sa décharge.

Nous inspectons notre canot : 20 pieds de long sur deux de large. Comme tous les canots de voyage en usage aujourd'hui, il est en bois de liard (*Populus balsamifera*), et il pourra probablement affronter les rapides de la Noutchakoh et les roches dont le lit de la rivière Stuart est jonché en certains endroits.

(1) L'ouvrier est digne de sa récompense. I Tim., 5. 18.

Ily a quelque quatre-vingts ans, tous les canots Porteurs étaient encore en écorce de sapin (*Abies nigra*) ou de bouleau (*Bitula papyracea*). Or, à cette époque un groupe d'Iroquois, ces voyageurs intrépides de l'Amérique du Nord, après avoir traversé les Montagnes Rocheuses, eut l'imprudence de s'aventurer jusqu'au lac Thatla conduisant deux grossiers canots de bois. Ces canots excitèrent la curiosité, puis la convoitise, d'une bande de Porteurs qui massacra les Iroquois, s'empara de leurs embarcations et les conduisit au lac Stuart, où ils servirent de modèle aux premiers canots de bois de manufacture indigène.

II.

Nous nous confions donc au canot de *Yækaih* (la Lumière du jour) et partons.

Nous nous sommes à peine mis en mouvement que des nuées d'oiseaux aquatiques, canards de toutes sortes, mais surtout grèbes ou poules d'eau, s'envolent à notre approche, et vont se jeter sur un point éloigné du bout du lac.

Nous ne comptons pas moins de vingt espèces différentes de canards parmi les visiteurs emplumés de notre district, depuis le mallard ou canard de France (*Anas boschas*) jusqu'au petit Mangeur de plomb. Chacune de ces espèces a ici de nombreux représentants, mais leur nombre ne peut se comparer à celui des grèbes appelées poules d'eau dans le pays. De ces dernières nous avons trois espèces, dont la plus importante est la grèbe occidentale (*Æchmophorus occidentalis*). Il faut avoir vécu dans nos parages pour se faire une idée de la vie, de l'animation de nos lacs et de nos rivières et du tapage qui s'y produit au printemps. Pendant quinze jours, au moins, ce ne sont que coups de fusils de tous côtés, et généralement ces coups ne sont pas perdus.

Ceci s'entend de la chasse aux canards. Quant aux grè-

bes, nos Indiens suivent pour s'en rendre maîtres une méthode plus économique et non moins intéressante. Ils n'ignorent pas que ces oiseaux aquatiques poursuivent rarement leur route vers le nord avant que le lac soit débarrassé de ses glaces. Ils ont donc à se tenir comme prisonniers dans la partie libre près de la décharge du lac. Comme ils s'y trouvent en nombre si considérable, nos gens tendent de simples filets de pêche en lignes formant un fer à cheval sur la surface de l'eau. Conduisant ensuite huit ou dix canots à la fois, et faisant le plus de bruit possible, ils cernent partiellement la troupe et la poussent dans les filets. C'est là un exercice fort divertissant et des plus mouvementés. Il est surtout très riche en résultats, puisque une prise de cent têtes par filet n'est pas estimée chose très merveilleuse.

En d'autres localités, comme, par exemple, au lac Noulkreh près de Stony-Creek, les sauvages surprennent les grèbes sur la plage et les y assomment à coups de bâton avant qu'elles aient pu regagner l'eau qu'elles ont eu l'imprudence de quitter momentanément. Les grèbes, en effet, qui ont le vol très rapide une fois dans l'air, ne peuvent prendre leur essor, que si elles sont portées sur l'eau.

Les grèbes une fois dépouillées de leurs plumes, les Indiens en extraient la graisse, et en font des gâteaux où ils puiseront plus tard pour assaisonner les fruits ou baies sauvages séchées au soleil. Quant aux grèbes elles-mêmes, ce qui ne peut se consommer de suite est ouvert, tailladé et enfumé pour servir en cas de disette.

Mais nous nous attardons avec notre gibier aquatique. Qu'on ne s'en étonne pas trop ; ce ne sera peut-être pas la dernière fois.

A environ cinq milles du lac, nous rencontrons le premier rapide. Il est très court, et pourtant mes rameurs insistent pour que je me rende à pied jusqu'au remous qui se trouve un peu en aval. Là, ils me reprennent après avoir

vidé l'eau qui s'est introduite dans le canot, et nous réparons.

Que dire maintenant ? Que mentionner à moins que ce ne soit encore le gibier emplumé ? La rivière, un beau cours d'eau de 200 mètres de large en moyenne, en est littéralement couverte. Le plus souvent grèbes et canards s'envolent à notre approche ; mais comme leur instinct les porte vers le nord, ils reviennent vite, et alors passent en bandes au-dessus de nos têtes. Belle occasion d'en abattre au vol. Yœkaih et *Allul*, son compagnon, en profitent pour augmenter nos provisions de voyage.

L'exemple est contagieux. Malgré mes bonnes résolutions, je ne puis m'empêcher de saisir mon fusil. Pan !... le voilà qui part, non pas aux canards, mais dans le canot !... Je viens d'en envoyer la charge dans les couvertures qui servent de siège à l'un de mes gens ! Deux pouces plus haut et c'était lui qui la recevait !...

Décidément il est plus sûr de laisser faire mes rameurs. Je mets donc mon fusil en quarantaine, pour le punir d'être parti sans ma permission.

Plus loin, c'est une bande d'oies sauvages que nous apercevons campée sur la banquise. Vite nous mettons à terre de peur d'être vus, car ce gibier est très sauvage. Yœkaih s'enfonce dans le bois, et, faisant un détour, va les surprendre quelques centaines de pas plus bas. Un coup de feu, puis un second, et nous descendons voir le résultat. Une oie est restée sur la glace, tandis qu'une autre, légèrement blessée, s'enfuit clopin clopant et se cache si bien dans les broussailles que nous ne pouvons la trouver.

Depuis notre départ nous avançons assez vite, grâce à la rapidité du courant. Nous tombons maintenant dans ce qu'on appelle l'eau morte dans le pays, c'est-à-dire que le courant est désormais imperceptible. Il nous faut donc forcer un peu ; du reste, le travail nous devient nécessaire pour plus d'une raison, vu que le temps est assez froid. Le

soir même, nous sommes surpris par la neige qui se met à tomber à gros flocons. Bientôt l'obscurité nous force à aborder et nous campons.

Le lendemain, nous avons encore à ramer pendant longtemps dans cette espèce de lac sans bout ; mais la rivière commence bientôt une série de méandres qui ne finiront qu'aux rapides qui précèdent son confluent avec la Noutchakoh. Ces détours nous permettent de surprendre plus d'une bande de canards et d'oies sauvages. Puis, au fur et à mesure qu'elle s'élargit, la rivière devient de moins en moins profonde ; elle commence à s'agiter, et le bruit sourd qui sort de son sein nous avertit que nous voguons quelques pieds seulement au-dessus des roches qui en jonchent le lit.

Mais voici un signal. C'est le vieux Pierrot qui veut toucher la main au prêtre et recommande bien aux rameurs de veiller sur lui le long des rapides que nous aurons maintenant à franchir. Il leur indique les endroits dangereux et leur enseigne la manière de les éviter ou d'en sortir sans accident.

Nous courons dès lors emportés par un courant qui est presque un rapide continu, sautons sains et saufs la cascade et, après ne nous être fourvoyés que sur une ou deux roches, nous arrivons à Tchinklak, le confluent de la rivière Stuart avec la Noutchakoh.

Habitué que nous sommes aux amples proportions de la première, la seconde nous paraît presque moins importante, bien que nous la sachions très profonde. La tâche de mes compagnons devient maintenant plus pénible, vu qu'il nous faut remonter le fleuve à la perche. Aussi devons-nous camper à une faible distance en dessus de Tchinklak.

Comme s'ils voulaient laisser à mes gens le temps de travailler, les oiseaux aquatiques deviennent de plus en plus rares. Nous avons quitté le chemin qu'ils suivent ordinairement dans leurs migrations vers le nord, je veux

dire la rivière Stuart. Aussi le troisième jour, nous ne pouvons abattre qu'une oie et quelques canards noirs (*Anas obscura*), espèce de gibier de qualité tout à fait inférieure : on dirait de la viande assaisonnée à la poudre à canon. J'oubliais une grue aux longues échasses que mon Yœkaih tire vers le soir, mais dont il refuse de manger. N'ayant pas la même répugnance que lui pour cet oiseau, je prends sa place au festin.

Enfin, dans la matinée du quatrième jour, nous touchons à Notnla où nous laissons la Noutchakoh pour faire le portage de cinq ou six milles qui nous séparent de notre destination.

III

Après midi, nous arrivons au village de Stony-Creek (Rivière pierreuse) situé à un quart de mille de là, dans la prairie qui borde la décharge d'un lac (*Noulkreh*). Le soir même nous commençons la mission. Elle est bien suivie, quoique avec un peu moins d'ardeur que celle de Natlêh donnée l'hiver précédent.

Ce village renferme aujourd'hui la population de deux camps apparentés. Il possède une église neuve, construite en bois, naturellement, mais très propre, bien qu'elle soit intégralement l'œuvre des sauvages de la localité.

La principale raison qui a porté les Indiens à s'établir là, c'est la quantité vraiment extraordinaire d'une espèce de carpe qu'ils appellent *tælkrei-yaz* et qui remonte annuellement le déversoir du lac où elles viennent frayer. Les sauvages les prennent à la *puise* avec à peu près autant de facilité qu'on puiserait un seau d'eau. Ce poisson paraît régulièrement à l'époque de ma visite du printemps, d'où le nom de « poisson du prêtre » qu'il porte en certains quartiers. Il est en telle abondance que maintes fois j'ai été embarrassé pour traverser la rivière, d'ailleurs peu profonde. Mon cheval, ne pouvant presque pas poser le

pieu sans toucher au poisson qui lui court à travers les jambes; s'effarouche d'ordinaire et refuse d'avancer. Les chiens pêchent eux-mêmes ce poisson et s'en repaissent.

Les sauvages ne sont guère plus de 120; quelques infirmes ont été retenus dans la forêt où ils ont passé l'hiver. Inutile de nous attarder. Au bout de cinq jours j'entends la confession de ceux qui sont baptisés, promets à plusieurs de les baptiser quand ils auront appris le catéchisme, et repars en compagnie de trois bons rameurs qui sont montés du Fort Georges pour me mener chez eux.

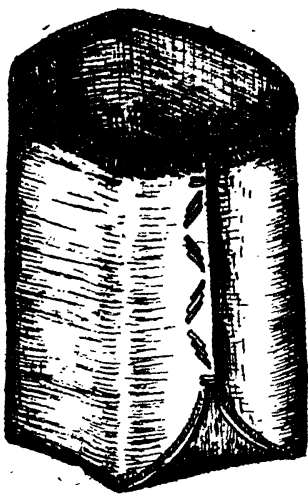


Fig. 16. — Panier en écorce.

Nous refaisons rapidement, en sens inverse, notre voyage précédent jusqu'à Tchinalak, pour le continuer ensuite par la Noutchakoh.

Nous sommes au 20 mai, le soleil fait déjà sentir ses rayons; les trembles et les saules du rivage commencent à bourgeonner: certaines îles du fleuve reprennent leur manteau de verdure, nuance jaunâtre produite par les jeunes feuilles des trembles que la chaleur fait éclore.

Jusqu'à Tchinalak où elle reçoit la rivière Stuart, la Noutchakoh n'offre aucun danger. Mais voici que peu à peu des

mugissements lointains se font entendre ; nous tournons une pointe et distinguons là-bas les flots blancs qui se lèvent et retombent pour se relever encore, comme si quelque force invisible les mettait en ébullition. On le devine aisément : c'est un des rapides qu'on nous a annoncés.

— Comment oser le franchir sans courir le risque d'y rester ? pensez-vous.

Soyez sans inquiétude : nos gens connaissent la rivière et puis le bon Dieu veille sur vous. Il y a juste la place d'un canot, comme une trouée dans le rapide, qui vous permettra de passer sain et sauf, même sans vous mouiller si vos rameurs sont tant soit peu adroits.

Il n'en est pas toujours de même. Deux ou trois ans après ma première visite au Fort Georges, je descendais un jour la Noutchakoh avec deux sauvages seulement pour rameurs. La rivière était très haute et très rapide, le mois de juin étant l'époque de sa plus grande crue. Or mes sauvages ne la connaissaient presque pas. Arrivés un peu en amont du rapide, le timonier dit à l'avant :

— Lève-toi dans le canot, et regarde bien où est la meilleure place pour passer.

Son compagnon, debout, promena un instant un regard inquiet sur le gouffre blanc d'écume, puis, se rasseyant brusquement :

— Rame fort, dit-il, rame de toutes tes forces et que le bon Dieu nous protège ; nous nous sommes fourvoyés.

Tous deux rivalisent d'ardeur. En un clin d'œil nous sommes jetés au milieu du tourbillon. Les vagues nous sautent à la figure, entrent dans le canot et mouillent tout ce qu'il contient.

Enfin nous abordons au plus vite. Hélas ! je constate que ma chapelle, et surtout mes papiers, sont bien endommagés ; mais nous avons la vie sauve. Si quelque vague était retombée dans le canot, c'était fini, nous enfon-

cions. Encore une fois, il y a une Providence spéciale pour le missionnaire.

Une autre fois, au contraire, nous fîmes là une rencontre qui nous réjouit. Comme nous descendions joyeusement après avoir sauté les deux rapides, nous aperçûmes tout à coup sur la rive gauche du fleuve un joli chevreuil perché au sommet d'une morne dénudée. Or les chevreuils, qui sont très nombreux dans le territoire des Tsilkohtines, sont ici fort rares. Raison de plus pour ne pas manquer celui-ci. Immédiatement nous abordons sans bruit, et deux de mes rameurs s'en vont en sens opposé et en contournant la colline surprendre le gibier qui ne se doute de rien. Un quart d'heure après, deux coups de feu retentissent ; puis silence complet.

— Ils l'ont manqué, pensai-je à part moi.

Mais non ; une demi-heure plus tard ils apportaient, non sans peine, un gros chevreuil qu'ils avaient abattu du premier coup. Le second coup était destiné à sa compagne qui, paraît-il, en fut quitte pour la peur.

Le sauvage est très friand de viande fraîche. Il n'en a pas quand il en voudrait. Voilà donc une belle occasion de satisfaire son appétit. Mais nous étions alors au vendredi des Quatre-Temps : il fallut bien s'en priver pendant deux longs jours. Pour un sauvage, c'est là ce qui s'appelle faire pénitence.

Plus loin, nous rencontrâmes une troupe de Chinois qui cherchaient la poudre d'or mêlée au gravier qu'ils berçaient dans des boîtes trouées en l'arrosant d'eau. Nous abordâmes pour leur vendre la tête de notre chevreuil, et l'un d'eux, nommé Atchou, me reconnaissant, me fit un grand salamech en s'inclinant presque jusqu'à terre. Je soupçonnai un peu de politique dans sa courtoisie : il cherchait en effet une fille en mariage, et il avait besoin du consentement du prêtre pour réaliser son dessein. Ce cas m'eût

embarrassé. Mais je savais bien qu'aucune sauvagesse n'unira jamais son sort à celui d'un Chinois.

IV

Je reviens maintenant à mon premier voyage.

Nous arrivâmes sans encombre au Fort Georges et abordâmes au milieu de toute la population sur pied pour nous recevoir. Elle manifestait par des centaines de coups de fusil la joie que lui causait ma visite. Il nous faut distribuer des poignées de main à tout le monde, sans même oublier les bébés au maillot ; c'est la salutation américaine et anglaise adoptée par tous les Peaux-Rouges.

Il est déjà tard ; le soleil a disparu à l'horizon. Je me contente donc d'annoncer l'ordre des exercices pour le lendemain et les jours suivants.

Le Fort Georges compte 130 habitants, tous remplis de foi et de bonne volonté, mais faibles et exposés aux occasions de péché, d'où ils ne sortent malheureusement pas toujours victorieux. Ils sont à une bonne distance de Quesnelle, mais, en descendant le Fraser, un jour et demi de navigation suffit pour être à portée du whisky. C'est pénible d'avouer qu'un trop grand nombre, surtout parmi les jeunes gens, succombent à la tentation.

Néanmoins, lorsque le prêtre est là présent, ils sont tout yeux et tout oreilles pour le voir et l'écouter. La justice m'oblige aussi d'ajouter que plusieurs, surtout après une mission de ce genre, font de sérieux efforts pour ne pas retomber.

Ici, outre les exercices ordinaires, nous avons une classe de lecture tous les jours. Les enfants sont tous enthousiasmés de pouvoir lire et écrire leur nom ; puis ils en viennent bientôt à griffonner de courtes phrases dans leur langue, ce qui rend jaloux leurs aînés. Ceux-ci veulent, eux

aussi, apprendre en dehors des classes ce qui a été enseigné aux enfants.

Aujourd'hui, je reçois des lettres en Porteur de tous les points du district, même des Sékanais qui, pourtant, parlent une autre langue, et auxquels je n'ai jamais donné une leçon de lecture. De plus, le voyageur ne peut faire une demi-journée de marche dans la forêt sans tomber sur quelque inscription faite au charbon ou au crayon sur les troncs d'arbres. C'est un Indien qui rend compte de ses aventures de la journée, dévoile ses intentions pour le lendemain ou bien donne ses directions à quelque parti de chasseurs qu'il sait devoir prochainement passer par là. Ces sortes d'épîtres sont quelquefois très curieuses.

La retraite marchait bon train. Nous étions sur le point de commencer le catéchisme, quand j'entendis, un jour, la terre trembler sous les pas d'une foule qui se précipitait vers un même point. Puis un sauvage accourait me dire qu'un jeune homme s'était accidentellement tiré un coup de pistolet. Je me rendis aussitôt près de lui pour savoir s'il avait besoin de mon ministère. Pendant la foule qui encombraient les alentours de sa cabane, j'entrai et vis Johny Sé (La Ceinture) étendu sans connaissance, tandis que son frère aîné suçait le sang de la plaie et s'efforçait d'en extraire la fumée de la poudre qui aurait pu l'envenimer. Heureusement que le pistolet était de petit calibre et surtout que la balle n'avait perforé que la main.

L'accident n'eut pas d'autre suite fâcheuse ; il ne m'inspira pas moins un sermon sur l'incertitude de la mort qui fit impression.

Huit jours s'étaient écoulés : les délinquants firent pénitence, ceux qui avaient touché à *l'eau des blancs* (l'eau-de-vie) payèrent l'amende et chacun se réconcilia avec Dieu au saint tribunal. J'avais déjà fait neuf baptêmes.

Puis, il fallut songer aux préparatifs du départ.

Mentionnons en passant que la chaleur extraordinaire

de la saison a grossi le Fraser d'au moins 20 pieds pendant mes dix jours de séjour au Fort Georges. Il refoule au loin les eaux de la Noutchakoh qui, s'échappant le long d'une vallée en arrière du village, l'ont converti en île d'où l'on ne peut plus s'échapper qu'en canot. Or, à mon arrivée, il n'y avait pas une goutte d'eau dans ce bas-fond.

V

Nous sommés descendus en canot; inutile maintenant de songer à retourner par la même voie, en raison de la crue des eaux. Force nous est donc d'emprunter deux chevaux, un pour porter ma chapelle et nos effets, l'autre pour mon humble personne.

Après leur avoir fait traverser à la nage le torrent improvisé, nous entrons dans une plaine basse et sablonneuse qui formait probablement, dans des temps éloignés, le fond d'un lac où se jetait la Noutchakoh et que traversait le Fraser. Elle est maintenant parsemée de petits pins gommeux (*Pinus contorta*) à travers lesquels on a pratiqué un excellent sentier.

Malgré ses bonnes qualités, ce sentier fut témoin, trois ou quatre ans plus tard, d'un accident qui faillit m'être fatal. Je quittais, comme aujourd'hui le Fort Georges, pour retourner à Stony-Creek et à Natléh. Les sauvages, le cœur allègre et l'âme en paix, me suivaient à la course formant une cavalcade d'une dizaine de cavaliers en tête desquels je galopais, quand tout à coup, sans aucune raison apparente, mon cheval s'abattit sous moi.

— *Silre! Silre!* Il est tué! il est tué! cria mon escorte dont les chevaux, arrivant bride abattue, faillirent m'écraser.

Que mes éperons, désormais hors de place, se fussent accrochés aux courroies des étriers ou ailleurs avant que j'aie pu me remettre en position sur la selle, et mon cheval, en

se relevant brusquement pressé par les autres chevaux qui accouraient sur lui, m'eût trainé la tête en bas, et, prenant l'épouvante, n'eût pas tardé à me mettre en pièces. Dieu ne le voulut pas ainsi. A peine étais-je à bas que je pus sauter de côté avant même que ma monture eût eu le temps de se relever.

Je n'ai conservé de cet accident qu'une légère douleur à la jambe. Elle se fait sentir de temps à autre, sans doute pour me rappeler la reconnaissance que je dois au bon Dieu qui m'a sauvé si facilement d'un péril imminent.

Aujourd'hui rien de semblable ne nous arrive ; mais il est écrit que nous ne reverrons pas Stony-Creek sans aventure : nos montures paieront pour nous.

La plaine du Fort Georges une fois franchie, il nous faut faire l'ascension d'une côte très raide et très longue qui mène au sommet d'un haut plateau boisé. Naturellement, c'est un pur acte d'humanité que de laisser nos chevaux monter allèges, et nous ne nous faisons pas prier pour descendre. Comme je suis le moins agile en pareille circonstance, je ferme la marche et prends mon temps.

Hommes et chevaux ont même disparu derrière les plis et replis du ravin que nous gravissons, quand il me semble entendre des cris perçants venant je ne sais d'où ; puis la côte paraît trembler comme sous une détonation sourde et lointaine. Peu après je me trouve face à face avec mes deux chevaux descendant affolés la rampe escarpée du précipice, le cheval de somme trainant encore son bât tout disloqué qui le fait ruer et se précipiter sur mon cheval de selle tout aussi effrayé que lui. J'essaie de les arrêter, et je réussis presque à me faire fouler aux pieds.

Je monte alors pour voir ce que sont devenus mes sauvages et quelle peut être la cause de cette échauffourée. A droite, je tombe sur un de nos sacs de voyage ; à gauche, ce sont des couvertures ; plus loin, des chaudières sans couvercle, et, bref, tous nos effets éparpillés le long du

chemin. Tout s'explique alors. La raideur de la côte et les efforts que le cheval doit faire pour la gravir lui ont fait glisser le bât avec la charge, laquelle a dû tomber de côté, ce qui l'a effrayé, et ses ruades pour s'en débarrasser ont elles-mêmes épouvanté mon cheval de selle.

Un de mes compagnons part à la recherche des fugitifs pendant que je veille sur nos effets. Une heure s'écoule, puis deux ; puis enfin je le vois revenir avec le cheval cause de l'accident et un autre que je ne connais pas.

— Mais où est mon cheval ? demandé-je.

— Il est là au pied de la côte, tremblant comme une feuille et sans pouvoir faire un pas, me dit-il.

— Et ce cheval ?

— J'ai dû l'aller chercher au Fort Georges.

Pensez-y-donc : le meilleur cheval du pays, auquel son maître tient comme à la prunelle de ses yeux, abandonné ainsi ignominieusement dans le bois faute de pouvoir avancer ! Et son maître qui m'a tant recommandé d'en avoir soin !

On ne le revit jamais plus ; mais quelques mois après on retrouva ses os qui gardaient encore la marque des dents de l'ours qui l'avait dévoré.

Disons-le à la louange de Simon du Fort Georges : non seulement ce sauvage ne m'a jamais demandé de lui payer son cheval, mort si misérablement à mon service, mais il ne m'en a pas même parlé une seule fois depuis. Donner au prêtre c'est prêter à Dieu. Evidemment ce chrétien généreux attend sa récompense d'ailleurs que de la terre.

Une fois sur le point culminant du plateau, nous avons ce qu'on appelle dans le pays le « chemin du Fort Georges », ce qui est synonyme de casse-cou ou à peu près. Puis, à neuf ou dix milles de là, nous sommes arrêtés par un cours d'eau — la Rivière Boueuse — que nos chevaux devront traverser à la nage.

— Mais nous, comment ferons-nous, puisque le canot se trouve de l'autre côté de la rivière ?

Un de mes gens nous tire vite d'embarras. Il se met à la nage et va chercher le canot. Ce n'est pas plus difficile que cela.

A cause de notre mésaventure du matin, nous ne pûmes aller loin ce jour-là, et fûmes obligés de camper dans une prairie émaillée de fleurs et arrosée par un ruisseau aux eaux limpides.

Malgré cela, le lendemain matin, à notre réveil, nous fûmes surpris de ne voir aucun cheval.

— Ils doivent être à se reposer en arrière de ces touffes de saules, me dit un de mes compagnons auquel je fis part de mes appréhensions.

— Il est plus sûr d'aller voir immédiatement, lui dis-je.

Mon homme partit aussitôt, même avant sa prière du matin, et ne revint que quatre heures plus tard. Les chevaux étaient tout simplement en voie de retourner au Fort Georges, et il lui avait fallu courir tout ce temps pour les rattraper et nous les ramener.

C'est là un accident auquel doit s'attendre tout voyageur qui n'a pas soin d'entraver ou d'attacher ses chevaux. Or, pour peu qu'on veuille les conserver en bon état, ce sont là des mesures auxquelles on ne se résout qu'à la dernière extrémité, vu que, entravés ou attachés, ils ne peuvent manger suffisamment et ne tardent pas à dépérir, surtout si le voyage doit durer quelque peu.

Notre second campement fut à Hokwæz-Thitzli, rivière poissonneuse qui décharge les eaux d'un lac sur lequel le huard fait en ce moment entendre ses cris plaintifs, et qui, par conséquent, ne peut être loin.

Là, un nouveau danger nous menace. De gros nuages noirs vont et viennent au-dessus de nos têtes et présagent un violent orage. Or nous n'avons ni tente, ni abri d'aucune sorte. Que faire ? Naturellement nous ne pouvons camper

dans la petite clairière qui borde la rivière. Force nous est donc de chercher un abri sous un sapin plus ou moins touffu.

Des réminiscences de classe de physique me reviennent alors à la mémoire.

— Un abri sous un arbre élané n'est pas ce qu'il y a de plus sûr en temps d'orage, pensé-je. Mais, encore une fois, comment faire autrement ?

Nous voilà donc blottis sous notre sapin. A la mince protection qu'il offre à quatre personnes et à leurs effets, nous avons ajouté celle d'une espèce de tente formée par nos couvertures les moins indispensables, et nous cherchons à nous endormir.

Mais voilà qu'une pluie diluvienne s'ajoute à la bourrasque ; puis, des détonations à faire frémir un mort viennent troubler notre repos. Le tonnerre se rapproche de plus en plus ; la pluie tombe à torrents et nous force à déguerpir, car nos couvertures sont sur le point de nager dans l'eau. En même temps, la foudre sillonne la noirceur de la nuit, et, pour ajouter à l'horreur de la situation, nous la voyons tomber non loin de notre gîte.

— Et les sauvages, dites-vous, ils doivent mourir de frayeur ?

Pas le moins du monde : les sauvages n'ont pas peur du tonnerre. Ils sont comme un enfant qui ne craint pas le feu, parce qu'il n'en connaît pas la nature.

La plupart des Peaux-Rouges ont les mêmes notions sur le tonnerre. Ils s'imaginent que c'est un oiseau gigantesque dont les clignements d'œil produisent les éclairs, tandis que les détonations résultent de ses battements d'ailes. La population indigène est si clairsemée qu'elle n'a point l'expérience de ces terribles effets de la foudre qui ne sont que trop fréquents dans les contrées populeuses.

Que le lecteur ne s'imagine pas que je charge à dessein le tableau des difficultés de nos voyages si je l'amène encore

devant une rivière profonde, sans pont et par conséquent infranchissable. Elle se trouve là tous les ans, et tous les ans je dois l'éviter pour passer en radeau le lac d'où elle sort.

Cette fois, l'eau est un peu moins haute que d'habitude à pareille époque : aussi mes compagnons se font-ils un plaisir de s'y plonger jusqu'au cou, ou peu s'en faut, et de conduire à la main les troncs d'arbres reliés ensemble sur lesquels je me suis cramponné.

Après avoir passé par Stony-Creek, nous arrivons enfin à Natléh. J'y donne à nouveau les exercices de l'hiver dernier ; j'ajoute en plus des leçons de lecture avec les nouveaux caractères.

En outre, nous avons la bénédiction solennelle d'un chemin de croix destiné à venir en aide aux âmes de nos bons Indiens. Aucune de nos missions à Natléh n'est complète sans un chemin de la croix que nous avons soin de faire avec le plus de solennité possible. Les moins fervents s'y sentent le cœur remué, et, tandis qu'il faut parfois exciter les paresseux à assister à certains autres exercices de la retraite, il nous faudrait plutôt chercher à éloigner de celui-là les enfants et les invalides qui encombrant l'église. Depuis onze ans que ce chemin de croix est érigé, leur zèle à contempler en esprit la douloureuse Passion de Notre-Seigneur ne s'est pas démenti un instant.

Après avoir engagé publiquement un certain nombre de sauvages, jugés plus avancés que les autres dans les voies spirituelles, à se préparer à la première communion en travaillant à leur sanctification personnelle et en donnant le bon exemple à leurs frères que je constitue en quelque sorte leurs gardiens, je clôture la retraite, comme d'habitude, par les confessions, et je reprends le chemin du lac Stuart.

Ici rien autre à signaler que quelques ruisseaux enflés par la fonte des neiges qui nous barrent momentanément le passage.

Vers la mi-juin j'étais enfin de retour à la Mission et me préparais à un nouveau voyage.

Du Fort Georges à Stony-Creek, on compte à peu près 90 milles ; de cette dernière place à Natléh la distance est de 25 milles, tandis que de Natléh à la Mission il n'y a pas moins de 40 milles, ce qui fait un total de 155 milles du Fort Georges à la Mission.

Quand je parle de milles, ici, je compte à l'anglaise ; naturellement mes compagnons de voyage n'entendent rien à ce calcul. L'enfant des bois, inutile de le remarquer, ne possède généralement aucun moyen artificiel pour mesurer les distances pas plus que pour évaluer le temps écoulé. Mais Dame Nature lui fournit gratuitement un étalon de mesure rarement en défaut : c'est le soleil dont le cours lui est familier à quelque distance qu'il ait pu s'éloigner des sentiers battus. La longueur des voyages est déterminée d'après le nombre des campements, et les distances plus courtes par la position du soleil au firmament. Le soleil lui sert aussi de montre pendant le jour, et il est rare que l'Indien se trompe sur l'heure qu'il indique.

Lorsque l'astre du jour s'est enfui derrière les pins qui garnissent la crête de ses collines ou les neiges éclatantes de blancheur des montagnes pour éclairer des mondes inconnus, c'est encore en haut que regarde le Peau-Rouge pour apprendre combien de temps il sera privé de ses rayons bienfaisants. La Grande-Ourse devient alors pour lui les aiguilles d'une horloge providentielle, et la distance qu'elle a parcourue autour de son axe, l'étoile polaire, sur le cadran que nous appelons le firmament lui est on ne peut plus facile à apprécier.

CHAPITRE VII

SOMMAIRE. — Les Sékanais. — Au physique. — Au moral. — Nomades. — Chasse au castor. — Chasse au caribou. — Le mariage sékanais. — Le mariage des Porteurs. — Divorce. — Flèches. — Armes défensives. — En route pour le lac La Truite. — Les moustiques. — Sort de deux Iroquois. — Au lac La Truite. — Dévorés par l'ours gris. — Luttes avec l'ours noir. — En face de l'ours gris. — Presque borgne.

I

J'étais à peine de retour à N.-D. de Bonne-Espérance, qu'il me fallut reprendre le chemin de la forêt. Cette fois ma visite fut pour les Sékanais. Avant de narrer quelques-unes des péripéties de ce nouveau voyage, quelques détails sur cette tribu ne seront pas hors de place.

Les Sékanais — plus correctement *Tsé'kéhne*, habitants des Rochers, c'est-à-dire des Montagnes Rocheuses — appartiennent, comme les Tsilkohtines et les Porteurs, à la grande famille dénée ; mais leur dialecte, leurs mœurs et coutumes, aussi bien que leurs traits physiologiques, en font une tribu distincte.

Au physique, ils sont sveltes et osseux et d'une taille plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne ; ils ont le front étroit, les joues creuses, les pommettes proéminentes et des yeux très petits enfoncés dans leur orbite. La lèvre inférieure est, chez eux, quelque peu pendante, et l'une et l'autre sont généralement très minces, tandis qu'ils ont le menton petit et retroussé en avant. Sur dix hommes qui sont déjà pères de famille, cinq au moins vous paraîtront à peine dignes du nom d'adolescents.

Au moral, ils sont naïfs, honnêtes et superstitieux. Parmi

eux, un traiteur de fourrures pourra quelquefois aller tendre ou visiter ses pièges et ses collets, laissant son magasin ouvert sans craindre le moins du monde pour ses marchandises. Entre temps, un chasseur indigène viendra peut-être s'approvisionner de ce dont il aura besoin à même le stock du traiteur absent ; mais il ne manquera jamais ou bien d'en avertir le propriétaire à son retour, ou bien d'y laisser un équivalent exact en pelleteries.

J'ai dit qu'ils étaient superstitieux. En effet, le chaman ou jongleur-médecin a encore beaucoup d'empire sur eux, tandis que les Porteurs du district en sont, pour la plupart, arrivés à en rire.

En outre, il n'est pas rare d'apprendre que quelque chasseur sékanais qui aura été favorisé d'un rêve s'est proclamé prophète, qu'il débite avec l'assurance d'un charlatan les visions qu'il a eues et qu'il donne, sans craindre la contradiction, les détails les plus désopilants sur les royaumes d'outre-tombe qu'il a visités dans leurs coins et recoins. Jusque-là, ses dires, si ridicules qu'ils soient, sont assez inoffensifs ; mais il va souvent plus loin. Prenant au sérieux son rôle de prophète, il annonce parfois quelque calamité imminente, dont l'éloignement dépend de telle ou telle condition plus ou moins curieuse. Ces fausses prédictions sèment la frayeur et l'inquiétude dans la tribu, et ont parfois des conséquences encore plus déplorables.

Le Sékanais est un nomade invétéré. Impossible de l'amener à se fixer quelque part et à bâtir une demeure. Il est si mal à son aise dans une maison ou une cabane ! S'il lui arrive de visiter ses amis au lac Stuart ou ailleurs, il ne peut résider chez eux ; il lui faut sa loge conique en peau de caribou en été, ou sa hutte de branchage en hiver. Là, du moins, il peut respirer.

Il faut dire aussi que cette vie de vagabondage lui est imposée autant par la conformation de son pays natal et une nécessité absolue que par ses goûts personnels. Le saumon,

on le sait, ne remonte que les fleuves et rivières qui affluent dans l'Océan Pacifique. Or tous les cours d'eau qui arrosent le territoire des Sékanais ont leur débouché médiat ou immédiat à l'est des Montagnes Rocheuses. Le saumon faisant défaut et le poisson d'autres espèces étant presque aussi rare, le Sékanais doit, pour vivre, se rejeter sur la viande des fauves qu'il tue à la chasse. Cette dépendance l'oblige d'errer çà et là sur les montagnes, à travers la forêt, et généralement, là où il a le plus de chance de rencontrer l'original ou le caribou.

Comme diversion à la venaison, il a un aliment aussi goûté des autres Indiens dans le '*kænnih* ou couche de sève du pin nain (*P. contorta*). Pour l'obtenir, il enlève l'écorce de l'arbre avec une corne ou une branche de corne de caribou, puis il racle le cambium ou sève en minces rubans qu'il mange frais et sur place. Exposée à la chaleur, cette substance garde assez longtemps sa fraîcheur première. Bien que conservant toujours un goût de gomme prononcé, peut-être à cause de cette saveur, on la considère comme très saine.



Fig. 17. — Racloir à sève.

Le territoire des Sékanais s'étend à l'est et au nord de celui des Porteurs, et comprend les versants est et ouest des Montagnes Rocheuses avec les forêts adjacentes jusqu'au delà du 57° degré de latitude nord.

L'organisation sociale des Sékanais diffère en tous points de celle des Porteurs. On pourrait presque la dire nulle et remplacée par une sorte d'anarchie. Chez eux, point de notables héréditaires avec terres de chasse en propre : les pères de famille sont les chefs naturels de bande et, du reste,

leur titre est plutôt honoraire qu'effectif. D'un autre côté, encore que des groupes de familles alliées chassent ordinairement dans les mêmes montagnes, sur les bords des mêmes rivières ou des mêmes lacs que leurs ancêtres, ils ne se regardent pourtant pas comme propriétaires exclusifs de ces terres et ne contesteront à personne le droit de chasser avec eux ou sans eux, ou de tendre des pièges au gibier dans les mêmes endroits.

Le cas est bien différent chez les Porteurs, lesquels sont très jaloux de leurs titres et des droits ou privilèges qu'ils comportent et ne chasseront jamais sur la terre d'autrui sans s'exposer à avoir à payer cher leur audace.

Les clans sont aussi inconnus chez les Sékanais ; aussi les Porteurs ont-ils peine à regarder ceux-ci comme leurs semblables.

II

Les Sékanais reçoivent de nos Porteurs le nom de *L'ta-tenne* ou habitants des dignes de castor, ce qui donnerait à entendre, bien à tort, que la chasse au castor les occupe davantage que leurs voisins du sud-ouest. Porteurs et Sékanais poursuivent cet animal avec la même ardeur, sa fourrure étant aussi précieuse aux uns qu'aux autres. De fait, les deux tribus font au rongeur une guerre si incessante qu'il ne tardera pas à disparaître complètement.

C'est en hiver et dans les premiers jours du printemps que cette chasse se fait sur une plus grande échelle. Une fois la retraite du castor trouvée, il faut, pour en assurer la capture, découvrir la route qu'il s'est tracée sous la glace. Car il suit, paraît-il, des sentiers parfaitement tracés, soit qu'il quitte à la nage ses quartiers d'hiver, soit qu'il y retourne. Avec des cornes de caribou, les chasseurs sondent la glace. L'oreille exercée du Peau-Rouge découvre vite, au son, la route habituelle suivie par le rongeur.

On creuse aussitôt sur ce passage, un trou qui recevra

les filets. A ces filets, qui sont en lanières de peau de caribou, s'attache une baguette surnaigeant et garnie de clochettes. Le chasseur alors — ne devrais-je pas plutôt dire le pêcheur ? — s'en va démolir la loge du castor pour l'en chasser. Si l'animal ne s'y trouve point, on le cherche tout auprès, dans son magasin de provisions. Lorsque les ondulations de l'eau trahissent sa présence, on l'en déloge pour le pousser vers les filets tendus. Si le castor, plus agile, devance le chasseur, les efforts qu'il fera pour se dégager agiteront les clochettes ; le chasseur averti se hâtera d'accourir et s'emparera du captif avant que celui-ci ait pu se débarrasser des liens qui l'emprisonnent.

Lorsque, avec le printemps, sont venus les beaux jours, à part quelques rares coups de feu tirés à l'occasion, la chasse au castor se fait au piège ou au harpon. Ces pièges sont maintenant d'acier et de fabrication européenne. Quant au harpon, il est en os et barbelé ; le plus souvent on l'attache à un assez long manche, et on le lance de loin pour lui donner plus de force avec plus d'élan.



Fig. 18. — Harpon à castor.

Les Dénés, Porteurs et Sékanais, capturent le gibier plus nomade, lynx, martre, pécan, etc. au moyen de pièges de bois construits sur place et tendus sur les chemins les plus fréquentés par ces animaux. Le gibier plus considérable, ours, orignal ou caribou, est traqué avec l'aide de bons chiens, souvent toute une journée avant de pouvoir être abattu.

Grâce à la situation topographique de leur pays, les Sékanais peuvent faire la chasse au caribou avec des résultats plus satisfaisants. Dans les défilés, dans les gorges des montagnes que traversent les troupeaux de caribous,

ces Indiens placent sur une ligne une quarantaine de collets attachés à autant de pieux. Deux jeunes gens surveillent chaque extrémité de la ligne, tandis que la bande des chasseurs manœuvre dans le but de pousser le gibier dans la ligne des lacets. Des cris bruyants, des coups de feu multipliés effraient les animaux surpris. Affolés, ils se jettent ensemble à travers les lacets qui se resserrent aussitôt autour de leur cou. Le cerf, momentanément captif, bondit avec les pieux qui retenaient les collets ; ceux-ci, s'embarassant dans les arbres tombés par terre ou qui se dressent sur le chemin, retiennent subitement l'animal en fuite et finissent par l'étrangler.

III

Les Sékanais non chrétiens n'ont rien de plus simple ni de plus expéditif que la cérémonie du mariage. Quand un jeune chasseur a fait son choix, il demande simplement et sans préambule à l'enfant de la forêt :

— Veux-tu me porter mes lacets à castor ?

Si la jeune fille ne veut pas unir son sort à son interlocuteur, elle se contente de répondre :

— Non ; les femmes ne manquent pas : demande à une autre.

Si, au contraire, l'offre lui plait, elle répond de suite, et sans aucune rougeur de commande :

— Peut-être ; demande à ma mère.

Le jeune homme n'a pas à faire cette démarche ; sa fiancée — car cette réponse lui donne droit à ce nom — a hâte d'en instruire sa mère. Alors, sur l'avis de celle-ci, la jeune fille élève une hutte de branchage auprès de son ancienne demeure, car un Sékanais n'habitera jamais sous le même toit que ses enfants mariés. Le soir, en entrant, le fiancé lui passe les lacets à castor. Sans plus de cérémonie, le couple est désormais mari et femme.

Les préliminaires du mariage n'étaient autrefois guère plus compliqués chez les Porteurs que chez les Sékanais ; ils coûtaient seulement davantage et duraient plus longtemps. L'étiquette, chez les premiers, voulait que la jeune fille n'eût rien à dire ni pour ni contre l'union projetée. Seulement lorsqu'un jeune homme avait choisi sa femme — qui devait être de clan différent du sien — sans échanger un mot avec elle, il s'installait simplement chez son futur beau-père, se mettait à son service, et ne manquait pas de lui offrir, à lui et aux autres parents de la jeune fille, tout ce qu'il pouvait gagner à la chasse ou autrement. En d'autres termes, il payait d'avance sa fiancée.

Une année ou deux se passaient ainsi. Après avoir fait la cour... aux parents de sa future, quand il estimait qu'un oui bien mérité allait enfin récompenser sa persévérance, le jeune homme demandait la main de la jeune personne par l'intermédiaire de quelque ami obligeant.

La proposition bien accueillie, c'était le mariage contracté. En cas de refus, le prétendant éconduit recevait, en compensation des dons qu'il avait faits, un équivalent en espèces.

En cas de mariage, il n'y avait jamais intention de s'engager à tout jamais. Aussi le divorce avait-il lieu sans beaucoup de difficulté, surtout chez les Sékanais. Alors le ci-devant mari reprenait les dons qu'il avait faits à sa prétendue femme, et, chacun de son côté, les deux conjoints allaient chercher fortune ailleurs.

Si des enfants étaient venus cimenter l'union, le divorce était plus difficile, mais nullement impossible. Le père s'emparait alors de la géniture ; car, parmi les sauvages, tout aussi bien que parmi beaucoup de leurs frères civilisés, la force prime le droit et comme ils sont très attachés à leurs enfants, le mari préférait les confier pour un temps aux soins étrangers plutôt que de les voir entre les mains de leur propre mère maintenant divorcée.

Outre la polygamie, qui était commune aux Porteurs et aux Sékanais, ces derniers pratiquaient aussi la polyandrie.

IV

Au point de vue social et sous le rapport matériel, les Sékanais sont aujourd'hui bien en dessous des Porteurs. Eloignés des postes civilisés et n'ayant jamais aucun commerce avec eux, ils sont restés plus simples et plus primitifs. Par exemple, pour le gibier d'importance secondaire, comme les lièvres et les perdrix ou poules sauvages, ils se servent encore de l'arc et d'une espèce de flèche à tête de bois émoussée. Ceci m'amène à parler des armes offensives et défensives autrefois en usage parmi nos Dénés, Porteurs et Sékanais.

Ces derniers, qui sont aujourd'hui si arriérés comparés aux Porteurs, leur étaient jadis tellement supérieurs au point de vue industriel et artistique que les Porteurs leur devaient plusieurs espèces d'armes ou instruments de travail.

Relativement à la matière qui entrait dans leur composition, les flèches de nos Indiens étaient de trois sortes : les unes étaient en bois, d'autres en os et le plus grand nombre en silex ou en pierre augite-porphyrite.

Nous avons déjà mentionné la flèche à tête de bois destinée à la chasse aux lièvres ; il faut y ajouter la flèche de jeu, toute en bois d'amélanchier, et garnie seulement de deux plumes au lieu de trois comme étaient toutes les autres.

Les flèches à tête en os ordinaire étaient fabriquées avec les dents de devant du castor réduites par le frottement à la forme voulue. Ces flèches étaient réputées les plus sûres. Deux autres espèces, bien qu'en usage chez les Porteurs, n'en étaient pas moins d'origine sékanaïse. C'est la corne de caribou qui fournissait la pointe de chacun de ces traits. Le premier — *skra-tchæn-kwæł*, flèche coupée en

travers — ressemblait à une énorme alène de cordonnier et n'avait pas moins de six pouces de long. L'extrémité la plus large était creusée de manière à recevoir un manche de bois semblable à la tige d'une flèche ordinaire, au moyen duquel le trait pointu était repoussé par la corde de l'arc. Ce projectile une fois lancé se détachait lui-même du manche ; il était mortel et on n'en faisait usage que contre un ennemi, en temps de guerre, ou à la chasse pour abattre

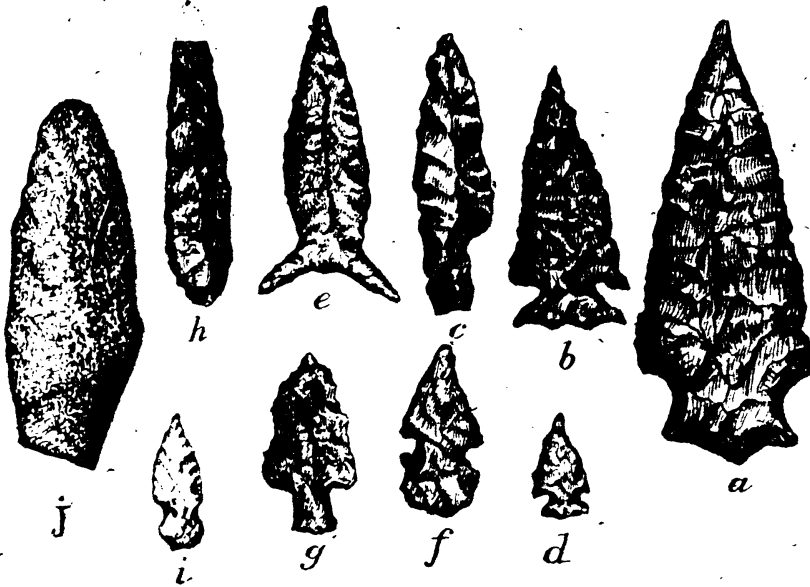


Fig. 19. — Pointes de flèches en pierre.

le plus gros gibier. Le gibier moindre était tué ou bien avec la flèche à grosse tête de bois, ou bien à l'aide d'une flèche à triple arête d'os curieusement travaillée.

Les flèches en pierre ou en silex étaient de dimensions, de forme et de matière différentes. Certaines étaient en obsidienne, et c'étaient les plus estimées ; d'autres pointes étaient en quartzite, et elles n'avaient jamais le fini des précédentes.

Les arcs de guerre des Sékanais étaient de bois d'érable

des montagnes (*Acer glabrum*, Touv.). Ils n'avaient pas moins de cinq pieds et demi de long et étaient recouverts de bandes de nerfs de caribou pour leur donner plus de force. Une autre espèce d'arc, destinée uniquement à la

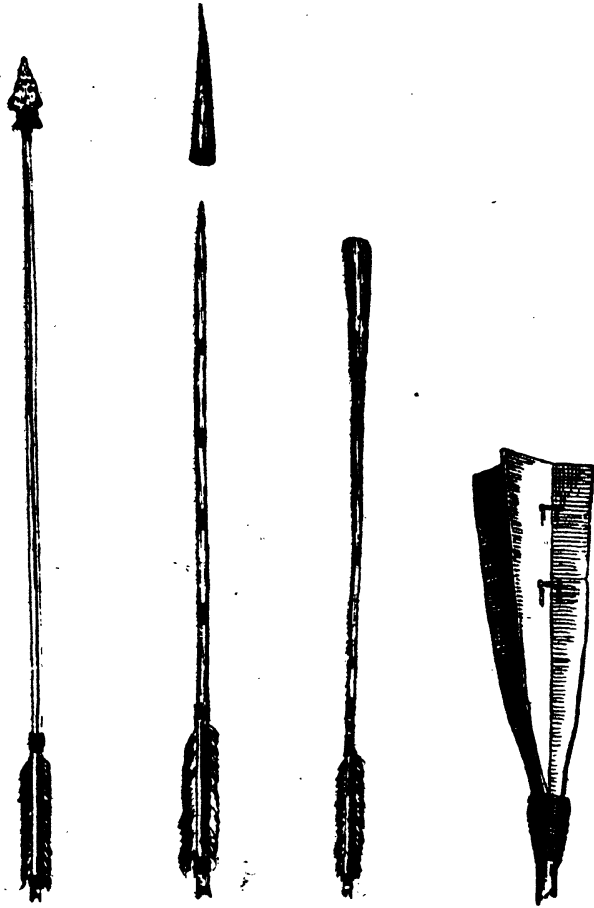


Fig. 20. — Différentes espèces de flèches.

chasse — celle dont ils se servent encore — est de saule et n'a pas l'enveloppe en nerfs collés de la première.

L'arc des Porteurs n'avait jamais beaucoup plus de quatre pieds de long et était en bois de genévrier (*Juniper occidentalis*).

Une particularité qui, je crois, leur était propre à l'exclusion de toutes les autres tribus, était *althi-la-dinai*, l'équivalent de notre baïonnette. C'était du silex commun taillé en pointe comme le fer de lance et fixé au bout de l'arc. Nos Porteurs s'en servaient comme d'un dard lorsqu'ils se trouvaient trop rapprochés de l'ennemi pour se servir autrement de leur arc.

Ils possédaient en outre la lance régulière, une pointe de silex fixée au bout d'une perche.

Le seul instrument de pierre polie était le *rœl* ou cassette, fait d'un solide granit et de forme oblongue. Il en existait une autre espèce, semblable pour la forme, mais au moins deux fois plus longue et faite avec la corne de caribou.

En fait d'armes défensives, les Dénés avaient deux sortes d'armures et un bouclier. Celui-ci était de forme ovale comme le *clypeus* des Romains ; généralement, on le faisait avec des branches d'amélanchier entrelacées.

En campagne, ils se revêtaient d'une cuirasse faite avec des baguettes desséchées du même bois. Ces baguettes s'arrangeaient parallèlement les unes aux autres, et des lanières de peau de renne les retenaient ensemble en passant aux deux bords et au milieu de la cuirasse. Cette arme défensive était en usage parmi les Indiens du littoral de la mer, et il y a tout lieu de croire qu'elle leur avait été empruntée.

Une armure propre à la nation dénée, c'est la *pesta* (dans laquelle on se met). Cette cuirasse avait la forme d'une tunique sans manches tombant jusqu'aux genoux, de manière à protéger tout le corps, excepté la tête ; je dis tout le corps, parce que dans les grands combats, les Dénés ne se servaient de l'arc qu'en pliant le genou. La *pesta* était en peau de caribou revêtue de plusieurs couches de sable et de petits cailloux coagulés et collés de manière à former un tout qui rendait invulnérables les parties du corps protégées par lui.

Toutes ces armes et armures étaient en usage ici, immédiatement avant, et même un peu après, la découverte du pays par Sir A. Mac-Kenzie, en 1793.

V

Mais il nous tarde de voir par nous-mêmes ce que les Sékanais sont aujourd'hui. Comme les chevaux — qu'ils appellent *litcho* ou gros chiens — ne sont pas encore acclimatés chez eux, nous ne pouvons nous attendre à les voir venir nous chercher. Leur absence a un avantage : nous sommes libres de partir quand nous voudrons. Nous ne pouvons pourtant trop différer, car nous avons donné rendez-vous aux Babines pour le mois prochain. Nous partons donc pour le lac la Truite, en compagnie de trois sauvages de la Mission.

La première journée de marche n'offre rien de bien extraordinaire. Nous franchissons d'abord de petites prairies à l'est du lac Stuart, longeons le lac Porteur, nous enfonçons dans des fourrés de petits pins qui menacent de faire disparaître complètement le sentier, et nous trouvons vers le soir, sur les bords d'un cours d'eau que les cartes appellent la rivière au Saumon, mais qui passe parmi les sauvages pour la rivière au Castor (*Tsa-la-koh*).

Fatigués des fondrières et de l'exercice gymnastique que nous leur avons fait faire toute la journée, nos chevaux s'arrêtent volontiers, et nous campons.

Mais, au lieu de goûter le repos qu'ils ont si bien mérité, ils sont assaillis par des nuées de moustiques qui les mettent hors d'eux-mêmes. Naturellement, ces insectes n'ont pas de préférence pour les animaux : le sang de l'homme leur paraît tout aussi alléchant ; aussi nous ne pouvons fermer l'œil de toute la nuit.

Pour qu'on ne s'imagines pas que j'ai une dent contre les

moustiques, je transcris ici un passage d'une lettre d'un missionnaire jésuite relatif à cette peste.

« Ceux-là seuls qui ont voyagé par le district des forêts en temps de pluie peuvent comprendre le tourment causé par cette peste des pays chauds. Encore si ces suceurs de sang accomplissaient leur métier en silence ! Mais non ; ils nous préviennent par leur bourdonnement, puis ils nous enfoncent leur aiguillon dans la peau, à droite, à gauche ; ils y déposent leur venin, et nous couvrent le cou, la figure, les mains de pustules qui nous causent des démangeaisons à nous donner le délire. On se frotte, on se met en sang, ce qui ne fait qu'empirer la situation. On a beau faire, pas moyen d'échapper à ces ennemis invisibles. Enfin, de guerre lasse on se résigne et l'on offre à Dieu l'insomnie et la souffrance. L'instinct de ces suceurs de sang leur dit que le sang d'un Européen est bien plus riche et plus appétissant que celui des Indiens (1). »

Le lendemain, après avoir passé successivement la rivière Blanche et la rivière Muskeg où un faux pas eût précipité nos chevaux dans des marais où ils seraient infailliblement reslés, nous gagnons la hauteur des terres qui divise le bassin du Pacifique de celui de la mer Arctique. A partir de là, toute eau courante se dirige vers la mer glaciale. Ainsi le ruisseau que voici ne doit pas faire moins de 900 lieues avant de se reposer sous les glaces des Esquimaux. Et dire que la descente totale de tous les cours d'eau qui lui serviront de canal pour aller aboutir là n'est que de 2740 pieds, c'est-à-dire 500 pieds seulement de plus que la pente qu'ont à descendre les eaux du lac Stuart pour aller se jeter à la mer après avoir parcouru une distance qui n'excède pas 200 lieues ! Cette comparaison donnera une idée de la rapidité des rivières de la Colombie Britannique et en particulier du Fraser.

(1) *Précis historiques*, 1890, p. 461.

Je salue en pensée mes frères en religion et leurs missions échelonnées le long des rivières à la Paix et MacKenzie, au pied desquelles quelques gouttes de l'eau que j'ai en ce moment sous les yeux iront probablement passer, et je continue.

Vers midi, un lac aux baies multiples et aux îles verdoyantes frappe nos regards ; c'est le lac la Carpe. Le sentier nous conduit à un détroit qui sépare le lac proprement dit d'une anse aux eaux profondes, et que nous traversons en radeau.

Inutile d'appuyer sur l'état pitoyable des chemins. Un seul détail en dira plus long que toute description : plutôt que de suivre le sentier, on préfère patauger dans les lacs quand il s'en trouve à portée ! C'est ce qui a lieu au lac Long que nous suivons dans l'eau aussi longtemps que possible ; puis nous traversons son débouché, rivière célèbre par la quantité d'excellentes truites qu'elle nourrit. Nous avons eu soin de nous munir d'hameçons : dans un quart d'heure ils nous ont rapporté une douzaine de beaux poissons que nous apprécierons au campement du soir.

Mais que est ce bruit confus qui frappe vos oreilles après que vous avez gravi la colline à l'est de la rivière ? Vous avez beau interroger l'horizon, vous ne voyez partout qu'une immense forêt ravagée par l'incendie. Vos compagnons de voyage vous ont vite renseigné : c'est une chute que fait à votre gauche la rivière que vous venez de traverser. Comme elle est à quelque distance du sentier, il vous faut, pour la voir, vous écarter un peu. Elle n'a pas moins de 130 pieds de profondeur, et vaut bien les quelques pas qu'il vous a fallu faire pour l'aller contempler. C'est un petit Niagara.

Plus loin, nous traversons la rivière aux Iroquois, petit cours d'eau qui va se jeter dans la rivière du lac Long.

Décidément ces aventuriers d'Iroquois n'ont pas eu de

succès dans nos parages. Aussi, que venaient-ils chercher si loin de leur pays ?

— Des pelleteries, cet argent du Peau-Rouge.

Oui, mais ils se trouvaient là en territoire déné, et le Déné ne badine pas quand il se voit frustré par des étrangers de l'héritage que lui ont légué ses ancêtres. Deux Iroquois avaient donc eu l'audace de venir chasser dans le pays où nous nous trouvons, et ils se félicitaient sans doute du succès de leur entreprise, quand la mort vint les surprendre inopinément au milieu de leurs rêves dorés. Son instrument fut un nommé *Tlih* qui les massacra et s'empara des fourrures qu'ils avaient amassées. Certains sauvages répètent encore de nos jours le « chant de victoire » que *Tlih* improvisa après son exploit et qui, comme tous les chants de ce genre chez nos Indiens, est composé des dernières paroles proférées par ses victimes.

Le Peau-Rouge ne voyait rien de honteux dans de pareils assassinats ; pour lui, c'est de la « guerre » tout simplement. Aussi, nos Indiens devenus chrétiens ne peuvent-ils comprendre comment des blancs qui sont baptisés puisent, sans remords de conscience, se résigner à tuer leurs semblables, et quand vous leur dites que des prêtres accompagnent comme chapelains les soldats au service de leur pays, leur étonnement est à son comble. Pour eux, guerre et meurtre sont des termes synonymes. Chez leurs ancêtres ils l'étaient à bon droit.

Le matin du troisième jour de marche, la monotonie exceptionnelle du chemin est agréablement coupée par la vue des Montagnes Rocheuses qui se dressent majestueusement devant nous. Des hauteurs où nous sommes, nous distinguons aussi le lac la Truite et la vallée de son déversoir ; puis nous descendons le long d'un ravin profond, et une heure après nous entendons les coups de fusil qui répondent à notre signal de l'autre côté de cette haie de sa-

pins bordant la rivière du lac Long que nous traversons en arrivant.

Nous sommes chez les Sékanais.

VI

Immédiatement, hommes et femmes sortent de leurs tentes échelonnées le long du lac et viennent vous souhaiter la bienvenue, tout en faisant leurs remarques sur votre physionomie et l'apparence de votre coursier, car le sauvage pense tout haut.

— Enfin tu es venu ! Voilà tant de temps que nous sommes à t'attendre ! Nous avons épuisé nos provisions. Une bande est même déjà partie de peur de mourir de faim !

Tels sont les propos qui saluent votre arrivée. Malheur à vous si vous allez là pour faire bombance ! Comme tel n'est pas notre but, et pour ne pas faire souffrir trop longtemps nos Sékanais, nous nous mettons au travail le soir même de notre arrivée.

Notre interprète est *Zaya*, un Porteur qui s'est établi là après avoir tué un sauvage du lac Stuart qu'il prenait pour un caribou. Depuis l'accident, il n'a pas encore osé paraître à son pays natal, craignant la vengeance des parents de sa victime ; car, d'après l'ancienne loi Porteur, qui verse le sang doit répandre le sien : dent pour dent, œil pour œil. La question de culpabilité est une question tout à fait secondaire.

Ici nous n'avons ni église, ni maison de catéchisme. Il n'y a même aucune espèce de maisons. Tous nos exercices se font donc en plein air, autour de ma tente.

Les Porteurs ont fait aux Sékanais un commencement d'église à laquelle nous travaillons tous les jours. Ces derniers ne veulent pas se laisser surpasser par mes compagnons de voyage en zèle pour la maison de Dieu, et c'est merveille de les voir manier, pour la première fois de

leur vie, la scie et le rabot. Aussi voyez quelle ardeur, que de mouvement ils se donnent et comme ce genre de travail les essouffle ! Qu'un menuisier français n'était-il là pour admirer (?) le résultat de leurs efforts ! Un aveugle eût mieux fait.

Sous le rapport spirituel, mes efforts ne furent pas vains : mes instructions furent bien suivies, et, ce qui est mieux, on les mit *hic et nunc* en pratique. On m'apporta tous les tambours et osselets de jeu qui se trouvaient là et j'en fis un feu de joie.

Ces pauvres gens ont certainement bien raison d'écouter le prêtre : le fil qui les retient à la terre est si mince ! La faim est un de leurs pires ennemis, et elle fait assez souvent des victimes parmi eux. Les bêtes féroces leur enlèvent aussi parfois quelque parent ou ami ; en sorte que, moins encore que le Porteur, le Sékanais qui part pour la chasse n'est jamais sûr de revoir sa loge.

Œzuh, ce petit courtaud au teint foncé qui va et vient appelant le monde à nos exercices, avait jadis un frère avec lequel il partit un jour à la chasse. *Œzuh* était alors mal portant, et la course au milieu des rugosités de la montagne l'eut bien vite épuisé.

— Je n'en puis plus ; reposons-nous un peu, dit-il à son frère.

Et tous les deux de s'asseoir sur la terre nue.

Quelques instants s'étaient écoulés quand le plus jeune des deux remarqua à une faible distance un énorme ours gris.

— Il faut que je le tue, fit-il en se levant.

Œzuh eut beau essayer de l'en dissuader, le conjurant de ne pas écouter sa témérité ; le jeune homme ne voulut rien entendre. Il descendit vers le monstre et lui envoya la charge de son fusil.

Mais qu'est-ce qu'un coup de fusil pour l'ours gris, le lion de nos montagnes, la terreur des rares touristes qui

se sont fourvoyés sur sa piste ? L'animal se précipita sur l'imprudent, le saisit par le cou, par le ventre, et en fit une masse informe, et cela en présence de son frère impuissant à lui porter secours. Le lendemain, on le trouva à quelques pas de là, masse de chairs meurtries et ensanglantées, et les entrailles éparpillées sur le sol.

Même depuis ma première visite aux Sékanais, un enfant d'une douzaine d'années a eu le même sort : dévoré par un ours gris.

Au lecteur peu au courant de la faune américaine, je dois faire remarquer que l'ours gris (*Ursus horribilis*) est un tout autre animal que l'ours noir (*U. americanus*) : beaucoup plus gros, de forme et d'instincts différents, d'une force étonnante et d'une férocité à l'avenant. Nos Dénés, qui sont par nature si lâches en présence de l'homme, sont si courageux face à face avec les bêtes féroces que, bien qu'on ait des exemples d'Indiens dévorés par l'ours noir, celui-là ne passerait pas chez eux pour un homme qui aurait peur de cet animal. Nombre de sauvages encore vivants ont eu de ces rencontres où il leur a fallu lutter corps à corps avec l'ours noir et s'en sont tirés, sinon sans effusion de leur sang, du moins avec la vie sauve.

VII

Demandez plutôt à *Sailawe* du lac Stuart. Longeant un jour, seul et dans un petit canot, le lac Babine, il aperçut, non loin du rivage, un ours de cette espèce, le tira et, croyant l'avoir blessé à mort, courut après laissant son fusil dans le canot. Imprudent qu'il était ! L'expérience de ses compatriotes aurait dû lui apprendre que l'ours noir est traître et va généralement se cacher pour attendre au passage le chasseur qui n'a fait que le blesser.

Ce fut le cas de mon homme. Il n'avait pas plus tôt gravi la petite côte au sommet de laquelle il croyait trouver sa

proie étendue sans vie, que celle-ci lui sauta à la gorge et en aurait vite eu raison si le chasseur n'avait eu la présence d'esprit de lui saisir les oreilles, ce que tout sauvage fait en pareille circonstance, pour lui tenir la gueule à distance et par là l'empêcher de le mettre en pièces.

Les voilà donc tous les deux luttant corps à corps, tantôt debout comme deux gladiateurs, le plus souvent se roulant et se culbutant par terre, Sailawe ne lâchant jamais les oreilles du monstre qui, de son côté, lui laboure les épaules et les bras de ses terribles griffes.

Combien de temps dura le combat, c'est ce qu'on ne saurait dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que le chasseur en sortit affreusement meurtri. Il commençait, dit-il, à perdre haleine et l'ours allait avoir le dessus, quand mon homme s'avisait de lâcher l'animal pendant qu'ils étaient tous les deux à terre, et lui envoya un vigoureux coup de pied qui le fit dégringoler en bas de la butte, tandis que lui-même s'enfuyait vers son canot et poussait au large. Une fois là, il ne songea point à retourner venger avec son fusil les blessures qu'il avait reçues : il en avait assez.

Peut-être avait-il appris de son père à se battre avec l'ours. Celui-ci descendait la rivière Stuart en compagnie de trois autres sauvages quand un ours fut signalé, tiré, et pareillement blessé. L'animal, se conformant à ses instincts, alla se cacher là où il prévoyait qu'on le poursuivrait. Deux sauvages de la bande fouillèrent la forêt un peu en amont de leur place de débarquement, tandis que *Atzoul*, le père de Sailawe, partit dans une direction opposée.

Après de vains efforts pour trouver l'animal, les deux Indiens revinrent au canot croyant y trouver leur compagnon, mais celui-ci n'y était point. Après l'avoir attendu un certain temps, craignant un accident, ils se mirent à sa recherche.

Ils avaient fait près d'un quart de mille quand ils aperçurent au loin *Atzoul* debout et immobile.

— Approchez doucement et ne craignez rien, leur cria-t-il ; je le tiens par les oreilles ! *Teneo lupum auribus* !

En effet, l'ours était là debout et face à face avec l'Indien qui l'empêchait de manœuvrer autrement qu'avec ses griffes. Approchant près du groupe, ils tirèrent l'animal à bout portant.

Je connais d'autres sauvages qui portent encore les marques des blessures qu'ils ont reçues en pareilles rencontres. Que dis-je ? un de mes meilleurs amis, Denys, sauvage dont la véracité ne saurait être révoquée en doute, a même tenu tête au farouche ours gris !

De concert avec un autre chasseur, il suivait sur la montagne la piste d'un caribou.

— Va à droite : moi je prendrai à gauche et ainsi nous le surprendrons entre deux feux, lui avait dit son compagnon.

Denys s'en allait donc seul et sans se défier de rien quand il tomba sur le caribou, le tira et le manqua. Il allait recharger son arme et venait d'entrer dans une clairière au sommet de la montagne quand il vit, avec horreur, un ours gris déboucher d'un point opposé de la forêt et se diriger vers lui au travers de la petite prairie naturelle.

Que faire ? Reculer ? C'était une mort certaine. Avancer ? Il n'aurait pas le temps de charger son fusil, et d'ailleurs qui serait assez téméraire pour attaquer l'ours gris avec un fusil à un coup ? Crier au secours ? Son compagnon était trop loin et ne pourrait l'entendre.

Il se rappela alors qu'en pareille circonstance le point essentiel est de ne pas trahir la moindre peur. Il se tourna donc bravement vers le monstre qui avançait toujours, et l'attendit de pied ferme. Le souvenir de sa femme et de ses petits enfants se présenta soudain à sa pensée : il leur donna quelques secondes de regret et, mentalement, leur dit adieu.

Cependant le fauve n'était plus qu'à quelques pas. Tout

étonné de se voir ainsi regardé fixement par un être qui semblait le braver, il s'arrêta net, et s'assit en face de Denys. Celui-ci ne le quitta pas un instant des yeux, et, comme il le racontait ensuite, il n'éprouva aucun sentiment de peur.

— J'avais fait le sacrifice de ma vie, dit-il ; j'attendais seulement mon bourreau.

Cependant les instants succédaient aux instants ; l'ours ne bougeait pas et semblait fasciné par le regard de l'homme. Cinq minutes ou un quart d'heure, qui peut le dire ? se passèrent ainsi en contemplation mutuelle, quand soudain le monstre leva les oreilles, écouta avec attention, se détourna, puis aperçut un second adversaire déboucher de la forêt.

C'était le compagnon de Denys qui était désormais sauvé. Dès que l'ours eut vu le nouveau venu debout sur la lisière du bois, il s'en retourna lentement par où il était venu. Ni l'un ni l'autre des chasseurs ne songea à le poursuivre, et jusqu'à ce jour mon Denys passe pour être sorcier.

VIII

Ces anecdotes m'ont entraîné loin. Je reviens au lac la Truite et à mes Sékanais.

Durant cette première retraite, je fis une dizaine de baptêmes, bénis six mariages et entendis la confession de quelques personnes — la plupart jeunes gens et jeunes filles — qui étaient baptisées.

Puis, comme la famine menaçait sauvages et missionnaire, je repris le chemin du lac Stuart.

Cette fois, je ne sais quel accident arriva à mon cheval, superbe animal auquel je tenais beaucoup ; mais le soir de notre premier campement, je constatai qu'il était borgne.

Peu ne s'en fallut que son maître n'eût le même sort. Le

lendemain, comme je marchais en tête de la caravane, je fis lever une perdrix qui alla se percher à quelque distance. Nous n'avions d'autre arme à feu qu'un vieux revolver d'énorme calibre que portait un de mes compagnons.

— Vite ! vite ! passe-moi ton *petit fusil*, lui dis-je ; elle va s'envoler.

J'avais déjà été la veille désappointé en voyant s'enfuir une poule que je m'apprêtais à tirer et je voulais au moins avoir la satisfaction d'essayer d'abattre celle-là. Joseph me passa alors son revolver, et moi, ne pensant qu'à l'inquiétude manifestée par le gibier, j'oubliai que j'avais en mains, non pas une carabine avec crosse à épauler, mais un pistolet sans aucun obstacle au recul de l'arme. Je visai de mon mieux, et pan !...

Une bombe m'était-elle éclatée dans la tête ? J'entendais comme des roulements de tonnerre ; les oreilles me tintaient comme si quelque géant m'eût souffleté sur les deux joues. Qu'était-ce bien ?

Mes compagnons s'étaient approchés de moi ; je voyais leurs lèvres remuer et leurs yeux m'interroger, mais je n'entendais pas un traître mot. En même temps, je portai la main à la figure. Comment ? du sang ! Je compris alors : le chien du revolver, dans le mouvement de recul propre à une arme de ce calibre, m'avait dardé l'os immédiatement en dessous de l'œil. Deux millimètres plus haut, et j'étais borgne pour la vie ! *Gratias agamus Domino Deo nostro.*

Je payai assez cher ma perdrix pour que je me donne ici la satisfaction d'ajouter que ma balle lui coupa le cou net.

Le lendemain, j'étais de retour à la Mission, tout prêt à partir pour le lac Babine.

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE. — Le labret. — Les Babines. — Les banquets de cérémonie. — Proclamé *tæneza*. — Intronisé. — Masques et danses. — En quoi ces fêtes sont répréhensibles. — Le chamanisme babine. — Incantations des jongleurs. — Distribution de la lumière, du feu et de l'eau. — Premier voyage chez les Babines. — Première mission. — Le français du pays. — Les petits festins prohibés. — Comment la nouvelle en est reçue. — Désobéissance. — Sa peine.

I

Les Babines doivent leur nom distinctif à une pratique, maintenant tombée en désuétude et empruntée aux aborigènes du littoral de la mer, d'après laquelle toute femme qui désirait jouir de tant soit peu de considération dans la tribu devait porter un labret à la lèvre inférieure.

Par labret on entend une pièce de bois, généralement d'érable des montagnes (*Acer glabrum*), quelquefois d'os, de forme ovale, qui avait parfois un maximum d'un pouce et quart dans sa plus grande longueur, passée au travers de la lèvre inférieure qu'elle rendait pendante en l'éloignant des dents de toute la largeur de la rondelle. Cette monstruosité passait pour un ornement, et ses dimensions déterminaient d'ordinaire le degré de beauté que s'attribuait la personne ainsi défigurée.

Son imposition était l'occasion de réjouissances publiques. La jeune fille recevait le labret quand elle arrivait à l'âge de puberté, d'abord sous la forme d'une mince cheville d'os ou de bois dur, laquelle était changée graduellement jusqu'à ce qu'elle atteignit au moins un pouce de diamètre. L'extravagance sous ce rapport était poussée si

loin que le bord de la lèvre cédait quelquefois sous la tension de la rondelle, et, en se déchirant, donnait à la physiologie l'air le plus bideux qu'il soit possible d'imaginer.

Par Babines j'entends non seulement les sauvages du lac Babine, mais encore ceux qui sont établis sur la rivière Buckley, au Rocher-Déboulé et en amont. Ces derniers s'appellent eux-mêmes *Hwotsu'tinni*, et sont connus des blancs sous le nom d'Akwilguettes que leur donnent leurs voisins hétérogènes, les Kitiksons ; mais la particularité qui a valu leur nom aux habitants du lac Babine, le labret, était tout autant en honneur parmi les Indiens du Rocher-Déboulé. De plus, le caractère, les mœurs et coutumes et les traits linguistiques des deux parties de la tribu sont identiques.

C'est la première fois que je traite des Babines comme d'une tribu distincte. La raison qui jusqu'ici m'a fait hésiter à en venir là, c'est que leur dialecte, tout en ayant plusieurs points grammaticaux et nombre de mots qui lui sont propres, ressemble pourtant assez à celui des Porteurs. Je n'ai jamais fait le moindre effort pour m'en rendre maître, et je le comprends aussi bien que le Porteur.

Il se ressent du voisinage du kitikson, langue d'origine tsimpiane, où les consonnes ont une prépondérance remarquable. Ainsi tous les *z* désinentiels des mots Porteurs sont remplacés par *ts* en babine ; les *z* pronominaux des verbes de la troisième conjugaison se changent en *kl*, etc. Une autre particularité digne de remarque est que certains mots qui, en Porteur, diffèrent complètement de leurs équivalents tsilkohtines leur ressemblent, au contraire, en babine, bien que, au point de vue géographique, les Porteurs interviennent entre les deux tribus.

Au physique, les Babines ont beaucoup de points de ressemblance avec les Tsilkohtines.

Au moral, les Babines sont bruyants, grands parleurs et plus tenaces de leurs anciennes coutumes qu'aucune

autre tribu dénée. Ce dernier trait de leur caractère est la cause de leur peu d'avancement dans les voies évangéliques et des soucis qu'ils ont toujours causés au prêtre qui en a été chargé.

Leur organisation sociale est identique à celle des Porteurs, lesquels l'ont empruntée aux tribus maritimes par leur intermédiaire, et les coutumes qui ont ainsi retardé leur progrès spirituel et qu'il nous est bon de connaître en détail pour pouvoir apprécier les difficultés avec lesquelles le missionnaire a à lutter, sont aussi presque toutes communes aux deux tribus. Elles avaient seulement poussé de plus fortes racines chez les Babines, parmi lesquels elles avaient comme leur épanouissement.

J'en ai déjà mentionné plusieurs en parlant des Porteurs ; il me reste à compléter les détails que j'ai donnés sur leur système religieux, leur chamanisme, leurs idées cosmogoniques et celle de toutes leurs pratiques traditionnelles qui a le plus barré le chemin à la perfection chrétienne, je veux dire les *potlaches* (1) ou festins d'apparat. C'est par ce dernier point que je commencerai.

II

Ils tiennent tellement à cette institution qu'en certains quartiers elle subsiste encore malgré toutes les prohibitions des autorités civile et religieuse.

On se rappelle ce qui a été dit sur le titre de *tæneza* ou de notable (2) et sur la manière dont il passe de l'oncle au neveu maternel. On n'en hérite qu'au moyen de toute une filière de *potlaches* ou banquets de cérémonie qu'il importe de connaître dans tous leurs détails, si l'on veut savoir la raison de leur proscription.

Le premier *potlache* donné en l'honneur d'un défunt

(1) *Potlache* est un mot tchinouk qui signifie « donner ».

(2) Au chapitre IV.

tæneza doit avoir lieu trois ou quatre jours après l'arrivée des invités. Son importance est secondaire ; on l'appelle *liz thær hanal'sælhik*, ou l'enlèvement des cendres, ce qui veut dire que les restes mortels du *tæneza* sont enlevés par là même du foyer où ils étaient censés rester depuis sa mort. C'est l'héritier qui donne ce festin. On y suit le cérémonial suivant, observé aussi dans les autres banquets.

Tout étant préparé dans l'une des grandes loges, le neveu de l'héritier présomptif s'en va appeler chacun des convives. Les membres de son clan, faisant avec lui les honneurs de la fête, entrent d'eux-mêmes. L'appel des invités se fait par le jeune homme qui, armé d'un bâton de cérémonie, va, sans dire mot, frapper le sol aux pieds de la personne ainsi honorée. Le *commune vulgus* une fois rassemblé, les notables, les premiers invités mais les derniers venus, sont introduits alors par le maître des cérémonies ; celui-ci, désignant de son bâton chaque *tæneza*, l'appelle en même temps par son nom héréditaire (1) criant, par exemple : *Qi ! qi ! Rarul. Qi ! qi !*

Alors commence le repas, ou plutôt la distribution des vivres. On en donne une double ou triple portion aux notables présents. Le tout est accompagné de copieuses libations de graisse d'ours liquide.

A la fin du banquet, l'aspirant *tæneza* déchire en bandes assez larges pour en faire des mocassins quelques peaux tannées, prenant bien soin de donner à celles qu'il offre aux notables une largeur au moins double de celles des autres assistants.

Le second potlache ne se distingue du premier que par son but. On y célèbre la déposition des restes du défunt à la place d'honneur ; ceci a lieu bien que le cadavre ait déjà subi la crémation. Jusqu'ici encore, on considère l'héritier comme simple aspirant au titre de son oncle.

(1) Ce qui ne se fait que dans les grandes circonstances, chaque notable ayant, en outre, au moins un autre nom.



Fig. 21. — Perruque de cérémonie des notables.

Le troisième banquet, appelé *tsæz tæzdillih* (l'imposition du duvet), est le plus important de la série. C'est dans ce banquet que l'héritier prend définitivement place parmi les notables. Après qu'une grande quantité de vivres et de peaux tannées a été préparée, sous les ordres de l'aspirant *tæneza*, un groupe d'hommes étrangers à son clan entourent d'une palissade la place où les restes de son oncle avaient été consumés par les flammes. Depuis que la crémation est abolie, cet enclos prend la forme d'une maisonnette aux couleurs multiples qu'on élève sur la tombe du défunt.

Alors se fait la distribution des vivres. Plus l'abondance est grande, plus l'influence du futur *tæneza* sera puissante. La population de tous les villages voisins, et quelquefois même de villages très éloignés, est d'ordinaire convoquée pour cette grande fête.

Tout le monde s'étant retiré, l'aspirant *tæneza* et les membres de son clan restés seuls comptent les peaux qui seront distribuées le lendemain, et s'entendent sur le nombre et la qualité qui doit revenir à chacun des invités. Puis, sortant à la file, ils vont placer en silence du duvet de cygne sur la tête de ceux qu'ils doivent honorer le lendemain. Ceux qui sont ainsi désignés offriront en retour un copieux souper aux invitants.

Le jour suivant voit la proclamation du nouveau *tæneza*. Dès le matin la population se réunit, comme d'habitude, dans une des loges les plus spacieuses. Là, l'aspirant notable, vêtu seulement des habits indispensables, se tient debout, silencieux, vis-à-vis de la pile de peaux préparées qu'il va bientôt distribuer. Chacun étant à sa place, son assistant, qui a le rôle de maître des cérémonies, prend quelques pincées de duvet de cygne qu'il tient dans un sachet fait de la peau du cou de cet oiseau, et le répand lentement sur la tête du nouveau *tæneza* en soufflant dessus pour le faire onduler en légers nuages blancs, symbole de

sa nouvelle dignité. Saisissant ensuite la première des peaux entassées, il l'étale aux regards de tous, puis la place comme un manteau sur les épaules du récipiendaire. Il répète la même cérémonie pour chaque peau, prenant garde que les assistants puissent ainsi les compter toutes.

La première peau n'est pas plus tôt placée sur ses épaules qu'un chanteur étranger à son clan entonne le chant de famille du notable décédé. Une peau entière est de suite sa récompense. L'hymne entonné est poursuivi par toute l'assemblée, excepté les proches parents du défunt qui commencent simultanément un concert de lamentations assourdissantes.

Le nouveau dignitaire, revêtu de nombreux manteaux, est enfin débarrassé de sa charge. C'est le signal du silence : chants et lamentations cessent du coup. Le maître des cérémonies aide alors à déchirer et à distribuer la pile de peaux tannées, n'oubliant pas de faire double mesure pour les notables absents, s'il y en a. L'aspirant *tœneza* de tout à l'heure est dès lors accepté pour notable par la tribu ; mais pour jouir des prérogatives de son rang il devra faire trois nouvelles distributions.

La première est *nattadita*, ou l'intronisation du notable. La nouvelle distribution de peaux ou d'effets qui a lieu alors est regardée comme le tribut payé pour avoir le droit de s'asseoir à la place traditionnelle du prédécesseur. Cette distribution se fait à l'occasion d'un banquet donné par un notable de clan différent et auquel assiste le nouveau *tœneza*. Lorsqu'il entre dans la « salle du festin », celui-ci est suivi de sa femme portant les peaux qu'il va distribuer. Des jeunes gens les étendent bout à bout et en ligne pour que la foule puisse les compter. Et alors l'un d'eux s'écrie :

— Ces peaux, il va les distribuer pour célébrer son intronisation !

La foule répond par des acclamations bruyantes :

— *Sæmotgét ! Sæmotgét ! Chef ! Chef !*

La distribution faite, le notable s'assied à sa place d'honneur.

Si, durant l'été suivant, l'on doit donner le dernier des six banquets requis pour célébrer la mémoire du notable défunt, un soir d'hiver a lieu le cinquième potlache. Le nouveau tœneza est assis, avec une bande de jeunes gens, à l'intérieur de sa demeure dont la porte reste fermée. Tous les gens du village, les notables en tête, se réunissent au dehors. A un signal donné, la foule éclate en applaudissements et en cris bruyants, et la troupe des jeunes gens qui se trouve à l'intérieur entonne un chant qu'accompagne le tambourin. Alors un tœneza portant les insignes de son rang, la perruque et le tablier de cérémonie, entre en dansant s'inclinant profondément devant son hôte et vient prendre place auprès de lui. Tous les notables présents suivent avec le même cérémonial. Si parmi les notables se trouve une femme, elle passe avant toute personne de l'assistance qui n'aurait pas de titre. Au lieu de la perruque, elle porte une coiffure en forme de couronne chargée de la dépouille de ses animaux héraldiques. La femme tœneza ne danse point en entrant dans la loge, mais elle marque la mesure avec sa haute perruque au son du tambourin.

Lorsque toute l'assemblée est ainsi réunie autour du maître du logis, celui-ci sert à tous un frugal repas et chacun se retire.

Vient enfin le dernier des six banquets de cérémonie. Avant la fête, les habitants des villages voisins construisent une nouvelle loge, aussi grande que possible, pour le nouveau tœneza. Pendant ce temps, les notables présents s'en vont dans les bois et, loin de tout regard indiscret, ils font deux masques de bois portant la figure l'un d'un homme, l'autre d'une femme. De leur côté, les plus habiles ouvriers du village sculptent deux énormes coqs de bruyère ou deux crapauds gigantesques selon le clan auquel appartient le nouveau tœneza.

Pendant la nuit, tout le monde se réunit dans la nouvelle résidence. Les notables qui ont fait les masques, cachés derrière un paravent formé par des rideaux de peaux, affublent des deux figures de bois deux jeunes gens dont le corps reste soigneusement caché sous des couvertures. Le rideau se lève; les notables, vêtus de leurs insignes, s'avancent au milieu de l'assemblée, et se mettent à danser en un groupe tandis que les jeunes gens masqués font avec la tête toutes sortes de mouvements bizarres.

On ajoute un nouveau masque à chaque banquet donné dans la suite par le même notable, et ainsi le nombre des comédiens présents indique le nombre des banquets donnés par un notable depuis qu'il a remplacé son oncle.



Fig. 22. — Ornement de nez (1).

Le jour suivant commence, au matin, le grand festin qui dure quelquefois jusqu'à la fin du jour. On expose ce jour-là, l'un après l'autre, les biens personnels du notable décédé, lesquels n'avaient pas été touchés jusqu'à ce jour. C'est alors aussi que ses os, conservés dans le sachet de la veuve, sont suspendus provisoirement à quelque poutre de la nouvelle loge.

Puis, pendant la distribution des vivres, le nouveau maître passe ses mains graisseuses sur les cheveux de la veuve,

(1) En coquillages et en duvet de pic-bois.

et la couvre d'une couverture neuve dont il lui fait cadeau, disant :

— Tu es maintenant libre de retourner chez les tiens et de te marier si bon te semble.

Une autre particularité de cette distribution finale, c'est que l'image sculptée du « totem » une fois placée de chaque côté de la porte d'entrée, tout nouveau venu d'un autre clan doit lui offrir des vêtements, effets, ou instruments de chasse qui deviennent la propriété du nouveau notable, lequel les partage à son tour entre les membres de son clan.

Après la grande distribution des peaux et autres effets, l'amphitryon divise entre les parents de son prédécesseur les biens personnels du défunt ; il donne même ses propres vêtements se réduisant à un état de nudité presque complet.

III

Mais, dira-t-on, en quoi ces fêtes et les coutumes qui les autorisent sont-elles répréhensibles, et pourquoi les proscrire ?

Pour plus d'une raison. D'abord il y a le principe général que le sauvage pour être vraiment chrétien doit, pour ainsi dire, devenir un autre homme. Sous peine de n'être qu'un païen baptisé, il doit abandonner, en même temps que les coutumes essentiellement blâmables qu'il a reçues de ses ancêtres, celles-là mêmes qui peuvent n'être qu'indifférentes. L'expérience l'a prouvé : toutes s'enchaînent, l'une réclame l'autre. Baptiser un Indien qui ne veut pas en passer par là, est s'exposer à mériter le reproche des Saintes Ecritures : *Multipicasti gentem et non multiplicasti lætitiã* (1).

Mais ces festins d'apparat sont réellement répréhensi-

(1) Tu as multiplié la nation et tu n'as point multiplié la joie. *Mach.*, V, 57.

bles, même sous le rapport matériel. Ces fêtes appauvrissent l'amphitryon : le fruit de plusieurs années d'épargnes et même de privations est dissipé en un jour. L'homme sera en haillons, la femme jeûnera, les enfants iront nus ; peu importe ! il faut tâcher de surpasser un tel en libéralité, il faut se faire un nom : *celebremus nomen nostrum* (1).

Au point de vue spirituel, ces fêtes sont tout aussi blâmables. Elles sont le rendez-vous de l'orgueil et de plusieurs autres péchés capitaux. La colère s'y trouve quelquefois, l'envie assez souvent, la gourmandise presque toujours. De plus, les agglomérations d'Indiens qu'elles nécessitent sont loin d'être favorables à la morale.

Ensuite, elles ont leur côté superstitieux : elles sont considérées comme le seul moyen efficace d'honorer la mémoire des ancêtres et d'assurer le repos à leurs mânes. Ce sont pour les sauvages les équivalents de nos services pour les trépassés.

Peut-on tolérer de pareilles idées ?

Enfin ces rassemblements sont toujours l'occasion d'une autre bacchanale qu'il me reste à nommer : la *thét'sæbrwæs* ou sortie précipitée. C'est une sorte de démence feinte et superstitieuse dans son origine, alliée à la *lycanthropia* des anciens, au loup-garou de France, au ghoul de Perse et au warwolf des Teutons. Une bande de jeunes gens en costume adamique se précipite en dehors d'une loge, poussant des cris sauvages, répétant des chants incohérents, dans un état de folie apparente. Ils s'élancent sur les passants qu'ils essaient de mordre et dont ils voudraient manger la chair ; puis, ne réussissant pas, ils se jettent sur un chien et le dévorent tout cru.

Sont-ce là des mœurs de chrétiens ?

Non, assurément. Aussi, dès les premiers rapports que les Babines eurent avec le prêtre catholique, les traits les

(1) Rendons notre nom célèbre. *Gen.*, XI, 4.

plus condamnables de ces fêtes avaient-ils été prohibés sous peine, pour le récalcitrant, de n'être pas admis au baptême. Mais la prudence conseillait alors d'agir avec circonspection, de peur de briser le roseau en voulant le faire trop plier. On leur avait donc laissé ce qu'on appelait les « petits festins », fêtes apparemment assez inoffensives, dont les détails étaient gouvernés par des réglemens restrictifs que chacun était bien averti de ne pas enfreindre.

A mon arrivée dans le district ces mesures étaient assez bien observées par les Porteurs et les Babines du lac. Quant aux Babines du Rocher-Déboulé, qui sont en commerce presque quotidien avec les sauvages kitiksone tous païens forcés, après un essai de plusieurs années, ils étaient retournés à leur vomissement, en sorte que, après maintes tentatives infructueuses de les faire revenir à résipiscence, mon prédécesseur les avait abandonnés à leur sort.

IV

La question de ces fêtes semi-païennes n'eût peut-être pas à elle seule poussé à une telle extrémité. Mais il faut dire qu'une autre de leurs anciennes coutumes, celle-là absolument intolérable, leur était également chère. Je fais allusion ici au chamanisme qu'ils tenaient de leurs ancêtres.

Là il n'y avait pas à hésiter. *Nemo potest duobus dominis servire* (1), a dit la Vérité. Or les Babines pensaient autrement. La prière quotidienne, l'observation de l'abstinence, le baptême des enfants et la confession des baptisés leur paraissaient d'excellents moyens de gagner le ciel ; mais ils ne les croyaient point incompatibles avec l'invocation du diable par l'entremise du jongleur quand le bon Dieu ne

(1) Personne ne peut servir deux maîtres. *Math.*, VI, 24.

se pressait pas assez de rendre leurs malades à la santé. D'un autre côté, leurs anciennes pratiques superstitieuses leur paraissaient les plus naturelles du monde, et les jeux de hasard, même poussés à l'excès, n'étaient pour eux qu'une très honnête récréation.

Le prêtre n'en jugea pas ainsi, et quand il les mit en demeure de rejeter à tout jamais le diable et ses œuvres, c'est-à-dire le jongleur-médecin et ses incantations, ils le firent à regret pour se donner ensuite à eux-mêmes le plus honteux démenti.

Pourtant, on ne saurait dire qu'il y eût là malice proprement dite : c'était plutôt de la faiblesse, une peur exagérée de la mort et un amour excessif des proches qui portait à prendre tous les moyens, permis et défendus, que l'on croyait propres à prolonger la vie. Les Dénés ont bien la connaissance des propriétés médicinales de certaines plantes, et ils se servent à l'occasion de ces herbes ; mais si elles ne paraissent pas d'une efficacité suffisante, vite le chaman ou jongleur est appelé et prié de « souffler » le malade, c'est leur expression. Celui-ci, sachant qu'il sera grassement payé, ne se le fait pas dire deux fois.

Il se hâte donc de se rendre près du patient et endosse la dépouille de son génie particulier ; par exemple, une peau d'ours avec la tête servant de coiffure, si c'est l'ours ; un bonnet fait d'une peau de hibou ornée, si c'est le hibou, etc. D'autres fois, c'est une espèce de couronne faite des griffes de l'ours gris disposées en saillie autour d'une bande de cuir, et reliées ensemble vers le milieu au moyen de ces coquillages allongés (*Dentalium Indianorum*, dont il a été précédemment parlé.

Vêtu de ces insignes et du pagne, et par ailleurs parfaitement nu, il commence auprès du patient sa danse magique qu'il accompagne d'un chant propre à ces sortes d'incantations. Pendant ce temps les assistants battent du tambourin, tandis que lui-même agite en mesure son

nilwæs, espèce d'ovale avec manche rempli de petits cailloux ou de plomb de chasse. Le jongleur danse donc en chantant, danse toujours et chante de plus en plus fort jusqu'à ce que, épuisé et hors de lui-même, il se déclare tombé sous l'influence de son génie particulier. Dirigeant alors vers l'infirmes le symbole de l'esprit — un poisson, un oiseau, un mammifère, etc. — il s'avance vers le malade et laisse tomber sur sa tête le symbole sacré qui, dit-on, disparaît aussitôt. Faisant ensuite sur la partie souffrante des insufflations sans nombre, il se met à la sucer comme pour en retirer la cause du mal qui, effectivement, sort de sa bouche sous la forme d'une épine, d'un insecte, d'un crapaud, etc.

S'éloignant un moment du malade, il se remet à danser à distance, et tout à coup l'image du génie retourne dans ses bras étendus.

On comprend si pareil tintamarre est fait pour guérir un malade. Aussi, plusieurs qui n'auraient pas si tôt succombé au mal sont-ils emportés par son prétendu remède. Mais le diable est si habile qu'il fait oublier les morts pour ne penser qu'aux soi-disant guérisons. C'est ainsi qu'il abuse de la crédulité d'âmes simples qui, bien qu'elles ne veulent pas de son royaume, ne l'en substituent pas moins à Dieu qui tient seul entre ses mains la vie de ses créatures.

La cosmogonie babine — identique, du reste, à celle des Porteurs — n'attribue pas la création de l'univers à un être suprême, ou du moins elle se tait sur ce sujet. Elle parle, non pas de la création, mais de la distribution des éléments les plus nécessaires à l'homme, la lumière, le feu et l'eau.

Comme ces notions de plus en plus discréditées ont encore cours parmi nombre d'indigènes, il me semble permis de reproduire ici celle de leurs légendes qui explique leurs idées sur l'origine de ces éléments. La voici telle que la racontent les sauvages :

V

« Il y a longtemps de cela, une obscurité profonde régnait par toute la terre, excepté dans la loge d'un vieillard, un *tœneza* qui seul possédait la lumière, le feu et l'eau. C'est pourquoi les hommes étaient bien misérables et necessaient de soupirer après la lumière. Mainte et mainte fois ils supplièrent le vieillard de leur en donner une part, mais il était sourd à leurs prières. Enfin ils résolurent de s'en emparer malgré lui.

« Dans ce but, ils entrèrent avec tous les animaux dans la loge du vieillard, et se mirent à chanter, espérant la lui arracher à force de tapage (1) et en l'importunant de leurs chants. Chacun avait son chant particulier et le renardeau (*kaih-pa-tso*, il crie après la lumière du jour) (2) répétait sans cesse *kaih, kaih, kaih*, persuadé que par ce moyen il finirait par obtenir *yækaih*, ou la lumière du jour.

« Mais le vieillard était inflexible.

« Cependant l'assemblée nomma tant de fois la lumière, que celle-ci commença à monter insensiblement au firmament, comme il arrive chaque matin. Le *tœneza* s'en aperçut et s'écria aussitôt :

— « *Lœyul...* ! Que la... ne soit pas ! (3)

« Immédiatement la lumière redescendit à l'horizon.

« Pourtant le jeune renard ne se lassait point de répéter *kaih, kaih, kaih*, et les hommes, aussi bien que les animaux, luttèrent à qui chanterait le plus fort, dans l'espoir de fatiguer le vieillard et de le contraindre ainsi à leur accorder la lumière.

(1) Ne pas oublier que les sauvages ne chantent jamais en groupe sans battre la mesure sur le tambourin, une chaudière, etc.

(2) Par allusion à son cri matinal.

(3) Pour *lœyulkal*, que la lumière ne soit pas. Le vieillard a si grand peur d'accorder la lumière, qu'il n'ose même prononcer son nom qui se trouve contenu dans la finale omise.

« De nouveau l'horizon commença à s'illuminer de feux toujours croissants. La lumière éclairait déjà une assez grande partie du firmament, quand le vieillard s'en apercevant se troubla, et, sans prendre le temps de réfléchir, s'écria par erreur :

« *Yulka!* que la lumière soit !

« Et depuis la lumière a toujours existé.

« Jusque-là les hommes n'avaient point de feu, et ils étaient transis de froid, à l'exception de ce même notable qui le gardait soigneusement dans sa loge. Comme il ne voulait pas leur en céder la moindre partie, ils résolurent de s'en emparer par ruse.

« C'est pourquoi ils eurent recours à un caribou d'un an et au rat musqué. Ayant fabriqué au premier une coiffure de cérémonie faite de copeaux de pin résineux attachés à ses bois, et affublé le second d'un tablier d'apparat consistant en une peau de marmotte, ils entrèrent en chantant chez le vieillard (1). Le caribou et le rat musqué se postèrent à chaque extrémité du foyer sur lequel le maître du logis faisait bonne garde, puis se mirent à danser. Le chant du rat musqué consistait simplement dans la répétition des mots *O Shoette* (2) avec lesquels certains d'entre nous le saluent encore.

« Au cours de sa danse, en secouant la tête de droite à gauche selon la coutume, le caribou parvint à allumer à la flamme du foyer sa coiffure en copeaux résineux ; mais le *tœneza* l'éteignit aussitôt.

« Peu après, au milieu des chants bruyants dont l'assemblée accompagnait sa danse, le caribou fit encore en sorte d'enflammer son couvre-chef, et cette fois à tel point que le vieillard eut beaucoup de peine à l'éteindre.

« Pendant ce temps, le rusé rat musqué, qui s'était préparé de longue main en transperçant la terre et qui n'at-

(1) Allusion à la danse en entrant mentionnée précédemment.

(2) Mots maintenant inintelligibles.

tendait que le moment favorable, saisit furtivement un peu de braise pendant que le vieillard était occupé à éteindre les copeaux qui ornaient la tête du caribou et disparut sous terre. Quelque temps après, on aperçut une colonne de fumée s'échappant d'une montagne qui se dressait à l'horizon. La fumée fut bientôt suivie de langues de feu et ainsi les hommes apprirent que le rat musqué avait réussi à leur procurer le feu.

« Cependant ils n'avaient point encore d'eau et ils avaient soif. Comme ils ne pouvaient en obtenir du noble vieillard qui seul en possédait, OEstas, qui était très rusé, se dit qu'il réussirait bien à leur en procurer.

« Ce même vieillard avait une fille qui était vierge. Or un jour qu'elle se penchait pour boire au baril d'eau que l'on gardait constamment dans un coin de la loge, elle vit une feuille de sapin qui flottait à la surface. Pour ne pas l'avalier, elle l'écarta doucement de la main et voulut se remettre à boire ; mais la feuille revenait sans cesse à la même place, en sorte que, après maints efforts pour l'éviter, elle finit, de guerre lasse, par l'avalier avec l'eau.

« Peu après, elle s'aperçut qu'elle avait conçu, et quand en vint le temps, elle mit au monde un garçon qui n'était autre que le rusé OEstas qui s'était à dessein transformé en feuille de sapin.

« Il n'était pas plutôt né qu'il commença à croître prodigieusement vite. Son passe-temps favori fut bientôt de s'amuser à rouler le baril qui contenait l'eau dans la direction de la porte. Sa mère ne manquait jamais alors de le remettre à sa place habituelle à l'intérieur de la loge. Quand l'enfant fut en état de marcher, il lui arrivait même de le rouler une assez grande distance en dehors.

« Enfin, devenu jeune homme, il s'échappa un jour avec lui pour en distribuer le contenu aux hommes. L'eau qu'il répandit en aspergeant la terre de son index forma les ri-

vières ; les lacs et la mer résultèrent de pleines poignées d'eau qu'il jeta çà et là en marchant, et quand il eut finis sa distribution, il lança à terre d'un mouvement rapide ce qui restait dans le baril, formant ainsi ce que nous appelons maintenant le lac des Français, ce qui explique la longueur de ce lac (1).

« C'est ainsi qu'OEstas nous donna l'eau. »

Comme on le voit, la cosmogonie babine ne remonte pas jusqu'à la création ; elle se borne à la distribution de la lumière, du feu et de l'eau, ce qui, en pratique, revient au même. On remarquera probablement la similitude entre le *Fiat lux* de la Genèse, et le *Yulkal* de la tradition américaine. Il y aurait peut-être irrévérence à identifier OEstas, l'enfant de la vierge qui l'enfanta sans perdre sa virginité, avec Jésus-Christ, le fils unique de Marie, vierge avant et après sa maternité divine. Il n'en est pas moins vrai que ce trait du mythe aborigène est assez significatif.

OEstas est le héros légendaire des Porteurs et des Babines et, sous un autre nom, de toutes les tribus maritimes de la Colombie Britannique. Ses nombreuses aventures fourniraient la matière d'un petit volume.

Naturellement, il y a loin de là à la cosmogonie chrétienne. Il nous reste à voir que la distance n'est guère moins grande entre la religion de Jésus-Christ et celle pratiquée par nos Babines lors de mon arrivée à la Mission du lac Stuart.

VI

Les Babines de la rivière ou du Rocher-Déboulé se trouvaient alors comme sous le coup d'une excommunication. Ceux du lac, tout en allant un peu mieux, n'en étaient pas

(1) Il est bon de noter que presque toutes les légendes des populations indigènes de l'Amérique rapportent des faits qui sont censés être arrivés dans leur territoire respectif. Voir la carte au chapitre XIII.

moins portés à regarder en arrière, regrettant plus d'une fois les oignons d'Égypte, je veux dire les grands festins et fêtes concomitantes. Les pratiques chamanistiques étaient aussi loin d'être abolies, et l'on avait parfois le scandale de chrétiens déjà admis à la participation des sacrements qui ne se faisaient pas faute de recourir au jongleur en cas de maladie.

Tel était l'état normal de la tribu babine quand quatre de ses représentants vinrent me chercher vers la fin de janvier 1886. Le télégraphe indigène leur avait depuis longtemps appris l'arrivée d'un nouveau prêtre. Peut-être espéraient-ils secrètement que celui-ci se montrerait plus accommodant que ses devanciers. Quoi qu'il en soit, ils étaient si pressés de me voir qu'ils vinrent me chercher quelques semaines avant l'époque fixée.

J'eus alors pour la première fois les agréments d'un voyage en traîneau sur la glace de nos lacs. Je passerai à pieds joints sur ses détails, et me bornerai à noter qu'au bout de sept jours de marche nous arrivâmes au premier camp babine, un dimanche, trop tard pour célébrer la sainte messe. Je fis alors connaissance avec leur insatiable besoin de parler, surtout de parler fort, et j'avoue que ma première impression ne fut pas des plus favorables. J'avais beau remettre à plus tard le règlement de leurs différends ; il fallut coûte que coûte qu'ils les exposassent sans me faire grâce du moindre détail.

Il faut remarquer entre parenthèses que le timbre de voix babine est si perçant chez les femmes et si cuivré chez les hommes qu'il a le don de vous agacer les oreilles avant que l'individu soit au milieu de sa jérémiade.

Le lendemain, lundi, nous nous remîmes en marche pour le village du bout du lac, Hwotat, où ont lieu toutes les réunions des Babines du lac. Cette fois nous étions accompagnés de tous les sauvages du camp que nous venions de quitter. Chaque famille nous suivait, le père poussant

a vec un long bâton le traîneau qui portait les provisions pour le temps de la retraite, pendant que la mère précédait les chiens et les excitait par sa présence. Les jeunes gens, alertes comme tous leurs pareils, faisaient bande à part.

Par extraordinaire, le froid était alors supportable, de sorte qu'on ne signala aucun accident. Il n'en va pas toujours ainsi ; je me rappelle qu'un jour de marche, sur la même partie du lac, six personnes se gelèrent quelque partie du corps, le nez, les joues ou les genoux, avant d'avoir fait halte pour midi.

J'étais nouveau ; je fus donc bien écouté, et tous ceux qui étaient déjà baptisés se réconcilièrent avec Dieu. Ils en avaient besoin. Les jeux avaient repris presque aussitôt après le départ de mon prédécesseur ; les jongleurs avaient exercé librement leur métier diabolique, et plusieurs autres désordres s'étaient introduits.

— Ne t'en étonne pas, me dit-on ; ici il en est toujours de même. Nous sommes des saints quand le prêtre est avec nous ; dès qu'il est parti, nous redevenons diables.

Il faut avouer qu'il n'y avait rien là de bien encourageant.

Aussi je dus leur paraître sévère ; je grondai, je tonnai, et j'eus la satisfaction de m'apercevoir à leurs propos que mes coups portaient.

Malheureusement, ne connaissant pas la langue, je dus avoir recours à un interprète. Or, en raison de ma connaissance du tsilkohtine, dialecte apparenté, je commençais à en savoir assez pour deviner que certaines de mes phrases étaient traduites d'une manière absolument ridicule.

J'essayai du tchinouk, jargon en usage sur toute la côte du Pacifique, et l'interprète avoua qu'il ne me comprenait pas assez pour rendre correctement ma pensée dans sa langue. Je pensai que l'anglais serait plus facile, mais je ne trouvai personne qui le connût suffisamment pour m'être d'aucun secours.

Je me rabattis alors sur le français, je veux dire le français du pays tel qu'il est parlé par les métis canadiens et autres serviteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Je parvins à me faire comprendre ; mais hélas ! comme les Bossuet et les Massillon durent tressaillir d'indignation dans leur tombe !

Il faut dire que ce français des montagnes, comme on l'appelle ici, est un parler ineffable. Sa phraséologie est presque celle des langues indiennes ; les mots seuls sont plus ou moins français. Qu'on me permette d'en citer un exemple. Traduisons donc la phrase suivante en bon français, comme ne craindraient pas de dire nos métis :

« Quand le Fils de Dieu se fit homme, le démon était maître de presque tout le monde. Beaucoup étaient orgueilleux, beaucoup étaient adonnés à la luxure et presque tous se livraient à d'autres désordres. Quelques-uns seulement étaient justes, et ceux-là se trouvaient en Judée, le pays du peuple de Dieu. »

Voici maintenant comment on doit s'exprimer pour se faire comprendre :

« L'bon Dieu son garçon quand çà i devient la même chose comme nous autres, le Yâble c'lui-là quasiment tout le monde son bourgeois. Y en a il est faraud, y en a il est fou, puis quasiment tous i fait pas bon ene aut'sorte. Rien que queques-uns il est comme i faut : c'lui-là il est dans la Judée, l'bon Dieu ses gens son pays. »

J'eus de la peine à me faire à ce français ; aussitôt que je pus bégayer la langue des indigènes je la parlai, au risque de faire rire des fautes que je ne pouvais manquer de faire au commencement. Rien n'égaie un sauvage comme un mot mal prononcé, surtout s'il prête à contre-sens.

VII

Je fus donc content de ma première mission chez les Babines du lac.

- Mais ma seconde visite me donna lieu de croire que la persévérance n'est pas leur vertu distinctive. Pourtant, au dire de ceux qui les avaient connus avant moi, il y avait eu progrès, puisqu'ils n'avaient repris leurs anciennes coutumes, jeux, sorcelleries et diableries que trois semaines avant mon retour au milieu d'eux.

Mais voilà qu'arrive de New-Westminster (1) l'ordre d'abolir complètement et à tout jamais les restes des anciennes fêtes ou festins de cérémonie qu'on leur avait laissés *ad duritiam cordis*.

Pour le coup, ce fut un émoi indescriptible. Il faut connaître les Babines pour se faire une idée du tapage qu'ils sont capables de faire quand ils y mettent de la bonne volonté. Qu'on s'imagine deux cents personnes ou plus parlant à tue-tête, gesticulant comme des possédés, chacun voulant se faire entendre au-dessus de son voisin, voix d'hommes et voix de femmes, toutes criant plus fort les unes que les autres. Tel est le concert dont je fus gratifié au sortir de l'église après que j'eus annoncé la décision de Monseigneur. Le tapage fut tel que les chiens, épouvantés, se mirent de la partie, et entonnèrent des hurlements plaintifs qui furent continués par toute la gent canine, quatre ou cinq cents chiens ! jusqu'à ce que quelque individu plus sensé que les autres, s'apercevant du burlesque de la scène, parlât d'un formidable éclat de rire qui trouva écho chez les jeunes gens et calma un peu l'effervescence de la foule qui s'écoula lentement.

Je dois excepter le chantéman ou chantred'office (2), sauvage d'humeur plus que paisible qui passe pour très peureux et non moins avare, ce qui en fait la risée même des enfants. Au lieu de rentrer chez lui, il vint me trouver tout tremblant pour se plaindre de ce qu'au plus fort de la ba-

(1) Résidence du Vicaire apostolique.

(2) C'est celui qui entonne les chants que continue la foule, récite les premiers mots de chaque prière, etc.

garre on l'avait culbuté, on lui avait craché au visage et quelqu'un l'avait même menacé du bâton, c'est-à-dire, ajouta-t-il par manière de commentaire, qu'on avait voulu l'éborgner !

— Et tout cela, disait-il, parce que j'ai voulu soutenir la parole du Grand Raconteur (l'évêque) !

— Si elle n'a pas de plus brave défenseur, pensai-je, elle est en grand danger de tomber à l'eau !

Pour le satisfaire, je lui dis que j'avais avec moi toute une pharmacie : il n'avait qu'à me montrer ses plaies, je m'empresserais de les panser et d'y appliquer le plus puissant de mes spécifiques. Comme il n'avait pas même une égratignure, il fut obligé de s'en retourner comme il était venu.

Il faut dire pourtant que tout ce tumulte à propos d'une mesure jugée nécessaire par l'administration diocésaine augurait assez mal de l'avenir. Aussi ne fus-je pas très surpris d'apprendre, lors de ma visite qui suivit, que l'on avait clandestinement préparé à grands frais un festin auquel tout le monde devait prendre part aussitôt que je serais parti.

Voulant les mettre à l'épreuve et m'assurer s'ils étaient plus chrétiens que païens, je leur déclarai dès le premier jour que, plusieurs d'entre eux n'étant pas encore arrivés, j'allais partir pour visiter les Babines du Rocher-Déboulé, et qu'à mon retour je donnerais comme d'habitude les exercices de la retraite.

— Seulement, ajoutai-je, vous connaissez la volonté de Monseigneur au sujet des festins, grands et petits ; il est pour nous le représentant de Dieu sur la terre, et on doit lui obéir alors même que ses ordres ne seraient point de notre goût. Si donc quelqu'un d'entre vous était assez téméraire pour contrevenir à sa décision en mon absence, sachez que mon devoir est de vous déclarer qu'il ne sera pas admis au sacrement de Pénitence.

Et je partis pour le Rocher-Déboulé. Comme je dois y revenir plus tard, je n'entrerai pas dans les détails de ce premier voyage.

Avant même mon retour au lac Babine, j'appris que les sauvages n'avaient tenu aucun compte de la défense de l'évêque et que tous avaient participé à la fête.

— On ne pourra refuser les sacrements à tant de monde, avait-on l'air de penser.

Dès que je parus au lac Babine, on s'efforça de m'ama-douer, saluant mon retour d'exclamations joyeuses et se précipitant sur moi pour me toucher la main. Ils s'étaient bien proposé de cacher leur faute ; mais ils comptaient sans leur hôte.

Je ne parlai de rien avant le premier exercice public ; mais je déclarai alors que, conformément aux instructions de mon supérieur ecclésiastique, instructions dont je leur avais déjà communiqué la teneur, je ne confesserais que les enfants qui n'avaient pris aucune part au festin fait malgré sa défense.

— En conséquence, leur dis-je, je vais baptiser aujourd'hui les nouveau-nés et entendre la confession des enfants, et demain je repars pour le lac Stuart.

Il me semble voir encore les figures atterrées de mes Babi-nes quand je fis cette déclaration. Petits et grands, même les bébés au maillot semblaient se rendre compte de la gravité de la situation : c'était un silence de mort. Bien que l'église — une grande bâtisse — fût pleine comme un œuf, on eût pu entendre courir une souris.

Mais les sentiments comprimés, autant par la surprise que par le respect pour la sainteté du lieu, éclatèrent à la sortie. Là se renouvela la scène de l'année précédente.

On fit tout au monde pour m'empêcher de partir. Personne ne voulut me prêter de canot ; aucun jeune homme n'osa consentir à me ramener. Enfin j'avisai trois Porteurs

du bout du lac Stuart et leur persuadai de se montrer plus généreux que les Babines.

Voyant qu'ils ne pouvaient me retenir par des moyens naturels, ceux-ci eurent recours au surnaturel. Tous leurs jongleurs allaient se concerter, me dirent-ils, pour m'opposer un vent contraire et allaient déchaîner contre moi toutes les forces de la nature. Naturellement je ris de leurs menaces et partis.

Nous eûmes constamment un vent des plus favorables, ce qui est très rare en cette saison. Aussi mîmes-nous un jour de moins que d'habitude pour nous rendre à la Mission.

J'ai souhaité bien des fois depuis que les jongleurs se fâchassent encore contre moi.

CHAPITRE IX

SOMMAIRE. — Un sauvetage miraculeux. — Un enfant se noie. — De nouveau chez les Babines du lac. — Une affaire épineuse. — Aventure de nuit. — Le prêche du diable. — Un enterrement. — Pourquoi les Babines de la rivière sont faibles. — En route pour Moricetown. — Un mauvais cavalier. — La montagne. — Premier campement. — Nos gallinacées. — Nouvelle flore. — Chez M. Loring. — Un fort en règle. — Sa raison d'être. — Un pont sauvage. — Les méthodistes. — Le Rocher-Déboulé. — L'ancien village. — La mission. — L'ire d'un sauvage.

I

Les deux branches de la tribu babine se trouvaient donc momentanément délaissées par le prêtre dont elles ne voulaient pas suivre les enseignements. Au lieu de s'humilier et de chercher à s'amender, ces malheureux regimbèrent contre l'aiguillon et reprirent toutes leurs anciennes coutumes et observances superstitieuses. Et pourtant, chose remarquable, ils ne lâchèrent pas la prière, comme ils disent dans leur langue, c'est-à-dire qu'ils continuèrent à se croire catholiques, et, du reste, ils en observèrent la plupart des pratiques extérieures. Toujours le même système : ils voulaient servir deux maîtres.

Le bon Dieu leur apprit l'hiver suivant ce qu'il pensait de leur conduite en leur envoyant une maladie épidémique qui décima leurs enfants. Plus de quarante périrent en quelques semaines.

En même temps, les accidents succédaient aux accidents comme autant d'avertissements miséricordieux.

Qistamæs (Antoine), père de famille à la fleur de l'âge, descendait avec son gendre, le chantéman dont j'ai parlé

plus haut, la rivière Babine, cours d'eau assez important et d'une rapidité vertigineuse, lorsque leur canot donna contre un brisant qui le fit chavirer. Comme par miracle, le chantéman fut rejeté sur la grève par les vagues tandis que son compagnon, moins heureux, se voyait emporté par le courant.

Et pourtant la bonne Providence veillait sur lui. Au moment où il allait être asphyxié par les eaux tapageuses qui le roulaient dans leur sein sans qu'il pût prendre pied, il se heurta tout à coup à quelque chose de solide qui manqua de l'assommer. S'y cramponnant comme à une planche de salut, il s'aperçut bientôt qu'il était en contact avec une énorme roche.

— Si au moins elle me permettait de me tenir à flot, pensa-t-il instinctivement.

Or, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il avait grimpé des profondeurs de l'abîme au sommet de la roche qui, heureusement, émergeait au-dessus de la surface des flots.

Et maintenant était-il sauvé parce qu'il se trouvait échoué au beau milieu d'une rivière large et profonde ? Le bon Dieu qui veillait sur lui répondit affirmativement. Son gendre, désormais hors de danger, l'eut vite aperçu et, lui criant de tenir bon jusqu'à la fin, il retourna vers la loge de chasse qu'ils avaient quittée peu avant l'accident.

Quelques instants s'écoulèrent qui parurent des heures à Antoine. Perché sur son rocher, il grelottait de froid et commençait à ressentir les premières douleurs occasionnées par les blessures qu'il s'était faites parmi les galets du lit de la rivière. Puis son gendre revint avec une longue corde pour opérer le sauvetage. Leur canot était perdu, et ils se trouvaient seuls.

Jetant la corde au naufragé, le chantéman lui cria de se l'attacher à la ceinture.

— Et surtout ne manque pas de la nouer fortement, ajouta-t-il, car je vais tirer de toutes mes forces.

Malgré son commencement de défaillance, Antoine, sentant bien qu'il y allait de sa vie, s'attacha le bout de la corde aussi solidement que possible, fit un grand signe de croix, et se laissa tomber à l'eau. Au milieu des roches, il se sentit entraîné violemment au travers du lit de la rivière jusqu'à ce que, plus mort que vif, il abordât sur le rivage.

Il souffrit longtemps des suites de l'accident, mais enfin il était sauvé et il vit encore.

Comme pour faire ressortir mieux encore le caractère presque miraculeux de ce sauvetage, Dieu permit qu'un enfant se noyât ce même été non loin de là, pendant que son compagnon de canot abordait à la nage.

Cet accident faillit avoir des suites fâcheuses. Comme toujours en pareille circonstance, on soupçonna le survivant d'avoir causé la mort du malheureux, et ses oncles maternels — qui, pour les Babines, sont plus proches parents que son propre père — jurèrent de venger la mort de leur neveu. D'un autre côté, le gant fut relevé, non pas par le père de l'enfant sauvé, mais par son oncle maternel, surnommé *Yulos*, de l'ancien Fort Babine.

L'animosité était grande de part et d'autre, et les deux partis ennemis ne s'étaient pas rencontrés depuis un an, lorsqu'un notable du nom d'Alexandre tomba dangereusement malade. Sentant qu'il ne vivrait pas longtemps, il supplia ses proches d'aller chercher le prêtre, d'autant plus qu'on en était alors à l'époque où celui-ci avait coutume de faire sa visite d'été. En même temps, il conjura les Babines de reconnaître la main de Dieu qui les frappait et de se préparer à bien recevoir le prêtre.

II

Telle fut l'occasion de mon retour chez mes ouailles égarées.

Cinq jours après, un canot monté par trois rameurs venait me prendre à la Mission. A cause de l'urgence du cas, nous fîmes force de rames et voyageâmes même une partie des nuits.

Disons de suite notre déception. Alexandre mourut quelques heures seulement avant mon arrivée. L'infortuné avait été loin de mener une vie édifiante ; malgré sa position sociale, il n'avait pas même reculé devant le métier de jongleur. Aussi regardai-je cette triste fin comme une punition du ciel.

Ses parents et amis semblaient moins craindre pour son salut éternel. Jour et nuit il appelait le prêtre, disaient-ils, et, ne pouvant se confesser à lui, il avait avoué ses fautes en présence d'une image. Dieu veuille que son désir de la confession accompagné d'une sincère contrition lui ait tenu lieu de confession sacramentelle !

Dès notre arrivée à l'ancien Fort Babine, c'est-à-dire au premier village qu'on rencontre sur ce lac en venant de la Mission, une difficulté assez sérieuse se présenta. Etant donné l'état des esprits à Hwotat, lieu ordinaire de nos réunions où se trouvaient les parents de l'enfant noyé, il n'était pas prudent, disait-on, de s'y rendre en corps même en compagnie du prêtre. Une fois qu'ils auraient vu l'enfant survivant suivi de tous ses proches, la douleur des premiers ne manquerait pas de se raviver, et ils en viendraient probablement à des voies de fait.

Il n'est que juste de remarquer que le clan auquel appartenait l'enfant noyé jouissait d'une très mauvaise réputation. L'appréhension manifestée par l'autre parti n'était donc que légitime.

Malgré cela je crus qu'on ne pouvait trouver une meilleure occasion d'effectuer une réconciliation durable. Nous partîmes ensemble pour Hwotat.

Les sauvages de l'ancien Fort Babine ont toujours montré de meilleures dispositions que ceux du nouveau fort ou Hwotat, et ils ne se gênèrent pas pour me manifester la joie qu'ils avaient de me revoir.

— Vois comme mes yeux sont rouges et ma figure amaigrie, me disait un brave homme. Mes yeux se sont rougis à pleurer après toi et ma figure s'est amaigrie par le manque d'appétit causé par la douleur de ne plus te voir.

Nous abordâmes sans encombre à Hwotat et je commençai aussitôt que possible les exercices de la mission.

Mais voilà qu'on m'apprend que les coutelas s'affilent, que les fusils se chargent et que les propos les plus envenimés ont cours entre les deux factions opposées.

— Evidemment si je ne veux pas prêcher dans le désert, il me faut arranger cette affaire de suite, me dis-je.

Là dessus on m'annonce que l'agent des sauvages tout récemment nommé par le gouvernement fédéral du Canada vient d'arriver de Hazelton sur la Skeena (1).

— Voilà qui vient à point, me dis-je.

Après avoir présenté mes respects à ce gentleman, un noble allemand déguisé sous le nom de Loring et qui s'est toujours montré le meilleur et le plus obligeant de mes amis, je lui parlai de la situation, et, comme une question de droit de chasse dans une certaine partie du pays se trouvait mêlée à l'affaire, je lui demandai de vouloir bien la régler aussitôt qu'il pourrait, puisque les questions d'ordre temporel étaient de son ressort.

Il manda alors les partis en discorde ; mais le clan des complaignants refusa de se présenter, et il dut lui-même en aller chercher les membres le revolver au poing. Après de

(1) Voir la carte au chapitre XIII. Prononcez *Hézellonn*, *Skitna*.

longs pourparlers et des compensations faites dans l'intérêt de la paix par Yulos et ses amis, l'affaire fut déclarée vidée, et je pus travailler sérieusement à réconcilier mes gens avec Dieu, puisque dès lors ils l'étaient entre eux.

III

Bien que tous ne se rendissent pas à mon appel, un très grand bien fut néanmoins opéré, et une foule de désordres réprimés.

Parmi ces derniers, les plus fréquents chez les sauvages sont incontestablement les brèches faites à la morale catholique relativement à l'indissolubilité du mariage. C'est là un point sur lequel le missionnaire doit constamment veiller. Plusieurs couples qui s'étaient séparés furent donc réunis; d'autres qui s'étaient unis illégitimement furent séparés.

Cela ne pouvait plaire au diable. Aussi résolut-il de se venger.

Parmi les coupables se trouvait un homme marié qui n'avait pas craint de rejeter sa femme légitime pour en prendre une autre. Après beaucoup d'hésitation de sa part, on réussit à faire cesser le scandale et à réconcilier le ménage en désaccord.

Cela ne faisait pas l'affaire de la femme répudiée en faveur de l'épouse légitime. Aussi, la rage dans le cœur, elle se dit qu'elle saurait bien le faire payer cher au missionnaire qu'elle considérait comme la cause unique de son humiliation. Saisissant donc une corde, elle sortit déclarant qu'elle allait se pendre.

Or, au lac Babine, le prêtre habite une maison écartée, non loin de l'église et à distance du village proprement dit.

Il était près de minuit. Après avoir réglé nombre d'affaires épineuses, je commençais à goûter un repos que je croyais mérité, quand je fus réveillé en sursaut par des coups re-

doublés frappés à ma porte. On cherchait à l'ouvrir ou, au besoin, à l'enfoncer, en même temps qu'une voix de femme criait dominée par l'émotion :

— Patrick ! Patrick ! sors vite d'ici ; on vient tuer le prêtre : on va te tuer avec lui !

C'était la mère de l'enfant couché sous mon toit qui voulait soustraire son fils au danger dont j'étais menacé sans le savoir. Celui-ci, qui n'était pas plus au courant que moi de ce qui se passait alors, se contenta, sans ouvrir, de conseiller le silence à sa mère, remarquant que si elle continuait elle allait réveiller le prêtre.

Quelque temps après, j'étais presque rendormi quand on essaie de nouveau d'entrer. Mon petit cuisinier s'était même levé et avait introduit un jeune homme qui, tout essoufflé, venait, disait-il, me protéger contre le frère de la femme disparue. Elle s'était pendue, disait-on, et ses parents hors d'eux-mêmes voulaient venger sa mort en causant la mienne.

En même temps, des bruits confus dont la distance ne permettait pas de saisir le sens se faisaient entendre dans la direction du lac, et ne laissaient aucun doute sur la véracité de notre gazette. Malgré tout, j'avoue que je n'eus pas peur : je ne me croyais pas digne de mourir pour une cause aussi juste que l'indissolubilité du mariage. Pourtant un coup de fusil tiré au travers de ma fenêtre sans vitres eût pu m'atteindre avant que je ne me fusse douté de rien.

Je dis donc à mon jeune homme que je ne craignais point les fusils des Babines et qu'il pouvait s'en retourner s'il le jugeait à propos. Il resta quelque temps, puis nous quitta.

Sur ces entrefaites, on parvint à désarmer mes soi-disant meurtriers, et le lendemain la mégère, cause de tout ce vacarme, fut retrouvée blottie dans un coin d'une maison étrangère.

Dieu avait donc protégé son missionnaire et le diable avait manqué son coup.

Celui-ci essaya bien d'une autre tactique, mais il ne réussit guère mieux. Un assez grand nombre de Babines, même du lac, n'étaient pas encore baptisés. Parlant de la nécessité du baptême, je leur dis, au cours d'une instruction, de se préparer à recevoir eux aussi ce sacrement, vu que, ajoutai-je, il n'y a point de salut sans baptême.

Un nommé *Lomdæhel* s'empara de cette proposition pour indisposer ses compatriotes contre la prédication du prêtre. Se faisant l'organe du démon, il eut, lui aussi, son prêche au sortir de l'église, et la thèse qu'il développa fut celle-ci :

On ne va point au ciel sans baptême ; or eux n'étaient point baptisés, donc c'était en vain qu'ils observaient les règles de l'Église. Ils étaient pour l'enfer, et désormais les baptisés seuls devaient fréquenter l'église.

Le malheureux ne songeait guère alors qu'il aurait à payer cher sa harangue. Peut-être y pensa-t-il quand il tomba, un an après, foudroyé d'un coup d'apoplexie dans le bois et tout près du village, sans même qu'un seul témoin eût été là pour lui administrer le baptême qu'il n'avait fait aucun effort pour se préparer à recevoir.

Une autre mort, celle-ci d'un caractère bien plus consolant, vint nous surprendre la veille de la clôture de la mission. *Saptutlas* (Moïse) était un de ces Babines qui font exception à la règle générale, d'un caractère doux et ami de la prière. Au sortir de l'église, il tomba sans connaissance à quelques pas de la porte, et, bien que je crus son mal sans gravité, il déclara bientôt qu'il allait nous quitter. Il voulut donc se confesser, puis il ne tarda pas à entrer en agonie. J'eus le temps de lui administrer le sacrement des mourants, puis il rendit l'âme au milieu des plus affreuses souffrances.

Comme tout le monde se trouvait là, on lui fit de splendides funérailles. Nous avons depuis peu reçu un osten-

soir, un encensoir et les ornements nécessaires à la bénédiction du Saint-Sacrement. Nous nous servîmes donc de l'encensoir, selon les rubriques, et le point le plus admiré du service funèbre, fut qu'on avait « emboucané » le cercueil avec la « résine précieuse ».

— Quelle chance pourtant de mourir quand le prêtre est là ! disaient-ils au sortir de la cérémonie. Quand il nous faudra mourir nous autres, qui viendra nous enterrer au milieu de nuages de fumée de résine précieuse comme on vient de faire pour notre frère décédé ?

Les trois derniers jours de la mission, nous eûmes pour la première fois au lac Babine la bénédiction du Saint-Sacrement, c'est-à-dire la cérémonie de la « boucane » comme ils disent dans leur langue. J'espère qu'ils y virent plus que la fumée de l'encens, et leur recueillement et leur zèle à chanter les prières liturgiques me disaient assez qu'ils y découvraient, bien que caché sous le voile des saintes espèces. Celui qui a dit : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (1).

Même ceux qui hésitaient à se conformer en tout aux ordonnances de Monseigneur s'empressèrent d'assister aux saluts, mêlant leurs chants à ceux de leurs compatriotes mieux disposés.

IV

Ma tâche achevée au lac Babine, il me fallut partir pour aller visiter les Babines de la rivière, parmi lesquels je devais continuer l'œuvre d'épuration que j'avais déjà commencée.

Ici quelques mots d'explication deviennent nécessaires.

Les Babines de la rivière Buckley habitaient jadis un village situé près d'une cataracte à environ 45 milles en

(1) Venez à moi vous tous qui souffrez et êtes surchargés et je vous réconforterai. *Math.*, XI, 28.

amont du confluent de la rivière avec la Skeena. Mais la plus grande partie s'étaient depuis longtemps établis à quatre ou cinq milles de ce confluent, attirés là soit par la facilité de traiter leurs fourrures avec les quelques blancs qui y avaient fondé Hazelton, petit poste sis sur une langue de terre entre la Buckley et la Skeena, soit par le voisinage des Kitiksons, sauvages de race maudite, parmi lesquels le missionnaire catholique n'a jamais rien pu faire.

Or, ce double voisinage exerçait sur les Babines du Rocher-Déboulé, leur nouveau village, une influence délétère. D'abord, leur contact avec les infidèles de qui ils tiennent la plupart de leurs mauvaises coutumes, ne pouvait que contribuer à fortifier chez eux ces coutumes que nous voulions, au contraire, déraciner. D'un autre côté, leur foi, en restant au Rocher-Déboulé, était en péril, puisqu'ils se trouvaient, pour ainsi dire, à la gueule du loup, je veux dire le ministre protestant établi depuis longtemps à Hazelton.

C'est pourquoi il avait été reconnu qu'on n'obtiendrait jamais de résultats sérieux tant que ces Babines resteraient au Rocher-Déboulé, d'autant plus que l'éloignement de ce poste de notre Mission du lac Stuart nous empêchait de les visiter plus d'une fois par an. Les efforts de mon prédécesseur avaient eu pour but de porter ces sauvages, ou bien à retourner à leur ancien village où un certain nombre étaient restés, ou bien, ce qui était mieux encore, d'en fonder un nouveau où le bon grain serait séparé de l'ivraie. Malheureusement ses efforts n'avaient pas abouti.

A mon arrivée, je dus renouer les négociations et je réussis à détacher quatre familles qui devaient former le noyau d'un village modèle qu'il était question d'établir un peu en amont de la chute d'eau où les sauvages ont leur pêche. C'était bien peu, sans doute, mais dans les circonstances, on ne pouvait espérer mieux.

Puis, avec deux Porteurs experts dans l'art de manier la hache et la scie, nous leur avons élevé les murs d'une église.

Ce village en formation avait même été baptisé, je ne sais pourquoi, du nom de Moricetown, qu'il nous faudra bien retenir ici, puisqu'il a été adopté par les nouvelles cartes du pays (1).

Il s'agissait d'aller montrer à ces familles de bonne volonté que nous ne les oublions pas, et en même temps essayer d'augmenter leur nombre en attirant là le gros de la tribu resté en dehors de notre influence.

Une autre raison de notre voyage était d'empêcher, s'il était possible, les ministres de l'erreur de pervertir les Indiens du Rocher-Déboilé qui, s'avouant trop faibles pour embrasser dans tous ses points la morale catholique, n'avaient jusque-là manifesté aucun empressement à se faire protestants. Or, un ministre méthodiste s'était bâti tout récemment un pied-à-terre chez eux, et on lui prêtait l'intention, non seulement de s'y fixer d'une manière permanente, mais même d'y établir une école à l'usage des indigènes. Il fallait s'assurer de l'exactitude de ces rapports.

V

En conséquence, nous partîmes le 16 juillet 1892, de compagnie avec le chef de Hwotat et deux jeunes gens de la même localité. J'avais déjà fait ce voyage, mais mes effets, chapeau et provisions, avaient été précédemment portés à dos d'homme. Or les chevaux commençaient à faire leur apparition chez les Babines du lac, et, cette fois, non seulement le chef et moi étions montés, mais nous avions même un cheval de charge.

Le chef n'avait probablement jamais vu un cheval de si près, ce qui ne l'empêcha pas de me répondre quand je lui demandai s'il croyait pouvoir s'en tirer sans accident :

— Crois-tu donc qu'il n'y a que les blancs qui connaissent le cheval ?

(1) En anglais, *town* signifie ville. Prononcer *taounn*.

Et, comme pour me montrer ce qu'il pouvait en fait d'équitation, il se mit à cingler sa monture de telle façon que celle-ci, levant les pattes de derrière en l'air, l'eut vite fait mordre la poussière, en même temps que, cherchant à se débarrasser du paqueton qu'elle avait en croupe, elle faisait voler mon calice d'un côté et la patène de l'autre. Qu'est-ce ? demandai-je feignant de n'avoir pas vu la cause de l'accident.

— Oh ! quel mauvais cheval ! fit mon homme tout déconcerté ; je n'en ai jamais vu de pareil !

Probablement qu'il n'en avait jamais monté d'aussi bon non plus.

Pour l'amateur de la belle nature, je ne sache pas de voyage plus agréable, parce qu'il n'en est guère de plus pittoresque, que le trajet du lac Babine à Hazelton, sur la Skeena.

Les bords du lac sont bas et marécageux ; mais le sol se relève vite et alors, pendant trois ou quatre milles, nous avons une luxuriante végétation de sapins entremêlés de liards, de trembles et de saules. Nous traversons une petite rivière aux eaux blanchâtres ; à en juger par les débris accumulés sur ses rives, elle doit former au printemps un torrent infranchissable. Puis, après nous être fourvoyés dans quelques borbiers assez profonds, nous escaladons la montagne, ou plutôt gravissons une passe ou vallée qui sépare deux chaînes de montagnes.

La pente est raide et le sentier pierreux, le terreau en ayant été emporté par l'eau de pluie ; aussi avançons-nous lentement. Nous montons, montons encore, montons toujours sans découvrir d'autre horizon que la butte qui nous domine. Enfin, nous débouchons dans une petite éclaircie que le feu a faite dans la forêt ; puis, nous détournant pour respirer un instant, nous apercevons là-bas, bien bas, le lac Babine, et pouvons même distinguer clairement le village que nous avons quitté il y a quelques heures.

Mais le temps presse : en avant et montons.

Les pins sont maintenant dépouillés de leur verdure ; la végétation devient de plus en plus maigre ; une espèce d'arbuste appelée bois des montagnes en babine et qu'on ne voit jamais dans la plaine commence à se montrer, et, bien que nous ayons passé la mi-juillet, les touffes de saules rabougris qui croissent çà et là commencent à peine à se couvrir de petites feuilles à demi bourgeons.

Mais qu'est-ce que ces longues taches blanches dans le sentier ? De la neige tout simplement.

Oui, de la neige que trois mois de soleil n'ont pas encore pu faire disparaître. Il faut se rappeler que nous sommes ici en Amérique et par le 55° degré de latitude nord.

Enfin, vers quatre heures de l'après-midi, nous touchons au point culminant du col : 5200 pieds, presque le double de l'altitude du mont Vésuve. Et pourtant nous sommes au fond de la vallée, entre deux hautes montagnes. Elles sont là, se dressant à droite et à gauche à une si faible distance du sentier qu'un coup de carabine pourrait, ce semble, percer les couches de neige qu'elles portent dans leurs flancs. Leur cime crénelée n'est visible que par moments, dans les intervalles laissés libres par les nuages qui courent le long de leurs sommets, cachant neiges et glaciers derrière un voile de gaze immaculée.

Ces chaînes de montagnes parallèles ne nous quitteront qu'un peu avant notre arrivée à Hazelton, et ce sera alors pour être remplacées par d'autres courant dans une direction différente ; car toute cette partie du pays n'est qu'une agglomération de montagnes.

Mais voici à gauche une verdoyante petite prairie : quel excellent régal pour nos chevaux ! pensons-nous. Illusion ! nous nous apercevons, en approchant, que ce n'est qu'un marais couvert d'herbe fine et clairsemée au milieu duquel une tranchée d'un ou deux pieds de large est remplie d'une

eau croupissante. C'est la source de la Sæskwah ou rivière à l'Ours dont nous suivrons désormais la vallée.

Bientôt nous descendons une côte à pente douce, traversant sur notre route de petits ruisselets qui s'échappent des flancs de la montagne et vont, en gazouillant sous la mousse, marier leurs eaux limpides à celles de la Sæskwah laquelle, débarrassée de ses liens marécageux et forte de l'appoint qu'elle recueille à chaque instant sur son passage, se dirige vers l'ouest en dansant sur les cailloux.

Nous sommes maintenant au pays des marmottes et des moufflons, et il ne faudrait pas nous détourner de beaucoup pour en tirer, surtout des premières. Mais le soleil, longtemps disparu derrière les pics que nous longeons, doit se coucher en ce moment, car les nuages qui caressent la montagne semblent refléter ses derniers rayons.

Il nous faudrait camper.

Voici un ruisseau bruyant qui arrive en courant au fond d'une ravine dénudée, tout pressé de se joindre au cours d'eau que nous avons à notre gauche et qui sera demain une rivière. Un peu d'herbe croît dans le bas-fond au confluent des deux ruisseaux. Ce n'est pas beaucoup pour trois chevaux, mais il faut s'en contenter. Nous sommes sur la montagne et nous n'en trouverons pas autant d'ici demain midi.

Halte ! donc, et campons.

VI

Rien de plus triste que le paysage d'alentour. A l'exception de brins d'herbe très clairsemés, pas l'ombre de verdure de quelque côté qu'on porte les regards. Pas une feuille, pas même un rameau de conifère : le feu a passé par là il y a quelques années et a réduit les sapins à l'état de longs pieux pointus d'un gris blanchâtre restés debout pour la plupart et semblables, de loin, aux piquants d'un porc-

épic. Par ailleurs, pas le moindre arbuste, saule ou tremble, pour nous servir de piquets de tente.

D'un autre côté, à cause de l'altitude, près de 5000 pieds, et surtout en raison du voisinage des monts enneigés d'à côté, le froid se fait vite sentir, et nous force d'allumer un grand brasier autour duquel nous pouvons dire sans trop de mérites : *Frigus et æstus, benedicite Domino* (1).

Le lendemain de grand matin, l'air est vif et oblige les plus paresseux à se lever, et avant sept heures nous nous trouvons prêts à continuer notre chemin.

Les montagnes, toujours les montagnes à nos côtés, et, en bas de la vallée, la Sœskwah qui, grossie des eaux du ruisseau de notre campement devient bientôt une petite rivière, blanche et tapageuse, descendant en formant mille cascades son lit semé de galets arrondis. Chemin faisant, elle reçoit, presque à chaque mille, quelque ruisseau plus ou moins important qui accourt avec fracas du haut des ravins dont les neiges perpétuelles lui ont donné naissance. Rien de plus intéressant, rien de plus animé que ces cours d'eau toujours en ébullition et qui semblent lutter de vitesse, frappante image de la vie qui s'écoule avec la rapidité d'un torrent pressé de se rendre à sa fin : l'éternité.

Un peu avant midi, un ennemi se présente qui barre audacieusement le passage à mon cheval.

— Un ours tout au moins ? dira-t-on.

— Non ; simplement un faisan des montagnes, ou plutôt une faisande, car sa bravoure même nous dit qu'elle a des petits à protéger. Sans se préoccuper de la taille des intrus, elle s'avance à notre rencontre en battant des ailes d'un air courroucé. Bel exemple d'amour maternel !

Et pourtant qu'on excuse ma cruauté. J'avais faim : je la crus envoyée par la Providence pour servir de pièce de résistance à notre dîner, et je laissai mes gens l'assommer à coups de pierre.

(1) Froid et chaleur, bénissez le Seigneur. *Dan.*, III, 67.

Nous avons dans le pays six espèces de gallinacées sauvages dont quelques-unes rendent le plus grand service au voyageur affamé. Ce sont : deux variétés de gelinottes ou perdrix blanches assez rares, excepté dans certaines montagnes ; deux espèces de coqs de bruyère, toutes les deux très communes et dont l'une (*Bonasa umbellus*, Linn.) est si peu sauvage que j'en ai quelquefois abattu quatre représentants successivement et du même arbre. Les Indiens descendent même assez souvent ces sortes de perdrix avec un collet en racine fibreuse attaché au bout d'une perche. La cinquième espèce est la poule des prairies ; elle va en bandes et est difficile à approcher. Nous avons enfin le faisan des montagnes qui est, comme on vient de le voir, d'une bravoure à toute épreuve. Il est à peu près deux fois aussi gros que les coqs de bruyère.

Vers le soir, le paysage change graduellement d'aspect. Bien que nous soyons toujours confinés entre deux montagnes, la vallée s'élargit un peu et se fait moins sévère ; la végétation y est même assez riante. A mesure que nous descendons, ayant toujours à notre gauche la Sæskwah, maintenant rivière rapide et profonde, le sol devient fertile. De grandes herbes entremêlées de plantes légumineuses croissent entre les trembles ; des églantiers nombreux sont chargés de fleurs et certaines plantes inconnues jusque-là apparaissent, indices d'un changement dans la flore du pays.

Nous traversons un de ces nombreux torrents qui s'échappent des flancs de la montagne. Celui-ci s'est creusé un lit profond et accidenté entre deux hautes falaises qui ressemblent aux parois d'une crevasse gigantesque. Au fond de sa vallée, je doute qu'on puisse voir le soleil pendant plus d'une heure par jour. Non loin de là, nous établissons notre second campement.

Dès lors le changement dans la végétation est de plus en

plus accentué. Ça et là, quelques cèdres jaunes (*Thuja excelsa*) se mêlent timidement aux sapins et sont comme un avant-goût de la côte du Pacifique ; puis des pruches (*Tsuga Canadensis*) qui ne se trouvent également que dans ce coin du district viennent ajouter leur verdure à celle des autres conifères, en même temps que le sentier se borde de touffes de coudrier (*Corylus americana*), les premiers que je vois depuis mon arrivée en Colombie Britannique.

De l'autre côté de la rivière, une gorge s'ouvre béante entre les montagnes. Elle livre passage, me dit-on, à une autre branche de la Sæskwah. Nous quittons cette rivière et, coupant l'angle qui la sépare de la Buckley dans laquelle elle ne tarde pas à se jeter, nous nous trouvons bientôt dans la vallée de cette dernière pour nous en éloigner presque aussitôt.

Pour cela il nous faut gravir les flancs de la montagne dont elle caresse la base de ses flots jaunâtres. Le sentier paraît bon ; le cheval nous portera facilement jusqu'au sommet, pensons-nous. Et voilà que nous montons, montons sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin le vertige nous menace. Nous entendons confusément le mugissement de la rivière à nos pieds ; nous plongeons nos regards dans la vallée : impossible de rester à cheval, la tête commence à nous tourner. Et maintenant comment descendre sans dégringoler au fond de l'abîme ? Le flanc de la montagne est si escarpé que nous ne le faisons qu'en tremblant.

Depuis que les *pack-trains* (bande de chevaux de charge) voyagent entre Hazelton et le lac Babine, cette partie du sentier par trop dangereuse a été abandonnée, et l'on préfère couper en travers le dos d'âne élevé que cette rampe vertigineuse faisait éviter.

Une fois sur le plateau, le sentier n'offre plus aucun danger. Nous redescendons graduellement et galopons au travers des massifs de coudriers qui ont donné leur nom

au poste de trois familles blanches appelé Hazelton (1) où nous arrivons après midi.

VII

Là, mon noble et excellent ami, M. Loring, lutte avec sa dame d'attentions envers mon humble personne et insiste pour que je me repose au moins un jour sous son toit. Une course de deux jours et demi à cheval, même lorsqu'on est dévoré par les maringouins comme nous l'avons été la nuit dernière, n'est rien pour un missionnaire qui en a fait de neuf jours sans désespérer ; mais je cède au plaisir de me trouver en si bonne compagnie et me laisse traiter comme un enfant gâté. De telles rencontres sont si rares dans le pays !

Dans la journée je m'abouche avec le ministre anglican, M. Fields, qui, tout souriant et plein d'une suavité évangélique, m'invite à lui rendre visite *at home* où sa dame voudrait si bien me voir, dit-il.

— Merci, mon révérend ; comme vous le dites dans votre langue, *we are not in the same boat*, nous ne naviguons point dans la même nacelle.

Du plateau élevé où demeure M. Loring, la vue plonge dans l'établissement de la Compagnie de la Baie d'Hudson, poste fortifié selon les règles de l'art militaire, palissades en planches épaisses et hautes d'une vingtaine de pieds formant un carré flanqué de bastions, qui entoure le bâtiment principal et toutes ses attenances. Ces fortifications sont encore en excellent état, ou plutôt elles sont encore neuves. De fait, il n'y a pas plus de quatre ou cinq ans qu'elles ont été érigées.

Un meurtre avait eu lieu chez les Kitiksons qui habitent le village contigu à la « ville » des blancs, et, pour éviter

(1) Lit, *Ville des noisettes*.

des représailles, le gouvernement de la Colonie envoya un parti d'officiers de police pour s'emparer du coupable. Celui-ci, ayant eu vent de cette mesure, s'enfuit ; mais, poursuivi de près par les soldats, il fut sommé de se rendre. Comme il n'en voulait rien faire, on lui envoya un coup de carabine qui le tua raide.

Le clan du meurtrier, apprenant sa mort, voulut à son tour le venger, et comme toute la population semblait vouloir prendre part aux hostilités, le parti envoyé par le gouvernement dut se fortifier en attendant du renfort. Dans ce but, ils élevèrent les palissades qu'on voit maintenant et s'y retranchèrent. Un vaisseau de guerre avec quelques compagnies de soldats vint ensuite les délivrer et pacifier la localité.

Après avoir joui de l'hospitalité de M. Loring, il nous faut songer à continuer le voyage.

— Pensez-vous traverser sur le pont ? me demande mon hôte.

— J'ai juré de n'y plus remettre les pieds tant que je vivrai, répondis-je.

— *That's all right*, on vous traversera en canot, reprend-il obligeamment.

Pour comprendre la raison de ce dialogue, il faut savoir que le Rocher-Déboulé et Moricetown sont sur la rive gauche de la Buckley ; or, nous nous trouvons en ce moment sur la rive droite. Trois ou quatre milles plus haut, juste en face du Rocher-Déboulé, les sauvages ont jeté une espèce de pont suspendu sur un rétrécissement rocheux de la rivière.

Mais il suffit de voir ce pont pour en avoir peur. Il est composé de trois longueurs d'arbre dont deux ont les gros bouts retenus sur les bords par des roches, tandis que leurs extrémités inférieures en supportent un troisième. Or ces troncs d'arbres, juxtaposés dans toute la longueur du pont, sont sveltes, bruts et sans la marque d'un seul coup de

hache pour en aplanir la surface. De plus, l'étroit passage qu'ils forment incline visiblement de côté. Il y a bien un grossier garde-fou ; mais il est composé de minces perches reliées ensemble avec des bandes d'écorce de cèdre à une telle distance qu'on ne peut s'en servir commodément. Du reste, pas un clou, pas une cheville dans toute sa structure : des liens d'écorce de cèdre en tiennent lieu.

Et ne pas oublier que cette frêle construction est suspendue à quelque 60 pieds au-dessus d'un gouffre sans fond, une chute écumante capable de vous donner le vertige quand même vous vous trouveriez sur un pont solide.

Il m'a pourtant fallu le passer et le repasser à deux différentes reprises. Du rivage, il semble que vous pourriez traverser sans trop de difficulté ; mais quand vous êtes une fois parvenu au milieu en rampant péniblement sur vos genoux, et que vous le sentez comme prêt à s'effondrer sous votre poids et vous berçant de droite à gauche comme une balançoire de gymnastique au-dessus de l'abîme qui semble prêt à vous emporter dans sa course effrénée, vous vous demandez si vous pourrez jamais remettre pied sur terre.

Il est si peu solide que, à ma connaissance, le seul poids de la neige en hiver l'a fait écrouler par deux fois.

VIII

Cette fois nous traversâmes donc en canot au confluent de la Buckley avec la Skeena, juste en face d'un bas-fond sur les bords duquel un ministre méthodiste a fixé ses pénates. Près de son logis et de son temple-école, deux autres maisons constituent ce qu'il appelle Tchitown, essai de village destiné dans son intention à éclipser Moricetown, ou tout au moins à en contrebalancer l'influence.

Or, malgré toutes ses largesses, ses médecines gratuites et ses visites au moins hebdomadaires au Rocher-Deboulé, il n'a pu attirer à lui qu'une seule famille de Babines *quo-*

rum deus venter est (1) qui sont là, comme l'avouent les protestants eux-mêmes, pour profiter des miettes qui tombent de sa table. L'autre famille est composée de sauvages de la côte, avec lesquels nous n'avons rien à faire.

Il ne fait pas de chrétiens ; il n'arrive pas même à former des anti-catholiques ; il fait simplement des orgueilleux.

— Quelle heure est-il ? me demande un de ses gens en m'abordant.

Il n'avait pas plus besoin de connaître l'heure que moi d'aller me pendre. Pourtant, pour ne pas paraître trop incivil, je consultai ma montre et répondis :

— Dix heures et demie.

— C'est vrai, fit-il en tirant son oignon ; c'est justement l'heure de ma montre.

Or sa montre marquait trois heures !...

Histoire de dire que lui, du moins, ne devait pas être confondu avec ces Indiens catholiques qui n'ont que le soleil pour montre.

Ces ministres — je parle des méthodistes, les anglicans sont plus honnêtes — ne reculent devant aucune fausseté pour indisposer les sauvages contre le prêtre catholique. Un de leurs moyens favoris pour les gagner a été, pendant ces dernière années, de déclarer à qui voulait les entendre que le gouvernement ne leur donnerait jamais de réserves à moins qu'ils ne se fassent méthodistes.

D'un autre côté, il n'y a guère de calomnie qui leur paraisse trop énorme. L'un d'eux, se voyant constamment nargué de ce que, se disant prêtre, il était marié, tandis que ni le prêtre catholique, ni Jésus-Christ, son modèle, ne l'étaient :

— Que tu es donc crédule ! dit le ministre à son interlocuteur ; ne sais-tu pas que le Père Morice a une femme tout aussi bien que moi ?

(1) Dont leur dieu est leur ventre. *Phili.*, III, 19..

Lors de mon passage à Tchitown, mon révérend était ab-



Le Rocher-Débonné (en côté), Hazelton et la Sk ena.

sent; aussi n'aurais-je pu lui demander raison de ses propos lors même que j'y aurais été disposé.

Nous traversâmes la rivière sans encombre, en remontâmes la rive gauche et en peu de temps nous nous trouvâmes au Rocher-Déboulé, la capitale des sorciers et des joueurs de profession. Il ne s'y trouvait personne alors, et nous n'en fûmes que plus contents : les sauvages devaient être en chemin revenant de leur chasse du printemps et notre dessein était de les arrêter au passage, à Moricetown ou à l'ancien village, pour leur faire entendre quelques bonnes vérités.

Le Rocher-Déboulé est ainsi appelé d'après une montagne rocheuse qui se dresse juste en arrière du village et dont le sommet, quelque peu tronqué, ferait croire à un éboulement (en canadien : déboulement). Les anfractuosités de la cime recèlent, dit-on, un lac d'eau vive que jamais œil mortel n'a vu impunément ; aussi certains jongleurs en ont-ils fait leur génie particulier.

Les nouvelles demeures des Babines s'élèvent sur le plateau, à 250 pieds au-dessus du site de leur ancien village, un misérable trou en entonnoir près de la rivière et en face du fameux pont suspendu. En avant des grandes loges qui s'y trouvent encore, se dressent de hautes colonnes de bois ornées des sculptures les plus grotesques et représentant le totem du clan en l'honneur duquel elles furent jadis élevées.

Après avoir inspecté à la hâte le nouveau village, où les tombes des morts surmontées d'énormes monuments en forme de maisonnettes disputent le terrain aux habitations des vivants, nous partons pour le village ou pêcherie à 35 milles en amont de la rivière. Nous y arrivons après une petite journée de marche au fond d'une large vallée bordée, comme toujours, de deux chaînes de montagnes couvertes de neiges perpétuelles.

Si le Rocher-Déboulé ne nous paraît guère propre à contenir un village régulier, nous nous apercevons vite que *Kéyær Hwotqæt* ou l'ancien village, l'est encore moins. Ce

ne sont qu'escarpements pierreux, buttes et trous humides près desquels la rivière tombe comme par-dessus une chaussée artificielle, puis se précipite de cascade en cascade le long d'un étroit passage qu'elle s'est creusé dans la roche vive en faisant un bruit assourdissant.

Or c'est au milieu de ce vacarme qu'il me faudra tenir nos réunions quotidiennes, offrir le saint Sacrifice et prêcher.

Je m'enquiers du site de Moricetown et on me dit qu'il est devenu impraticable. Le printemps dernier, un barrage de glace dans la rivière l'a transformé en lac temporaire.

Comme pareil accident peut se renouveler une autre année, il me faudra chercher un autre emplacement pour notre village projeté. En attendant, la mission devra forcément se donner à la pêche.

Mais où se feront les prédications? Où célébrer la sainte messe?

Il ne faut pas songer à l'église, vieille mesure sans toit ni fenêtres, où des pieds d'orties se sont installés sans façon, et qui, du reste, ne pourrait contenir la moitié de la population actuelle. De maisons régulières il n'y en a point, vu que tout le monde habite de grandes loges à saumon, espèces de hangars formés d'un toit en écorce de sapin supporté par quatre poteaux reliés ensemble par des perches superposées.

J'avise la plus convenable de ces bâtisses primitives et la fais préparer en vue de m'en servir comme d'église provisoire. Les trous du toit sont bouchés, les murs en perches plus ou moins solidifiés et les femmes apportent quantité de branches de sapin qui, étendues sur le sol, constituent le plancher en usage chez les sauvages.

Mais vous entendez le tapage que fait la chute à dix ou quinze mètres de là ; comment prêcher dans un tel voisinage de manière à se faire entendre quand vous souffrez

déjà d'un mal chronique de poumons dû aux vomissements convulsifs causés par un empoisonnement accidentel ? Dieu y pourvoira, pensé-je.

Et il n'y manqua pas. Car bien que la parole publique m'eût beaucoup fatigué en d'autres circonstances, et malgré les efforts de voix que je dus faire pour couvrir le bruit de la cascade, je n'en souffris aucunement et pus, huit jours durant, prêcher et catéchiser comme si j'avais été dans la plus profonde solitude.

IX

Je ne pouvais m'attendre au résultat que j'obtiens habituellement ailleurs. Ces sauvages sont encroûtés dans leurs superstitions et entichés de leurs coutumes traditionnelles. L'indissolubilité du mariage surtout est un point de doctrine que beaucoup d'entre eux peuvent savoir en théorie, mais qu'un trop grand nombre négligent en pratique. Malgré tout, ils écoutent le prêtre, plutôt par peur, il est vrai, que par amour. Ils croient à sa parole, mais ils pensent avec les Juifs d'autrefois que *durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* (1)

Un certain nombre l'acceptent pourtant et s'efforcent d'y conformer leur conduite, et ceux-là sont connus dans le pays sous le nom de « gens de Moricetown » alors même qu'ils ne forment encore aucun village séparé.

Quant aux autres, ils écoutent le missionnaire, lui font volontiers baptiser leurs enfants, promettent de renoncer à leurs mauvaises habitudes quand ils auront le cœur plus fort, comme ils disent, et lui demandent de prier pour eux afin d'éloigner la maladie et surtout la mort qu'ils ont tant de raisons de craindre.

Le cœur du prêtre désire sans doute des résultats plus

(1) Ce discours est dur et qui peut l'entendre ? *Jean*, VI, 61.

brillants, mais chaque chose vient en son temps. D'autres pourront moissonner ; pour le moment, il paraît que nous n'en sommes encore qu'à l'époque des semailles.

Quant aux Babines eux-mêmes, ils ne semblent pas conscients de leur lâcheté. Ils paraissent s'imaginer qu'ils ont rempli leurs devoirs envers Dieu et son ministre parce qu'ils ont écouté ce dernier qu'ils traitent, du reste, avec autant de civilité que le comporte l'étiquette sauvage.

Telle est la règle générale ; mais toute règle souffre exception. C'est ainsi que le jour des baptêmes d'enfants, un individu, appelé Maurice par courtoisie et pour dissimuler son nom sauvage dont la crudité est plus que latine, crut pouvoir m'accabler de reproches parce que j'avais traité de bâtard l'enfant qu'il avait eu d'une femme mariée à un tiers encore vivant, et parce que je lui refusais la médaille qu'il est d'usage de donner ici aux personnes nouvellement baptisées. A entendre ses récriminations et à voir l'éclat de ses petits yeux noirs on eut pu croire qu'il n'eût voulu rien moins que m'occiré.

Mais toute chose a son temps, même l'ire d'un sauvage, et mon *Œllæt*, dit Maurice, est bien honteux aujourd'hui de sa tirade d'il y a cinq ans.

CHAPITRE X

SOMMAIRE. — Retour. — Un ciel de feu. — Un dimanche au Rocher, Déboulé. — En guerre contre Wala ! — Sommes-nous des diables noirs ? — Avide de renseignements. — Discussion avec le ministre protestant. — Des gens peu obligeants. — Au prétoire. — Départ pour le lac Babine. — Dans les nuages. — Suspendu aux flancs d'un cheval. — Deux morts subites. — On transporte une église. — Le Col de la Poêle à frire. — Sur le lac Thatla. — Un ours qui ne finira pas son diner. — Un incendie de forêt. — Le lac Tremblé. — *Home again.*

I

Malgré cela, la mission une fois terminée, tout le monde semble heureux. Les préparatifs de départ se font avec entrain ; les pelleteries rapportées de la chasse et qu'on va traiter à Hazelton sont ficelées et empaquetées, et une bande d'une vingtaine de jeunes gens se mettent en route alertes et bruyants comme le sont tous leurs semblables. Nous ferons route ensemble jusqu'à Hazelton, le poste de traite et la résidence de l'agent des sauvages.

Nous sommes au samedi matin. Aucun nuage à l'horizon, et le soleil commence à inonder de ses rayons l'azur de notre beau ciel d'Amérique. Nous partons à la course tandis que les vieux et les vieilles en sont encore à faire leurs paquets et ne nous suivront que de loin.

La chaleur devient bientôt accablante et mes braves gens qui me suivent à pieds, malgré leurs exhortations mutuelles et leurs défis pacifiques en sont rendus à demander grâce. Un, puis deux, puis une demi-douzaine disparaissent en arrière et augmentent la troupe des trainards. Bref, tous, jusqu'aux plus vaillants, finissent par s'avouer

vaincus par *l'élan domestique*, ainsi qu'ils appellent le cheval. Du reste, la chaleur est devenue si intense que nous sommes heureux d'apercevoir, un peu après midi, la savane desséchée coupée d'un petit ruisseau au bord duquel nous devons prendre une réfection sommaire.

Mais quel ciel de feu ! Et comme l'ombrage d'une maigre touffe de saule serait apprécié au milieu de la prairie où un soleil sans pitié nous darde ses rayons brûlants ! Les sauvages de ma suite arrivent les uns après les autres tout en nage et respirant à peine ; et pourtant ce sont les pauvres chiens qui m'inspirent le plus de compassion. Pesamment chargés, tout haletants et la langue pendante, ils ne sont pas plutôt arrivés qu'ils se roulent par terre, et s'enfoncent la tête dans l'herbe roussie, espérant y trouver une fraîcheur qui n'existe nulle part.

Mais nous sommes en voyage : de pareils détails ne sont pas faits pour nous retarder. Le morceau de saumon, qui constitue la pièce de résistance de notre modeste repas, a déjà disparu ; mon cheval est sellé : en avant !

Nous voilà donc de nouveau lancés sur le sentier du Rocher-Déboulé. Mes jeunes gens redoublent d'ardeur et s'excitent mutuellement par des saillies d'humour sauvage ; on se montre au doigt tel ou tel qui fait mine de traîner la jambe et les quolibets ne tardent pas à pleuvoir sur lui. Si bien que le soleil brille encore à l'horizon quand nous débouchons des massifs de coudriers qui entourent le Rocher-Déboulé pour nous trouver sur la pelouse du village.

Le lendemain, dimanche, je fais faire un peu de toilette à l'église qui est restée veuve de tout service religieux depuis cinq ou six ans, et nous avons la consolation d'y voir descendre le Dieu de l'Eucharistie. Tout le personnel de ma suite est là, plus une ou deux familles de l'endroit qui n'ont point été à la chasse. Bien plus, Tchitown, le soi-

disant village du ministre protestant, nous a même envoyé deux représentants.

Bonne occasion de servir à mon auditoire quelques points d'histoire ecclésiastique. Aussi, je ne lui fais grâce d'aucune des circonstances les plus importantes de l'introduction de la prétendue réforme en Angleterre. Les nombreux mariages d'Henri VIII sont passés en revue et leurs causes examinées sans pitié. Ils servent à expliquer la raison d'être du protestantisme en Colombie Britannique, la secte de Wesley à laquelle appartient le ministre de Tchitown n'étant qu'un rejeton du schisme du roi trop amoureux.

De pareilles instructions sont d'autant plus opportunes que les Indiens du Rocher-Déboulé se trouvent placés comme à la gueule du loup, et il est souverainement important qu'ils soient en état de distinguer le véritable pasteur du mercenaire.

Cela n'empêcha pas le prédicant méthodiste de gravir, dans l'après-midi, la côte de quatre milles qui sépare son gîte de notre village, sous prétexte qu'il avait à expliquer le saint Évangile à une de ses ouailles revenue depuis quelque temps à la pêcherie du Rocher-Déboulé. Mais le révérend ministre n'a pas plutôt tourné le dos que ce même individu me présente trois de ses petits enfants à rebaptiser!...

Entre temps, un de mes sauvages s'arrange avec le vieux chef atna pour que notre bande ait, le lendemain, le moyen de traverser à Tchitown la Buckley, rivière profonde et très rapide.

II

Après avoir fait sept ou huit baptêmes d'enfants et un d'adulte mourant, nous repartons le lundi matin, les sauvages heureux à la pensée de pouvoir se procurer dans une heure ou deux le sucre et le thé dont ils sont si friands, et

moi non moins content de la perspective de revoir mes excellents amis, M. et M^{me} Loring.

Mais voilà que, chemin faisant, j'entends des propos peu rassurants au sujet de *Wala*, vieux sauvage de Tchitown, espèce de Cerbère au teint foncé, qui veille depuis longtemps au passage de la rivière.

— Nous laissera-t-il passer ? demande-t-on. N'est-il pas protestant aussi ignorant qu'enragé, et n'a-t-il pas la réputation de n'avoir que très peu de respect pour la religion catholique en général et pour le prêtre en particulier ?

— Bah ! font les autres, nous avons fait nos arrangements relativement au canot, et s'il ne veut pas nous le livrer, nous sommes certes assez nombreux pour le lui arracher de force, à la barbe de son ministre et de toute sa clique.

— Partons donc en guerre ! s'écrie une voix.

— En guerre contre *Wala* ! répète toute la bande en poussant un formidable éclat de rire aux dépens du terrible compère.

Et pourtant, il faudrait ne pas connaître le caractère de nos indigènes pour ignorer qu'un seul individu déterminé peut en arrêter dix d'humeur ordinaire. Or *Wala* n'a pas la réputation d'avoir froid aux yeux, si bien que tous les sauvages le redoutent.

Mais nous voici arrivés à la traverse, c'est-à-dire sur le terrain du révérend ministre et de ses paroissiens. Mon premier soin en descendant de cheval est d'inspecter le rivage.

— Dieu merci, nous pourrions traverser, pensé-je.

En effet, un très grand canot se trouve halé sur la grève et n'attend qu'à être lancé à l'eau pour nous transporter sur l'autre rive. Malgré cela, aucun de mes sauvages ne paraît se presser. Leur ardeur belliqueuse d'il y a un instant semble s'être considérablement refroidie ; ce ne sont que chuchotements comprimés, comme le calme avant l'orage.

— N'est-ce pas là notre canot ? demandé-je à mon voisin.

— Lui-même, répond-il.

— Alors pressez-vous de le mettre à l'eau ; j'ai hâte de revoir M. Loring.

Silence sur toute la ligne. Ma bande d'une vingtaine de forts gaillards va et vient sur le sable du rivage jetant des regards furtifs du côté des maisons des protestants. Tous semblent paralysés par je ne sais quoi qui les met mal à l'aise.

— Allons, mes amis, un peu de vie, s'il vous plaît. Nous ne pouvons pas rester plantés ici toute la journée.

— Pas si pressé !... Pas si pressé !... Il te faudra bien prendre ton temps, que tu le veuilles ou non, fait une voix gouenarde à mes côtés.

Je me détourne et me trouve en face de Wala, le terrible Wala en personne.

— Nous avons besoin de parler, continue-t-il d'un ton qui semble dire : je tiens mon homme.

— Parle si tu veux, et surtout le plus vite possible, lui dis-je.

En même temps, j'aperçois un autre adepte de la secte qui se dirige de notre côté, sans doute pour prêter main forte à son coreligionnaire. Wala me dit donc en élevant la voix pour être entendu de tous :

— Hier tu as parlé dans l'église du Rocher-Déboulé et là tu as dit que nous, les gens du ministre, nous sommes des diables noirs, et que nous sommes faits pour le grand feu (l'enfer). N'est-ce pas vrai ?

— Le diable est en enfer, répondis-je, et je sais que vous vous n'y êtes pas encore ; par conséquent je n'ai pas pu dire que vous étiez des diables. Quant à votre couleur, tu comprends que je ne pourrais pas dire sans mentir que des gens comme toi, par exemple, sont blancs comme la neige.

Mais c'est là une puérilité ; le prêtre catholique ne s'abaisse pas à de pareilles niaiseries.

— Mais tu as dit que nous étions faits pour l'enfer ? insiste mon interlocuteur.

— Vous n'êtes pas plus faits pour l'enfer que les anges déchus qui y sont tombés au commencement des temps.

— Qu'as-tu voulu dire alors ?

— J'ai voulu dire, et j'ai dit ce que je te répète ici, à savoir, que vous autres protestants vous êtes sur le chemin de l'enfer.

— Et comment cela ?

— Parce que nous, les vrais catholiques, nous suivons la voie tracée par Jésus-Christ pour aller au ciel, et, comme cette voie est unique et que la vôtre est diamétralement opposée à la nôtre, il s'ensuit que, sans le savoir peut-être, vous marchez vers l'enfer.

Je me mis alors à expliquer et à amplifier cette thèse, appuyant sur les principales différences entre les doctrines et les pratiques des catholiques et celles des protestants, et je terminai en commentant la célèbre parole de Notre-Seigneur : *Nemo potest duobus dominis servire* (1).

J'avais à peine achevé ma harangue, écoutée du reste avec un silence respectueux par toute l'assistance, que l'autre méthodiste m'adressa la parole à son tour.

— Moi aussi j'ai quelque chose à te demander, fit-il.

— A ton service ; mais presse-toi, s'il est possible.

— Comment se fait-il que vous autres prêtres catholiques vous exigez que vos gens contribuent à l'érection des églises et à leur entretien, tandis que nos prêtres à nous non seulement nous les bâtissent sans rien nous demander, mais encore nous aident de leur argent chaque fois que nous sommes dans le besoin ? Ils nous habillent quand nous sommes nus et nous donnent à manger quand nous avons faim.

(1) Personne ne peut servir deux maîtres. *Math.*, VI, 24.

Puis, d'un ton triomphant :

— Voilà ce qu'on appelle de la charité, ajouta-t-il.

— Dis donc plutôt que c'est là un marché de mercenaire, répliquai-je. Ne vois-tu pas que tes prétendus prêtres se servent de l'argent qui leur est donné par les gens riches de leur pays pour acheter vos âmes et vos consciences ?

— Jésus-Christ a dit de pratiquer la charité.

— Oui, mais où as-tu vu dans la Bible qu'il se soit jamais acquis des adhérents à prix d'argent ?

— Tu ne nieras pourtant pas que ce soit une fort bonne œuvre que de bâtir partout des églises comme le font nos prêtres.

— Sans doute, c'est une bonne œuvre, et c'est pour cela que les catholiques tiennent à y participer. La différence entre leur conduite et celle de tes ministres consiste en ce que nos catholiques élèvent des églises en y contribuant selon la mesure de leurs propres moyens, tandis que tes ministres se servent pour cela de l'argent d'autrui.

Puis, par manière de conclusion :

— Quant à toi, ajoutai-je, tu devrais avoir honte du peu de générosité envers la maison de Dieu que trahit ta propre question.

III

Nous formions un groupe de vingt-cinq à trente personnes tout yeux et tout oreilles, dont la plupart semblaient jouir démesurément de la déconfiture de mes adversaires naguère si fiers à l'endroit de mes sauvages et si présomptueux vis-à-vis du prêtre.

Levant les yeux pour m'assurer de l'effet de mes paroles, j'aperçus à deux pas de moi un blanc, jeune encore, et tout de noir habillé. Ce n'était ni plus ni moins que le ministre protestant qui écoutait notre discussion sans y comprendre un traître mot, vu que nous parlions dans la lan-

gue indigène. Le révérend personnage me serra la main en signe de salutation, puis il me dit en anglais :

— Je suis réellement bien fâché de ne pas comprendre un dialogue qui semble intéresser à un tel point vos ouailles et les miennes. Mais, si vous me le permettez, j'aimerais à vous adresser une question.

— Certainement, lui répondis-je dans la même langue. Je suis à vos ordres.

— Vous avez prêché hier au Rocher-Déboulé ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je. J'étais dans mon église.

— C'est vrai ; mais l'on m'a rapporté que vous aviez cru pouvoir affirmer que nous autres ministres protestants menions le monde à l'enfer. Je suppose qu'on a dû dénaturer le sens de vos paroles ?

— Pas précisément, répondis-je. J'ai dit que, à moins que vous soyez dans une ignorance complète de la religion catholique qui est la seule vraie, vous vous trouvez sur la voie de l'enfer et y conduisez les autres.

— Et comment le savez-vous ? reprit mon interlocuteur d'un ton un peu sec.

— Parce que vous enseignez des doctrines et laissez pratiquer des actes contraires à la loi de Jésus-Christ.

A ces mots le prédicant fit un bond ; puis, se ravisant, il reprit sur un ton qui voulait être décisif :

— Si vous pouvez me prouver que j'aie jamais enseigné quoi que ce soit qui ne se trouve pas dans la sainte Bible, je vous donne ma parole d'honneur que je cesse dès ce soir d'être méthodiste.

Et, pour appuyer encore l'effet de sa déclaration, il laissa retomber violemment son poing droit dans sa main gauche en ajoutant :

— Je n'ai jamais prêché une seule parole contraire à la loi du Seigneur Jésus !

— Tout doux, lui dis-je. Si vous voulez discuter en règle,

vous savez que ce n'est pas devant un pareil auditoire que nous pouvons le faire avec fruit. Aucun de ceux qui nous écoutent ne nous comprend. Du reste, il y a tant de points de votre doctrine qui sont en contradiction flagrante avec celle de Jésus-Christ que je n'ai que l'embarras du choix.

— S'il en est ainsi, daignez m'en citer une seule, fit-il évidemment piqué.

— Tenez, prenez par exemple la question de l'indissolubilité du mariage. C'est une des questions les plus pratiques pour un missionnaire de sauvages. Jésus-Christ n'a-t-il pas déclaré que nul homme ne doit séparer ce que Dieu a uni ?

— Sans doute.

— Et vous, ministres protestants, ne connivez-vous donc jamais à la séparation de ce que Dieu a uni ?

— Jamais.

— Comment ? jamais ; n'admettez-vous pas la légitimité du divorce en pratique non moins qu'en théorie ?

— Oh ! seulement pour cause de fornication.

— Or Jésus-Christ ne dit-il pas positivement que tout homme qui, séparé de sa femme encore vivante, en prend une autre est coupable d'adultère ?

— Sans doute ; mais, voyez-vous, la nature est faible, et vous avouerez avec moi qu'il est des cas où un refus absolu de divorce serait cruel.

— Cruel ou non, la loi de Dieu telle qu'elle est présentée dans votre propre bible est là, et ce n'est pas à nous qui nous prétençons ses ministres et ses interprètes auprès des pauvres sauvages à la changer. Ce n'est pas la loi qui doit plier devant la nature, c'est la nature et les passions qui doivent céder devant la loi.

La discussion s'engagea alors sur l'unité de l'Eglise et la primauté de Pierre et de ses successeurs, au cours de laquelle mon ministre aux abois crut faire preuve d'habile tactique en déclarant qu'eux, protestants, se trouvaient

avec Pierre et par conséquent dans la vraie Église : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia* ! Pressé de le démontrer, il ne sut que balbutier qu'ils étaient Pierre à eux seuls !...

Naturellement je n'eus pas de peine à lui prouver le contraire, et, à chaque fois que je l'avais acculé dans une impasse, me souvenant que lui-même avait provoqué la discussion dans le but de m'humilier devant mes propres gens, je me permettais la satisfaction d'observer d'un ton triomphant : *You see ! you see !* Vous voyez ! vous voyez ! exclamation que comprenaient la majorité de mon auditoire et surtout ses propres adeptes. Mes gens jouissaient de mon triomphe et ceux du ministre étaient proportionnellement abattus.

A la fin, mon révérend me fit observer :

— Vous demeurez bien loin de ces sauvages ; pensez-vous sérieusement revenir les voir ?

— Certainement, répondis-je ; ne sont-ce pas mes ouailles ?

— Mais, insista-t-il, ne croyez-vous pas qu'une école leur ferait beaucoup de bien ?

— Cela dépendrait de celui qui la tiendrait, fis-je en le regardant dans les yeux.

Mon homme sourit légèrement, puis il ajouta :

— Pour parler sérieusement, je dois vous avouer que nous avons l'intention d'ouvrir cet hiver une école au Rocher-Déboulé pour essayer de dégrossir un tant soit peu ces pauvres gens et les mettre en état de lire la Bible.

— Grand merci de vos bonnes intentions, répliquai-je ; ils n'ont nul besoin de votre école. Du reste, ils ont un équivalent qui leur suffit pour le moment.

— Lequel ?

— Leur catéchisme imprimé et les autres petits livres en leur propre langue qu'ils commencent à savoir et à lire passablement et qu'ils peuvent apprendre sans que je sois au milieu d'eux.

La conversation tourna alors sur mes travaux philologiques qui ne semblaient pas inconnus de mon révérend interlocuteur. Après des éloges dont j'aurais pu me passer et quelques remarques sur les difficultés des langues sauvages, le brave homme finit par m'inviter à dîner, invitation que, naturellement, je me gardai bien d'accepter.

Puis il nous quitta.

IV

— Allons ! allons ! le temps presse ; traversons au plus vite, m'écriai-je aussitôt qu'il fut parti.

— Impossible, Père, me répondit-on ; il n'y a point d'avirons.

— Et où sont les avirons ?

— Nous ne le savons ; les gens du ministre les ont cachés avant notre arrivée ici.

— Par exemple, voilà qui est un peu fort, pensai-je, non sans manifester quelque impatience.

Puis je cherchai des yeux mes farouches interrogateurs d'il y a quelques instants. Ils avaient disparu.

Pendant ce temps, on allait et venait le long de la rivière ; les uns sortaient tandis que d'autres entraient chez les protestants, et il me semblait même entendre, quoique confusément, quelques gros mots échangés en anglais du côté des maisons. Puis le fils de Wala, un métis babine-atna et le boute-en-train de la clique, s'en vint me signifier en mauvais anglais qu'il ne me prêterait jamais de canot pour traverser. Puis, décrivant un demi-cercle, il repartit aussitôt pour sa maison sans me laisser le temps de lui répondre une parole. Evidemment, tout effronté qu'il fût, la bravoure n'était pas son fort.

Mes sauvages parlaient bien d'en venir à des voies de fait sur la personne de nos insolents provocateurs pour les

forcer à leur remettre les rames qu'ils tenaient cachées ; mais des conseils plus calmes finirent par prévaloir.

Enfin, après au moins deux heures de pourparlers et à force de bonnes paroles et de prières, nous pûmes persuader à l'un d'eux de nous prêter son propre canot, ce qu'il ne fit qu'avec la plus grande répugnance et en professant de redouter la vengeance que ses compères ne manqueraient pas d'exercer sur lui après notre départ. Je lui dis de se tranquilliser sur ce point, remarquant que j'avais dans la personne de l'agent un ami qui saurait bien le protéger.

En effet, deux heures s'étaient à peine écoulées et j'étais à me délasser au piano de M. Loring, quand les protestants, leur ministre en tête, arrivaient chez ce gentleman, sommés par lui d'avoir à expliquer leur conduite et d'attendre la sentence qu'il lui plairait de prononcer à leur sujet.

Mais nos gens étaient malins : ils purent prouver que, après nous avoir promis son grand canot, le vieux chef atna leur en avait confié les avirons en leur enjoignant de ne les livrer qu'à des sauvages. Comme j'étais un blanc, ils ne faisaient que suivre la consigne en me les refusant.

Un autre point parut moins clair. Le fils de Wala était accusé de m'avoir adressé des paroles injurieuses. Comme je répondais à l'agent que je ne les avais point entendues moi-même, ce monsieur remarqua s'adressant au prévenu :

— Il est heureux pour toi que le prêtre ne t'ait point entendu ; autrement je te condamnerais à deux mois de prison.

Puis, interprété par sa dame qui parle atna, il commença un sermon sur les droits des voyageurs, surtout des prêtres catholiques qui sont tous de grands chefs, dont nos protestants se souviennent encore. Le vieux Wala devint alors aussi humble et son fils aussi doux que l'un et l'autre s'étaient montrés arrogants à mon égard.

Hâtons-nous d'ajouter que la leçon leur a profité. Lors

de ma visite de l'année suivante, le terrible Cerbère du temps jadis n'eut pas plutôt appris que j'étais l'hôte de M. Loring devant traverser la Buckley pour me rendre à Moricetown qu'il mit de lui-même son meilleur canot à ma disposition. Puis il vint publiquement chapeau bas, *cor contritum et humiliatum* (1), me toucher la main, m'assurant qu'il était on ne peut plus heureux de me revoir.

Comme épilogue à notre aventure, j'ajouterai que notre ministre décampa le lendemain même de notre discussion. Un autre lui succéda. Celui-ci fit des pieds et des mains auprès des sauvages du Rocher-Déboulé pour qu'ils lui permettent d'ouvrir une école protestante au milieu d'eux. Éconduit d'une loge, il n'entra dans une autre que pour s'y faire mettre à la porte sans cérémonie.

Ainsi je pus constater que si mes prédications n'avaient pas eu tout l'effet désirable, elles n'avaient pas néanmoins été sans fruits.

V

Mais n'anticipons pas.

Après une demi-journée de repos chez mon excellent hôte, je me remettais en route accompagné de ses meilleurs souhaits. Nous avions à refaire, mais en sens inverse, l'ascension de la passe ou col entre les montagnes que nous avions traversées une douzaine de jours auparavant. Le temps était superbe, bien que chaud et un peu orageux, ce qui nous permit de goûter encore les douceurs d'une nuit sans sommeil, tenus en éveil comme nous l'étions par nos implacables petits bourreaux, les maringouins.

Aussi le lendemain étions-nous sur pied de grand matin, la tête lourde et les yeux tant soit peu enflammés, mais d'autant plus pressés d'escalader la montagne au som-

(1) Le cœur contrit et humilié. *Ps.* L. 19.

met de laquelle nous étions sûrs de ne pas être suivis par nos sanguinaires ennemis.

Nous avons à peine franchi quelques milles que deux de mes compagnons qui nous précèdent d'une centaine de pas, poussent un cri de surprise et s'abattent sur les roches qui, à cet endroit, bordent le sentier. Vite un bâton est introduit dans une cavité entre les pierres où s'est réfugiée une marmotte de la petite espèce appelée siffleux par les Canadiens (*Arctomys monax*, Linn.) et presto ! le rongeur se précipite au dehors où une volée de pierres l'accueille et lui fait bientôt mordre la poussière.

Notre dîner était trouvé.

Mais que signifie, pensez-vous, ce brouillard épais dans lequel nous entrons subitement et qui ne veut pas se dissiper bien que le soleil soit presque au milieu de sa course ? Vos compagnons auxquels vous faites part de votre étonnement sourient en vous répondant :

— C'est le matin que le brouillard couvre la terre et il se lève presque toujours avant midi. Ici c'est le contraire : nous sommes dans les nuages !

Dans les nuages donc nous prenons notre dîner, puis nous nous mettons à dégringoler le long du versant oriental du col qui est beaucoup plus abrupt que le côté opposé. Quand je me crois arrivé à la base de la montagne, je remonte à cheval malgré les protestations de mes compagnons qui m'assurent que nous en sommes encore loin. Il paraît qu'ils ont raison, puisque la pente continue à être d'une raideur peu confortable pour ma monture qui la descend chargée de mon humble personne. Aussi, peu s'en faut que je ne paie cher ma précipitation.

Un arbre était tombé juste en travers du sentier et le tronc en était à une certaine distance de terre. Eperonné sans pitié, mon cheval s'élance par-dessus l'obstacle, et me voilà comme suspendu à son côté dans l'impossibilité de faire un mouvement sans l'épouvanter de mes éperons.

L'accident s'explique facilement : la sangle, qui s'est desserrée par suite de la position oblique du cheval descendant la côte, a laissé tourner la selle sous l'effort produit par le saut de l'animal, et je me trouve cramponné au pommeau attendant que mes gens viennent me délivrer d'une position aussi comique que dangereuse. Avec un cheval un tant soit peu fringant, je ne m'en serais pas tiré à aussi bon marché. Un argument de plus à l'appui de ma thèse, à savoir, qu'il y a une Providence spéciale pour le missionnaire.

Au lac Babine, deux cadavres attendaient les honneurs funèbres. L'un était celui de *Komin*, homme âgé mort presque subitement après avoir été baptisé par les sauvages *in articulo mortis*; l'autre était celui de Joseph, fils aîné et unique appui d'une jeune veuve qui avait été enlevé à son affection d'une manière encore plus inattendue. La veille même de mon retour, il était parti en canot en compagnie d'un enfant de son âge et pouvait avoir fait deux ou trois milles sur le lac quand son compagnon le vit bondir soudainement, puis retomber dans le canot : il était mort.

Les cris déchirants de sa pauvre mère me rappelaient la veuve de Naïm. J'aurais voulu être thaumaturge et pouvoir dire à son enfant : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi » avec la certitude d'être obéi comme le fut autrefois Celui qui commande à la vie et à la mort. N'ayant pas ce pouvoir, je fus obligé de lui rendre les derniers honneurs ainsi qu'au vieillard nouvellement baptisé.

L'on attendait mon retour et tous les préparatifs avaient été faits en conséquence. Ce ne fut pas une minime consolation pour les parents et amis des défunts de les voir ainsi enterrer par le prêtre. De mon côté, je n'étais pas moins heureux de savoir que mon Joseph s'était confessé en d'excellentes dispositions immédiatement avant mon départ pour Moricetown.

Je repartis le jour même pour la Mission du lac Stuart.

VI

L'année suivante, je fus, comme je l'ai déjà dit, reçu très poliment à Tchitown par les mêmes individus qui s'étaient montrés si insolents et si peu obligeants à mon égard, et leur ministre, le successeur de mon *partner* dans la fameuse discussion théologique, m'accabla de prévenances. Il fallut à toute force que j'allasse le visiter *at home* où il me fit voir un exemplaire de mon syllabaire déné et certains de mes écrits ethnologiques qu'il s'était procurés je ne sais où.

Arrivé à l'ancien village où j'avais donné la mission l'année précédente, j'eus à faire transporter l'église au nouveau site choisi pour Moricetown, trois milles en aval du premier emplacement.

Rude besogne, dira-t-on, que de transporter une grande bâtisse à pareille distance. Et pourtant, en réalité rien de plus facile. Il ne faut pas oublier que les deux sites se trouvent sur les bords du même cours d'eau, et que, dans nos parages, églises et maisons sont en bois. Il nous suffit donc de démonter les troncs d'arbres qui en formaient les murs pour les lancer à l'eau comme autant de radeaux après les avoir, au préalable, mis en faisceaux au moyen de fortes cordes. Le courant se chargeait du reste.

Trois jours furent ainsi employés à charrier les grosses pièces, et quatre jours plus tard notre église se dressait au milieu de la prairie baignée par la Buckley qu'on appelle aujourd'hui Moricetown.

Le point le plus difficile était de transporter du rivage au site de l'église les énormes madriers qui en formaient les murs. Vingt, quelquefois trente, hommes ou femmes devaient ordinairement prêter leur concours à la tâche, et c'était plaisir de voir les efforts exagérés et d'entendre les exclamations à fendre l'air de cette foule de grands

enfants qui voyaient dans ce travail une récréation excellente quand elle ne se prolongeait pas trop.

Matin et soir, nous avons nos exercices de la mission au beau milieu de la prairie. Comme, l'hiver précédent, un missionnaire à la voix éloquente et aux accents persuasifs avait visité cette population sous la forme de l'influenza qui l'avait décimée, mon ministère eut cette fois des résultats plus consolants que l'année d'auparavant. Je leur fis sentir que la main de Dieu les avait frappés et leur rappelai en particulier le cas d'un jongleur fameux qui non seulement n'avait pu se défendre contre la terrible maladie, mais dont le cadavre avait même été en partie dévoré par les chiens.

Le même prédicateur avait aussi menacé les Babines du lac qui, jusqu'alors, n'étaient revenus à Dieu que comme à regret et par groupes séparés. Ayant appris le sort de leurs frères du Rocher-Déboulé, ils étaient rentrés en eux-mêmes et avaient promis de se rendre en masse et sans exception à la parole du prêtre si la terrible visiteuse les épargnait. En même temps, les moins fervents s'adonnaient à la prière et l'on envoyait me chercher trois semaines avant l'époque régulière de ma visite.

Cette foi fut récompensée : il n'y eut pas un cas de grippe chez eux, et je dois dire à leur louange qu'ils ont depuis persévéré dans leurs bonnes dispositions.

De retour de Moricetown, je retournai cette fois à la Mission, non par le lac Babine, la voie ordinaire, mais par les lacs Thatla et Tremblé. Il me fallut pour cela traverser un autre col entre les montagnes à l'est du lac Babine dont le sommet est encore plus élevé que celui de la passe qui sépare ce lac de Hazelton et du Rocher-Déboulé. Je passai le dimanche à Hwotat, au bout du lac Thatla.

J'aime les montagnes et leur austère beauté ; aussi ne puis-je résister au désir de dire quelques mots ici de ce nouveau voyage.

VII

La première partie n'offrit rien de bien intéressant pour des gens habitués à parcourir nos immenses forêts. Les fondrières et les barrages dans le sentier étaient seulement un peu plus nombreux. Au surplus, quelques petits lacs où le huard faisait entendre son cri plaintif et dont les bords étaient parsemés de nénuphars aux grandes fleurs jaunes ; de petites rivières aux eaux plus ou moins limpides à traverser, un ou deux marais à longer et quelques mornes calcaires à contourner, voilà à peu près la somme totale des agréments qui vinrent rompre la monotonie de la forêt.

Nous finîmes pourtant par monter, insensiblement d'abord, puis bientôt si brusquement que, n'en pouvant plus, nous nous arrê tâmes un instant pour prendre haleine. Ce repos nous permit de contempler le magnifique panorama qui se déroulait à nos regards. Nous avions devant nous une immense nappe de verdure, des millions de conifères qui, de loin, nous semblaient former une prairie verdoyante coupée çà et là par quelques lacs parsemés d'îlots et bordée de tous côtés par des montagnes à cîme crénelée et couverte de neiges perpétuelles sur lesquelles un soleil de juillet promenait ses rayons d'or.

La montagne que nous gravissons, tout escarpée qu'elle soit, ne nous semble pas très haute, surtout quand nous considérons ce qui nous parait en être le sommet et que nous avons constamment en vue. Mais nous ne tardons pas à nous apercevoir que ce prétendu sommet n'est en réalité qu'un échelon dans une série d'escarpements dominés les uns par les autres, en sorte que le soleil n'est pas loin de disparaître à l'horizon quand nous touchons enfin à la hauteur des terres qui sépare le bassin du lac Babine de celui du lac Thatta vers lequel nous nous dirigeons.

Deux montagnes grisâtres se dressent alors à droite et à gauche et forment, avec le point culminant où nous nous trouvons, comme un gigantesque fer à cheval. Quelle fraîcheur sur ces hauteurs, et surtout quelle surprise d'y trouver de splendides petites prairies d'herbe, courte et très fine mais plantureuse, et jonchée de benoites et autres petites fleurs !

Bientôt une eau froide et limpide commence à sourdre d'une fontaine bordée de mousse, puis se met à couler entre des touffes de bruyères dans un lit d'un pied de large. C'est la source d'une rivière qui, quelques milles plus bas, sera aussi forte et tapageuse qu'elle est ici faible et paisible. Ses méandres sillonnent la verte savane, et, un mille plus loin, à proximité de quelques arbres calcinés par l'incendie, nous campons sur ses bords.

Nous sommes au point désigné sur les cartes du nom de *Frying-pan Pass* ou « Col de la Poêle à frire ».

Le versant oriental de la passe est très accidenté. Ce ne sont que ravins profonds et tortueux laissant cours à quelque ruisseau dont les eaux, limpides et sonores, descendent en sautillant sur les cailloux ; de petites vallées ombreuses que tantôt nous suivons, tantôt nous coupons pour courir à quelque autre accident de la nature.

Enfin, le terrain s'aplanit tout à coup et après avoir franchi une plaine boisée de cinq ou six milles de large, nous tombons, presque sans nous en douter, sur le lac Thatla.

Ce lac, qui est presque uniformément large de deux ou trois milles seulement, a la forme d'une immense fourche dont une branche, celle que nous avons atteinte, a quelque vingt milles de plus que l'autre en longueur.

Un vent des plus favorables se met à souffler et nous invite à nous presser. Aussi, n'est-ce pas sans regrets très manifestes qu'un de mes compagnons consent à se séparer de nous pour ramener chez les Babines les deux chevaux

qu'ils m'ont prêtés. Il est si doux de naviguer avec le prêtre, surtout quand la brise fait tout l'ouvrage !

A deux heures de l'après-midi, nous nous embarquons donc sur le lac que je vois pour la première fois, et, grâce au vent qui devient de plus en plus fort, nous volons bientôt emportés sur la crête des vagues. Le chant du canot est entonné, et l'écho des montagnes redit à qui veut l'entendre que, même en ce coin de la Colombie Britannique, Marie a des enfants qui ne l'oublient pas.

CHANT DU CANOT.

O Mali Inzou,
Soutcho neouzôlt'sai ;
Nellou Inli horwa,
Nenaoutôlnœr qœnnih ! (1)

« O bonne Marie, Daigne nous écouter ; Puisque tu es notre Mère,
Ne nous oublie pas. »

VIII

Le silence s'est fait dans notre canot ; seules de blanches mouettes, planant dans les airs, laissent échapper de temps à autre un cri plaintif qui se perd au sein de la tempête ; le vent qui mugit dans la forêt et creuse de profonds sillons sur la surface du lac a désormais le monopole des chants, pendant que Morphée semble tenter mes compagnons fatigués par la course du matin.

Or voilà que tout à coup ceux-ci paraissent se ranimer sous l'effet de je ne sais quelle baguette magique. Ils se baissent dans le canot, enlèvent leur couvre-chef et font manœuvrer la voile de manière à nous faire aborder. Puis on chuchotte de part et d'autre, des signes d'intelligence s'échangent entre les membres de mon équipage, et, jetant

(1) Se chante sur l'air : *Divine Bergère* (Lambillotte).

les yeux sur le mamelon qui borde le lac, je finis par apercevoir un point noir qui semble animé.

Un ours évidemment ! Nous allons faire bombance ! Si toutefois l'animal permet à mes gens de s'approcher à portée de fusil.

A cet effet, Alexis met pied à terre le plus silencieusement possible, inspecte son arme à la hâte, et s'en va faire un grand détour, ayant soin de laisser le fauve entre lui et le vent, précaution qu'aucun chasseur ne néglige, car il sait que sur terre la brise est traîtresse et avertit l'animal de votre présence alors même que vous croyez ne pas faire le moindre bruit.

Cinq minutes s'écoulent, puis deux coups de fusil retentissent : Martin n'achèvera jamais son repas ; ce sera lui au contraire qui contribuera à notre alimentation. Le chasseur a été si habile qu'il l'a pris à l'improviste, et il est là gisant par terre et baigné dans son sang.

Il faut se trouver en pareille occurrence pour se faire une idée de la merveilleuse élasticité du ventre sauvage. A trois — comparée à la leur ma portion ne compte pas — et dans un seul jour, ils trouvent moyen de faire disparaître plus de la moitié de l'animal qui, dans sa peau, ne pèse pas moins de 200 livres !

Vers le soir, nous jouissons gratis d'un spectacle aussi terrible que grandiose : un incendie de forêt. Qu'on s' imagine des langues de feu de plus de cent pieds de hauteur léchant avec efforts convulsifs une multitude d'arbres résineux où elles trouvent leur aliment et donnant naissance à des colonnes de fumée qui, brisées et éparpillées par le vent, obscurcissent les airs à vingt lieues à la ronde, et l'on aura une idée de ce qu'il nous fut donné de contempler pendant deux jours : image frappante du grand feu de l'enfer, comme le font remarquer mes sauvages.

De pareils incendies se renouvellent tous les ans sur un point ou sur un autre. Ils sont l'effet, quelquefois de la

foudre, mais le plus souvent de l'insouciance des voyageurs indigènes qui n'ont pas soin d'éteindre complètement leur feu de bivouac avant de continuer leur chemin.

Mais nous voici arrivés à l'extrémité méridionale du lac Thatla. Nous nous engageons dans son débouché, d'abord large rivière ou plutôt chaîne de petits lacs, puis fleuve majestueux aux eaux lentes et noirâtres qui, après maints détours sinueux, se jette nonchalamment dans le lac Tremblé après un cours d'environ 25 milles.

La vraie origine du nom de ce dernier lac est douteuse. Certains y voient comme une épithète bien méritée d'après laquelle il serait *le lac qui tremble*, vu qu'il est fameux par ses vagues qui montent et retombent sans direction fixe comme l'eau d'une chaudière en ébullition.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui calme et uni comme une glace, et, bien qu'il fasse très chaud, la fumée qui assombrit l'atmosphère et fait disparaître tout horizon rend la température supportable en nous voilant les rayons du soleil.

Aussi avons-nous vite fourni les six milles qui séparent, dans le sens de la largeur, son affluent de son déversoir, la rivière Thatché. Ce cours d'eau est presque sans courant, du moins dans sa partie supérieure.

Après cinq ou six milles de navigation, nous passons, au coucher du soleil, le village du Grand-Rapide, ainsi nommé parce qu'il se trouve un peu en amont d'un rapide qui ne paraîtrait pas bien terrible ailleurs, mais qui passe ici pour redoutable, surtout à cause de la quantité de roches dangereuses qu'il recèle dans son sein. Nous abordons à un détour de la rivière, et nous campons dans les grandes herbes du rivage.

Mais les maringouïns ! les terribles maringouïns ! Où sommes-nous donc tombés ? Ce doit être ici la capitale de ces insectes, la onzième plaie d'Égypte !

Aussi, pas de sommeil, cela va sans dire ; et le lende-

main matin nous surprenons les habitants de Thatché, à une douzaine de milles de là, au confluent de la rivière avec le lac Stuart. C'est à peine si les plus matineux commencent à se lever.

Là j'admire l'élégance de la belle petite église que les sauvagès de la place viennent justement de finir pour remplacer celle qui a été emportée par un ouragan quelques années auparavant. Puis, après nous être faufileés au travers de l'archipel qui agrémente le lac entre Thatché et Pintché, nous nous laissons ballotter par les vagues qui animent la magnifique nappe d'eau qui s'étend entre les îles et l'extrémité sud du lac Stuart.

Vers six heures du soir, je revois enfin mes pénates avec la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance.

CHAPITRE XI

SOMMAIRE. — Un Paraguay moderne. — Un naufrage. — Ses conséquences. — Une fausse nouvelle. — En *stage*. — Quelques détails géographiques. — Voyage sur mer. — Réception chez les Skwahomich. — Aspect du village et condition physique et morale des habitants. — Une fête de nuit. — Son but. — La procession du Saint-Sacrement. — Moyens de réussite dans l'évangélisation des sauvages. — Chez les Sichals. — La procession de la Passion à Sainte-Marie. — Exercices du lendemain. — Epilogue.

I

Reportons-nous maintenant au printemps de 1888, et permettons-nous une petite digression en faveur d'un voyage que j'effectuai alors en dehors des limites de notre district de missions.

On a beaucoup parlé, et non sans raison, des splendides résultats dus au zèle éclairé des premiers missionnaires jésuites au Paraguay. Sait-on que de pareilles merveilles de civilisation chrétienne s'étaient en plein jour en ce moment même dans la partie méridionale de la Colombie Britannique, chez une race d'indigènes qui, il y a quarante ans, vivait de rapine et de meurtre ? Ce sont ces merveilles auxquelles je voudrais initier le lecteur. En les contemplant, nous verrons l'idéal auquel nous devons tendre, le modèle que nous avons à suivre dans nos humbles efforts au milieu d'Indiens de caractère moins fortement trempé, sans doute, mais pourtant non moins bien disposés.

Ayant donc été convoqué par Mgr d'Herbomez à une retraite générale qui devait se donner à New-Westminster, j'avais accueilli de grand cœur cette invitation, d'autant plus que je désirais conférer avec Sa Grandeur de certaines

questions ayant trait à notre mission et difficiles à traiter par lettres. Je n'étais pas moins charmé de la perspective de revoir les lieux chéris où j'avais passé deux ans à me préparer au sacerdoce et d'y retrouver les Pères et les Frères dont j'avais conservé un si bon souvenir.

Mon enthousiasme était pleinement partagé par mes bons sauvages, qui tous auraient voulu m'accompagner au « pays de l'horizon », comme ils disent dans leur langue. Je dus faire un choix et je me contentai de deux personnes du Fort Georges où je venais de donner ma dernière mission : Louis, homme d'un âge mûr et de tempérament rassis, et James, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, fils aîné du chef et père de deux enfants.

Or le bon Dieu voulut qu'aucun d'eux ne vit la terre promise, et voici comment :

Quand, le 1^{er} juin 1888, je quittai le Fort Georges pour descendre à Quesnelle, les eaux du Fraser, sur les bords duquel se trouvent ces deux localités, étaient très hautes. Ce qui n'empêcha pas que mes deux compagnons de voyage résolurent de sauter le rapide qui se trouve à environ douze milles en bas du Fort Georges. On procéda d'abord au portage de nos couvertures et autre bagage à l'extrémité inférieure du rapide, puis Louis et James retournèrent vers le canot laissé à l'autre bout.

J'étais tranquillement assis sur mon bagage en attendant mes payeurs, quand tout à coup j'entendis deux cris de détresse qui me percèrent le cœur.

Je me levai comme mû par un ressort et, écartant les branches d'arbres qui bordaient le rivage, je promenai anxieusement mes regards sur les eaux du rapide. Mais je ne vis que l'écume blanchissante des vagues qui allaient s'élevant et se brisant les unes sur les autres au milieu des flots de granit.

— Se seraient-ils, par hasard, aventurés sur ce gouffre ?

me dis-je. Non, ce n'est pas possible ; c'eût été courir à une mort certaine.

Puis, à demi rassuré et pensant que ces cris pouvaient n'être que le signal du départ de mes compagnons, je me rassis sur mes couvertures.

Hélas ! un autre cri vint bientôt dissiper mon illusion, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire je vis flotter, au bas du rapide, une cage contenant deux petits renards que nous destinions à un amateur anglais ; puis, un peu en arrière et comme assis sur l'eau, mon pauvre Louis qui d'une main tenait le canot entièrement submergé, et se servait de l'autre en guise d'aviron pour diriger sa course.

— *Soùtcho spa thénadontli !* prie pour moi, me cria-t-il en glissant sur les flots vers un autre abîme encore plus terrible que le premier.

— S'il descend jusque-là il est perdu, me dis-je.

Aussi, me précipitai-je à genoux et, élevant mon cœur vers Dieu, le maître de la vie et de la mort, le suppliai-je de suppléer à mon impuissance et d'épargner du moins celui qui survivait au désastre et qui se tournait vers Lui à l'heure du danger.

Il est des moments dans la vie où le cœur n'a pas besoin de paroles pour exprimer sa demande, et je sus bientôt qu'une prière brève et mentale peut, bien que mêlée d'inquiétude, parvenir jusqu'au trône du Très-Haut. En effet, Louis eut l'inspiration de lâcher à temps le canot et de gagner la terre à la nage. En y arrivant il s'évanouit, mais il était sauvé.

Quant à mon pauvre James, roulé et enseveli dans les flots, je ne l'ai jamais revu. Par bonheur, il avait profité de la mission ; la mort le surprit en acte de dévouement pour le prêtre, il se faisait un bonheur d'aller assister aux belles cérémonies et aux pieux exercices de la mission de la côte. Dieu, l'auteur de tout bien et de toute bonne pen-

sée, lui aura certainement tenu compte de ces bonnes dispositions, et lui aura fait la grâce d'une bonne mort. *Requiescat in pace !*

Longtemps ses parents et amis cherchèrent son cadavre ; mais leurs efforts demeurèrent sans résultat.

II

Je donnai à Louis tous les soins que me permettait le dénûment auquel j'étais réduit dans cette solitude, et bientôt il eut repris ses sens. Néanmoins il lui fut impossible de me donner la moindre explication sur la cause première de son naufrage, et je craignis même un instant que l'accident n'eût affecté sa raison. Au contact avec les roches du rapide, il devait s'être fait des blessures assez sérieuses, car il se plaignait sans cesse du mal de tête et de douleurs à la poitrine.

Et maintenant un problème difficile à résoudre se dressait devant nous. Qu'allions-nous faire dans ce point de la forêt, sans canot pour avancer ou reculer et après avoir perdu le moyen de nous en procurer un ? L'état physique et mental de mon compagnon était tel qu'il y aurait eu cruauté à lui proposer de retourner au Fort Georges me chercher un autre canot et de nouveaux rameurs. Mais lui, bien qu'il fût plus mort que vif, comprit mon embarras et il s'offrit de lui-même à faire ce que je n'aurais jamais osé lui demander.

Il repartit donc presque aussitôt, et, se dirigeant sur le cours du fleuve — car il n'y avait pas l'ombre de sentier — il finit par arriver au village quelque temps après minuit.

Quant à moi, je restai seul sur les bords du fleuve, veillant à la garde de mon bagage.

Quelle nuit affreuse je passai dans cette situation ! Seul, sans feu, sans armes, dans un lieu fréquenté par les bêtes

féroces ! Mais surtout, en présence de la mort et de sa victime ; victime morte à mon service, soustraite à mes regards, mais toujours présente à ma pensée, tant elle était entrée avant dans mon cœur !

Et ses parents, et ses amis, comment allaient-ils recevoir la nouvelle du malheur qui venait de les frapper ? De par le codé sauvage, ma vie devait compenser la sienne, ou du moins je devais perdre à tout jamais ma liberté.

Ces dernières pensées, bien que se présentant parfois à mon esprit comme un écho des anciens jours, ne me troublaient pourtant pas trop, car je savais qu'avec le baptême nos sauvages avaient reçu la foi et la grâce qui donnent la force de briser avec les idées d'un autre âge. Mais enfin ces mêmes idées qui, tout récemment encore, avaient cours dans le district, n'en donnaient pas moins la mesure du sacrifice qui s'imposait aux parents du défunt, sacrifice dont j'étais la cause involontaire.

Ceci est tellement vrai que le bruit courut longtemps dans des points éloignés de la mission que je n'avais échappé que providentiellement à la vengeance du chef du Fort Georges.

La vérité en est que, au lieu d'avoir à lui relever le cœur et à le consoler par de bonnes paroles, ce fut lui qui essaya de diminuer chez moi la douleur qui m'oppressait.

Il pouvait être dix heures du matin quand j'eus vis deux canots s'avancer sans bruit venant du village. L'un m'était destiné avec trois vigoureux jeunes gens pour rameurs ; le second contenait le père et la mère avec la femme de la victime. Dire l'angoisse de ces pauvres gens, surtout de la mère et de la femme du noyé, en arrivant au lieu du naufrage, me serait absolument impossible. Inutile de m'arrêter à ces pénibles souvenirs.

Sous l'impression de ce qui venait d'arriver et en face d'un fleuve tellement enflé par la crue des eaux que, même à son état normal, des vagues bruyantes en labouraient la

surface, mes nouveaux compagnons sentirent un moment leur courage défaillir. Il s'agissait de traverser immédiatement en aval du rapide sans se laisser entraîner et submerger par les tourniquets du fleuve qui ont, aux eaux hautes, une puissance de succion dont un blanc ne saurait se faire une idée. Mes sauvages, eux, ne se faisaient point illusion sur ce point.

— Pour n'importe quelle autre personne au monde nous ne voudrions entreprendre ce que nous allons tenter, me dirent-ils. Tu es le prêtre, l'ami de Dieu ; prie-le pour qu'il nous protège.

Puis, s'étant munis d'un signe de croix, ils s'abattirent sur leurs rames et quelques minutes plus tard nous touchions sans accident à l'autre rive.

Pendant ce temps, notre premier canot avait fait son chemin et avait annoncé aux quelques habitants de Quesnelle l'accident qui nous était arrivé. J'étais attendu à cette place, et un moment on crut à ma mort. Le télégraphe l'avait même annoncée à Victoria, la capitale de la province, et le « *Colonist* », le journal du gouvernement, s'en était fait l'écho. Mon arrivée à Quesnelle dut donc mettre de nouveau l'électricité en jeu, et la gazette eut aussi à confesser qu'elle avait parlé trop tôt, ce qui ne déplut pas à mon Évêque qui avait lu la première dépêche au moment même où il allait présider la retraite sur le point de commencer.

Mais l'accident, en me faisant perdre deux jours, m'avait fait manquer le *stage*, sorte de diligence qui fait un service hebdomadaire entre Quesnelle et Ashcroft, la gare du chemin de fer la plus rapprochée de notre lointaine Mission. Or un M. Wilson, surintendant des télégraphes de la province, était justement sur le point de retourner à New-Westminster après avoir inspecté la ligne qui se prolonge jusqu'à Quesnelle. Ce gentleman mit gracieusement sa voiture à ma disposition et nous fîmes le voyage ensemble.

Je ne noterai ici qu'un détail de cette tournée en pays quasi-civilisé. Il sera destiné à donner une idée de l'abondance du gibier dans la région que nous traversâmes. Nous tombâmes à l'improviste sur une famille de chevreuils si peu farouches que nous mêmes littéralement la main sur un des petits que M. Wilson déposa même un instant dans sa voiture, pensant l'élever une fois rendu à sa résidence, et cela, qu'on ne l'oublie pas, sur la grande artère vicinale de la Colombie Britannique.

III

Nous voici maintenant auprès de Mgr notre Vicaire apostolique et des Pères missionnaires réunis pour la retraite.

Comme j'arrivai en retard, je dus me contenter des miettes du festin.

Puis, les exercices une fois terminés, ceux des Pères qui étaient le plus pressés de rentrer dans leur mission se hâtèrent de visiter en passant la Mission des Skwahomich où Mgr Durieu et le R. P. Chirouze avaient déjà commencé une retraite pour les sauvages de la mer. Quant au R. P. Lejacq et à moi, plus favorisés que les autres, nous prîmes notre temps et accompagnâmes les sauvages du Fraser et ceux de la tribu des Douglas de l'intérieur qui devaient prendre part aux mêmes exercices.

Un peu de géographie devient ici nécessaire.

La Mission du lac Stuart est située au 54° 25 de latitude nord tandis que le Fraser a son embouchure tout près du 49° degré après avoir baigné de ses eaux peu transparentes la ville naissante de New-Westminster, qui s'honore aujourd'hui du siège du premier évêque de la Colombie Britannique. A une douzaine de milles au nord, l'achèvement du chemin de fer transcontinental a fait surgir une puissante rivale sous le nom de Vancouver. C'est le terminus de la ligne Canadienne-Pacifique. Cette nouvelle ville, qui

compte aujourd'hui plus de 15,000 âmes, est en même temps un excellent port de mer, assise comme elle est sur les bords d'une baie profonde et étroite qui la met à l'abri des grands vents.

Or le village des Skwahomich se trouve juste en face de Vancouver, à environ trois milles de là. À peu près 75 milles au nord, et toujours sur la côte de l'Océan Pacifique, nous pourrions visiter une autre station de chrétiens indigènes non moins fervents qui portent le nom de Sitchals.

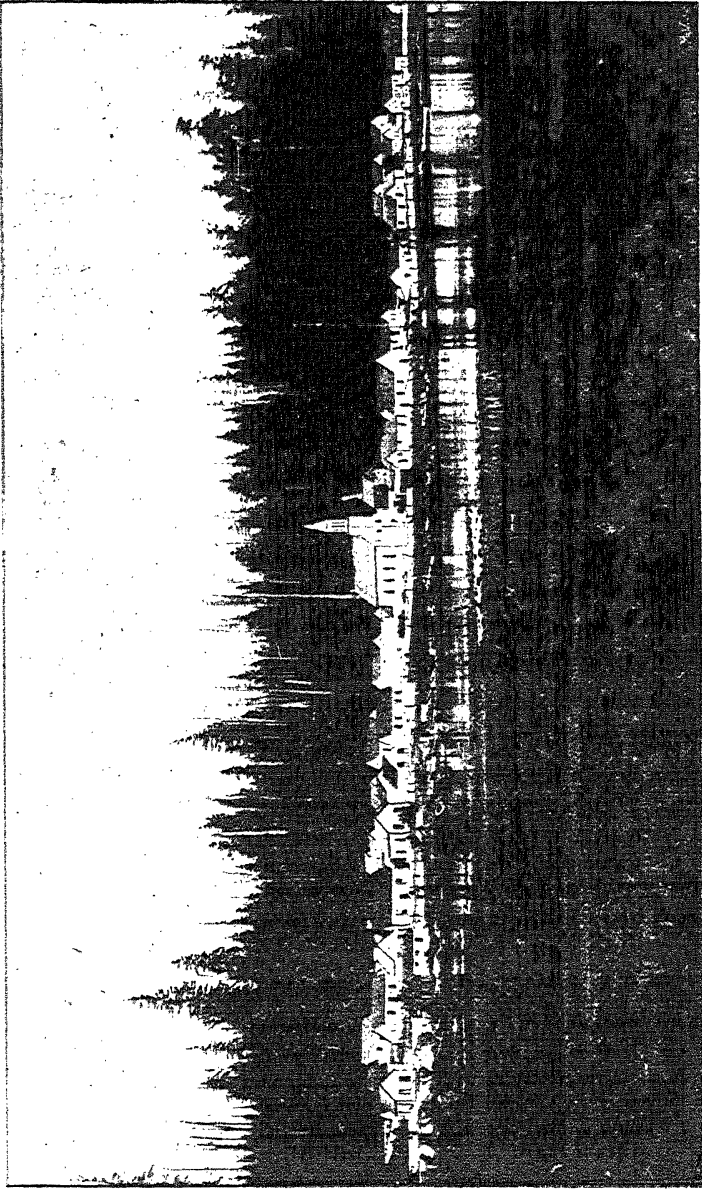
Mais pour le moment contentons-nous du village des Skwahomich.

Notre flottille se composait de soixante-seize canots dirigés par plus de sept cents sauvages. Nous aurions pu effectuer le trajet en un jour ; mais, pour ménager aux Skwahomich et aux autres sauvages de la mer le temps de préparer la réception qu'ils voulaient nous faire, nous préférâmes camper en chemin.

Quelque temps avant d'arriver, le R. P. Peytavin, qui était alors spécialement chargé des Indiens du Bas-Fraser, fit orner les canots d'une multitude de lanternes vénitiennes aux couleurs variées qui, allant du haut du mât à la proue et à la poupe, produisaient, vues de loin, un effet ravissant. Les statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph, chacune sur un trône décoré avec soin, occupaient la place d'honneur dans les deux plus grands canots.

Nous allions apercevoir le village des Skwahomich au détour d'un cap, quand le diable, qui ne devait pas voir tout cela de bon œil, nous envoya une pluie battante pour nous déconcerter. Mais les sauvages ne se découragent pas pour si peu. Personne ne prit garde à ce contretemps et le ciel, du reste, se rasséra peu à peu.

Aussitôt les soixante-seize canots se rangent en ligne et nous saluons d'une fusillade bien nourrie la Mission des Skwahomich que nous découvrons là-bas, coquette et fière,



Village des Skwahomieh.

se mirant dans l'azur de la baie. Quatre formidables coups de canon nous répondent du rivage. A ce moment, la fanfare des sauvages Douglas confie à la brise un de ses plus beaux morceaux. Celle des Skwahomich leur répond par une symphonie de bienvenue. Vient ensuite le chant du canot et alors commence l'indescriptible : canons, instruments de musique, voix d'hommes et voix de femmes, tout se met de la partie.

C'est ainsi que nous abordons au village exclusivement chrétien, totalement pratiquant et, je pourrais dire, exceptionnellement pieux des Skwahomich. Tout le monde est sur pied pour nous recevoir, cela va sans dire ; je serais même étonné que la maladie ou les infirmités eussent retenu quelqu'un sous son toit.

Après avoir présenté nos hommages à Mgr Durien et donné l'accolade fraternelle au P. Chirouze, nous serrons la main à tous ces bons sauvages rangés en ligne pour nous recevoir. A mesure que la cérémonie s'accomplit, chacun se retire dans l'église, où nous entrons les derniers, pour adorer le Saint-Sacrement, et où nous sommes reçus aux sons harmonieux de l'orgue touché par une métisse du village.

Après quelques moments de repos, nous inspectons à la hâte le village et ses habitants.

Il y a huit ans que je vins ici pour la première fois. Que de changements ! Que d'améliorations ! C'est à ne plus s'y reconnaître. L'ancienne église, en planches blanchies à la chaux, a fait place à une église nouvelle, plus spacieuse, plus solide et plus élégante, bâtie aux frais des sauvages de la place. Les maisons du village, après la maison de Dieu, *Regis ad exemplar*, se sont également agrandies et ont fait une nouvelle toilette.

Et puis, ces Indiens à l'uniforme sombre, à la démarche militaire, obéissant au commandement de leurs chefs avec la précision des vieilles troupes, ne les prendrait-on

pas pour une compagnie d'artilleurs fraîchement débarqués de quelque navire anglais ? Tous les enfants de la réunion sont également en uniformes, diversifiés selon les différents villages auxquels ils appartiennent.

Si nous entrons dans ces demeures, nous y trouverons de l'ordre et de la propreté, avec quelque raffinement de perfection, sans doute, à l'occasion de notre visite, ce qui est encore un signe de civilisation chrétienne. Le chef de la famille, tout fier de vous recevoir, vous offrira un siège entre sa table en bois de cèdre et son lit en bois de sapin rouge. Vous ne manquerez pas de remarquer, à la place d'honneur, le crucifix, l'image de la Sainte Vierge et l'eau bénite qui chasse le diable et consacre l'habitation aux anges de Dieu.

A la vue de ces merveilles, ma pensée se reporte malgré moi aux cabanes enfumées, aux loges ouvertes à tous les vents des Porteurs et des Babines. Le contraste entre les manières de ces sauvages d'hier et celles de mes propres ouailles est aussi trop accentué pour échapper à mon observation, et je suis forcé de refouler en moi-même des pensées de jalousie, d'autant plus que ces améliorations extérieures ne sont rien en comparaison des changements intérieurs opérés dans les âmes.

IV

Afin de perfectionner encore les dispositions de ces bons chrétiens, nous commençons sans délai les exercices de la mission.

Cinq langues se trouvent ici représentées, et chacune d'elles a ses exercices à part. Pour les exercices communs, tout le monde se réunit sous une tente de cent pieds de long ornée comme une église.

La communion générale avait été fixée au vendredi, 22 juin. La veille, vers neuf heures du soir, commença une

procession en canots vers le reposoir du Sacré-Cœur.

C'est ici que, décidément, ma plume se reconnaît impuissante à rendre le pittoresque et le grandiose de cette scène, unique en son genre. Je me permettrai donc d'emprunter celle du rédacteur du *News-Advertiser*, journal protestant de Vancouver. Voici ce qu'il disait dans son numéro du 22 juin 1888 :

« Tous ceux qui ont eu affaire avec les Indiens savent de quels succès a été couronnée l'action de l'Église catholique dans ses rapports avec eux, et quels progrès remarquables ces sauvages ont faits sous la tutelle de leurs guides spirituels. Un nouvel exemple de cette toute-puissante influence vient d'être mis sous nos yeux.

« Depuis longtemps le village indien, assis au pied des collines de l'autre côté de la baie, se préparait à quelque grande solennité avec une activité extraordinaire : le calme habituel de ses habitants, aux mœurs douces et simples, était troublé par le bruit de la scie et du marteau; sous une nouvelle couche de peinture les blanches maisonnettes étaient devenues plus blanches encore, et les canots, remis à neuf, avaient reçu une décoration toute fraîche de rouge vermillon.

« La nuit dernière a révélé le but et le résultat de ces longues semaines de préparations, spectacle à la fois curieux et attrayant pour tous ceux qui en ont été témoins et qui doit avoir grandement réjoui le cœur des bons Pères et de leurs enfants spirituels.

« C'était à l'occasion du *Corpus Christi*, fête qui, de temps immémorial, a été célébrée avec beaucoup de pompe dans l'Église. Les rues du village étaient bordées de guirlandes de cèdre odoriférant auxquelles se balançaient nombre de lanternes vénitiennes. On avait érigé sur la grève un reposoir en forme de dôme à plusieurs étages surmonté de la statue du Sacré-Cœur et illuminé d'une multitude de

verres coloriés. A chaque extrémité du village, un autel avait été dressé sous un élégant baldaquin.

« La cérémonie commença par un service solennel et la bénédiction donnée par Mgr Durieu. On a rarement vu un spectacle plus frappant. Les multiples rangées de fidèles à genoux, l'autel resplendissant d'une infinité de lumières dans la pénombre du crépuscule, les ornements du pontife et de ses assistants, tout se combinait pour former un tableau digne du pinceau d'un Rembrandt ou d'un Murillo. L'effet produit par les chants était également grandiose. Le soprano un peu criard, quoique musical, des femmes et des enfants, alternant avec la basse puissante des hommes, avait quelque chose de religieux et de solennel.

« La fonction une fois terminée, les sauvages se portèrent vers leurs canots, décorés de lanternes de couleur, et la procession se forma. Au lieu de se mouvoir à la rame, les canots étaient remorqués deux à deux par le steamer *Etta-White* ; il y en avait cent cinquante-quatre dans la procession, et l'effet des lumières réfléchies par les eaux était vraiment féerique. Deux fanfares indiennes avaient pris place dans le défilé et jouaient les bons vieux airs de l'Église catholique. Quand les fanfares cessaient, les sauvages chantaient des strophes sur ces mêmes airs, et c'était merveille que ce dialogue dans le silence de la nuit.

« Après un parcours de deux milles, la procession se replia sur le village où elle fut saluée par le canon, comme elle l'avait été à son départ. Le steamer *Muriel*, accosté d'un grand chaland, était bondé de spectateurs, sans compter que tous les bateaux et les canots de la ville avaient été réquisitionnés et couvraient la baie. »

Voilà pour le fait extérieur.

Ce que le journal protestant ne vit pas et ne put dire, c'est l'âme de la fête, le mobile religieux qui donnait la vie et le mouvement à tout : la foi, l'amour, la piété de nos

bons catholiques pour le Cœur Sacré de Jésus, roi et centre de tous les cœurs.

Au retour, en effet, tous les canots, avec leurs statues et leurs nombreux fidèles, se groupèrent en un immense demi-cercle autour de la statue du Sacré-Cœur, que des feux de Bengale faisaient resplendir au haut de son trône comme une apparition de Jésus, Sauveur du monde, environné de sa gloire.

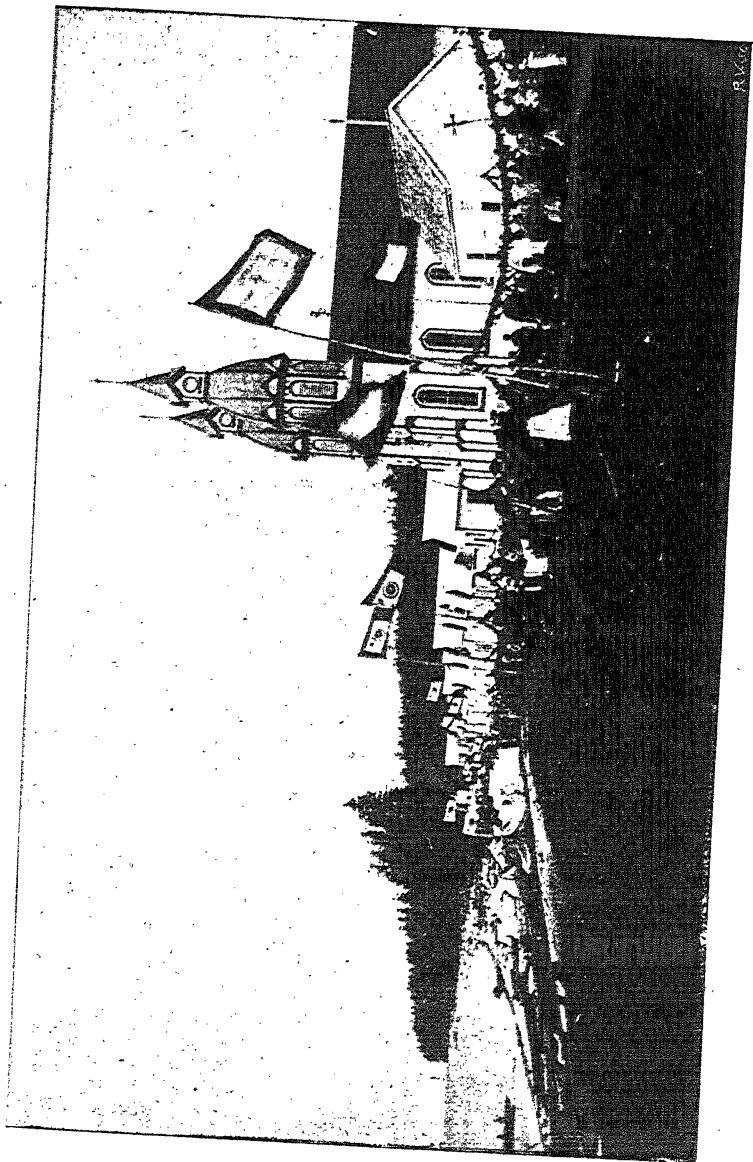
Après le chant du cantique de consécration à ce divin Cœur, Monseigneur couronna la fête, en donnant solennellement la bénédiction pontificale à ses enfants ainsi groupés autour de lui.

Il était onze heures du soir.

V

Nous avons entendu le rédacteur du *News-Advertiser* déclarer que cette procession nocturne avait eu lieu à l'occasion du *Corpus Christi*, c'est-à-dire de la Fête-Dieu. Cette légère inexactitude, bien pardonnable chez un protestant, eût été presque une vérité s'il l'avait appliquée à la fête du lendemain dont le point principal fut la procession du Saint-Sacrement. C'était le jour de la communion générale qui avait clôturé la retraite, et je ne puis passer sous silence le recueillement extraordinaire pas plus que l'éclat de cette belle procession. Les anges m'en voudraient, car il y avait de quoi édifier les séraphins eux-mêmes.

Le très Saint-Sacrement était porté, sous le dais, par Mgr Durieu précédé de longues files d'enfants en uniforme, d'hommes et de femmes portant les bannières de la garde d'honneur. Des centaines d'oriflammes, aux chiffres de Jésus et de Marie, flottaient au vent. Des jeunes gens en soutane et en aube faisaient l'office les uns de thuriféraires, les autres de fleuristes, et s'acquittaient de leurs fonctions.



Église des Sichaïs.

avec une piété angélique et une précision que n'auraient pas surpassées les séminaristes les mieux exercés.

Au moment de la bénédiction donnée aux reposoirs, pendant que toutes les têtes étaient inclinées en adoration devant l'auguste Sacrement de nos autels, le canon saluait à sa manière le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs bénissant son peuple.

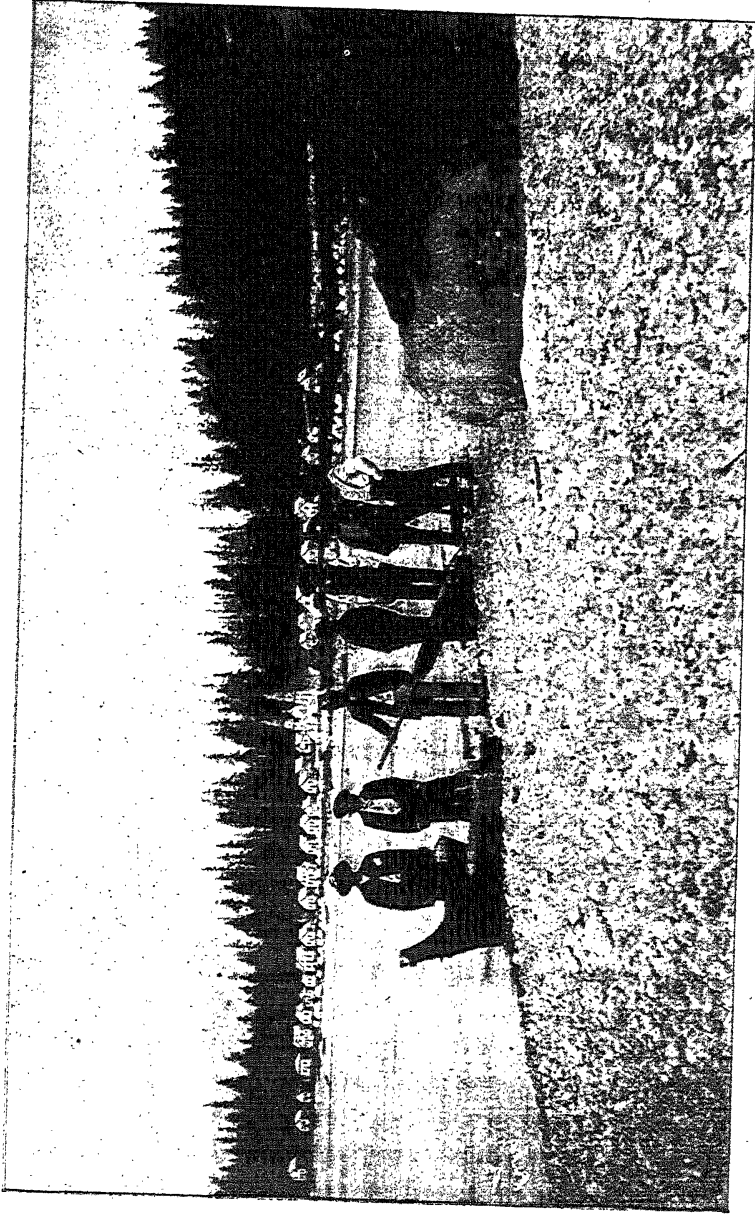
Comme résultat pratique de toutes ces fêtes, je constaterai que nous fîmes quinze baptêmes d'enfants et donnâmes douze cents communions.

• Une dernière remarque, pour montrer quel esprit anime ces pauvres sauvages à l'égard du prêtre. J'étais à réciter mon office en compagnie du R. P. Lejacq dans la maison de notre hôte quand, tout à coup, nous sentîmes littéralement vibrer le sol sous les pas précipités d'une foule qui accourt dans une même direction. Si j'avais été chez mes Babines, j'aurais cru à quelque bataille au village. Ici, rien de cela. Tout cet empressement et ce pacifique tumulte étaient causés par l'arrivée inattendue du R. P. Coccola, un inconnu cependant pour les Skwahomich qui accouraient pour lui toucher la main !

Est-ce à dire que ces sauvages aient toujours été dans de pareilles dispositions ? Tant s'en faut, et leur missionnaire a même eu de très sérieuses difficultés à vaincre dans les commencements.

A qui faut-il attribuer cet heureux changement ? Après Dieu, à la prudence, à la sagesse, à la méthode d'évangélisation de Mgr Durieu, notre évêque actuel.

Car, bien que la grâce soit la principale motrice dans toute conversion et la cause première de la persévérance, il n'en est pas moins vrai que la sagacité humaine, le tact uni à la prudence et à la fermeté ne sont jamais à mépriser. N'est pas missionnaire qui veut, et surtout le succès dans le travail des âmes ne s'attache point aux pas



Village des Sichals.

du premier venu, spécialement quand il est question de sauvages.

Une fois qu'on s'est bien rempli des particularités de leur caractère, il faut suivre à leur égard une marche toute spéciale, un code *sui generis*, pesant d'avance l'effet d'une mesure, prévoyant la portée d'une parole sur leur esprit borné. Sans forcer aucun principe théologique, on doit généralement viser à plus pour être sûr d'obtenir moins ; en d'autres termes, il est toujours prudent de demander le superflu afin de pouvoir compter sur le nécessaire.

Mgr Durieu, dès ses premiers rapports avec les tribus indiennes, a basé sa conduite sur ces principes, et c'est là, en grande partie, ce qui en a assuré le succès.

Pour nous convaincre que les merveilles que nous avons admirées chez les Skwahomich ne sont pas le fait d'un seul village, nous n'aurions qu'à nous transporter chez les Sichals, leurs voisins du nord. C'est ce que je fis en 1890, en compagnie de six de mes sauvages qui n'en pouvaient croire leurs yeux. Le but de ce nouveau voyage était d'assister à la bénédiction solennelle de la nouvelle église, magnifique édifice qui ferait honneur à plus d'une ville de France.

Il n'entre point dans mon plan de donner de grands détails relatifs à ces autres néophytes pour le moins aussi fervents que ceux que nous venons de quitter. Je ne dirai rien de la mission que nous leur donnâmes et des fêtes splendides qui l'accompagnèrent, pas plus que des consolations que nos auditeurs nous firent éprouver. Je ne veux relever qu'un détail, parce que ce détail s'est reproduit depuis à l'occasion de toutes les grandes réunions chez les sauvages de la mer et du Bas-Fraser, je veux dire la procession de la Passion et la scène finale qui en est le couronnement.

Chacun sait le rôle que la célébration des « mystères » jouait au moyen âge. Tout le monde a entendu parler de

la fameuse reproduction décennale à Oberammergau du drame sanglant qui eut le Calvaire pour dénouement. Mystères et représentation dramatique ont trouvé un écho fidèle dans les tableaux vivants destinés à perpétuer chez nos Indiens les sentiments de componction envers la douloureuse Passion de Notre-Seigneur.

Pour les décrire, et de peur de m'exposer au danger de partialité, j'emprunterai la plume de M. Routhier, gentleman de la province de Québec, aussi fin littérateur que haut placé dans la magistrature du pays. Il a en vue dans son récit la procession de la Passion qui eut lieu l'année suivante à la Mission Sainte-Marie. Mais ce qu'il dit de l'une s'applique parfaitement aux autres ; seule, la topographie de la localité change.

VI

Voici donc ce qu'écrivait jadis ce témoin désintéressé :

« Pendant que la procession gravissait la colline, les personnages des tableaux de la Passion se groupaient au sommet, dans la grande avenue qui longe le bord de l'escarpement. Tous, revêtus de costumes qui convenaient à leurs rôles respectifs et dans les poses qui leur étaient assignées, ils formèrent huit tableaux, espacés de quinze à vingt verges entre les deux lignes de la procession.

« Nous avons rarement vu un spectacle si impressionnant que cette vivante illustration de la Voie douloureuse, commençant au Jardin des Olives et se terminant au Calvaire.

« Le premier tableau représentait l'agonie de Jésus de Gethsémani, et le personnage du Christ, prosterné sur le sol, semblait profondément pénétré de son rôle ; tous les traits de sa physionomie exprimaient admirablement la supplication et la souffrance. Dans un pli du sol, six Indiens, bien groupés et couchés, représentaient les Apôtres endormis.

« Dans le second tableau, des soldats romains, portant

tuniques et casques, armés de lances et de boucliers, saisissaient et garrottaient Jésus, qu'on aurait pris pour la statue de la Résignation.

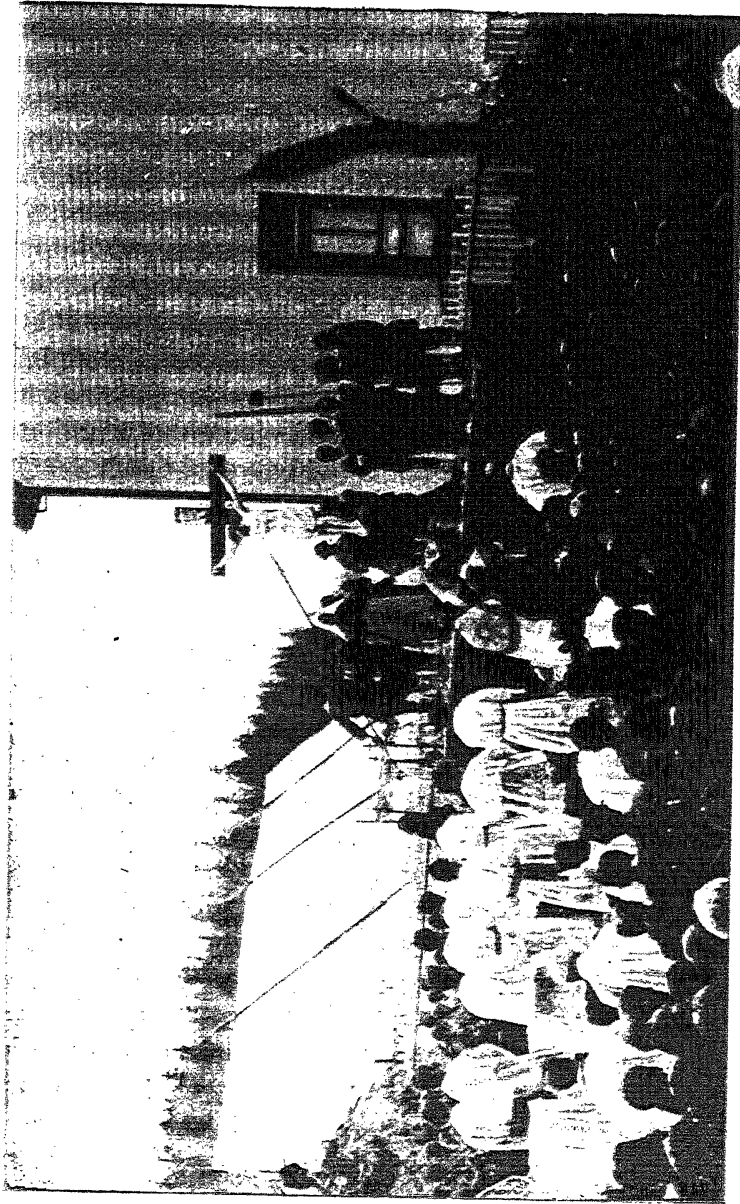
« Le troisième tableau figurait la condamnation du Sauveur par le gouverneur romain Pilate, somptueusement vêtu et assis sur un trône se lavant les mains dans un bassin où un esclave, debout à côté du trône, versait de l'eau. Le Christ, enchaîné et les yeux baissés, semblait écouter avec soumission la sentence inique, tandis que plusieurs Juifs, sombres et méchants, fixaient sur lui des regards furieux.

« Le cinquième tableau représentait le couronnement d'épines. Vêtu d'une longue robe blanche et assis sur une chaise grossière, le Sauveur était entouré de Juifs et de soldats, et deux d'entre eux ajustaient la couronne d'épines sur son front, d'où le sang coulait sur sa face auguste.

« Mais nous avons été particulièrement impressionné par le sixième tableau, et l'Indien qui personnifiait Jésus nous a paru rendre avec une vérité effrayante la chute de Notre-Seigneur sous le fardeau de la croix. Revêtu d'une grande tunique rouge, le front couronné d'épines et ensanglanté, les cheveux en désordre et retombant en larges mèches sur sa figure souillée de sang et de poussière, il était presque étendu sur le sol, sa lourde croix en travers sur les épaules. Des soldats cruels le rouaient de coups pour le forcer à se relever, et lui, appuyé sur sa main gauche et soutenant la croix de sa droite, redressait à demi la tête et regardait ses bourreaux avec une tristesse indicible, tandis qu'une femme indienne, figurant sainte Véronique, s'avancait avec un voile tendu pour essuyer son visage.

« Après le septième tableau, qui nous montrait Jésus rencontrant les femmes de Jérusalem et échangeant avec elles des regards attristés, la procession chantant toujours son lugubre cantique (1) arrivait enfin au sommet du Calvaire.

(1) Sur l'air de : *Au sang qu'un Dieu va répandre.*



Le Crucifiement.

« Un grand crucifix représentant le Christ de grandeur naturelle y était planté. Une femme sauvage, portant le costume que les peintres attribuent généralement à Madeleine, accroupie sur ses genoux, embrassait le pied de la croix de ses deux bras et baisait les pieds du Sauveur. Elle tournait le dos au public, et son abondante chevelure noire recouvrait ses épaules et flottait jusqu'à sa ceinture ; mais quelques tresses tombaient sur les pieds du Christ et semblaient les essuyer.

« Le sang commença à couler des pieds du Sauveur. De son côté ouvert, de ses mains et de ses pieds percés, de sa tête couronnée d'épines, des jets de sang coulèrent lentement sur son corps, blanc comme la neige, et tombèrent goutte à goutte sur la chevelure et le vêtement de Madeleine.

« Tous les chants cessèrent, et la foule agenouillée, en proie à la plus poignante émotion, se mit à prier.

« Les Indiens psalmodiaient des prières dans leurs langues respectives et en latin, et les voix d'hommes alternaient avec les voix de femmes. Pendant longtemps le murmure des voix, tour à tour fortes et mourantes, répandit sur la scène une empreinte de solennité et de tristesse.

« Au pied de la croix, Marie-Madeleine semblait morte de douleur sous les flots de sang qui l'inondaient. A gauche de la croix, la très Sainte Vierge se tenait debout, muette de souffrance, les mains jointes et les yeux, vides de larmes, levés vers le divin Crucifié. A droite se tenait saint Jean dans l'attitude de la douleur sans espoir. En arrière étaient groupés des Juifs aux costumes variés, des soldats et des cavaliers romains portant des lances et des épées. L'un d'eux portait aux lèvres du Sauveur une éponge trempée de fiel et de vinaigre, et tous ces personnages ne bougeaient pas plus que des statues.

« On sentait peser sur la foule une oppression doulou-

reuse, et le silence qui avait succédé aux prières ajoutait encore au sombre caractère de la lugubre scène, lorsque les chefs des tribus se levèrent et dirent, chacun dans sa langue : « Le Christ est mort ! Le Christ est mort ! »

« Quelques sanglots étouffés rompirent seuls le silence qui suivit ; des larmes jaillirent de bien des yeux et les psalmodies plaintives recommencèrent.

« Peu à peu cependant, les prières se turent et les personnages du drame se dispersèrent. La foule, silencieuse et recueillie, s'écoula. Le soleil se voila d'épais nuages et une pluie, tranquille et chaude, recommença à tomber. Je m'approchai du Crucifix solitaire. Les planches de l'estrade où il était fixé étaient toutes rougies, et le sang du Christ coulait toujours.

« O sang de mon Sauveur ! C'est ainsi que tu couleras sur la terre jusqu'à la fin des temps, afin de laver les péchés sans cesse renouvelés dans notre triste humanité ! » (1)

VII

Puisque nous en sommes aux citations, je ne puis m'empêcher de reproduire également ici ce que M. le Juge Routhier dit plus loin des fêtes et cérémonies qui s'ensuivirent au cours de la même mission.

Et d'abord voici la silhouette qu'il trace de l'ensemble de la réunion :

« Le camp des sept tribus offrait dans la soirée un panorama des plus pittoresques. Des centaines de feux pétillaient aux portes des tentes et projetaient au loin des reflets rougeâtres et tremblotants. Hommes, femmes et enfants, accroupis en cercle autour de ces feux, fumaient et causaient. Pendant quelque temps, les *papouses* (2) crièrent,

(1) *Petites Annales de la Congrégation des missionnaires O. M. I.* Décembre 1893, p. 415 et seq.

(2) Les bébés au maillot.

les chiens aboyèrent et hurlèrent, puis le silence se fit, les feux s'éteignirent, et l'on ne vit plus passer que quelques ombres errantes (1) à travers les tentes. »

Voici maintenant comment la journée suivante fut employée.

« Le lendemain matin, une cérémonie funèbre imposante eut lieu dans la grande tente cathédrale ; c'était un service solennel pour le repos de l'âme du regretté évêque de New-Westminster, Mgr d'Herbomez. Sa Grandeur Mgr Lemmens, évêque de Victoria, officiait.

« La fanfare des Indiens exécuta avec une rare perfection les marches funèbres les plus connues, et tous les motets, le *Kyrie*, le *Dies iræ*, le *Libera*, furent chantés, en latin et par cœur, par les quatre ou cinq cents voix de la foule.

« J'ai rarement entendu un concert sacré plus grandiose et plus touchant. Une particularité de ce chœur était le chant des jeunes filles sauvages, dont les voix sont d'une octave plus haute que celles des femmes. J'ai cru d'abord, en les entendant, qu'il y avait des violons dans la fanfare et que c'était un accompagnement de chanterelles ; je me retournai et constatai qu'il n'y avait pas d'autres chanterelles que des gosiers de jeunes filles. Seules, ces voix seraient criardes ; mais dans ce chœur nombreux et puissant, elles produisaient un effet à la fois curieux et beau.

« Et voilà donc, pensais-je, ce que la religion a fait de ces barbares ! Comment les missionnaires ont-ils réussi à les civiliser à ce point ? Comment font-ils pour leur apprendre à chanter par cœur un hymne comme le *Dies iræ* ? J'avoue que cela me semble prodigieux » (2).

— De l'apparat que tout cela, un vernis de civilisation qui n'est pas incompatible avec des mœurs déréglées, fera peut-être observer un critique disposé à l'incrédulité.

(1) Probablement les *watchmen* ou surveillants chargés de veiller à ce qu'aucun désordre ne se produise.

(2) *Ibid.*, p. 418.

Ce à quoi je répondrai que ces manifestations extérieures ne sont que l'écho fidèle et sincère des dispositions intérieures. Chez ces soi-disant sauvages, aucun scandale grave ne vient, on pourrait le dire, attrister le cœur du missionnaire ; ils font tous les jours leurs prières en commun, s'approchent des sacrements tous les mois s'ils le peuvent, observent strictement les règles d'une tempérance absolue, et la plupart sont même de l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur et ne manquent jamais l'heure de garde quotidienne.

Après cela, est-il étonnant qu'on se sente bien chez eux et qu'on soit tout disposé à y dresser sa tente ? *Bonum est nos hic esse !* (1)

Et pourtant, fervents néophytes, il me faut vous quitter pour retourner à d'autres enfants des bois moins favorisés que vous. Adieu donc, bons sauvages ; ou plutôt, au revoir, chers amis, les vrais civilisés du christianisme ! Que votre foi en Jésus-Christ et votre amour pour lui continuent de vous protéger contre la malice des faux sages et contre l'impénétrabilité des pervers ; qu'ils vous maintiennent dans cet état absolument supérieur où vous êtes entrés et où vous avez trouvé le vrai bonheur pour la vie présente et surtout pour la vie future !

VIII

Un petit épisode, maintenant, en guise d'épilogue à la digression de ce chapitre, et nous retournons au lac Stuart.

Quelques années après le voyage au cours duquel mon pauvre James me fut si inopinément enlevé, trois jeunes gens du Fort-Georges, ses parents plus ou moins proches, remontaient le Fraser en revenant de Quesnelle où ils avaient été faire la traite de leurs fourrures. Ils venaient de s'arrêter sur la grève pour leur repas de midi, et l'un d'eux,

(1) Il nous est bon d'être ici. *Matth.*, XVII, 4.

nommé Johny, errait sur la lisière de la forêt en quête de bois sec, quand il lui sembla entendre, à quelque distance en amont, un coup de sifflet pareil à celui par lequel les Indiens ont coutume d'appeler une personne éloignée.

— Qui peut m'appeler ainsi ? pensa-t-il ; mes deux compagnons se trouvent en aval du fleuve.

Puis, se ravisant :

— Bah ! je me serai trompé, se dit-il.

Et il se remit à la recherche du bois sec destiné à alimenter le feu que les deux autres jeunes gens venaient justement d'allumer.

Une minute s'était à peine écoulée qu'un second coup de sifflet, plus fort que le premier, retentit, toujours dans la même direction.

— Décidément, quelqu'un m'appelle, pensa-t-il.

Et il se mit à remonter le rivage, en réponse à la voix étrange qui troublait le silence de ce lieu désert. Or la grève s'étendait devant lui à perte de vue, et personne ne paraissait. Pourtant Johny était sûr que l'appel n'était pas parti de la forêt. Une légère inquiétude s'empara de lui, et comme il s'était assez éloigné de ses compagnons qui, du reste, pouvaient avoir besoin de ses services, il rebroussa chemin et se mit en devoir d'aller les rejoindre.

En ce moment même, un troisième coup de sifflet retentit, toujours en amont et encore plus distinct que les deux premiers.

— On me demande évidemment, se dit mon homme, et, bien que personne ne soit visible, il ne me coûte rien d'aller voir.

Réprimant donc un sentiment de crainte qui menaçait de le gagner, il partit d'un pas ferme dans la direction de l'appel.

Personne ! absolument personne !

— C'est pourtant bien d'ici que le signal s'est fait entendre, se dit-il.

Et, comme le mystérieux étranger semblait s'obstiner à ne pas se montrer, mon Johny se disposait à retourner vers ses compagnons quand des objets d'une blancheur immaculée, en partie enfouis dans le sable du rivage, attirèrent son attention. Il fit quelques pas en avant, puis s'arrêta net en présence de ce qu'il avait sous les yeux.

— Un squelette ! s'écria-t-il tout surpris. Et, qui plus est, un squelette de sauvage ! ajouta-t-il.

En effet, un squelette presque intact gisait là, à moitié ensablé sur la grève du Fraser ; la partie inférieure de la mâchoire manquait seule, avec une ou deux côtes qui avaient disparu, probablement sous la dent de quelque bête fauve.

— Qui a pu venir s'échouer ici ? se demanda Johny en se penchant vers les ossements blanchis pour les examiner.

Son incertitude ne fut pas de longue durée. Se relevant soudain, il laissa échapper un cri.

— Mon frère ! Mon James si longtemps perdu, c'est donc toi ! fit-il.

Puis il courut vers ses compagnons pour leur faire part de sa découverte.

Il avait reconnu les restes de son cousin germain — en Porteur tous les cousins sont frères — à une particularité de ses dents ainsi qu'à la ceinture à cartouches qu'il portait lors du naufrage et qui adhérait encore à son squelette.

Les ossements furent religieusement déposés dans le canot, puis ramenés au Fort-Georges où ils reposent maintenant à l'ombre de la Croix en attendant le jour de la résurrection.

CHAPITRE XII

SOMMAIRE. — Retour inattendu. — Un ours qui s'exclame. — Agapes fraternelles. — L'« Américain ». — *Beati pauperes spiritu!* — Confiance dans le prêtre. — Un caribou bienvenu. — Naïveté du sauvage. — La cause des maladies. — Crédulité du sauvage. — La colère du Gros-Tom. — Le désespoir d'une vieille femme. — Une confirmation sans mitre. — Baptême de cloche. — Des voyages de découverte.

I

Nous voici de nouveau au lac Stuart. Avant de reprendre notre vie errante, qu'on nous permette une vue d'ensemble sur notre mission, quelques détails caractéristiques sur ses habitants qui nous mettront encore plus en état d'en saisir la physionomie générale.

Plus de dix ans se sont écoulés depuis mon arrivée chez les Porteurs et les Babines. A quel point mes efforts ont-ils été couronnés de succès? J'ai bien eu mes déboires; mais, somme toute, je crois pouvoir affirmer que les consolations l'ont emporté sur les déceptions. Un trait en dira long sur l'action exercée par le missionnaire sur ces cœurs encore neufs.

Tout le monde connaît la loi du talion, dent pour dent, œil pour œil, qui prévalait chez les Juifs lors de la vie publique de Notre-Seigneur. Nos aborigènes, qui ressemblent sous plus d'un rapport à la nation déicide, avaient ce code barbare en tel honneur que, chez eux, tout sang versé, même accidentellement, demandait du sang comme compensation. L'esprit de corps et l'amour des proches étaient si grands qu'on ne laissait jamais un homicide impuni, alors même que cet homicide eût été le fait d'un ami, le résultat d'un accident tout à fait imprévu.

Nous étions au commencement de septembre. Or il ne faut pas oublier que nous sommes « au pays de l'ours noir » et que, vu la grande quantité de saumons qui s'échouent annuellement le long de nos cours d'eau et dont Martin se repaît, septembre est, par excellence, la saison de la chasse à l'ours.

Il le savait, le chef de notre village quand il nous quitta pour descendre lentement la rivière du lac Stuart. Moïse *Taya* — c'est son nom — était alors un homme encore robuste, bien qu'il eût vu près de soixante printemps : caractère naturellement irascible, comme le prouvent ses nombreuses sorties d'autrefois dans lesquelles le coutelas et le fusil jouaient le rôle principal, mais cœur sans rancune, et maintenant chrétien plein de foi, puisqu'il est depuis deux ans un des rares communians de l'endroit.

Fatigué de la pêche au saumon, notre grand chef avait donc échangé le harpon contre le fusil, et, nous quittant un lundi matin, avait donné à entendre qu'il chasserait l'ours pendant au moins une semaine.

Or, j'étais occupé à quelque travail de cabinet quand, deux jours après, j'entendis ma porte s'ouvrir doucement. Me détournant au milieu d'un mot, je me trouvai en présence d'une figure défaite et comme accablée sous le poids de quelque grande inquiétude.

C'était mon chef dont je ne pouvais m'expliquer la présence.

— Eh bien ! Taya, te voilà donc de retour ? lui dis-je.

— Oui, Père, me répondit-il, presque sans lever les yeux.

— Je croyais que tu serais au moins une semaine absent.

— Hélas ! il m'est arrivé un malheur.

— Qu'est-ce ?

— J'ai tué un homme.

— Comment ! Voudrais-tu dire que toi, encore néophyte, tu as versé le sang de ton semblable ?

— Ce n'est que trop vrai, balbutia mon interlocuteur.
— Par exemple, voilà qui est sérieux. Et qui donc as-tu tué ?

— Je n'en sais rien.

— Comment ! Tu n'en sais rien ?

— C'est ou bien Joseph, ou bien Jean-Baptiste *Thayelli*. C'est-à-dire que c'était ou bien le plus influent, ou bien l'un des plus influents de la tribu entière !

Il me raconta alors que, descendant la veille au soir avec sa femme la rivière qu'un épais brouillard dérobaît aux regards, il avait cru entendre, sur le rivage, un bruit comme celui d'un ours qui se régale de carcasses de saumons. Puis un point noir s'était quelque peu détaché de la quasi-obscurité, et mon chef lui avait envoyé une double charge de fusil. Le prétendu ours avait fait un bond en l'air, et trois paroles entrecoupées étaient venues glacer le cœur du chasseur maladroit.

— Mon beau-père, que fais-tu comme cela ? ... Oh ! mon Dieu ! ... De l'eau bénite ! ...

Et la tribu des Porteurs comptait un membre de moins.

II

Le chef fut si interdit qu'il n'eut même pas la présence d'esprit d'aller s'assurer de l'identité de sa victime involontaire.

Il était venu trouver le prêtre pour prendre son conseil et se mettre sous sa direction. Le souvenir des anciens jours était resté vivace chez un homme de son âge. Il savait que le sang réclamait le sang et son instinct sauvage lui disait que, à raison du rang social du défunt et de sa nombreuse parenté, un miracle pouvait seul le mettre à l'abri de toute inquiétude, d'autant plus que ses propres antécédents étaient de nature à faire croire à un crime délibéré.

Aussi était-il décidé à fuir avant qu'on eût donné l'éveil. Il voulait aller se barricader dans quelque point reculé de la forêt.

— Garde-toi bien d'une pareille sottise, lui dis-je. Ne vois-tu pas que c'est là le moyen infallible de faire croire à un meurtre volontaire ? Reste donc ici comme si rien n'était. Si tu t'éloignes, je ne réponds pas de toi.

Je parlai alors à mes ouailles du pardon des offenses, surtout quand ces offenses ne sont pas voulues, et envoyai un canot à la recherche du malheureux dont le nom m'était encore inconnu.

Deux jours après on savait que c'était Jean-Baptiste qui était tombé sous le plomb destiné à la bête fauve. Quel désespoir chez la pauvre veuve ! Quels cris déchirants dans sa famille ! Et notez qu'un des frères de la victime avait trouvé la mort dans une circonstance analogue !

Aussi aucun doute pour ses parents et amis : Jean-Baptiste avait été lâchement assassiné par un individu jaloux de son influence parmi les siens, par un chef qui autrefois ne se lassait pas de menacer de son fusil tout contradicteur importun !

Telle fut la première pensée des proches. Mais, la voix du missionnaire aidant, la raison reprit vite le dessus, et, la foi venant à son secours, on vit chez ces chrétiens d'un jour une scène digne des premiers temps de l'Église. Comme le défunt était un de nos communicants, et qu'il avait, du reste, reçu le dimanche précédent le Dieu de l'Eucharistie, j'invitai à la sainte table tous ceux qui avaient déjà fait leur première communion. Le lendemain on put donc voir, en face du cercueil, le frère et la veuve de notre regretté Jean-Baptiste à côté de son meurtrier involontaire, et prenant part aux mêmes agapes fraternelles ! Pour qui connaît le tempérament sauvage, tout commentaire est inutile.

III

Voilà pour le pardon des offenses tel qu'il est pratiqué chez nos chrétiens. Parlerai-je maintenant de leur piété et de leur esprit de foi ? D'abord je dois dire que la plupart de nos communicants font chaque jour une visite au Saint-Sacrement quand ils sont à portée de l'église. Nombre de curés de France et d'ailleurs n'en pourraient pas dire autant de leurs ouailles.

Nos autres chrétiens moins favorisés assistent quotidiennement à la messe s'ils se trouvent près du prêtre ; sinon, ils font en commun leurs prières du matin et du soir et manquent rarement leur chapelet. Autant de pieuses coutumes qui pourraient s'observer avec avantage ailleurs que dans les forêts de la Colombie Britannique.

Et qu'on ne me dise pas que la routine, plutôt que la foi, est la cause déterminante de ces pratiques chrétiennes. Pour prouver le contraire, je n'aurais qu'à présenter au lecteur ce vieux sauvage dont le nom authentique était *Taltsi* (1), mais qui était plus connu dans la tribu sous le nom de l'« Américain ».

Il avait voyagé le vieux bonhomme et il en était fier. Par une exception jusqu'alors inouïe, il était descendu jusqu'aux Etats-Unis, et il ne cessait d'en vanter les merveilles. D'où lui était venu son nom.

Après les merveilles des pays civilisés, ce qu'il prisait le plus était sa propre beauté personnelle du temps jadis, beauté qui, hélas ! n'avait duré que ce que durent les roses. Grand, sec et osseux, avec une longue chevelure qui lui pendait sur les épaules, il devait à une cécité complète le privilège de pouvoir constamment manier un gros bâton de six pieds de long sans qu'on pût l'accuser

(1) *Taltsi* est le nom d'une espèce de poisson sans importance économique. *Taltsi*, dit l'Américain, mourut il y a quelques années.

de vellités provocatrices. Ajoutez à cela un bégaiement d'un genre des plus divertissants et une naïveté d'enfant, et vous verrez que nous avons dans l'Américain un type d'une individualité peu ordinaire. Aussi les enfants, espiègles comme dans tous les pays, s'en donnaient-ils à ses dépens, et parfois même étaient la cause de ses nombreuses mésaventures.

Indépendamment du mauvais vouloir d'autrui, sa propre infirmité lui causait assez souvent des accidents qui auraient pu lui être funestes.

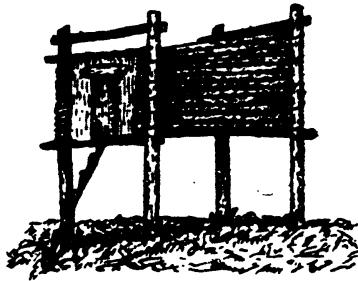


Fig. 23. — Magasin aérien (1).

J'étais un jour à réciter mon bréviaire devant le Saint-Sacrement quand j'entendis, dans un coin de l'église, une voix gémir; puis, après un silence, des paroles entrecoupées de longs soupirs s'échappèrent d'une poitrine reconnaissante, et ces paroles étaient une prière.

— Bonne Marie, je te remercie de ce que tu m'as préservé la vie sauve, disait la voix... Je me suis presque tué, et pourtant me voici assez bien pour venir te trouver. Merci !.. Sans toi j'étais perdu. Merci, Marie !... Maintenant aide-moi encore. Dis aux sauvages de me faire entrer chez eux quand ils me verront. Inspire-leur de me donner du

(1) Se trouve, en quantité égale à celle des maisons, près des villages Porteurs. Construit en pieux ou minces troncs d'arbres, il sert à garder les provisions de bouche, surtout le saumon sec et la viande ou les fruits desséchés.

saumon sec quand j'aurai faim... Je suis bien à plaindre, tu le sais. Je n'ai plus mes yeux, je ne puis ni chasser ni pêcher... Aide-moi, Marie, ma mère ; aie pitié de moi...

Ainsi priait *Taltsi* dit l'Américain qui se croyait seul dans l'église de Natléh.

Le vieux Paul, lui, était moins modeste. Au lieu de demander au ciel le saumon sec qui est la nourriture quotidienne de l'Indien, Paul, qui avait vécu dans les forts de traite, demandait à saint Joseph de lui procurer du pain.

— Et surtout, ajoutait-il, n'oublie pas d'y mettre un peu de beurre !

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum caelorum (1).

Ces supplications naïves sont parfois exaucées d'une manière si frappante que nos indigènes ont la plus grande confiance dans l'efficacité de la prière.

Cette confiance même est la cause inconsciente de certains mécontentements, de reproches plus ou moins formulés qui, dans d'autres bouches, seraient des blasphèmes. Ils prient de leur mieux, et, si le bon Dieu ne les exauce pas au gré de leurs désirs, ils s'imaginent facilement qu'ils en sont délaissés, et en sont tout disposés à se fâcher avec lui.

IV

Du reste ils reportent sur le prêtre, son représentant ici-bas, un peu de cette confiance naïve qui le leur peint comme un être presque tout-puissant auprès de Dieu. On se recommande à ses prières en toutes sortes d'occasions : un malade lui demande la santé, un pécheur converti sollicite la grâce de la persévérance, un chasseur à son départ désire bonne chance pendant sa tournée, etc. Malgré que je ne

(1) Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. *Matth.*, V, 3.

me sache pas plus de pouvoir auprès de Dieu qu'un autre, nombre de clients s'imaginent, à tort ou à raison, devoir à mon intercession telle ou telle faveur qu'ils m'avaient chargé de demander. D'autres, qui n'ont point été exaucés, seraient portés à s'en prendre à moi de leur insuccès.

La foi transporte les montagnes. Développée comme elle l'est chez nos sauvages, elle ferait même d'autres merveilles.

Arrivé un printemps au village de Stony-Creek, je trouvai tout le monde, moins quatre personnes, atteint d'une espèce de fièvre typhoïde. Après quelques jours de résidence au milieu d'eux, comme je me disposais à partir pour un autre poste, je reçus la visite d'un jeune homme qui m'offrit une peau de lynx comme honoraire d'une messe à célébrer pour son oncle très grièvement malade.

Je partis et dis la messe à son intention au Fort-Georges.

La mission finie, j'eus à repasser par le village ravagé par l'épidémie. Quelle ne fut pas ma surprise de voir venir à ma rencontre, monté sur un cheval fougueux, mon Patrick naguère encore aux portes de la mort. Sa figure pâle et défaite disait assez la gravité de la maladie dont il était revenu ; mais, par ailleurs, il se disait parfaitement guéri. Or tous ses compagnons d'infortune gisaient encore par terre. Cette faveur fut très remarquée des sauvages.

D'autres, accordées presque à l'insu de tout le monde, n'en paraissent pas moins extraordinaires.

Thænnæyéh était un père de famille encore catéchumène. Il avait déjà passé plusieurs jours d'un hiver rigoureux à la recherche du gibier sans rien pouvoir trouver. Comme il le disait plus tard, l'orignal et le caribou semblaient le fuir ; les lièvres même (1), que certaines années on ren-

(1) Les lièvres artiques, gris en été, blancs en hiver, se nourrissent presque exclusivement de l'écorce d'arbustes conifères, leur chair a un goût résineux qui est loin d'être agréable. Notez aussi qu'ils sont bien plus petits que nos lièvres de France.

contre presque partout dans nos forêts, avaient disparu, et il venait de donner son dernier morceau de viande sèche à sa femme qui allaitait son dernier-né. Quant à lui, il jeûnait depuis cinq ou six jours, et ses forces commençaient à décliner sensiblement. Car même un sauvage sent l'effet d'un jeûne de six jours.

Trop faible désormais pour les grandes courses sur la montagne, il n'en fouillait pas moins les alentours de son campement, espérant toujours découvrir le gibier qui devait lui sauver la vie à lui et à sa famille. Peine perdue ! On aurait dit qu'une fatalité inexorable les avait condamnés à mourir de faim.

Vint un jour où Thœnnœyéh ne put plus se lever. Son fusil même ne tenait plus entre ses mains décharnées. Ses enfants gémissaient sous les étreintes de la faim, et personne ne pouvait plus rien faire pour eux. *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis* (1).

Dans cette extrémité, ils se souvinrent qu'ils avaient au ciel un Père qui leur avait lui-même enseigné à lui demander le pain quotidien. Faisant donc du fond du cœur une prière que jusque-là ils n'avaient peut-être que formulée du bout des lèvres, ils le supplièrent avec plus de ferveur que jamais de leur venir en aide.

Le lendemain, comme la famille, morne et silencieuse, était couchée faute de pouvoir se tenir debout, la mère crut entendre des bruits de pas sur la neige glacée. Se détournant avec effort, elle aperçut à quelques pas du campement un caribou qui les regardait. Elle se pencha alors vers son mari, puis :

— De grâce, lève-toi et tire cet animal, lui dit-elle doucement.

Thœnnœyéh essaya de se lever, mais put à peine se tenir assis. Sa femme prit son fusil, le mit entre ses mains

(1) Les petits demandèrent du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre. *Thren.*, IV, 4.

et, le soutenant pendant que le chasseur épuisé visait le gibier :

— Mon Dieu, ayez pitié de nous, fit-elle intérieurement.

Un coup de feu retentit, le caribou fit un bond, puis tomba à la renverse sur la neige congelée.

Dieu avait entendu leur prière.

V

De la foi à la crédulité, il n'y a pas loin. La seconde est simplement un excès de la première. Et, puisque nous en sommes aux traits caractéristiques de nos sauvages, nous pouvons bien dire qu'ils sont naturellement naïfs et non moins crédules. Les preuves en sont nombreuses ; je n'ai que l'embarras du choix.

— Une idée qui me tracasse depuis longtemps, nous dit un rustique en nous abordant : puisque les prêtres ne se marient point, ils ne peuvent se perpétuer. Alors d'où viennent-ils donc ?

Le brave homme croyait tellement le prêtre un être à part dans la création qu'il lui supposait une généalogie toute particulière.

De l'importance et du savoir du prêtre, nos indigènes ont une idée extravagante. Ils l'interrogent sur les questions les plus ardues, et s'il répond par une profession d'ignorance :

— Et pourtant tu es prêtre ! lui diront-ils d'un air d'incrédulité.

Certains des moins instruits, tels que les Babines et les Tsilkhohtines, le considèrent quelque peu à l'égal d'un sorcier de premier ordre à peu près maître de la vie et de la mort. Quand j'étais chez ces derniers, comme, à défaut d'église, nous faisons nos exercices de piété dans la loge du chef, il m'était assez facile de me rendre compte des absences, et je tenais à ce qu'elles fussent le plus rares pos-

sible. J'avais même la réputation d'être, sous ce rapport, d'une sévérité presque excessive.

Si, par hasard, je m'apercevais qu'un certain nombre de mes ouailles manquaient au rendez-vous, je demandais leur nom. Ordinairement on me répondait par un silence de mort. Si j'insistais, le plus hardi me disait au nom de tous :

— Nous aimons tous nos compatriotes. Comment pouvons-nous te les nommer pour que tu marques leur nom sur ton papier et qu'ils meurent aussitôt ?

Cette crainte superstitieuse, les Porteurs et les Babines me l'ont aussi manifestée quand je leur ai demandé de les photographier. On se rappelle qu'ils croient à l'existence d'une seconde âme dont la manifestation extérieure précède de près la disparition, et par là même pronostique la mort, de l'individu. Il y avait, surtout chez les Babines, des types de vieux sauvages que j'aurais voulu reproduire dans le présent volume. Je les priai, les suppliai de se laisser photographier :

— Non, non, non, me dirent-ils ; nous n'y consentirons jamais. Ne savons-nous pas que ta boîte mystérieuse arrache la seconde âme ! Nous ne sommes pas si pressés de mourir.

Et ils riaient d'un air qui semblait dire :

— Nous ne sommes pas encore si bêtes que tu le crois.

A travers le prisme de cette naïveté enfantine, leurs notions physiologiques deviennent on ne peut plus curieuses. Les maladies, par exemple, sont pour eux autant d'êtres concrets — on dirait des microbes — fabriqués à volonté par des personnes mal intentionnées.

J'ai déjà parlé de la grippe et de ses ravages parmi les Babines du Rocher-Déboulé. Or sait-on qui fut la cause, j'allais dire l'auteur, de cette maladie ? Le ministre protestant avec lequel j'eus la discussion rapportée au chapitre dixième !

Dépité d'avoir été mis à quia, il se vengea de moi en fabriquant en secret — c'est le mot des sauvages — une maladie dont il lança les éléments aux quatre vents du ciel ! Et voilà pourquoi tant de monde mourut au Rocher-Déboulé ! Mais le prêtre, qui est plus fort que le ministre, ayant appris le fait par les Babines du lac, pria pour ces derniers, en sorte que l'influenza ne put les atteindre !

C'est cette même naïveté, jointe à un très grand amour de la France, qui faisait dire au chef du lac Stuart, lors de nos revers de 1871 :

— Si seulement ce n'était pas si loin, je pourrais aller avec mes gens prêter main-forte aux Français !

Or, il lui aurait fallu beaucoup chercher pour trouver cinquante guerriers à enrôler. Comme les Prussiens ont dû s'estimer heureux de ce que la distance ait empêché notre chef d'aller les annihiler !

Sans remonter à une époque si reculée, ne trouvai-je pas au printemps de 1896 à mon passage à Natléh en route pour la France toute une peuplade éplorée parce qu'on avait vu, disait-on, un géant haut comme une montagne et chaussé de raquettes de taille proportionnée se promenant silencieux dans la forêt ? Il faut aller en Amérique pour trouver pareils géants.

Ayant descendu jusqu'à Quesnelle, au cours du même voyage, je fus accablé de questions par une autre fraction de tribu qui avait entendu dire que le Pape avait prédit trois jours d'une obscurité complète, à laquelle ceux-là seuls survivraient qui se seraient munis de chandelles bénites !

VI

Simplicité, naïveté, confiance dans la prière, et, dans ces derniers temps, un esprit de foi assez fort pour engendrer le pardon des injures, voilà donc autant de qualités à l'actif de nos sauvages.

Mais, comme il n'y a point de tableau sans ombres, je dois faire remarquer que nos gens sont naturellement disposés à la paresse, surtout les hommes qui se déchargeraient volontiers sur les femmes de toute autre occupation que celles de manger, boire et dormir.

Au point de vue de la moralité, les Porteurs et surtout les Babines pourraient avec avantage soutenir la comparaison avec plus d'une paroisse de France. Pourtant l'indissolubilité du mariage et les lois de l'Eglise relatives à sa célébration n'ont point encore, pour certains individus, toute l'autorité à laquelle elles ont droit. C'est là, je l'ai dit, notre principale difficulté. Elle nous cause plus d'un désagrément, et, en certains cas extrêmes, elle mettrait même notre vie en danger.

Un des principes élémentaires de théologie concernant le mariage est celui qui ne permet sa célébration qu'entre personnes baptisées. Or il y avait à Stony-Creek un grand gaillard que sa taille avait fait surnommer le Gros Tom et qui, au lieu de se préparer au baptême, avait passé sa vie en dissipation et en débauches. Nommé chef de son village par le premier missionnaire avec lequel il fut en contact, il avait vite été relégué au second rang à cause de son inconduite, et finalement il était devenu une espèce d'*outlaw* redouté de tous et estimé de personne.

Ne reconnaissant aucune loi au-dessus de lui, bien qu'animé secrètement d'une crainte superstitieuse pour le prêtre, il avait osé, lui infidèle, prendre comme épouse une femme baptisée. Mes exhortations avaient pourtant décidé celle-ci à le quitter. Mais il n'était pas plutôt redevenu célibataire, qu'il en avait pris une autre également baptisée, et avait juré qu'il ne la lâcherait jamais.

Après force conseils de la part du missionnaire et même quelque recours au *compelle intrare* de la part de ses proches, cette dernière était également rentrée dans la voie du

devoir en sortant du concubinage où elle avait vécu. *Inde tra.* D'où terrible colère du Gros Tom.

Sa première concubine vint un jour me trouver dans ma cabane au lac Stuart. A genoux devant moi comme dans toutes les grandes circonstances, elle fit un grand signe de croix et me dit :

— Je vais te faire une confession. Tu sais que le Gros Tom n'est pas content de toi ?

— C'était à présumer.

— Eh bien ! il a juré en ma présence de te tirer un coup de fusil la prochaine fois que tu irais dans son village. Je suis sûre qu'il parle sérieusement, car il a déclaré qu'il irait t'attendre dans le bois et te tuerait sans que personne en sache rien. De plus, il m'a défendu d'en souffler mot.

Ce n'était pas très rassurant.

Le printemps suivant me vit pourtant à Stony-Creek, où j'arrivai le soir du jour fixé à l'avance.

— Tu dois être bien fatigué, me dit le chef en m'abordant. Probablement que tu ne pourrais guère aller plus loin ce soir ?

— Aller où et pourquoi ?

— Voici : un jeune homme se meurt à onze milles d'ici. Pourrais-tu aller lui administrer les derniers sacrements ?

— Certainement. J'y vais de ce pas.

Et, m'étant informé de l'endroit exact de la forêt où gisait le moribond, je partis à la nuit tombante.

Or, mon Gros Tom s'était caché pour me tuer au passage.

J'avais un vague pressentiment du danger que je courais sans pourtant m'en bien rendre compte. Mais, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, le bon Dieu veillait sur moi. A moitié chemin, deux des meilleurs sauvages de l'endroit, ayant eu vent de l'affaire, me rejoignirent pour me protéger. Le Gros Tom, assez brave pour assassiner en cachette un homme qui ne lui disait rien, mais

trop lâche pour payer de sa personne une faute dont il connaissait la gravité aux yeux des blancs, eut peur d'être dénoncé par mes compagnons et il dut s'en retourner sans avoir fait usage de son fusil.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il finit par se soumettre. Il apprit le catéchisme et, après la préparation voulue, il fut baptisé, puis marié avec la personne qu'il avait enfin quittée volontairement. Il est en ce moment un excellent chrétien.

VII

Un autre défaut de nos sauvages qui n'a pas encore été complètement déraciné est leur peu de respect pour les vieillards et leur manque d'égards pour les malheureux. La femme, le vieillard et l'orphelin, voilà trois classes d'êtres réellement à plaindre chez les peuples soi-disant primitifs. Sans doute, leur condition s'est considérablement améliorée chez nos indigènes. Il n'en est pas moins vrai que, sous ce rapport, nombre de nos chrétiens ont encore des progrès à faire.

L'hiver dernier, en me rendant comme d'habitude chez les Babines, je campai à Thatché, sur le lac Stuart. Là, gisait sur un misérable grabat recouvert de quelques lambeaux de peaux de marmotte, une vieille femme du nom de Pauline. Comme elle était bien malade, elle me manda pour l'aller confesser et voulut auparavant me confier ses peines. Ce fut toute une série de récriminations à l'endroit de ses enfants qui, disait-elle, n'avaient aucun soin d'elle et la laissaient mourir de faim. Je la consolai de mon mieux et la confessai.

Trois semaines après, j'étais de retour au même village et me berçais déjà de l'espoir de passer quelques bons moments avec ces braves gens toujours si heureux de revoir le prêtre, lorsqu'on m'aborde, sans grandes démonstrations de joie, et on me dit :

- Père, un événement malheureux vient d'arriver ici.
- Qu'est-ce donc ? Une rixe ? Une querelle ?
- Non, ce n'est rien de cela. Tu te souviens sans doute de la vieille Pauline ?
- Oui ; est-elle toujours aussi malade ?

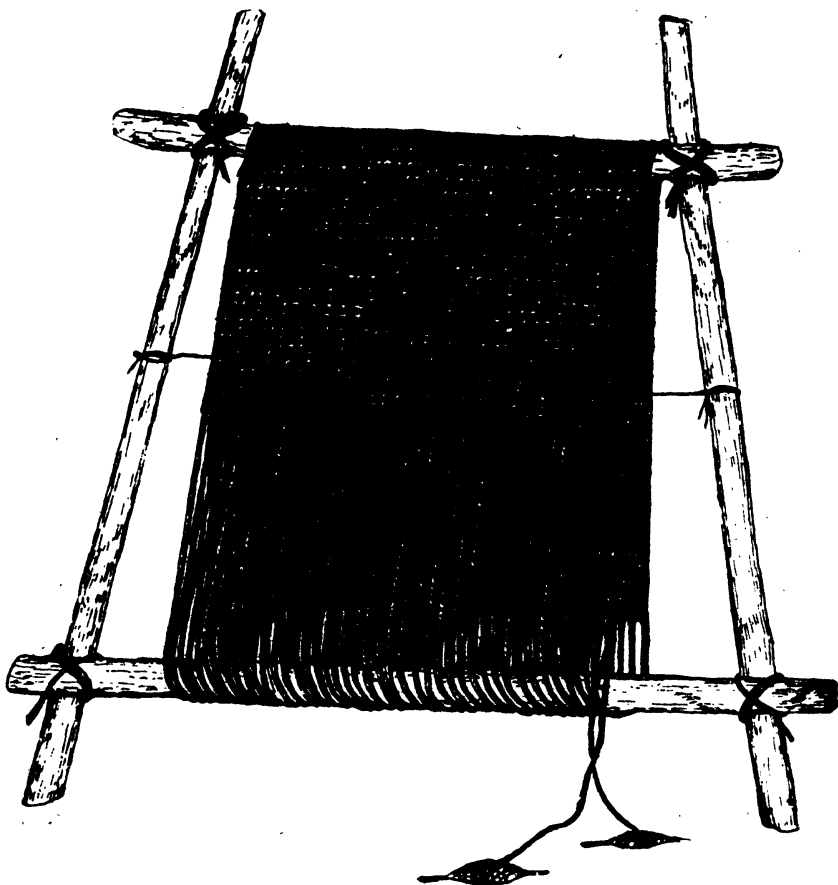


Fig. 24. — Métier à tisser les couvertures (1).

(1) Ces couvertures sont en peau de lapin. Après avoir laissé détrempier les peaux, on les taille en minces bandes qui, tordues par les femmes, servent à tisser des couvertures dont les services sont très appréciés en hiver.

— Non, elle n'est plus malade.

— Tant mieux.

— Il y a à peu près deux heures qu'elle s'est pendue.

Je restai stupéfait. Oh ! que le missionnaire se sent petit en pareille circonstance ! Tant de prières, de si longs jeûnes, une telle observation des lois de Dieu et de l'Eglise pour aboutir au suicide !

Je sus bientôt que le dépit de se voir comme abandonnée par ses enfants avait été la cause de son désespoir.

Tels sont quelques-uns de nos déboires. J'ai cru bon d'en dire un mot puisque j'avais parlé de nos consolations. Impartial avant tout. Mais la vérité me force d'ajouter que ces dernières font plus que compenser les premiers.

Au choc de la contradiction, sous l'aiguillon d'une correction méritée, surtout si les passions sont en jeu, l'instinct de l'Indien est généralement de regimber. La nature sauvage tend alors à s'affirmer. Mais il est rare que le bon sens et l'esprit de foi ne finissent pas par avoir le dessus.

De même, je pourrais citer plusieurs cas de véritable amour filial ; je connais maint sauvage qui prend de ses vieux parents un soin tout à fait édifiant.

VIII

Pour les mettre encore plus en état de cultiver ces vertus dont la pratique pourrait être plus générale, nous eûmes, dans le cours de l'année 1892, une cérémonie aussi importante dans ses résultats qu'insolite dans les circonstances qui l'accompagnèrent.

Dès 1891, Mgr Durieu m'écrivait :

« Comme il y a déjà près de huit ans que la confirmation n'a pas été administrée dans votre mission, et pour ne pas priver plus longtemps ces braves gens des fruits de ce sacrement, je vous délègue, en vertu de pouvoirs spéciaux accordés par le Saint-Siège, pour confir-

mer dans votre district pendant l'année prochaine et dans les centres de réunions seulement. »

Cette lettre, toute flatteuse qu'elle fût pour le récipiendaire, n'en contrecarrait pas moins ses plans. J'avais rêvé une visite de notre vénéré Pasteur, visite que je me proposais de rendre mémorable par les fêtes qui en auraient été l'occasion. Ces fêtes réveillent les endormis, réchauffent les tièdes et font du bien même aux plus fervents. Témoins les magnifiques résultats des démonstrations auxquelles la mission du Bas-Fraser est depuis longtemps habituée.

Les circonstances ne permirent pas qu'il en fût ainsi.

Aussi bien, le bras du bon Dieu n'est-il point raccourci. Celui qui fit parler l'âne de Balaam peut assurément se servir de l'instrument le plus indigne pour dispenser ses grâces. Le Saint-Esprit n'a besoin ni de la mitre ni de la crosse pour descendre, en certaines circonstances exceptionnelles, dans les cœurs bien préparés.

J'administrerai donc le sacrement de confirmation au Fort-Georges, lors de ma visite du printemps, et, plus tard, au lac Stuart où les sauvages des autres villages s'étaient réunis.

Une autre fonction de caractère épiscopal qu'il me fut donné de remplir fut le baptême d'une cloche chez les Babines du lac.

En reconnaissance de la protection divine qui s'était manifestée d'une manière si évidente lors de l'épidémie de grippe dont il a été question, ces Indiens s'étaient cotisés pour orner leur église d'une cloche d'un poids inouï dans le pays. Les Kitiksons de la Skeena étaient depuis longtemps fiers de celle que leur avaient payée des protestants d'Angleterre. Pour ne pas être en retard sur leurs rivaux hétérodoxes, mes Babines étaient parvenus, à force de sacrifices, à s'en procurer une qui ne pesait pas moins de 300 livres et que je baptisai l'hiver dernier.

La presque totalité des habitants du Rocher-Déboulé et de Moricetown, voire quelques Kitiksons, avaient accepté notre invitation d'assister à la fête. Non seulement la nef, mais même une bonne partie du chœur de la grande église du Fort-Babine étaient bondées d'une foule tout yeux et tout oreilles.

Mais, pour les grands enfants que sont nos Babines, la cérémonie réelle ne commença que là où elle aurait dû finir d'après les prescriptions du Pontifical. Une fois bénite, la cloche fut sonnée, par le célébrant d'abord, puis par ses parrain et marraine. Dire la surprise, la stupéfaction, l'épouvante même qui saluèrent ses premiers tintements me serait absolument impossible. Les enfants crièrent, les femmes tombèrent presque en pamoison, les hommes même bondirent comme si on les eût frappés au cœur.

Peu à peu, cependant, ils s'enhardirent, et, comme l'exemple est contagieux — même le bon exemple — on les vit se succéder les uns aux autres auprès de la terrible cloche et, après avoir déposé à côté un morceau de carton représentant une certaine valeur monétaire qu'ils lui offraient, chacun eut à cœur d'en faire manœuvrer le battant avec plus ou moins de force, selon qu'ils osaient s'aventurer plus ou moins près.

La cérémonie avait commencé à huit heures du matin : il était près de midi quand la foule s'écoula.

Et ce fut le bouquet de mes seize années d'apostolat « chez les sauvages de la Colombie Britannique ».

IX

Me voici maintenant au terme de la tâche que je m'étais imposée.

Et pourtant avant de laisser l'ami lecteur quitter définitivement ce « pays de l'ours noir » où je me suis permis

de l'introduire, une idée me vient qui réclame mon attention. Venu en France pour surveiller l'impression de certains travaux littéraires, j'ai dû répondre à une foule de questions sur les détails de notre genre de vie et sur notre manière de voyager. L'insistance avec laquelle les mêmes questions m'ont été adressées partout m'est un gage de l'intérêt que pareils détails, si minutieux qu'ils soient, peuvent avoir pour une certaine classe de lecteurs. Je me suis donc laissé persuader de publier ci-après le journal des deux principaux voyages que je fis l'année dernière.

Et, à ce sujet, quelques remarques préliminaires me paraissent utiles.

D'abord, bien que mon district de missions soit plus étendu que l'Italie, et que je sois le seul prêtre à y exercer le saint ministère, les voyages — et quels voyages ! — sont naturellement à l'ordre du jour chez nous. Il n'est pourtant que juste de remarquer que je n'aurais probablement pas fait les deux longues courses que je vais relater sans une aimable invitation d'un membre de la Société de Géographie de Paris qui, à deux reprises différentes, me pressa d'envoyer à ses collègues un mémoire quelconque sur le pays que j'habite depuis tantôt quatorze ans.

Pour satisfaire sa légitime curiosité et pour ne parler que *de visu*, j'entrepris une série d'excursions en pays inconnu, et c'est dans ces excursions que je prie le lecteur de m'accompagner.

Ces notes sont donc afférentes à des voyages de découvertes, et, à ce titre, elles ne sauraient être sans valeur pour les géographes. Une petite carte, infime résumé d'un grand travail actuellement en préparation, sera pour le lecteur un fil d'Ariane apprécié.

Il va sans dire qu'on ne pourrait prendre ce journal pour l'exposé complet de mes courses de 1895, puisque j'ai fait, cette année-là et sans sortir de ma paroisse, environ

750 lieues françaises. Je ne décrirai que mes excursions en pays nouveau.

Je dois aussi expliquer que, dans ce but, j'avais au préalable engagé deux de mes meilleurs sauvages du lac Stuart pour m'accompagner pendant le premier voyage dans la partie septentrionale du district. Je leur avais donné rendez-vous pour le 13 juillet à un petit village sur le lac Thatla où je les trouvai effectivement.

La suite dira à quel point les fatigues et les dangers d'une pareille course en pays inconnu leur souriaient.

CHAPITRE XIII

JOURNAL DE VOYAGE.

Samedi, 13 juillet 1895. — Arrivons de chez les Babinnes, vers quatre heures de l'après-midi, sur les bords du lac Thatla. Duncan et Robert, dit *Hoboel*, fidèles au rendez-vous, sont là depuis la veille.

Comme le petit village où nous devons passer le dimanche se trouve de l'autre côté, nous tirons force coups de fusil pour qu'on vienne nous chercher. Pendant que nous traversons dans un grand canot qu'on nous a amené, Robert, qui est de bon accommodement mais par nature inconstant et faible devant les difficultés, donne à entendre qu'il en a déjà assez et qu'il va retourner dans son pays lundi prochain. Nous le raisonnons de notre mieux et nous appliquons à lui faire sentir le ridicule de sa détermination. Il paraît inflexible, ce qui ne m'arrange guère.

Dimanche, 14 juillet. — Après la messe, dite dans une cabane en construction, nous faisons nos préparatifs de voyage. Je baptise deux enfants et confesse une dizaine de personnes.

Entre temps, je fais secrètement parler à mon récalcitrant pour qu'il n'abandonne pas ainsi le prêtre qui compte sur lui depuis trois mois pour le grand voyage qu'il est sur le point d'entreprendre. Se laissera-t-il fléchir ? C'est ce qu'on verra demain.

15 juillet. — On est parvenu à réembaucher mon Robert et nous partons en canot accompagnés des bons souhaits de la petite population de l'endroit.

Après six milles de navigation, nous touchons à l'extrémité septentrionale du lac Thalla ; nous nous engageons alors dans une des bouches de la rivière aux Saules appelée par les Anglais *Drift-Wood River* (1) à cause du nombre extraordinaire de troncs d'arbres charriés par le courant et qui l'encombrent en maint endroit.

Juste à la tête du delta, nous nous heurtons à un barrage complet de la rivière. Sur une superficie d'environ cent mètres carrés, elle est comme recouverte d'un plancher de troncs d'arbres enchevêtrés les uns dans les autres. Nous hissons notre canot sur la grève, faisons, près du bord, une tranchée dans le barrage en coupant les plus petites pièces de bois, et passons après deux heures de travail.

La rivière peut avoir une quinzaine de mètres en largeur. En raison des massifs de saules dont elle est bordée, les maringoins y sont très nombreux, et comme elle n'est pas très large, impossible de nous mettre à l'abri de leurs poursuites. Mais nous apprenons bientôt que même ces insectes peuvent, à l'occasion, rendre service à l'homme.

Et voici comment.

Vers deux heures de l'après-midi, nous apercevons à une centaine de mètres en amont un ours qui croit se débarrasser des maringoins en se vautrant dans l'eau du rivage. Silence absolu dans le canot. Nous nous arrêtons, tandis que l'animal rentre dans le fourré.

Quelques minutes après, la cime des saules et autres arbustes nous indique par un léger mouvement le sentier qu'il suit. De guerre lasse, et ne pouvant trouver aucun repos sur la terre, l'ours avise un gros liard juste en face de nous et se met à grimper en nous tournant le dos. Pan !

(1) Rivière au bois charrié.

pan ! pan ! le voilà qui dégringole percé de trois balles. Et dire après cela que les maringoins ne sont bons à rien...

L'animal n'est pas plus tôt abattu qu'une brillante idée me vient. Je me suis procuré à grands frais un appareil photographique en vue du présent voyage. Pareille occasion peut ne pas se présenter de sitôt. Je vais photographier Martin entre mes deux sauvages. J'explique à ces derniers l'action de l'instrument et leur recommande de ne pas bouger après qu'ils m'auront vu manier certaine petite ficelle qui ouvre la lentille.

Attention ! Duncan et Robert, sérieux comme des Catons, soutiennent péniblement l'animal. Je tire la ficelle et crac ! Voilà mon Robert, l'ineffable Robert, qui lâche prise en s'écriant : *Skran nenintsai* ! mon bras n'en peut plus !

Imaginez quel beau négatif son coup de tête m'a fait faire !....

Dans la soirée tout en remontant la rivière, nous voyons un castor à distance. Mais le rongeur est plus prompt que nos bras, et il a gagné l'eau avant qu'on ait pu le tirer.

Nous campons à l'abri des sapins et nous payons de bonnes grillades d'ours au souper.

16 juillet. — Vers dix heures, nous sommes tombés sur un ours au moment où il traversait la rivière cinq ou six mètres au-dessus de nous. Duncan saisit aussitôt son Winchester (1), et, comme il fait manœuvrer la clef qui sert à le recharger, voilà qu'un ressort du magasin se déplace et finit par se casser.

Pendant ce temps l'ours, poursuit son chemin à la nage sans même se douter de notre présence. Duncan s'empare de son revolver et lui en tire plusieurs coups sans jamais l'atteindre.

— Voyez, dis-je alors à mes gens, le bon Dieu ne gaspille

(1) Espèce de carabine de fabrique américaine.

point ses biens. Il sait que nous avons de la viande, et il réserve sans doute celle de cet animal à quelque chasseur plus besoigneux que nous.

. Dans la soirée, pendant que je récite mon bréviaire dans le canot, mes rameurs aperçoivent un troisième ours qu'ils n'essayent même pas d'abattre, autant par respect pour la prière du prêtre qu'à cause de leur échec du matin.

17 juillet. — La rivière aux Saules, que nous remontons toujours, devient de plus en plus rapide, à mesure qu'elle se fait moins large. En face de nous et un peu à gauche, se dresse une chaîne de montagnes rayées de haut en bas de blanches bandes de neige et coupées de torrents aux cascades multiples. Ce sont, me dit-on, les montagnes qui aboutissent au lac d'Ours où nous nous rendons.

Un peu avant midi, l'un de nous signale trois oies sauvages avec leurs petits. Nous manquons les premières, et les seconds se cachent si bien dans les saules et les prêles du rivage que nous ne pouvons en trouver aucun.

Dans l'après-midi, nous trouvons le passage barré par une grande agglomération de troncs d'arbres qui servent de pont à un sentier de chasse. Force nous est de hisser le canot par-dessus.

Bientôt un autre barrage nous arrête, et le soir, au milieu d'une pluie battante, nous abordons sur une île formée par une bifurcation de la rivière tout près d'une chute résultant d'un autre barrage qui nous nécessitera encore un portage le lendemain.

Sommes trempés jusqu'aux os.

18 juillet. — Triste nuit passée presque sans feu dans les hautes herbes de la forêt. La rivière se fait de plus en plus étroite à mesure que nous approchons de sa source.

Dans la matinée l'oreille exercée de mes compagnons perçoit dans le bois un son qu'ils reconnaissent vite.

— Hallo ! qui va là ? crient-ils.

— Et vous, qui êtes-vous ? nous demande-t-on du milieu d'un taillis.

— Le prêtre ! c'est le prêtre qui va au lac d'Ours ! répond Duncan.

Une exclamation de joie retentit, puis nous ne tardons pas à voir trois sauvages en haillons déboucher du fourré. Un seul vient me toucher la main, tandis que les deux autres me regardent de loin d'un air niais. Cette circonstance m'apprend, avant toute explication, que ces derniers sont de la race maudite des Atnas.

Le jeune homme qui nous salue avec de si bruyantes démonstrations de joie est un Sékanais du lac d'Ours qui peut avoir une vingtaine d'années. Baptiste — c'est son nom — veut retourner avec nous ; mais comme il doit être de moitié dans le bénéfice que la bande doit faire au cours de sa présente visite aux collets à ours, il ne peut satisfaire son désir qu'après de longs pourparlers avec ses compagnons et la promesse d'une indemnité convenable en leur faveur.

Désormais nous pourrons avancer un peu plus vite : avec un troisième rameur, le courant, qui devient de plus en plus violent, sera plus facilement vaincu, et les barrages seront plus vite démolis.

Chemin faisant, mes compagnons s'entretiennent d'un petit ruisseau dans lequel nous devons bientôt entrer et qui, disent-ils, offre parfois de grandes difficultés au canotier.

— Y a-t-il beaucoup d'eau dans ce ruisseau ? demandai-je.

— Duncan (qui se dit ennemi de toute exagération) me répond en mouillant son pouce de sa salive.

— Tu vois ceci, me dit-il ; il y en a autant que sur mon pouce.

Vers le soir, nous quittons la rivière aux Saules pour nous enfler dans ce fameux ruisseau, et je constate que les difficultés de sa navigation ne m'ont pas été trop exagérées. C'est une eau croupissante entre un fond de vase et un tapis de grands nénuphars à la surface.

Bientôt nous ne pouvons plus avancer. Nous devons porter à dos notre bagage pour alléger d'autant le canot que nous pouvons alors traîner à la main sur l'eau.

Le soir, nous longeons une colline pierreuse où nous entendons siffler les premières marmottes que nous rencontrons. Duncan qui, dit-il, ne hâble jamais, se fait fort d'en abattre une pour notre déjeuner de demain.

Nous campons dans un nid de maringoins, sur une petite prairie agrémentée de quelques bouquets de saules.

19 juillet. — Duncan revient d'une tournée aux marmottes sans avoir rien tué. Il en a manqué deux, pas par sa faute, naturellement : Duncan ne manque le gibier qu'en cas d'impossibilité de l'abattre — du moins c'est ce qu'il dit.

Nous nous enfilons au travers des nénuphars qui recouvrent un petit lac d'une demi-lieue de long, faisons le portage de bagages et canot et nous voilà sur le lac d'Ours. Désormais vogue la nacelle ! Plus d'entraves à notre marche.

À droite, et presque au milieu du lac qui baigne de chaque côté les bases de hautes montagnes enneigées, mes pagayeurs me montrent une île sur laquelle un blanc, au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fut jadis massacré par les Indiens.

Non loin du village qui se trouve à l'extrémité septentrionale du lac d'Ours, pièce d'eau de onze milles de long et par le 56° 10' de latitude nord, nous entendons sonner la corne qui appelle les fidèles à l'église pour la prière du soir. C'est là une preuve évidente de la persé-

vérance de nos sauvages même après une très longue absence du prêtre.

Nous abordons au milieu des acclamations de la foule.

II

Jeudi, 25 juillet. — La mission est presque terminée, et nous voici à la veille de notre départ pour notre longue course en pays inconnu. Du lac d'Ours je dois me rendre à pied au Fort-Graham, poste de traite sur la rivière Finlay non loin des Montagnes Rocheuses, où se réunissent, à certaines époques, de nombreuses bandes de sauvages sékanais qui n'ont jamais vu le prêtre.

La population du lac d'Ours est un peu cosmopolite, puisque quatre races, à savoir : l'atna, la Porteur, la sékanaise et la nahanaise, s'y trouvent représentées. Malgré cela, elle n'est pas très nombreuse, d'autant plus qu'il y a beaucoup d'absents.

Les Nahanaï ont leur *habitat* dans la vallée de la Sticine, par le 58° degré de latitude, et il leur a fallu plus d'un mois pour venir me trouver avec leurs familles.

Ces sauvages m'ont donné beaucoup de consolations sous le rapport religieux ; mais quand je leur ai demandé deux compagnons à ajouter à ceux qui m'avaient amené à leur village, ils ont refusé net. Ils ont mis tout en œuvre pour me dissuader d'entreprendre mon voyage projeté, et m'ont déclaré que je n'arriverais jamais vivant au Fort-Graham. Comme il n'y a point de sentier frayé, que nous aurons continuellement à franchir des montagnes couvertes ou bien de troncs d'arbres tombés, ou bien d'éclats de rochers qui nous déchireront les pieds, et que, par ailleurs, j'ai la réputation d'être assez piètre marcheur, on a eu peur d'être obligé de me laisser en route. L'un d'eux m'a même assuré qu'il me faudrait juste deux mois pour faire le trajet.

Bien plus, mon fidèle Duncan lui-même, effrayé des descriptions pessimistes qu'on lui a faites du pays, s'était décidé à rebrousser chemin. Va sans dire que Robert était enchanté de cette décision.

Et pourtant j'ai montré tant de fermeté et tellement prodigué les bonnes paroles, que nous voilà décidés à partir demain matin. Avec Duncan et Robert, viendront le chef des Sékanais, *Karta* « l'Œil de lièvre » et Thomas, jeune homme qui peut avoir vu vingt-cinq printemps. Ce seront mes porteurs. Moi je me contenterai de mon appareil photographique et de quelques petites bagatelles.

26 juillet. — Nous voici au soir de notre première journée de marche. Nous sommes à près de 20 milles à l'est du lac d'Ours, à presque 6.000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Quelle course ! Nous n'avons pas plus tôt quitté le lac d'Ours qu'il nous a fallu monter. Pour la première marche à travers bois de si longue haleine, je m'en suis assez bien tiré. L'ascension de la montagne nous a mis à même de contempler les plus vastes horizons et les plus pittoresques accidents de la nature. Nous avons passé tour à tour de gracieuses cascades et cascadelles, des tours géminées aussi anciennes que le monde et de vastes champs de neige perpétuelle.

Mais qu'est-ce que ce sol de couleur sanguinolente que nous foulons aux pieds ? C'est de la neige, tout simplement. De la neige rouge, s'il vous platt. On n'en voit pas partout. D'infimes animalcules, au dire des uns, le voisinage des flancs ochreux de la montagne, selon les autres, telles sont les causes probables de la couleur étrange de cette neige. Là où nous passons, elle n'a pas moins de cinq pieds de profondeur.

Nous avons depuis quelque temps dépassé la limite du bois et, à part d'immenses bandes de neige, nous n'avons plus que de vastes espaces recouverts d'une espèce de

bruyère à fleurs roses, le long desquels court une brise glaciale. Oh ! la bonne brise ! Comme elle est bienvenue du voyageur dont le front ruisselle de sueur !

De distance en distance, les marmottes nous saluent au passage de leurs sifflements stridents. Si elles n'étaient pas si loin et si nous n'étions pas si pressés, comme nous leur ferions vite faire connaissance avec nos fusils !

Or voilà que Duncan s'arrête soudain, et, nous barrant le passage de la main :

— Arrêtez, n'avancez pas ! nous dit-il.

Il épaula sa carabine, la détonation retentit et le voilà qui court chercher sa marmotte que nous autres, moins clairvoyants que lui, ne pouvons discerner.

A moitié chemin il s'arrête tout penaud. Miséricorde ! Il a tiré sur une feuille de berce desséchée.....

Vers le soir, nous contournons un peu la montagne qui, au point où nous la traversons, a plus de 6000 pieds d'altitude, et nous descendons graduellement.

Je commence à tirer la jambe et voudrais bien camper. Mais où trouver le bois pour le feu du bivouac ? Le chef qui nous sert de guide, nous montre à une assez grande distance un bouquet d'arbrisseaux qui ressemblent à des génevriers. Ce sont des sapins des montagnes, arbustes chétifs et rabougris, près desquels nous dressons notre tente.

27 juillet. — Ce matin, nous avons continué, sur le versant nord, notre descente de la montagne.

Après avoir pataugé dans des marais couverts d'herbe fine et clairsemée tout empreignés des pistes du terrible ours gris, nous sommes arrivés vers onze heures, à la « Grande Chaudière », espèce de puits naturel creusé dans le roc avec la régularité d'un objet tourné au tour. Il peut avoir six pieds de diamètre, et ses bords sont garnis d'un talus de presque deux mètres de hauteur. De ce curieux trou se dégagent des gaz si léthifères que tout animal qui

s'y aventure, tout oiseau qui en approche en meurt, comme l'attestent les cadavres de fouines, de marmottes, de geais, de pic-bois, etc., dont le fond est jonché.

Vers midi, après une marche constamment descendante, nous arrivons sur les bords de l'Ominékah, rivière fameuse dans les annales des mines d'or de la Colombie. A son embouchure avec la Finlay, elle a les proportions d'un fleuve ; mais nous sommes ici près de sa source, et, surtout à cette saison-ci et en comparaison de nos autres cours d'eau, elle ne peut guère prétendre qu'au titre de grand ruisseau.

Il a plu toute la matinée et mes pantalons n'ont pas un fil de sec. Aussi, tandis que mes compagnons ont la charité de s'ingénier pour trouver le moyen de me traverser, je me mets à l'eau et me trouve de l'autre côté pendant qu'ils sont encore occupés à défaire la charge des deux chiens qui nous accompagnent.

Désormais nous longeons la rivière qui, grossie des nombreux torrents que lui envoient les montagnes d'alentour, prend bientôt des proportions respectables.

Un de ces torrents ne tarde pas à nous barrer le passage. Naturellement il n'y a pas de pont là où n'existe même pas de sentier. Je me hisse donc sur les épaules de Robert qui, muni d'un vigoureux bâton pour résister à la violence du courant, me dépose sain et sauf de l'autre côté.

Petites prairies naturelles entrecoupées de fourrés de saules au travers desquels nous nous fauflons, nous courbant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, quelquefois presque jusqu'à terre. A droite, l'Ominékah, ensermée de monts neigeux ; à gauche, les premiers contreforts d'autres montagnes hérissés de millions de sapins secs.

Nous campons sur l'herbette tout près de la rivière. Je suis tellement rendu que la somme la plus fabuleuse ne pourrait me faire faire une demi-lieue de plus.

Distance parcourue : au moins 21 milles.

Dimanche, 28 juillet. — Respectons le repos dominical, et passons la journée à prier, à chanter, à jaser et à nous étirer les jambes. Entre temps, un loup vient nous rendre une visite par trop courte, puisque nous n'avons même pas le temps d'essayer de le retenir.

29 juillet. — Gelée blanche ce matin. Les marmottes abondent à quelques mètres de notre campement. C'est pourquoi Duncan et Thomas nous ont quittés au point du jour pour leur donner la chasse jusqu'à ce que nous les rejoignons.

Suivons toujours la vallée de l'Ominékah. Vers onze heures le terrain se relève un peu, les montagnes se rapprochent, de petits pins gommeux succèdent aux clairières et aux saules.

Il est près de midi quand nous trouvons les charges de nos deux chasseurs avec une marmotte qu'ils ont abattue. Pendant que nous l'apprêtons pour notre dîner, Thomas et Duncan arrivent avec une autre. Ils ont vu un pécan (*Mustela Pennanti*, Erxl.) et manqué plusieurs marmottes.

Après midi, Duncan, le fameux chasseur qui ne manque jamais le gibier par sa faute, tire cinq coups de carabine sur une marmotte sans la tuer. Nous sommes réellement au pays des marmottes ; à chaque instant nous les entendons saluer notre passage, mais généralement leurs salutations contiennent une pointe d'ironie, puisque l'animal a toujours soin de se tenir à une distance respectueuse de nos fusils.

Vers le soir, nous nous éloignons un peu de l'Ominékah qui se fraye un passage au sud-est entre de hautes montagnes.

Le chemin — je veux dire le sol que nous foulons aux pieds, car il n'y a pas ombre de sentier — devient exécration. Ce ne sont que troncs d'arbres tombés les uns sur les autres. Il nous faut, ou bien les enjamber, ou sauter de

l'un à l'autre. au risque de nous flanquer par terre, ce qui, du reste, nous arrive plus d'une fois. On s'imagine bien que pareil exercice gymnastique n'est pas de nature à nous reposer.

Un autre cours d'eau fournit à mes compagnons l'occasion de me porter à dos ; puis le ciel, longtemps chargé de nuages, nous envoie une averse qui promet d'être sérieuse. Il n'est pas encore six heures du soir ; mais la pluie, non moins que la fatigue, nous presse de camper, d'autant plus que nous ne savons pas quand nous aurons l'eau à portée comme à présent.

Distance parcourue aujourd'hui : 17 milles.

30 juillet. — Nous commençons par gravir une colline abrupte en nous cramponnant à quelques rares arbustes et aux sinuosités de sa rampe, puis coupons nombre de ravins et de vallées boisées.

Sentier pire que jamais : roches à arêtes contondantes, trous profonds parfois cachés par la mousse et une espèce de ronces, enchevêtrements de troncs d'arbres jonchant le sol.

Les marmottes, toujours les marmottes.

Les difficultés de la route nous forcent de ralentir la marche, et, après midi, nous quittons définitivement la vallée de l'Ominékah pour nous engager dans une passe entre deux montagnes vers le nord-est. Pataugeons en montant dans de petites prairies à fond vaseux et entièrement recouvertes d'eau.

Décidément nous n'avons pas de chance : depuis notre départ du lac d'Ours nous n'avons pas eu une journée sans pluie. En ce moment elle tombe à torrents.

— Ce n'est pas étonnant, remarquent mes compagnons ; c'est la première fois que ces montagnes nous voient. Il pleut toujours en pareille circonstance.

Et ils m'expliquent que, pour éviter ce désagrément,

nous aurions dû nous barbouiller la figure de charbon, ce qui, paraît-il, aurait dissimulé notre présence aux montagnes. C'est, m'assurent-ils, ce qui se pratiquait toujours autrefois.

Vers le soir, pendant que Duncan et Thomas vont faire un tour de chasse, nous dressons notre tente au sommet du col, solitude des plus pittoresques. A nos pieds, un petit lac parsemé d'îlots ; en haut, tout près de nous et de quelque côté que se portent nos regards, de hautes montagnes de forme pyramidale aux flancs bariolés de neige perpétuelle. N'étaient certaines passes entre ces agglomérations montagneuses que notre esprit devine plutôt que nos yeux ne perçoivent, on se dirait au fond d'un immense entonnoir aux bords échancrés.

Quelque temps avant le souper, nos deux chasseurs reviennent avec une marmotte et deux gelinottes. Duncan a tué une autre marmotte qui a pu se traîner dans son trou pour y crever.

Nous n'avons guère fait que 13 milles aujourd'hui (1).

31 juillet. — Tout le monde est si fatigué et les environs nous ont paru si propices, que j'ai donné jusqu'à midi pour chasser. Duncan, Thomas et Robert sont partis de grand matin et Robert revient pendant mon sommeil avec deux gelinottes qu'il a tuées. Il est transi de froid et nous assure que les marmottes, plus frileuses que lui, ne sont pas encore sorties de leur trou.

En attendant le retour de ses deux compagnons, je me mets à contempler la sauvage beauté de notre pays d'Amérique. C'est vraiment un océan de montagnes que cette région où nous avons porté nos pas incertains. Et quelles montagnes ! Forteresses aux remparts crénelés, cathédra-

(1) Dans toutes les évaluations de distances parcourues contenues dans ce journal de voyage, je me suis constamment appliqué à rester plutôt en dessous qu'en dessus de la vérité.

les gothiques ou byzantines avec vigoureux contre-forts, scies colossales qui fendent les nues, gigantesques pyramides qui ont peut-être l'âge de ces étoiles vers lesquelles elles portent leurs blancs sommets, immenses cônes arrondis recouverts de neiges perpétuelles qui, aux reflets du soleil, scintillent comme un ballon saupoudré de poussière de diamant, nos montagnes revêtent toutes ces formes, se parent de tous ces atours.

Mais voilà que Duncan et Thomas reviennent de la chasse avec une marmotte. Thomas en a tiré une autre qui s'est glissée dans son trou avant qu'il ait pu la saisir. Tous les deux ont manqué se geler, disent-ils.

De nouveau en route, nous descendons le col, puis voyageons toute la journée dans une espèce de bas-fond pierreux d'un mille de large bordé de montagnes qui suent une eau froide comme la neige qui l'a produite. Toutes les roches sont maintenant d'un magnifique granit blanc qui serait aussi apprécié en Europe qu'il est inutile ici.

En contournant une pointe de montagne pour entrer dans une autre vallée arrosée par une rivière aux eaux si limpides qu'on n'en soupçonne pas la profondeur — le sable de son lit paraissant presque à la surface — et que je nomme rivière Duncan, les marmottes attirent plus que jamais notre attention. Thomas en tue une, et de la seconde il ne rapporte que quelques boyaux que sa balle lui a fait sortir du ventre, ce qui ne l'a pas empêchée de regagner son trou. Rien n'a la vie dure comme une marmotte. Le chef lui-même en abat une avec ses deux petits.

Toutes ces captures réjouissent le cœur de mes sauvages et leur joie se traduit par l'ardeur avec laquelle ils continuent leur chemin, sautant de roche en roche avec leur charge. Il est presque impossible de mettre le pied ailleurs que sur une pierre.

Par extraordinaire nous tombons sur un sentier de chasse qui nous permet d'aller bon pas. Puis nous tournons à l'est, toujours entre deux montagnes.

Or voici venir du nord une rivière d'une rapidité vertigineuse qui se précipite dans la Duncan. Chacun décline l'honneur de me porter de l'autre côté, parce que tous craignent de ne pouvoir lutter contre la fougue du torrent. A la fin Robert est encore obligé de se dévouer pour mon humble personne. Mais comme le cours d'eau paraît plus profond que ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici, mon porteur se passe, sur les épaules, en guise de cangue, l'espèce de bissac en cuir qui contient la charge des chiens et il me faut me hisser à califourchon là-dessus. C'est moi qui ne suis pas fier.

Or nous n'avons pas fait deux pas dans le torrent que j'ai la figure et les mains littéralement couvertes de maringoins. Ciel ! quelles démangeaisons ! N'en pouvant plus, je me donne un coup par ci, un coup par là, lorsque mon porteur me crie :

— Reste tranquille, ou bien je te laisse tomber dans la rivière ; les galets du fond sont très glissants et le courant très fort : si tu remues encore, je ne répons pas de moi.

Allez donc subir sans bouger tous ces coups d'épingles dont les insectes vous criblent le cou et la figure ! Je n'oublierai pas de sitôt cette traversée.

Nous sommes forcés de camper dans les saules, près d'une eau croupissante, c'est-à-dire chez les maringoins.

Distance parcourue : 18 milles.

1^{er} août. — Que noter aujourd'hui sinon les difficultés toujours croissantes de notre marche ? Un coup de hache porté aux arbres tous les cent mètres ou à peu près, çà et là une branche de saule recourbée de main d'homme et desséchée, voilà ce que notre guide appelle le chemin. Or comme pareilles marques ne se voient pas toujours facilement, pour peu que l'on s'attarde après le guide, qui se perd lui-même plus d'une fois, il faut marcher tête levée et l'œil aux aguets afin de ne pas manquer ces points de repère, et comme vous ne pouvez pas regarder en l'air et à

vos pieds en même temps, vous vous heurtez à chaque instant à des troncs d'arbres tombés, aux pierres dont le sol est jonché, et aux autres accidents du terrain qui vous font faire la culbute.

Une fois relevé, vous voilà désorienté. Faisant alors fausse route, vous vous essoufflez à crier après vos compagnons perdus ; d'où perte de temps, fatigue inutile.

Un peu après midi nous touchons à un lac d'une douzaine de milles de long que je baptise : Duncan, du nom de mon premier compagnon. Il est traversé, dans le sens de sa longueur, par la rivière du même nom. Dire les dégringolades qu'il me fallut subir en rampant, pour ainsi dire, au-dessous des branches d'aune qui couvrent ses bords escarpés me serait impossible.

Nous quittons la vallée avant d'avoir atteint l'autre extrémité du lac, et nous perdons en gravissant les flancs de la montagne à notre gauche.

Enfin, après maints tâtonnements en nous cramponnant aux petits arbrisseaux qui végètent sur des rampes si raides que nos genoux touchent presque le sol en montant, nous parvenons à nous percher jusqu'à moitié chemin entre la base et le sommet de la montagne, où nous campons.

Même distance parcourue qu'hier.

2 août. — Duncan et Thomas ont pris les devants pendant mon sommeil. Nous montons toujours en gravissant le lit desséché d'un torrent. Sur le versant méridional où nous nous trouvons, non seulement toute la neige est fondue, mais même aucune source, pas le moindre ruisseau ne nous permettent d'étancher notre soif. Nous avons dépassé la zone boisée et par conséquent nous devons être à près de 5800 pieds au-dessus de la mer. Le sommet est simplement un ravin qui sert de passe entre deux montagnes.

Au point culminant de ce ravin, Duncan nous attend avec deux marmottes adultes, plus une petite et un faisan

de montagne. Peu après Thomas nous rejoint avec deux autres marmottes. Or, nous sommes au vendredi : quelle pénitence pour mes sauvages !

La brise qui court le long du ravin nous permet de mettre le feu aux rares arbustes conifères éparpillés sur les flancs de la montagne, pour prévenir de notre prochaine arrivée les gens du Fort-Graham. La fumée qui s'en dégage est un signal toujours compris des chasseurs sékanais.

A cinq ou six cents mètres du sommet une marmotte se laisse abattre d'un coup de carabine par Duncan qui ne peut se lasser de vanter son adresse.

D'un point élevé nous contemplons une montagne qui se dresse à l'horizon à au moins deux jours de marche.

— C'est là que désormais nous devons tendre, me dit le chef.

Et, de fait, cette montagne devient notre seul point de repère, car même les marques ordinaires aux arbres ont disparu.

Nous quittons le ravin pour une petite vallée verdoyante. Nombreuses pistes d'ours gris, d'originaux et de cariboux.

Après mainte allée et venue et plus d'une bousculade parmi les troncs d'arbres qui jonchent le sol, parfois à une assez grande hauteur, nous tombons sur un fort cours d'eau sur lequel nous devons, paraît-il, nous embarquer. Or, comme nous n'avons point de canot, force nous sera de nous servir de radeau. C'est ce qui me porte à l'appeler la rivière au Radeau.

Il n'est que cinq heures du soir, et, tandis que les uns s'occupent au campement, les autres abattent les pieds de sapins secs dont se composera notre embarcation.

Distance parcourue : pas beaucoup plus de 12 milles.

III

3 août. — De grand matin, mes compagnons préparent

deux radeaux formés l'un de quatre troncs d'arbres (ce sera le mien), l'autre de trois, et pouvant avoir une longueur de quatre mètres chacun. Ce n'est pas sans quelque appréhension que nous nous confions à ce mode de locomotion sur une rivière qu'aucun de nous ne connaît. Et pourtant à la garde de Dieu !

Un sauvage, debout et perche en main à l'avant et à l'arrière de chaque radeau, dirige le mieux qu'il peut sa primitive embarcation, un peu à la façon des gondoliers de Venise, mais avec infiniment plus de difficulté. Ce sont les écueils contre lesquels il faut constamment se mettre en garde. Avec un courant rapide comme celui qui nous emporte, que nous venions à heurter contre une roche à fleur d'eau et les cordes qui relient ensemble les troncs d'arbres dont le radeau est composé se rompent, et l'on devine le résultat.

Or voilà qu'un roulement, sourd d'abord comme celui d'un tonnerre lointain, puis de plus en plus distinct, nous avertit du danger. La conformation du terrain nous fait deviner que ce doit être un affluent de la rivière au Radeau qui cause ce tapage. Le confluent de deux cours d'eau rapides occasionne toujours de fortes vagues, d'autant plus que le lit en est souvent semé d'écueils. Que faire ? Aller aux informations.

C'est ce que fait Duncan que nous laissons pousser à pied une reconnaissance.

De retour à notre radeau, son air triste et abattu nous dit assez le résultat de ses investigations.

— Impossible d'aller plus loin, nous dit-il. Nous autres sauvages nous ne nous aventurons jamais sur pareils gouffres, même en canot ; à plus forte raison serait-il téméraire de tenter le passage en radeau.

Il nous décrit alors, avec force accompagnement de gestes les plus expressifs, les courants contraires, qui se croisent et s'entrecroisent, les vagues qui, dit-il en exagé-

rant un peu, s'élèvent à des hauteurs prodigieuses et enfin le nombre extraordinaire des écueils qui constituent un élément plus dangereux encore que tout le reste. Que faire alors ?

— Abandonner nos radeaux et continuer à pied, déclare notre Duncan.

Cette idée est loin de nous sourire, d'autant plus que nous avons bien gagné par une semaine de fatigues le repos de quelques heures que nous prétendons goûter en nous laissant entraîner par le courant.

Duncan, auquel nous faisons part de nos hésitations, répond que c'est courir après une mort certaine que d'aller à l'encontre de son avis.

— Eh bien ! nous avons tous à mourir un jour, s'écrie le chef ; autant mourir ici avec le prêtre qu'ailleurs. En avant !

Et nous franchissons l'obstacle avec la vie sauve, quoique en nous mouillant jusqu'aux os.

La rivière au Radeau, grossie du cours d'eau qu'elle vient de recevoir et qui n'est autre que la rivière Duncan, devient de plus en plus tapageuse. Nous glissons sur ses eaux, ou plutôt nous coupons les vagues, avec une rapidité vertigineuse. Les arbres du rivage s'enfuient derrière nous comme si nous étions emportés par un train express, et nous abordons à cinq heures au pied de la montagne que le chef nous a signalée hier. Une seule fois avons-nous manqué aller nous briser contre un barrage partiel dans un des nombreux chenaux qui forment le long de son cours.

Nous n'avons pas fait moins de 42 milles, ce qui équivaut à deux bons jours de marche.

Nous établissons notre campement quatre milles plus au nord ; sur les bords d'un petit lac qui sert de rendez-vous de chasse à l'une des bandes de Sékanais qui fréquentent le Fort-Graham.

J'aurais dû noter que, bien que j'aie passé la plus grande partie de la journée nonchalamment assis sur mon radeau, mon temps n'a pas été perdu, puisqu'il m'a fallu esquisser, à l'aide de ma boussole, le cours de la rivière au Radeau, ce qui, en raison de sa rapidité, ne me laissait pas grand loisir.

Ce genre d'occupation, du reste, m'a occupé depuis mon départ du lac d'Ours, et elle a été pour mes compagnons la source de saillies plus ou moins humoristiques. Tout ce qui ne rentre pas dans le cadre de leurs occupations ordinaires leur paraît singulier.

Dimanche, 4 août. — Notre sommeil a été quelque peu troublé par les piailllements d'une famille d'ours qui doit être de passage non loin de notre campement.

Dans la soirée, nous nous rendons à l'autre extrémité du lac, afin d'être en état de nous rendre demain au Fort-Graham. Petite course de trois milles.

5 août. — Partons de bon matin, nous dirigeant vers l'est. Gravissons un ravin qui nous conduit à une chaîne de petits lacs ou viviers aux eaux couleur d'émeraude. Nombreuses roches émaillées de mica. Terrain sec et tapissé de la plante au thé du Labrador (*Ledum palustre*) dont on se sert à défaut du thé de commerce.

Stimulés par l'approche du terme de notre course à pied, nous marchons très vite.

Vers trois heures, nous avons une première vue de la Finlay qui, de loin, nous paraît avoir la largeur d'un lac.

Enfin, le soir, après une marche forcée d'au moins 20 milles — les gens du pays disent 25 milles — nous atteignons ce fameux fleuve, l'objet de tous nos vœux. Assis sur la falaise qui le borde, nous contemplons le nouveau fort, une assez grande cabane en troncs d'arbres, qu'on est en train de bâtir de l'autre côté.

Nous brûlons solennellement toutes les cartouches qui nous restent, autant pour avertir les sauvages de notre arrivée que pour leur signifier de venir nous chercher.

O cruelle déception ! Deux coups de fusil seulement nous répondent. Les sauvages ne sont donc point là ?

— Non ! dit le métis en charge du fort qui vient nous prendre dans son canot. Je leur ai dûment annoncé votre arrivée, mais quand je leur ai parlé de la route que vous pensiez prendre, ils sont partis d'un éclat de rire et m'ont reproché de vouloir me moquer d'eux, vu que, m'ont-ils déclaré, aucun blanc ne sortirait vivant de ces montagnes.

Il nous demande alors des nouvelles d'une bande d'environ quarante âmes que nous avons dû rencontrer, pense-t-il, mais qui a certainement pris un autre chemin.

Au nouveau fort, nous ne trouvons absolument qu'une famille de sauvages. Aussi, grand est le désappointement, je dirais presque le mécontentement, d'individus qui, au principe, ont fait tant de difficulté pour m'accompagner dans ce pénible voyage.

CHAPITRE XIV

JOURNAL DE VOYAGE (*Suite*).

I

6 août. — Quelques bandes de chasseurs indigènes ne doivent pas être loin, me dit-on. J'envoie à leur recherche le seul sauvage de la place avec un métis que jé connais depuis longtemps.

Entre temps, nous essayons de faire de la fumée sur une butte des alentours, signal convenu entre le maître de céans et une bande de Sékanais qui, dit-il, brûle du désir de me voir. Mais une pluie torrentielle empêche notre feu d'avoir l'effet voulu.

Le fleuve, deux fois large comme la Seine à Paris, monte d'un pied et demi.

8 août. — Nos sauvages arrivent sans avoir vu personne. Comme nous ne pouvons pas rester à rien faire, il est décidé que nous n'attendrons plus qu'un jour.

9 août. — Fais cinq baptêmes d'enfants.

10 août. — Comme nous nous disposons à partir ce matin, l'écho nous apporte plusieurs coups de fusils tirés de l'autre côté de la rivière. Ce sont cinq chasseurs sékanais qui arrivent superbement accoutrés de magnifiques sacs à tabac, de sacs à poudre avec large baudrier et de splendides fourreaux à coutelas, le tout brodé en verroterie de diverses couleurs, et, détail caractéristique, porté sur des

haillons sordides. Les ornements de leur couvre-chef et du fourreau de leur fusil, également en rassade colorée, feraient envie à plus d'un Porteur.

Après la salutation habituelle et quelques paroles de regrets, nous nous confions au canot que nous a si obligeamment prêté Billy Fox, le métis chargé du fort. Le chef des Sékanais, qui ne se lasse point de célébrer l'intrépidité de ce nouveau « raconteur » qui a vaincu la montagne, est resté avec Thomas, et se prépare à retourner au lac d'Ours.

Quant à nous, nous nous gaudissons de n'avoir plus à faire manœuvrer les jambes.

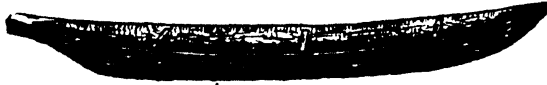


Fig. 25. — Canot Porteur.

La Finlay est une magnifique rivière, ou, comme on dit en France, un fleuve majestueux, roulant des flots jaunâtres sur un lit de sable très fin, entre des rives de même composition qui, aux crues du printemps, restent rarement intactes. Elle a une moyenne de quinze pieds de profondeur sur au moins deux cents mètres de largeur. Après qu'elle a reçu la Rivière aux Panais, elle est appelée la Rivière à la Paix, puis la Rivière aux Esclaves au sortir du lac Athabaska et enfin le Mackenzie entre le grand lac des Esclaves et l'Océan glacial.

Après midi, nous laissons à notre gauche une espèce d'échafaudage dans lequel mes rameurs voient la tombe aérienne d'un enfant sékanais.

— Des canots ! des canots ! Telle est l'exclamation que poussent à la fois Duncan et Robert en contournant une pointe formée par un coude de la rivière. C'est qu'en effet une bande de Sékanais du lac la Truite par où nous devons passer se trouve campée un peu en aval.

Nous abordons, cela va sans dire, et, comme la troupe est assez nombreuse, il n'est que naturel de camper avec elle, d'autant plus qu'il est six heures du soir et que nous sommes au samedi.

Après les salutations d'usage, les femmes s'empresment de nous préparer notre campement, tandis que des jeunes gens vont nous chercher le bois de chauffage nécessaire pour le lendemain. Puis ces bons sauvagès m'apportent, qui une langue de caribou, qui un museau d'original (morceaux les plus estimés de l'animal) ; les uns des fruits sauvages, d'autres une paire de mocassins. Braves Sékanais qui manifestez ainsi votre amour pour le prêtre, que Dieu vous le rende au centuple !

Dimanche, 11 août. — Après la prière en commun et les chants propres aux dimanches, j'ai adressé une petite allocution aux sauvagès réunis en face de ma tente ; puis j'ai fait quatre ou cinq baptêmes d'enfants et entendu autant de confessions.

12 août. — Nous ne mourrons pas de faim d'ici à quelque temps, car les bons Sékanais que nous avons quittés ce matin nous ont chargés de viande de caribou, d'ours et d'original, en retour de quelques bagatelles. Nous nous sommes fait renseigner sur les difficultés offertes aux navigateurs par la Finlay qu'on nous qualifie de traitresse. Aussi pouvons-nous éviter, en prenant un chenal détourné, un remous qui engloutit jadis un blanc qui le descendait en radeau et fit également disparaître un original qui le voulait traverser à la nage.

Le soleil est encore loin du milieu de sa course quand nous entrons dans la rivière aux Panais, juste au pied d'un contre-fort des Montagnes Rocheuses dont les flancs sont saupoudrés de la neige tombée la nuit dernière. Désormais nous remonterons le courant, nous dirigeant vers le sud-ouest, c'est-à-dire du côté du lac Stuart.

13 août. — Vers dix heures et demie, mes compagnons se mettent à humer l'air comme dans l'expectative d'un événement joyeux. Leur flair de limier a deviné de la fumée. C'est une autre bande de Sékanais provisoirement cantonnée un mille en amont. Force nous est encore d'aborder.

Je fais trois baptêmes d'enfants, et, aux néophytes qui voudraient se confesser, je donne rendez-vous à notre prochain campement. On nous fait encore des présents de viande et de mocassins.

Après-midi toute la bande nous accompagne et, le soir, campe avec nous.

14 août. — Après la prière du matin, j'ai entendu une dizaine de confessions dans ma tente, puis nous avons quitté ces excellents enfants des bois qui regrettaient de ne pouvoir nous suivre plus longtemps.

Remontons toujours, et assez péniblement la rivière aux Panais, cours d'eau moins considérable que la Finlay, mais assez rapide et coupé d'îlots.

En longeant une falaise composée de sable et de gros cailloux, une grêle de pierres se détache du sommet qui bondissent et rebondissent contre le talus. Vite nous traversons pour nous mettre hors de danger. Un simple caillou parti d'une telle hauteur serait de force non seulement à donner la mort, mais même à percer le canot.

Campons à l'embouchure de la rivière Nation. Mes rameurs sont exténués de fatigue.

15 août. — Fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, qui ne se chôme pas en Amérique. La rivière devient de plus en plus rapide, et les difficultés de sa navigation croissent en proportion. Ses rives tantôt argileuses, tantôt sablonneuses, se font parfois escarpées et granitiques.

Peu après notre dîner, nous rencontrons le chaland,

espèce de bateau plat, qui mène l'approvisionnement annuel du Fort-Graham. Bien que parti du lac la Truite, il est monté par des jeunes gens du lac Stuart qui paraissent enchantés de me revoir. La rivière qui décharge les eaux du lac la Truite est si basse, en certains endroits, qu'ils ont été obligés, disent-ils, de la barrer pendant la nuit avec leur embarcation pour en hausser le niveau et leur permettre de passer certaines « bars » ou chaussées naturelles où le courant est généralement aussi rapide que peu profond.

16 août. — Avons bien du mal à remonter une « bar » dans la rivière aux Panais. Prenons notre dîner sur une île sablonneuse dont le gravier a été fouillé pour extraire l'or qu'il contenait.

Bientôt la couleur de l'eau, maintenant noire comme encre, nous apprend que nous avons quitté la rivière aux Panais pour entrer dans la décharge du lac la Truite. Les chenaux de la première sont si nombreux que nous ne nous en serions point aperçus autrement. Ce nouveau cours d'eau, en certains endroits très profond pour sa largeur, est presque à sec en d'autres, et alors Duncan et Robert doivent se cramponner à leurs perches pour ne pas se laisser aller à la dérive.

Traversons un lac de trois ou quatre milles de long et dressons notre tente sur les bords de la rivière qui s'y jette.

17 août. — Nous voilà au terme de notre navigation. Une semaine d'efforts continus, c'est assez long pour une fois, pensent mes compagnons. Sommes arrivés au lac la Truite vers dix heures du matin. Avons été bien reçus par M. Wade, le commis du fort.

Quelques instants après notre arrivée, Donald, excellent sauvage du lac Stuart, m'amenait mon cheval, comme il avait été convenu il y a quatre mois. Ainsi, malgré nos difficultés, nous sommes arrivés à point.

II

Je passai le dimanche au lac de la Truite, puis retournai à cheval au lac Stuart. J'ai déjà décrit l'itinéraire de ce voyage qui, cette fois, dura deux jours et demi, et n'offrit rien de remarquable. Mon Duncan qui, devant les Sékanais auxquels le cheval est encore inconnu, avait péroré en cavalier émérite, fut si peureux une fois sur la monture qu'on lui prêta, qu'il se ficela sur la selle sous prétexte que, ayant les jambes démesurément courtes, il ne pouvait se servir des étriers.

Nous arrivâmes donc au lac Stuart le mercredi, 4 août. Inutile de décrire la joie de mes néophytes, que j'avais quittés le 13 mai précédent.

Après une semaine passée à notre résidence, je repartis le 1^{er} septembre pour Natléh, sur le lac Fraser, où je donnai la mission aux représentants de quatre villages.

Le 8, nous eûmes trois pouces de neige, ce qui ne m'empêcha pas d'envoyer un jeune homme chercher au lac Stuart, avec quelques provisions pour mon voyage d'exploration dans la partie sud du district, le matériel nécessaire à la confection d'une sonde en remplacement de celle que nous avions perdue.

Un sauvage à cheval ne met jamais plus d'un jour pour se rendre à la Mission. Aussi comptais-je partir le 10 pour le lac Français, à l'ouest du lac Fraser ; mais mon messenger n'arriva point à temps.

Je reprends maintenant la transcription de mon journal.

III

11 *septembre*. — Le soleil est près de se coucher quand arrive John, mon courrier, porteur d'une lettre de M. Loring, l'agent des sauvages qui est arrivé hier avec sa fa-

mille au lac Stuart, et me demande la faveur de l'aller rejoindre pour l'aider à régler les différends des sauvages qui, eux aussi, réclament ma présence. Impossible d'accéder à ses désirs, d'autant plus que, en raison du retard de mon courrier, arrêté à chaque pas par les branches couvertes de neige courbées sur le chemin, un des jeunes gens qui doivent m'accompagner a déjà pris les devants.

Déjà le soleil couchant dore de ses derniers rayons les nuages que reflète le cristal du lac Fraser, et pourtant vogue la nacelle ! La saison avance : nous ne pouvons attendre. Nous faisons donc de nuit les dix milles qui nous séparent du village du Fond du Lac, et surprenons au lit, c'est-à-dire sur la natte, Casimir *Pœnahwodiltsi* qui doit nous prêter son grand canot pour l'exploration du lac Français.

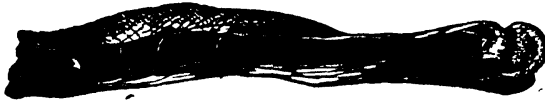


Fig. 26. — Racloir à tanner (1).

12 septembre. — Faisons à pied le portage de six milles qui relie le lac Fraser au lac Français ; puis, comme un vent favorable commence à souffler, nous mettons à la voile.

A peine à un mille de notre point de départ, un ours est signalé sur la rive septentrionale. Nous tournons immédiatement la proue de notre canot dans sa direction ; mais nous comptons trop sur le manque de sagacité de l'animal ; bien qu'à la nage, il aperçoit notre voile et prend

(1) Est fait d'un tibia de caribou, et sert à râcler le poil des peaux d'orignal, de caribou, etc. que l'on veut tanner. La peau, après avoir trempé une nuit entière dans l'eau froide, subit un second bain, celui-là dans l'eau chaude ; puis son extrémité supérieure est solidement assujettie à un pieu que l'on dresse contre un mur, et le poil en est arraché au moyen de fortes frictions, avec l'instrument ci-dessus, contre la peau qui pend le long de la pièce de bois.

le chemin de la forêt. Là, toutes nos recherches sont inutiles. Impossible de le trouver.

Nous ne campons pas avant d'avoir ajouté à nos six milles de portage quatorze milles de navigation sur le lac.

Nous voilà donc à 30 milles à l'ouest de Natléh.

13 *septembre*. — Une pluie fine et pénétrante nous a passablement rafraîchis. Rien de plus désagréable que la pluie en pirogue. Mais voici qui n'est guère mieux : un assez fort vent contraire s'élève qui nous coupe les bras et ralentit considérablement notre marche. Nous sondons le lac : 673 pieds de profondeur ; ce n'est pas trop mal.

Vers le soir, un assez fort campement attire notre attention. Puis une fusillade des plus nourries nous salue et nous invite à aborder.

— Allons voir, s'écrient mes compagnons enchantés d'avoir un prétexte pour se reposer.

Mais moi qui suis toujours pressé, je donne l'ordre de passer outre.

Voyant que nous refusons de nous déranger, les chasseurs campés sur la rive dépêchent cinq des leurs pour s'assurer de notre identité. Par eux, j'apprends la présence au campement de mon ami Denys, le fameux hypnotiseur de l'ours gris. Une vingtaine de sauvages, Babines comme lui, ont dressé leur tente en face de nous.

Distance parcourue : au moins 20 milles.

14 *septembre*. — Informé de ma présence dans ces parages qui n'ont jamais vu le prêtre, mon ami Denys vient me réveiller de grand matin ; puis, la prière faite en commun, nous partons en sa compagnie.

Aucun de mes cinq payeurs ne connaît l'endroit précis où nous devons quitter le lac pour nous enfoncer dans le sud, et pourtant, vers dix heures, après avoir pris quelques belles truites à la cuiller, nous nous hasardons dans

une baie assez profonde où nous sommes assez heureux pour trouver les traces d'un ancien sentier, celui-là même que nous cherchons.

Là, deux de mes rameurs rebroussement chemin et ramènent le canot de Casimir, tandis que les trois autres, Thomas, John et William, m'accompagneront tout le long du voyage. Or, il ne faut pas oublier qu'aucun d'eux n'a jamais vu le pays que nous pensons parcourir. Il nous faudra donc aller un peu à l'aventure.

Le premier est ce Thomas Thautil dont il a déjà été question (chapitre V). Il est père de six enfants. C'est mon sacristain et servent de messe à la fois depuis plus de dix ans. Les deux autres sont ses neveux. Ensemble ces trois sauvages forment l'équipage le plus intéressant et sont les compagnons les plus obligeants qui se puissent imaginer. Pour le moment ce seront mes porteurs, puisque nous nous dirigerons à pied vers le lac Cambie, au sud du lac Français.

Mes porteurs (1), ai-je dit, et non pas mes guides ; car sans ma boussole il est certain que leur compagnie ne m'eût pas empêché de faire fausse route. De fait, malgré nos précautions, en dépit des traces toutes fraîches d'un chasseur qui vient de passer par là avec sa famille et que nous soupçonnons être un autre Denys, nous nous perdons complètement dans l'après-midi.

— Nous tendons trop vers l'ouest, dis-je à mes compagnons.

— Mais non, Père, font-ils ; vois ce coup de hache donné à cet arbuste il y a une vingtaine d'années ; il prouve que nous sommes dans le chemin.

— Si c'est là un chemin, je puis vous assurer que ce n'est pas celui du lac Cambie, puisque ce lac se trouve juste au sud du lac Français. Or ma « boîte qui dirige la

(1) Par porteurs, dans ce chapitre et le précédent, j'entends naturellement ceux qui sont chargés de transporter les bagages.

marche (1) » me dit que nous nous sommes fortement inclinés vers l'ouest.

Nous revenons donc vers l'est ; mais, en descendant une colline, un lac très étroit, mais assez long, nous barre le passage. Pour ne pas nous égarer davantage, je donne ordre de camper sur ses bords. Demain dimanche, nous rechercherons à loisir le sentier.

Pendant que nous dressons la tente, tout préoccupés de ce que nous réserve cette forêt où nous nous sommes perdus, l'un de nous semble percevoir au loin, par delà les cimes de sapins et dans la direction du sud, des sons dont il ne peut d'abord distinguer la nature. Nous prêtons l'oreille : nul doute que ce soit la note plaintive d'un sauvage. Est-ce un chant ? Est-ce une lamentation ? C'est ce que nous dira peut-être le lendemain.

En attendant, il nous fait plaisir de penser que cette voix lointaine est probablement celle d'un Indien campé sur les bords de ce bienheureux lac Cambie que nous aurions dû voir depuis longtemps.

Dimanche, 15 septembre. — Les hurlements des loups des prairies ont agrémenté le silence de la nuit.

Thomas et William partent à la recherche du sentier, nous promettant de nous rejoindre à dix heures, au plus tard. Or ce n'est qu'à deux heures et demie qu'ils nous reviennent avec une perdrix qu'ils ont tuée. Ils se sont perdus, mais ont fini par trouver le chemin.

Malgré notre respect pour le repos dominical, nous partons pour le lac Cambie. Comme nous avons perdu près d'une journée par notre aventure à travers bois, il nous faut ménager nos provisions. C'est bien Denys qui nous a précédés tout récemment dans ce portage. Si nous pouvions seulement le rejoindre ! Il nous prêterait probablement son canot.

(1) Ma boussole.

Cet espoir décuple nos forces et nous voilà bientôt sur les bords du lac tant désiré. Un feu de bivouac fume encore tout près du rivage, mais de Denys, point. Nous crions, tirons des coups de fusil ; l'écho seul nous répond. Du haut d'un promontoire qui domine la plus grande partie du lac dont je dessinai les côtes, nous recommençons notre fusillade avec le même résultat.

Nous nous soumettons donc à l'inévitable et nous dirigeons vers l'extrémité occidentale du lac en le longeant sur la grève où nous ne tardons pas à découvrir des pistes toutes fraîches. L'obscurité seule nous contraint de camper sur le sable du rivage. Le cœur est à l'inquiétude : sans canot, qu'allons-nous devenir ?

16 septembre. — Thomas va de très grand matin et en suivant les pistes que nous avons remarquées hier demander un canot aux sauvages qu'il trouve campés à près de trois lieues à l'ouest, et, vers dix heures du matin, nous saluons le brave Denys qui vient nous délivrer de notre anxiété.

Mais quel petit canot il nous amène ! C'est à peine s'il est assez large pour contenir commodément le corps de l'homme. Et encore le misérable esquif n'est pas à lui, nous dit-il. Il appartient à *Nakon*, Babine du Rocher-Déboulé, non encore baptisé. Ce sauvage nous le prêterait bien ; mais comme il n'y aurait aucun moyen de le lui renvoyer, le prêter serait l'équivalent de le donner, et alors que ferait-il sans canot lui et son frère, sans compter Denys et sa famille, tous à la veille de leur départ pour la chasse ?

Force nous est donc de nous en construire un nous-mêmes et c'est ce que nous faisons en creusant un peuplier-liard que nous trouvons à quelque distance du campement de *Nakon*, où nous établissons temporairement nos quartiers généraux.

17 septembre. — On a travaillé avec tant d'ardeur hier que le canot est déjà bien avancé quand nos ouvriers retournent au chantier ce matin. Tant mieux, car, avec tous ces retards, nous risquons fort d'avoir à subir un jeûne forcé.

Or à dix heures on vient me dire que Thomas s'est fait au pied une blessure assez sérieuse pour lui rendre le travail impossible.

Malgré cela tous les ouvriers arrivent, deux heures après, m'annoncer... quoi? que le canot, tout près d'être mis à l'eau, a éclaté d'un bout à l'autre sous la pression trop forte d'une traverse qu'on insérait pour l'élargir!

Tant de peine pour aboutir à rien!...

Devant notre malchance, Nakon se laisse fléchir et se prive généreusement de son canot en notre faveur.

Mais voilà qu'une autre difficulté voudrait nous retenir au campement : un vent des plus violents, une tempête en règle bouleverse la surface du lac. Et pourtant nous nous confions à notre frêle esquif qui, naturellement trop petit pour lutter avantageusement contre les vagues, admet l'eau par dessus bord à chaque instant. Mais enfin nous pouvons traverser le lac sans nous noyer.

Or qu'on admire ici la bonté admirable de la divine Providence à l'égard du missionnaire. Voici, en effet, ce qui arriva ailleurs le jour même de notre traversée :

Comme la tempête s'étendit à toute la contrée, le grand canot qu'emmenaient mes compagnons d'il y a deux jours, chavira en plein lac Français. Les rameurs, précipités au fond de l'abîme, durent la vie à une protection toute providentielle ; mais leurs fusils, leurs haches, et leurs provisions étaient perdus.

Bien plus, M. Loring quittait la Mission le même jour avec sa femme et ses enfants. Or leur schooner, un petit navire d'une contenance de près de trente-cinq tonnes, les ballottait si furieusement que, éperdus et tout en pleurs,

blancs et sauvages crurent ne devoir jamais remettre pied à terre. Pour calmer les craintes de ses compagnons d'infortune, le matelot au service de la Compagnie jeta l'ancre, une pièce d'au moins cinq cents livres. La chaîne s'en rompit aussitôt. Une autre ancre également jetée eut le même sort, et le schooner, emporté par l'ouragan, alla s'échouer sur un banc de sable près de l'embouchure de la rivière Pintché.

Et nous qui naviguions avec vent de côté et dans un minuscule canot de chasse ! Gloire à Dieu qui protège son missionnaire !

Le lac traversé, nous nous engageons dans l'une des trois branches d'une belle et large rivière aux eaux limpides, que j'ai baptisée du nom de Dawson, en ma qualité de premier explorateur de son cours. Par extraordinaire, ses rives et la contrée circonvoisine sont très basses et couvertes de grandes herbes : un vrai paradis pour canards et oies sauvages.

Pourtant, bien que le gibier emplumé abonde, nous ne réussissons à abattre qu'un canard. Campons sur les bords d'une baie d'un petit lac formé d'une expansion de la rivière et que j'appelle lac Sinclair.

18 septembre. — En sortant du lac Sinclair, nous nous apercevons avec surprise que la rivière, hier encore si large et si profonde, prend subitement des proportions insignifiantes. Son lit est tapissé d'herbes aquatiques qui recèlent une très grande quantité de poissons qui, se trémoussant à votre approche, en rendent l'eau toute trouble. Nous en venons au point de ne pouvoir faire avancer le canot qu'en nous servant du lit de la rivière comme d'un point d'appui pour nos rames.

Enfin, acculés sur un banc de vase, nous ne pouvons presque plus avancer. D'autre part, nos regards, qui scru-

tent les environs, ne peuvent découvrir d'où vient ce fameux cours d'eau sans courant.

John saute à terre et va aux informations. Il ne tarde pas à revenir. Miséricorde ! Nous nous sommes aventurés dans un cul-de-sac !

Vite nous rebroussons chemin et, de nouveau sur le lac, nous tombons enfin sur la véritable rivière qui, sans être aussi large qu'hier, a encore des proportions respectables. Sa limpidité surtout est remarquable, et certains rapides qu'il nous faut remonter nous donnent du fil à retordre.

Un peu avant midi, les rives s'écartent soudain, l'horizon s'élargit, et une belle nappe d'eau d'un bleu verdâtre apparaît. C'est ce que nous appellerons désormais le lac Dawson, en l'honneur d'un de mes amis d'Angleterre.

Le souvenir de ce lac ne s'effacera pas de sitôt de la mémoire de mes compagnons, puisque, d'après eux, ce lac doit être un lac ensorcelé. Le vent, favorable un instant, y change soudain de direction ; vous gréez votre voile en conséquence, et le voilà qui tourne encore.

Au fur et à mesure que nous avançons, de nouveaux horizons s'ouvrent pour nous : en face, une chaîne de très hautes montagnes aux neiges perpétuelles ; à droite et à gauche, des collines peuplées de conifères.

Et voilà que d'une falaise d'à côté part une trombe qui trace dans les airs comme une traînée de poudre rouge et, s'abattant sur le lac, en fait voler la surface en une pluie d'escarboucles. Sommes-nous donc au pays des fées ? se demandent mes rameurs interdits.

Mais ce n'est pas tout : il nous faudrait traverser. Car un pli entre deux forts accidents de terrain sur la rive gauche nous fait deviner que là doit se trouver ce petit portage dont on nous a parlé. Mais comment s'aventurer sur une pareille étendue d'eau avec une si petite pirogue et en face d'un vent si fantasque ?

— Suivons la rivè, suggèrent mes rameurs ; plus loin

le lac est peut-être moins large, et alors nous traverserons.

Nous continuons donc du même côté ; mais le lac, au lieu de se rétrécir, ne fait que s'élargir. Si bien que mes compagnons, désespérant du succès pour aujourd'hui, abordent sans rien dire, et allument un grand feu comme pour camper. Sans vouloir me gendарmer contre eux, j'essaye de leur inspirer un peu du courage que ma témérité ordinaire me fait ressentir.

Ils se résignent à tenter la traversée. Rament-ils vigoureusement ces braves Indiens ! Et comme le silence est bien gardé ! Ballottés par les flots comme si notre nacelle eût été une coquille de noix, attendant à chaque instant qu'une vague plus traîtresse que les autres nous engloutisse, ils en étaient réduits, comme ils l'ont plus tard avoué, à ne « pas se sentir les membres ».

Et pourtant, le croira-t-on ? j'ai la témérité de les faire arrêter juste au milieu du lac pour en sonder la profondeur. A 646 pieds, je ne trouve point de fond !

Il fait nuit quand nous nous réfugions dans un recoin d'une grande baie.

Notre premier soin est d'inspecter la place pour nous assurer que nous ne nous sommes point fourvoyés. Nous trouvons bien les traces d'un ancien campement, mais point de chemin. Ensuite, il nous faut allumer un grand feu pour sécher nos couvertures et autres bagages qui semblent avoir fait la traversée plutôt dans l'eau qu'en canot.

19 septembre. — Forte gelée ce matin qui nous a empêchés de faire les paresseux.

John, rôdant aux alentours, vient de trouver un chemin de canot, preuve évidente que nous ne sommes point égarés. Nous transportons d'abord notre bagage, puis traînons le canot, jusqu'à une pièce d'eau directement au sud

de celle que nous quittons, ce qui n'est pas très difficile, puisque le portage n'a qu'un mille et quart.

On nous a annoncé un grand lac et nous n'avons sous les yeux qu'une pièce d'eau de proportions assez modestes que je baptise Thomas du nom de mon premier compagnon.

Mais voilà qu'au détour d'un cap, nous découvrons une magnifique nappe d'eau enclavée entre un demi-cercle de montagnes. Ce sont les monts Cascades, dont les flancs recèlent, d'un côté un glacier couleur d'émeraude, et de l'autre une neige éclatante qui scintille aux rayons du soleil. A portée d'une population civilisée, ce lac, par le nombre des touristes qu'il attirerait, ferait la fortune de ses riverains.

Malgré ses charmes exceptionnels, il nous faut avancer sans perdre de temps dans une contemplation oiseuse. Laisant la grande baie à notre droite, nous nous engageons dans une espèce de large canal entre deux montagnes dont l'une tombe presque à pic dans les eaux bleues du lac. Puis, les rives s'écartent graduellement, et bientôt une trouée profonde à droite laisse entrevoir une seconde grande baie limitée par la même muraille gigantesque, je veux dire la chaîne des monts Cascades.

Cette immense langue de terre, où se dressent rochers et montagnes, n'est pas un promontoire comme nous le pensions de prime abord. C'est bien une île : l'île « sur laquelle l'ours nous échappe », comme font remarquer mes compagnons d'après ce qu'ils ont entendu dire. Elle a au moins deux lieues de long.

Mais voici l'ouragan qui gronde à l'horizon ; une rafale qui nous surprend manque de nous faire chavirer ; une grêle tempétueuse crible la surface du lac, et, comme complément au tableau, la neige, mais une neige drue et chassée par le vent, nous fouette la figure et obscurcit l'horizon. Abordons.

20 *septembre*. — Traversons le lac de bonne heure, tandis que le vent n'est pas encore trop fort. Je jette la sonde dans un détroit sans trouver de fond, bien que ma ligne ait 995 pieds de long ! Evidemment ce lac ne se desséchera pas d'ici quelque temps.

Chemin faisant, nous admirons les horizons toujours nouveaux offerts par ce lac aux baies multiples que Thomas, en retour de mon compliment d'hier, veut absolument appeler lac Morice.

Vers le soir, nous nous laissons emporter par son déversoir, mais devons bientôt faire un portage pour éviter un rapide par trop tumultueux ; puis nous entrons dans un nouveau lac auquel je donne le nom du P. Lejacq, mon prédécesseur à N.-D. de Bonne-Espérance.

Une question sérieuse se pose à nous ; ne sommes-nous pas menacés de la famine ? Ne serait-ce que par mesure de prudence, nous tendons nos filets avant d'aller nous coucher.

21 *septembre*. — Treize poissons dans nos filets ce matin. Le temps est très froid, le vent glacial ; la neige qui tombe toute la matinée rend ma tâche d'amateur géographe assez difficile. D'un autre côté, mes payeurs se plaignent de la fatigue et appellent de tous leurs vœux la décharge du lac dont le courant rendra l'aviron inutile.

Non loin de ce déversoir, notre canot s'arrête net, et, chose extraordinaire, nous voilà échoués au beau milieu du lac sur une espèce de muraille naturelle à arête très aiguë qui le traverse presque à fleur d'eau.

J'aurais déjà dû noter que depuis le lac Morice nous nous dirigeons constamment vers l'est, en sorte que notre itinéraire fait un immense fer à cheval.

Mais voici mes rameurs au comble de leurs vœux : le lac prend fin, adieu la rame ! Nous nous engouffrons, en effet, dans une gorge qui laisse passage à la rivière.

Mais quel épouvantable tintamarre ! quel tonnerre ininterrompu !

— John, lève-toi donc pour voir ce que c'est, faisons-nous en glissant sur le courant.

— Ciel ! la rivière disparaît !... Vite au rivage !

Et, nous abattant sur nos rames, nous abordons à temps pour éviter une chute au-dessus de laquelle nous nous sommes inconsciemment aventurés.

Notre premier soin est de chercher le chemin de canot qui nous permettra de faire le portage. Rien, absolument rien. Et pourtant, si nous ne sommes pas égarés, il doit y avoir un passage pour le canot, puisqu'il est de toute évidence que personne ne saurait suivre en pirogue cette partie de la rivière. John descend très loin le long du rivage et nous revient tout désolé.

— Nous sommes certainement perdus, dit-il ; aussi loin que j'ai pu voir, ce ne sont que rapides sur rapides et je n'ai pas trouvé la moindre trace d'un portage.

— Le chemin est peut-être de l'autre côté, observé-je ; allons voir.

Nous inspectons la rive gauche composée d'une colline abrupte et finissons par découvrir là haut, bien haut, un petit tremble qui porte l'empreinte d'un coup de hache. Ce minime indice du passage de l'homme nous met sur la piste d'un très ancien sentier, le long duquel nous portons nos bagages espérant toujours trouver le terme d'un rapide qui ne finit point.

Enfin, de guerre lasse, nous campons en face d'une chute d'une quinzaine de pieds, tandis que deux d'entre nous vont chercher nos chaudières et quelques menus bagages laissés dans le canot.

Quant à ce dernier, inutile de songer à le hisser là où nous avons passé. Qu'en ferons-nous donc ? Où sommes-nous et où allons-nous ?

Mes compagnons, l'anxiété au cœur, persistent à me

soutenir que nous nous sommes égarés. Il nous faudrait nous diriger vers la Noutchakoh, qui passe par Natléh ; et, malgré le respect qu'ils ont pour ma boussole, ils ne peuvent croire que c'est là que nous tendons, d'autant plus que certain sauvage qui assure avoir visité ces parages ne leur a jamais parlé des difficultés que nous avons rencontrées.

D'un autre côté, nos provisions s'épuisent ; il faut nous mettre à la ration.

Dimanche, 22 septembre. — Obligés d'enfreindre la loi du repos dominical, nos gens descendent le canot, tantôt le traînant dans l'eau du rivage, tantôt le laissant aller à la dérive retenu par une longue corde, assez souvent le hissant par dessus quelque pointe de terrain, là surtout où il serait par trop exposé à se heurter aux brisants.

Pendant ce temps, je descends, fusil en main, le rivage en aval de notre campement et reviens les mains vides et sans avoir vu le bout du rapide.

Pourtant, toute peine a sa fin ici-bas, et, vers deux heures de l'après-midi, la rivière devient navigable. Il n'est que temps que tous ces retards finissent : nous faisons maigre chère, et, pour tout dîner, mes trois payeurs se partagent un poisson crevé qu'ils ont ramassé dans un remous de la rivière.

Un nouveau lac est en vue.

— C'est le lac d'où sort la Noutchakoh, je le reconnais, s'écrie Thomas qui dit l'avoir visité dans son enfance.

Du reste, le croquis de carte qu'un Indien nous a fait à notre départ confirme cette assertion.

Le cœur est donc à la joie ; un vent favorable — trop favorable même, à cause de sa violence — s'offre à nous faire voler sur la crête des vagues qu'il soulève. Nous en profitons pour traverser en deux heures et demie un lac de quinze milles de long.

Nous sommes enfin sur la Noutchakoh, c'est-à-dire sur le chemin de Natléh, pensons-nous. Quel bonheur !

Or voilà que soudain, l'horizon s'élargit encore, et un autre lac s'offre à nos regards.

— Qu'est-ce bien ? Où sommes-nous ? s'écrient en chœur mes compagnons déconcertés.

Thomas lui-même ne sait plus que penser, et les doutes sur l'identité de notre route de revenir, et les propos inquiets de recommencer. Nous savons qu'aucun lac ne vient interrompre le cours de la Noutchakoh, et cette nappe d'eau que nous avons sous les yeux, qu'est-ce donc ?

Etendus le soir sur notre couche de rameaux de sapin, nous nous endormons avec ces pensées inquiètes.

23 septembre. — Entrons enfin dans la Noutchakoh. Parlerai-je du terrible rapide que nous avons sauté ? Inutile : je n'en pourrais rendre toute l'horreur.

Les oies et les canards sauvages peuplent les anses et les remous du fleuve, mais il semble que nous ne devons les voir que pour avoir la chance de les manquer et par là ressentir encore plus cruellement les étreintes de la faim.

Mes guides sont désormais en pays connu. Nous pouvons donc aborder sans tâtonnements et prendre le chemin dans la forêt qui nous conduira au lac Sainte-Marie, sur les bords duquel se trouve un village, *Pelkatchék*, que nous devons visiter. Ce portage nous fera aussi éviter un rapide de sept milles sur la Noutchakoh qu'aucun canot n'affronterait impunément.

Nous dinons par cœur, et en route pour Pelkatchék !

Vers quatre heures du soir, nous rencontrons le sous-chef de ce village qui vient nous souhaiter la bienvenue. C'est le premier être humain que nous voyons depuis deux semaines. Aussi mes compagnons, malgré leur jeûne forcé, se sentent-ils tout ravigotés. Quant à moi, qui souffre depuis ce

matin d'un violent mal de dents, je ne puis répondre que d'une manière assez maussade à ses civilités.

Nous campons sur la décharge d'un petit lac auquel je donnerai le nom de Murray.

24 septembre. — Remontons le lac Murray, la rivière qui le relie au lac Sainte-Marie et une partie de ce dernier lac, et nous voilà au village indien.

Sommes très bien reçus par les habitants qui nous regardent comme de vrais héros parce que nous avons pu traverser, sains et saufs et avec un si frêle esquif, les terribles lacs Dawson et Morice dont les profondeurs sont, disent-ils, peuplées d'ours gris marins gros comme des îles. Comment s'étonner après cela que les eaux en aient été si bouleversées!

Mon mal de dents redouble d'intensité, et je laisse à mes compagnons d'aventures le soin de répondre aux nombreuses questions de nos hôtes.

25 septembre. — Un peu plus calme ce matin, j'ai confessé toute la population du village et béni les tombes des défunts qui n'avaient pas encore reçu cette consécration.

Puis nous sommes repartis avec un nouveau canot plus grand que celui de Nakon, mais en bois presque tout pourri. Nous avons refait le chemin parcouru hier jusqu'à notre campement; de là avons descendu la rivière qui décharge les eaux des deux lacs Sainte-Marie et Murray dans la Noutchakoh; puis nous devons sauter trois ou quatre rapides d'autant plus dangereux que notre canot est moins solide.

Vers le soir, nous manquons un loup de prairie et campons sous les trembles.

26 septembre. — Décidément, il est écrit que nous ne tuerons rien: oies et canards semblent ensorcelés. Deux nouveaux rapides à sauter, une rivière large et profonde à

descendre, la faim à supporter, et nous voilà enfin à Natléh.

Deux jours après, j'étais de retour à la Mission du lac Stuart.

Il n'y avait pas encore le moindre bourgeon dans la forêt quand je quittai ma résidence le 13 mai dernier, et maintenant que j'y rentre, le 28 septembre, les feuilles mortes jonchent les sentiers.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE. — Obédience. — Les Tsilkohtines. — Leurs faits d'armes. — « Par la corde, je veux mourir ». — La langue tsilkohtine. — Première visite. — Un pont peu sûr. — Une pétition politique. — Premier camp. — Camp d'Anarèm. — En route pour le lac Louzkeuz. — Accidents et incidents. — Arrivée. — La mission. — Condition morale. — Départ 1

CHAPITRE II

SOMMAIRE. — Retour. — Déception. — Nos ours. — Encore chez les Tsilkohtines. — Le saumon. — *Thallo houlær*. — Par où commencer la charpente ? — Un mari peu patient. — « Va chercher ton cheval. » — Passion pour le jeu. — Les Tsilkohtines des Rochers. — Leur costume. — Ornaments. — Leçons de propreté. — Une froide nuit de Noël. — Messe en plein air. 23

CHAPITRE III

SOMMAIRE. — En route pour Elkatcho. — Colonnes mortuaires. — Création et condition des veuves. — Déception. — La rivière au Saumon. — La pêcherie. — « Mes péchés sont remis. » — Nouveaux villages à visiter. — Les liqueurs fortes. — Je me perds dans la forêt. — Le rapide de la rivière aux Trembles. — Un ours imprudent. — Le danger qu'il cause. 42

CHAPITRE IV

SOMMAIRE. — Les Porteurs. — Leur territoire. — Peureux. — Leur costume. — Nourriture. — Chasse. — Organisation sociale. — Clans. — Mariage. — Condition de la femme mariée. — Soins des enfants. — Observances superstitieuses du chasseur, du trappeur. — La séquestration des femmes nubiles. — Système religieux. — Les sorciers. — Les aventures des deux cousins 58

CHAPITRE V

SOMMAIRE. — Manière de voyager. — La raquette. — Un voyage de nuit. — Première visite à un malade. — Manière de voyager en traîneau. — Le campement en hiver. — Mission à Natléh. — Retour. — Le syllabaire déné. — Premiers imprimés. — Un mot sur la langue. 70

CHAPITRE VI

SOMMAIRE. — Préparatifs de départ. — Les poules d'eau. — Sur la rivière Stuart. — Un fusil trop pressé. — Stony-Creek. — Le poisson. — Presque noyés. — Un chevreuil. — Fort-Georges. — Un accident. — Une chute périlleuse. — Deux chevaux à l'épouvante. — Où sont les chevaux? — Un orage sous un sapin. — Seconde visite à Natléh. — Chemin de la croix. — L'horloge du sauvage. 96

CHAPITRE VII

SOMMAIRE. — Les Sékanais. — Au physique. — Au moral. — Nomades. — Chasse au castor. — Chasse au caribou. — Le mariage sékanais. — Lé mariage des Porteurs. — Divorce. — Flèches. — Armes défensives. — En route pour le lac La Truite. — Les moustiques. — Sort de deux Iroquois. — Au lac La Truite. — Dévorés par l'ours gris. — Lutttes avec l'ours noir. — En face de l'ours gris. — Presque borgne. . . 114

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE. — Le labret. — Les Babines. — Les banquets de cérémonie. — Proclamé *tæneza*. — Intronisé. — Masques et danses. — En quoi ces fêtes sont répréhensibles. — Le chamanisme babine. — Incantations des jongleurs. — Distribution de la lumière, du feu et de l'eau. — Premier voyage chez les Babines. — Première mission. — Le français du pays. — Les petits festins prohibés. — Comment la nouvelle en est reçue. — Désobéissance. — Sa peine. 137

CHAPITRE IX

SOMMAIRE. — Un sauvetage miraculeux. — Un enfant se noie. — De nouveau chez les Babines du lac. — Une affaire épineuse. — Aventure de nuit. — Le prêche du diable. — Un enterrement. — Pourquoi les Babines de la rivière sont faibles. — En route pour Moricetown. — Un mauvais cavalier. — La montagne. — Premier campement. — Nos gallinacées. — Nouvelle flore. — Chez M. Loring. — Un fort en règle. — Sa raison d'être. — Un pont sauvage. — Les méthodistes. — Le Rocher-Déboulé. — L'ancien village. — La mission. — L'ire d'un sauvage. 162

CHAPITRE X

SOMMAIRE. — Retour. — Un ciel de feu. — Un dimanche au Rocher-Déboulé. — En guerre contre Wala! — Sommes-nous des diables noirs? — Avide de renseignements. — Discussion avec le ministre protestant. — Des gens peu obligeants. — Au prétoire. — Départ pour le lac Babine. — Dans les nuages. — Suspendu aux flancs d'un cheval. — Deux morts subites. — On transporte une église. — Le Col de la Poêle à frire. — Sur le lac Thatla. — Un ours qui ne finira pas son diner. — Un incendie de forêt. — Le lac Tremblé. — *Home again* 188

CHAPITRE XI

SOMMAIRE. — Un Paraguay moderne. — Un naufrage. — Ses conséquences. — Une fausse nouvelle. — En *stage*. — Quelques détails géographiques. — Voyage sur mer. — Réception chez les *Skwahomich*. — Aspect du village et condition physique et morale des habitants. — Une fête de nuit. — Son but. — La procession du Saint-Sacrement. — Moyens de réussite dans l'évangélisation des sauvages. — Chez les *Sichals*. — La procession de la Passion à Ste-Marie. — Exercices du lendemain. — Epilogue. 211

CHAPITRE XII

SOMMAIRE. — Un ours qui s'exclame. — Agapes fraternelles. — L'« Américain ». — *Beati pauperes spiritu!* — Confiance dans le prêtre. — Un caribou bienvenu. — Naïveté du sauvage. — La cause des maladies. — Crédulité du sauvage. — La colère du Gros-Tom. — Le désespoir d'une vieille femme. — Une confirmation sans mitre. — Baptême de cloche. — Des voyages de découverte. 238

CHAPITRE XIII

JOURNAL DE VOYAGE 259

CHAPITRE XIV

JOURNAL DE VOYAGE (*suite*) 280

TABLE DES FIGURES

Figures.	Pages.
1. — Tombe d'un non-baptisé	18
2. — Tombe moderne	21
3. — Harpon à saumon	29
4. — Osselets de jeu	35
5. — Pipe indienne	36
6. — Harpon à poisson des Porteurs	37
7. — Pendants de nez	37
8. — Pendants d'oreilles	38
9. — Colonnes funèbres	44
10. — Trappè à saumon	51
11. — Costume actuel des Porteurs	65
12. — Sac de voyage en peau d'orignal	69
13. — Corbeille à fruits	72
14. — Peigne cérémonial	73
15. — Raquette	81
16. — Panier en écorce	103
17. — Racloir à sève	117
18. — Harpon à castor	119
19. — Pointes de flèches en pierre	123
20. — Différentes espèces de flèches	124
21. — Perruque de cérémonie des notables	141
22. — Ornement de nez	145
23. — Magasin aérien	243
24. — Métier à tisser les couvertures	253
25. — Canot Porteur	282
26. — Racloir à tanner	287
Le Rocher-Déboulé (en été), Hazelton et la Skeena	183
Village des Skwahomich	218
Église des Sichals	225
Village des Sichals	227
Le crucifiement	231
Carte de la Mission du R.P. Morice (Colombie Britannique)	261

